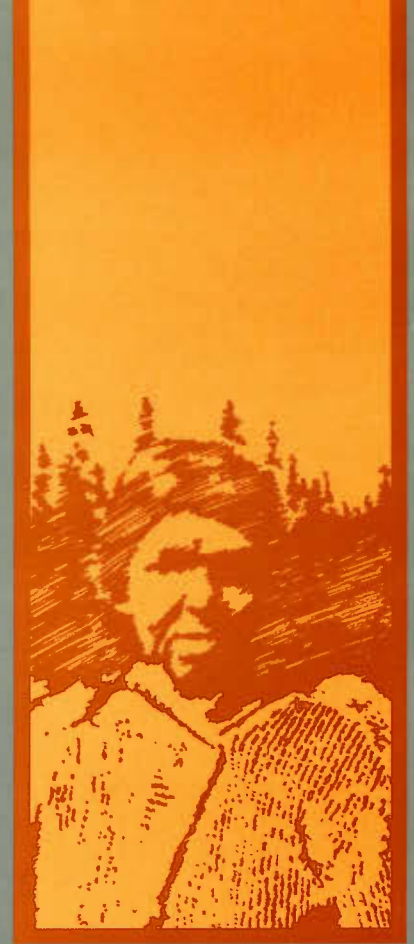


Traces du passé Images du présent

Anthropologie amérindienne du
moyen-nord québécois



Textes recueillis sous la direction de
Marc Côté et Gaëtan L. Lessard

Traces du passé Images du présent

1

Traces du passé Images du présent

Anthropologie amérindienne du
Moyen-nord québécois

sous la direction de
Marc Côté et Gaétan L. Lessard



ISBN: 2-9801888-5-9
Dépôt légal: 2^e trimestre 1993,
Bibliothèque nationale du Québec.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

© 1993, Cégep-Éditeur

Distributeur: Cégep-Éditeur
Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue
425, boul. du Collège
C.P. 1500
Rouyn-Noranda (Québec)
J9X 5E5
Tél: (819) 762-0931



Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Mise en garde

La bibliothèque du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue et de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue a obtenu l'autorisation de l'auteur de ce document afin de diffuser, dans un but non lucratif, une copie de son œuvre dans Depositum, site d'archives numériques, gratuit et accessible à tous.

L'auteur conserve néanmoins ses droits de propriété intellectuelle, dont son droit d'auteur, sur cette œuvre. Il est donc interdit de reproduire ou de publier en totalité ou en partie ce document sans l'autorisation de l'auteur.

Warning

The library of the Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue and the Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue obtained the permission of the author to use a copy of this document for non-profit purposes in order to put it in the open archives Depositum, which is free and accessible to all.

The author retains ownership of the copyright on this document. Neither the whole document, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
PRÉFACE <i>par Roger Marots</i>	1
LE SITE DaGt-1: UN ÉTABLISSEMENT ALGONQUIN DU SYLVICOLE SUPÉRIEUR EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE <i>par Marc Côté</i>	5
LE SITE D'ASKWAAPSUANUITS ET LA CHASSE À L'OIE DANS LA PARTIE ORIENTALE DE LA BAIE JAMES AU 18^e ET AU DÉBUT DU 19^e SIÈCLE <i>par David Denton</i>	61
LES AMÉRINDIENS EN MILIEU URBAIN; LE CAS DE VAL-D'OR <i>par Micheline Laplante et Montque Potvin</i>	91
ON N'A PLUS LE LAC QU'ON AVAIT! <i>par Norman Clermont</i>	99
LES DIEUX DE LA TERRES: HISTOIRE DES ALGONQUINS DE L'OUTAOUAIS, 1600-1650 <i>par Roland Viau</i>	109
L'OSTÉOARCHÉOLOGIE DU CIMETIÈRE AUTOCHTONE DU LAC SAINT-PATRICE (CcGh-1) <i>par Gérard Gagné</i>	133
LA RIVIÈRE DUMOINE, UNE ROUTE COMMERCIALE AUX CONFINS DU TÉMISCAMINGUE AU COURS DE LA PRÉHISTOIRE <i>par Marcel Laliberté</i>	151
LE MILITANTISME ETHNO-CULTUREL DES MÉTIS DE DESTOR <i>par Gabriel Bertrand</i>	163
ALGONQUIENS ET IROQUOISIENS DANS L'OUTAOUAIS: ACCULTURATION OU CONFRONTATION <i>par Claude Chapdelaine</i>	177
L'ABITIBI ET LA ROUTE DU CUIVRE <i>par Denis Cadieux</i>	189
RÉSUMÉS/ABSTRACTS/E TAKWATCIGADEG EKIDOMAGAGE OJIBIIGAN	205

AVANT-PROPOS

Jusqu'à une époque toute récente, l'éloignement relatif du Moyen-nord québécois par rapport aux grands centres, de même que les préjugés et la méconnaissance des «gens du sud» à propos des régions qui bornent au nord le centre du Québec, ont écarté la frange sud du Bouclier canadien du courant des recherches amérindiennes qui s'est développée ici depuis le milieu des années 60.

La recherche anthropologique a davantage été conditionnée par l'importance des capitaux que par l'intérêt scientifique. En effet, de nombreux chercheurs ont ignoré nos régions alors que se mettaient en branle les vastes projets hydroélectriques de la Baie James orientale, générateurs de fonds de recherche importants. Au sud du 45^e parallèle, la présence des grands centres universitaires a, en partie, suppléé aux projets de développement et fait en sorte que la connaissance anthropologique y a bien progressé.

Deux zones de recherches bien localisées géographiquement ont donc été développées. Celles-ci étaient séparées par un «interland» qui n'avait été, jusqu'à tout récemment, qu'effleuré par le travail de quelques pionniers comme W.J. Wintemberg, F. Speck, F. Ridley, R. Marois, R. Ribes, C. Martinj, T. Lee et J.J. Simard. Bien que leurs interventions n'aient souvent été que ponctuelles, l'immense potentiel anthropologique de la partie sud du Bouclier canadien a ainsi été révélé. Parmi les travaux les plus substantiels, signalons les fouilles archéologiques de Roger Marois du Musée canadien des Civilisations à Ottawa qui

ont révélé des sites quelquefois anciens mais toujours riches et étonnamment diversifiés.

La fin des années 80 et le début des années 90 ont permis l'établissement ou la visite fréquente au Saguenay- Lac Saint-jean, en Outaouais et en Abitibi-Témiscamingue de chercheurs dont l'un des mandats principaux est de scruter le potentiel anthropologique de leur région respective et d'y effectuer des recherches. Une lacune historique est ainsi en partie comblée et la moisson de données recueillies dépasse les espérances les plus optimistes.

Il nous apparaît urgent de fournir une tribune à ces chercheurs et de publier les premiers résultats obtenus afin que tous, tant de la communauté scientifique que du grand public, puissent profiter des nouvelles connaissances mises à jour.

En proposant «**Traces du passé, Images du présent**», nous amorçons cette tâche essentielle. Pour ce faire, nous avons ouvert un champ temporel suffisamment vaste pour admettre toute la gamme des recherches anthropologiques concernant le Moyen-nord et contribuer ainsi à la restitution de la trame culturelle amérindienne à travers le temps et l'espace.

La notion de région tel que nous la connaissons aujourd'hui est une création récente. Notre intérêt débordé donc des strictes frontières de l'Abitibi-Témiscamingue où est né notre projet. Les textes que nous publions ici rendent

compte d'un territoire beaucoup plus vaste qui englobe tout le bassin de la rivière des Outaouais et s'étend vers le nord au-delà de la ligne de partage des eaux jusqu'aux basses terres de l'Hudsonnie.

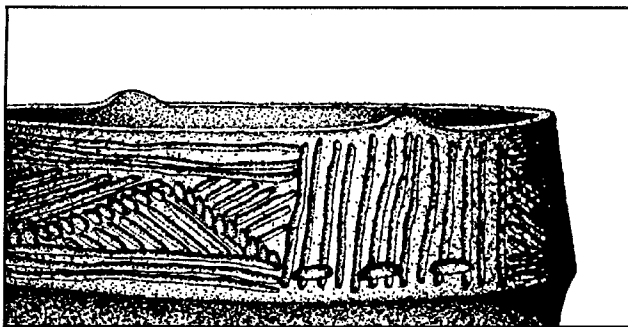
amérindienne de ceux qui sont concernés par l'article. Cela nous est apparu comme une marque de respect minimale à l'égard d'une culture millénaire.

Marc Côté
Gaétan L. Lessard

Le Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue, par l'entremise de Cégep Éditeur, et la Corporation Archéo-08 ont jumelé leurs efforts pour réaliser ce volume. L'implication financière et le support technique du premier ont permis d'éditer les textes rassemblés par la Corporation Archéo-08. Nous souhaitons souligner ici la participation de Yvon Lafond, Secrétaire général du collège, et de Louis Paré, responsable de l'information. Ruth Pelletier a réalisé la maquette de couverture. Ghislain Dénomme a bien voulu réviser les manuscrits. David Denton a participé à la lecture des manuscrits originaux et à la traduction anglaise de certains des résumés. Suzanne Poiré a aussi traduit quelques résumés en anglais. Danièle Morisset a effectué la traduction française du texte de David Denton et France Mowatt a, quant à elle, traduit les résumés des articles en langue algonquienne. Finalement, Nancy McKenzie a prêté son immense talent en améliorant ou en créant certaines des figures qui illustrent ce recueil et en réalisant la mise en page. A tous ceux-là et aux autres, que nous aurions oubliés, nous désirons témoigner nos remerciements les plus sincères.

La Direction régionale de l'Outaouais du ministère de la Culture du Québec nous a permis de publier le texte de Roland Viau. Nous désirons ici remercier Cornéliu Kirjan et Gisèle Beauvais pour leur collaboration.

Chacun des articles est accompagné d'un résumé en anglais et, plusieurs, d'un résumé en algonquin. Il est de pratique courante d'utiliser l'anglais et le français dans ces courtes synthèses. Nous avons aussi voulu ajouter un résumé dans la langue



PRÉFACE

Roger Marois, Archéologue

Certains événements provoquent des chocs émotifs dont les effets lancinants continuent à se faire sentir comme un coup de soleil à la fin de la journée; d'autres événements laissent des marques plus discrètes, dont les effets s'accumulent et se révèlent soudainement comme la clarté du jour au réveil. La série d'articles publiés sous le titre: «Traces du passé; images du présent» est un de ces événements qui réveillent des souvenirs, inspirent des rêves et ravivent l'espérance, surtout chez ceux qui depuis longtemps ont déploré que l'Histoire, sous plusieurs aspects, ait été si ingrate à l'égard des Algonquins. On peut pour un temps ignorer les traces du passé, mais il n'est pas aussi facile de les effacer à jamais; les images que le passé projette nous parviennent parfois déformées mais il nous appartient de les rectifier pour pouvoir les embellir. Les présents ouvrages mettent en valeur les changements qui ont eu lieu sur une période de trente ans quant à notre perception des événements historiques qui ont marqué le moyen-nord québécois, plus spécifiquement en Abitibi-Témiscamingue, et améliorent la projection de plusieurs images qui illustrent le passé.

Dans ce temps-là, il y a environ trente ans, feu Monsieur Joseph Bérubé se demandait s'il y avait une correspondance entre les pierres taillées qu'il trouvait dans l'eau peu profonde du lac Abitibi, près de son chalet à l'embouchure de la rivière Duparquet, et une occupation humaine plus ancienne que celle de la colonisation dont il avait fait partie et qui avait débuté trente ans auparavant.

Esprit intelligent, vif et curieux, il a posé des questions à qui voulait l'écouter; il a lu plusieurs livres et a communiqué avec des gens qui avaient la réputation de détenir des connaissances qui l'intéressaient. D'aucuns à La Sarre le croyaient un peu original, d'autres le prenaient pour un rêveur, la plupart étaient convaincus que personne n'avait vécu dans cette région avant eux. Quelques concitoyens l'ont imité discrètement et contribueront éventuellement aux activités culturelles de la région. Quelques chercheurs ont passé quelques jours à scruter les rives du lac Abitibi et de la rivière Duparquet sans cependant donner de suites immédiates et prolongées à leur projet.

La fondation de la Société d'histoire et d'archéologie de l'Abitibi a exprimé le désir en 1968 de mettre sur pied une structure locale permanente dans le but principal de promouvoir l'exploitation d'une ressource qui était encore méconnue. À la requête de la Société, M. René Ribes du Musée de l'Université de Trois-Rivières a passé, en 1968 et 1969, quelques mois à cataloguer les objets de plus en plus nombreux que Joseph Bérubé avait accumulés depuis le début de la décennie. À l'automne 1969, René Ribes et moi-même nous nous rendions à La Sarre pour évaluer sur place le potentiel archéologique de cette région et, en juin 1969, comme un bourgeon prématuré au printemps, commençait ma première saison de fouilles au lac Abitibi.

À la vue du camion qui arborait le nom du

Musée national de l'Homme, aujourd'hui le Musée canadien des civilisations, des gens de La Sarre nous demandaient, sceptiques mais polis, si on croyait vraiment réussir à rattraper les nuages qu'on poursuivait. Avec les années, les nuages se sont dissipés et de plus en plus de gens ont graduellement remarqué et admiré l'arc-en-ciel. J'imagine qu'aujourd'hui les mêmes gens, au souvenir de cette période d'exploration et de réveil, doivent baisser les yeux, hausser les épaules et esquisser un sourire gêné en pensant que Joseph Bérubé avait une vision qui dépassait les horizons de La Sarre à cette époque.

À chaque année, le 15 août, fête de l'Assomption, les Algonquins venaient d'Amos rafraîchir le cimetière de la Pointe aux Indiens, à la mémoire de leurs disparus au temps du poste de traite qui s'y trouvait autrefois. Un été, suite à notre visite à la communauté algonquine d'Amos, trois jeunes Algonquins ont fait un arrêt à notre site et nous ont posé une série de questions fort pertinentes. Malheureusement, à cette époque, le manque de données ne nous permettait pas réellement d'établir un lien entre ces traces du passé et les ancêtres possibles des Algonquins contemporains. La situation est très différente maintenant. Dès le début de la Corporation Archéo 08, des Algonquins sont devenus membres et participent depuis aux activités de la corporation. Ce rapprochement entre les deux communautés contribuera sans aucun doute à rehausser leur habileté respective à reconstituer les événements de l'histoire ancienne.

Du point de vue de la recherche au Québec, du moins en archéologie, la situation courante appartient à un autre monde comparativement à celle qui prévalait il y a vingt ou trente ans. À la fin des 1960 et au début des années 1970, il y avait peut-être trois ou quatre équipes par année sur le terrain et chaque équipe était constituée de jeunes chercheurs dont l'expérience était plutôt courte. À chaque année maintenant, on compte au moins cinq ou six fois plus d'équipes actives comprenant des chercheurs qui ont de dix à quinze ans d'expérience, sinon plus. En Abitibi-Témiscamingue, j'ai constitué la seule équipe de fouilles de 1970 à

environ 1986, alors que le bureau régional du Ministère des Affaires culturelles à Rouyn procédait à l'engagement d'un archéologue permanent. Pendant longtemps, l'équipe la plus voisine de la mienne se trouvait donc à au moins 300 kilomètres, distance qui constituait un obstacle aussi sérieux que la distance psychologique qui séparait les maîtres d'oeuvre. Dans les disciplines auxiliaires, aucun confrère n'était vraiment familier avec le mode de vie des Algonquins, au passé comme au présent. Aujourd'hui, on a réuni dix chercheurs qui sont disposés à publier le fruit de leurs recherches et à discuter de leurs conclusions sur des sujets reliés à l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, sujets directement ou indirectement reliés aux Algonquins. L'isolement autant physique que psychologique est rompu; on est enfin parvenu à une ère moins crispée.

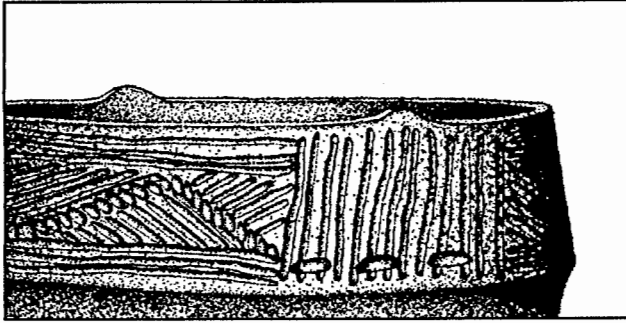
On me pardonnera volontiers de m'abandonner à la joie de lire enfin des articles qui évoquent des lieux que j'ai visités; qui parlent de sites sur lesquels j'ai marché en toute confiance et dont, en toute humilité, je n'ai pas reconnu le potentiel; qui s'efforcent d'apporter des réponses aux mêmes questions que je me suis posées en vain il y a longtemps; qui poursuivent avec un outillage plus raffiné les hypothèses d'autrefois... J'imagine la satisfaction des Algonquins à voir soudainement apparaître leur nom sur l'écran de l'Histoire.

Quelqu'intense que soit ma joie d'avoir semé le succès qui fleurit aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser à ce que j'aurais dû faire pour rendre la voie moins cahoteuse. Comme tous les archéologues de la première heure, j'ai pris les bouchées doubles pour rattraper le retard que cette discipline avait accumulé au Québec. La quantité de travail a renforcé l'isolement et chacun a graduellement développé la mentalité du découvreur qui croit offrir un modèle à imiter ou établir une norme à suivre. Faute d'une structure comme, par exemple, une Commission archéologique du Québec ou une association archéologique du Québec, les échanges au niveau régional et provincial ont été très lents à s'organiser.

En maintes occasions, le choc des idées a produit beaucoup plus d'animosité personnelle que de lumière intellectuelle. On a manqué d'esprit de solidarité susceptible de produire un tissu social composé de l'enrichissement mutuel de l'étudiant, du jeune chercheur et du professionnel. Dans la conjoncture économique, politique et linguistique dans laquelle nous évoluons, nous devons établir une continuité entre les niveaux régional, national et international afin de pouvoir évaluer graduellement notre potentiel, de le modifier, de le rectifier ou de l'améliorer au besoin afin d'occuper la place qui nous revient et de connaître le rayonnement que nous méritons.

Au moment où je suis sur le point de radier mon nom du registre des archéologues actifs, je me demande parfois si l'Histoire ne se répète pas. Dans certaines régions du Québec, les connaissances archéologiques ont connu un progrès significatif depuis quelques années. Il n'est donc pas surprenant qu'on trouve de plus en plus opportun de réclamer un entreposage régional, sinon local, des collections archéologiques. Ce genre d'aspirations, quoique pratique, entraîne des conséquences qui ne sont pas nécessairement souhaitables; par exemple, cela peut renforcer comme autrefois l'isolement des régions et des chercheurs, et mettre en compétition avec les fonds de recherche, les fonds requis pour la location d'espaces d'entreposage, pour en assurer les conditions adéquates de conservation et pour le personnel qui en assurera la gestion. On entend aussi parfois l'affirmation que les ressources archéologiques ne sont pas renouvelables et qu'on doit donc veiller à assurer leur préservation pour l'avenir. On oublie que les connaissances présentes ont été accumulées et que les méthodes de recherche se sont graduellement améliorées grâce aux travaux antérieurs, et que les travaux présents contribueront aux connaissances futures. Compte-tenu du souci de chacun d'assurer son emploi présent, qui s'occupera de l'intérêt collectif faute d'autorité? Il est bien connu qu'en maintes occasions on a tendance à confondre son intérêt personnel avec celui de la collectivité.

En d'autres mots, le dévouement des archéologues à leur profession borde parfois les frontières du fanatisme et du messianisme. On n'accusera aucun archéologue de ne pas fournir quantitativement la somme de travail qui lui incombe. Cependant, le procès de la qualité de l'interprétation est loin d'être terminé. Les archéologues se rattachent avec fierté à l'anthropologie mais, curieusement, ce titre et leur formation de spécialistes des petites communautés ne les aident pas toujours à fonctionner comme groupe. À force de scruter les traces du passé, il est à espérer qu'on s'inspirera moins de l'individualisme mais plutôt de la solidarité dont témoignaient les chasseurs-cueilleurs.



**LE SITE DaGt-1: UN ÉTABLISSEMENT
ALGONQUIN DU SYLVICOLE SUPÉRIEUR EN
ABITIBI-TÉMISCAMINGUE.**

Marc Côté, Archéo-08.

INTRODUCTION

Il y a une dizaine d'années, les archéologues associaient empiriquement les paléo-populations algonquiennes qui vivaient au nord du fleuve Saint-Laurent à l'Archaïque du bouclier. Ce vaste ensemble conceptuel, plutôt nébuleux, et par ailleurs encore très mal défini, aurait perduré du 5^e millénaire avant aujourd'hui, jusqu'à la protohistoire (Wright 1972; Martijn et Rodger 1969 et Chevrier 1977).

Cette perception de l'histoire culturelle des peuples algonquiens a évolué et s'est complexifiée au fur et à mesure que des sites algonquiens, présentant des assemblages variés, mais surtout de la céramique en quantité significative, furent fouillés et analysés. Depuis le milieu des années 80, le concept de Sylvicole en général et de Sylvicole supérieur en particulier est plus utilisé comme une borne temporelle et technologique que comme un marqueur ethnique et culturel. Il tend à être plus inclusif qu'exclusif et c'est très bien ainsi (Clermont 1978; Chapdelaine 1990).

Entre l'an 1000 et l'an 1600, des Iroquoiens occupaient la moitié occidentale des plaines fertiles du Saint-Laurent. Ils jouissaient de l'usufruit de la totalité de l'axe laurentien. Les travaux de Chapdelaine (1992) démontrent qu'ils avaient des contacts avec les groupes algiques qui vivaient aux marches de leur domaine. Ces contacts ont été souvent pacifiques et fréquemment profitables aux deux parties (Chapdelaine 1984).

Dans d'autres cas les contacts ont été belliqueux. Les légendes des Micmacs et des Malécites relatent abondamment les traces de conflits qui se perdent dans la nuit des temps et qui les ont opposés aux «Kwedesh» (Bélanger, Desjardins et Frenette 1981).

Depuis le début de nos recherches en Abitibi-Témiscamingue, nous observons que la culture matérielle des Iroquoiens du Saint-Laurent a peu influencé les Algonquiens qui vivaient et exploitaient la région. Ces présomptions reposent principalement sur la découverte d'indices matériels. Les assemblages archéologiques, dont la poterie Sylvicole supérieur, sont passablement différents de ceux qui caractérisent les Iroquoiens du Saint-Laurent et leurs alliés. Ces découvertes suggèrent et illustrent une sphère d'interactions économiques et culturelles qui tourne résolument le dos à l'axe laurentien et dont le point d'émission se situe dans la région des Grands-Lacs ontariens. L'image des courants culturels du Sylvicole supérieur qui est encore largement véhiculée au Québec trouve ainsi une nouvelle dimension.

À ce titre, l'étude de l'archéologie des «Anicinabek» (Algonquiens) revêt une grande importance puisque leur situation géographique les place au centre de l'axe de cheminement de ces courants culturels et technologiques. La fouille du site DaGt-1 et l'analyse du matériel que nous associons aux occupations du Sylvicole supérieur représentent, de notre part, une première contribution à la définition du Sylvicole supérieur de la frange méridionale du bouclier canadien au Québec.

LE SITE DAGT-1

Le site DaGt-1 est situé sur les rives rocheuses du lac Opasatica (1) à environ 20 kilomètres au sud-ouest de Rouyn-Noranda. En fait, il se trouve à l'extrémité d'un bras de terre qui borde la partie nord de la baie à l'Original (Figure 1 et 2).

La terrasse qui forme le site s'élève à environ 2 mètres au-dessus du niveau moyen du lac (2). Elle s'étale vers l'arrière sur environ 30 mètres. Au-delà, la pente s'accroît notablement sur une cinquantaine de mètres pour rejoindre un surplomb qui domine le lac à 7 mètres d'altitude. Le site occupe deux espaces séparés par une étroite ravine qui contient le cours tranquille d'une source. A l'arrière de l'emplacement d'où émerge cette dernière, les deux espaces se joignent en faux-plat et s'élèvent vers le nord-est. Au total, le site occupe une superficie approximative de 450 mètres carrés. La partie à l'est de la source, où ont eu lieu les fouilles, occupe au plus 150 mètres de ce total.

Le site a été découvert et évalué par l'auteur en 1987. Quinze semaines de fouille lui ont été consacrées durant les étés 1988 (Côté 1989) et 1989 (Côté 1990). En tout, 66 mètres carrés ont été excavés. L'aire principale regroupe 63 mètres carrés. Douze unités de 50 X 50 centimètres ont aussi été fouillées. Elles ont été dispersées autour de l'aire principale pour cerner l'étendue maximale du site. Plus de 100 000 témoins archéologiques ont été recueillis au cours des deux saisons de fouille. De ce nombre, mentionnons la présence de 3 640 fragments de poterie dont plus de 100 tessons de bord. Plus de 500 outils ou fragments d'outils lithiques ont aussi été répertoriés. Quelques outils en cuivre natif, une vingtaine d'outils en os et 439 témoins archéologiques attribués à la période historique méritent aussi d'être évoqués (Tableau 1).

Quatorze structures de foyers ont été observées et treize d'entre elles ont été soigneusement fouillées (Figure 3). Cinq de ces foyers ont été soumis à l'analyse radio-chronologique. Quatre ont ainsi été associées au Sylvicole supérieur.

Ce résultat concorde avec l'examen des assemblages qui les entouraient. Ces faits seront subséquemment débattus.

Pour sa part, la structure trois a rendu une date de 4230 années \pm 70 (3) avant aujourd'hui, ce qui en fait la seconde plus ancienne occupation datée au radiocarbone de l'Abitibi-Témiscamingue (4). Outre cette possible occupation Archaïque et les occupations du Sylvicole supérieur, quatre autres phases d'occupation identifiées par des marqueurs typologiques peuvent être soulignées. Mentionnons une importante occupation du Sylvicole moyen, une présence fugace attribuée au Sylvicole inférieur et deux occupations historiques bien «documentées». La première daterait du début du XIXe siècle et la seconde de la fin du XVIIe ou du début du XVIIIe siècle.

Dans cet article nous présenterons les grands éléments descriptifs qui sont associés au Sylvicole supérieur.

PÉDOLOGIE

Les travaux réalisés sur le site DaGt-1 ont permis de découvrir un sol relativement simple. Un till mal drainé, caractéristique des bas de pente douce, couvre l'ensemble du locus (Gérardin et Ducruc 1987). Son sommet (niveau 1) est un humus forestier organique de couleur brun foncé à noir (5). Il surmonte l'ensemble sur une épaisseur moyenne de 10 centimètres. Nous avons regroupé dans le niveau 1 l'horizon humique naturel ainsi que

Classe	N	%
Céramique	3640	3,598
Cuivre natif	3	0,002
Ecofact	61 353	60,657
Outil en os	7	0,016
Artéfact historique	439	0,433
Lithique	35 701	35,294
Total	101 153	100

Tableau 1. Comptabilisation sommaire des objets recueillis sur le site DaGt-1.

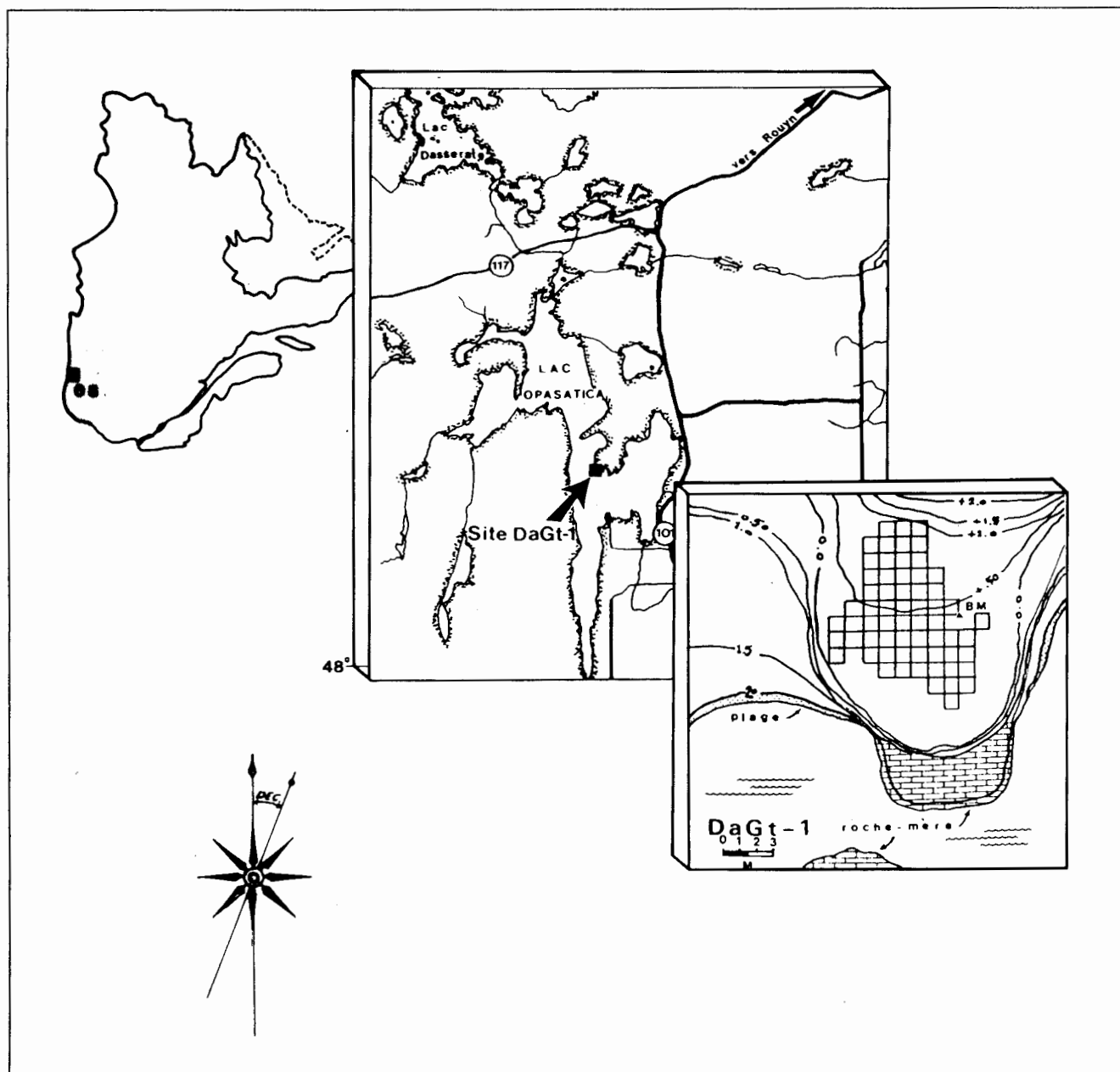


Figure 1. Localisation du site DaGt-1.



Figure 2. Le site DaGt-1, vue face au nord-ouest.



Figure 3. L'aire principale du site DaGt-1, vue face au sud. Les structures sont montrées avant leur fouille.

toutes les couches formées des humus anthropiquement altérés par les foyers et qui reposent sur le niveau 2.

Sous cet humus, une couche minérale de sable fin loameux de couleur jaune foncé à brun café (6) compose le niveau 2. Cette couche, d'une épaisseur moyenne de 10 centimètres, présente une pierrosité plutôt élevée ($\pm 40\%$). A certains endroits, généralement mais pas exclusivement sous les foyers, le sable présentait des altérations attribuables à l'occupation humaine. Les plus communément rencontrées sont le brunissement du sable par le lessivage des particules organiques des vestiges culinaires et la rubéfaction du sable causée par la chaleur intense des foyers.

Un sable plus grossier et très pierreux (+ de 50 %) constitue le niveau 3. Sa couleur variait de gris olivâtre à brun jaunâtre (7). Cette couche, culturellement stérile, représente la « roche-mère ». Le roc est sous-jacent à cette dernière. Une petite lentille d'argile (8) fait quelquefois tampon entre le socle rocheux et le till du niveau 3. L'assise rocheuse se trouve toujours à moins d'un mètre de profondeur, et ce à la grandeur du site (Figure 4).

Le site DaGt-1 n'est pas un site stratifié. Cependant, certaines caractéristiques de sa pédologie font qu'il est possible de discerner un certain étagement des vestiges et par conséquent des occupations qui s'y sont succédé. Ainsi, plus de 90 % des artefacts que nous pouvons associer, sur une base typologique, aux occupations du Sylvicole supérieur proviennent du niveau 1. Nous avons observé le même phénomène lors de la fouille du niveau 2. La très large majorité des objets « typiques » antérieurs à l'an 1000 de notre ère s'y retrouvent.

Conséquemment, nous considérons que l'ensemble du matériel préhistorique du niveau 1 est représentatif des occupations Sylvicole supérieur. Les quelques objets non-typiques qui pourraient provenir d'occupations plus anciennes et qui se seraient mêlés à l'assemblage seront noyés dans la masse et ne pourront modifier, de façon significative, la représentativité de ce dernier.

En réservant notre analyse aux données du niveau 1 et des occupations du Sylvicole supérieur, nous voulons insister sur les problèmes posés par ces occupations et contribuer à la discussion particulière qu'elles soulèvent.

LA CULTURE MATÉRIELLE

La culture matérielle demeure la manifestation privilégiée des archéologues dans leur cueillette d'informations visant à reconstruire les modes de vie des populations qu'ils étudient. Les témoins structuraux sont les stigmates de la modification anthropique d'un espace utilisé à des fins diverses (habitation, foyer, inhumation, dépotoir, etc.). Les artefacts regroupent tous les objets fabriqués, modifiés ou utilisés par l'homme, ainsi que les déchets issus de ces actions. Les écofacts représentent tous les déchets organiques générés par l'occupation humaine d'un espace donné et dont on peut observer la trace.

LES STRUCTURES

Deux traces de piquets, un amoncellement de pierres (structure 1) et 13 foyers ont été enregistrés dans l'aire principale (Figure 5).

Traces de piquet

Deux traces de piquets étaient situés à 20 centimètres de la limite ouest de la structure 5 (Figure 5). Le vide laissé par leur décomposition a été comblé par l'humus et nous est apparu dans le sable sous-jacent au niveau 1. Les piquets étaient de petite taille (respectivement 6 et 7 centimètres de diamètre). Leurs parties inférieures étaient coniques et s'enfonçaient de 10 centimètres dans la couche stérile.

Nous associons ces aménagements à la structure 5. Leur taille modeste suggère qu'ils sont les vestiges d'une structure de support annexe à ce foyer. Un support pour fumer la viande ou le poisson peut être envisagé.

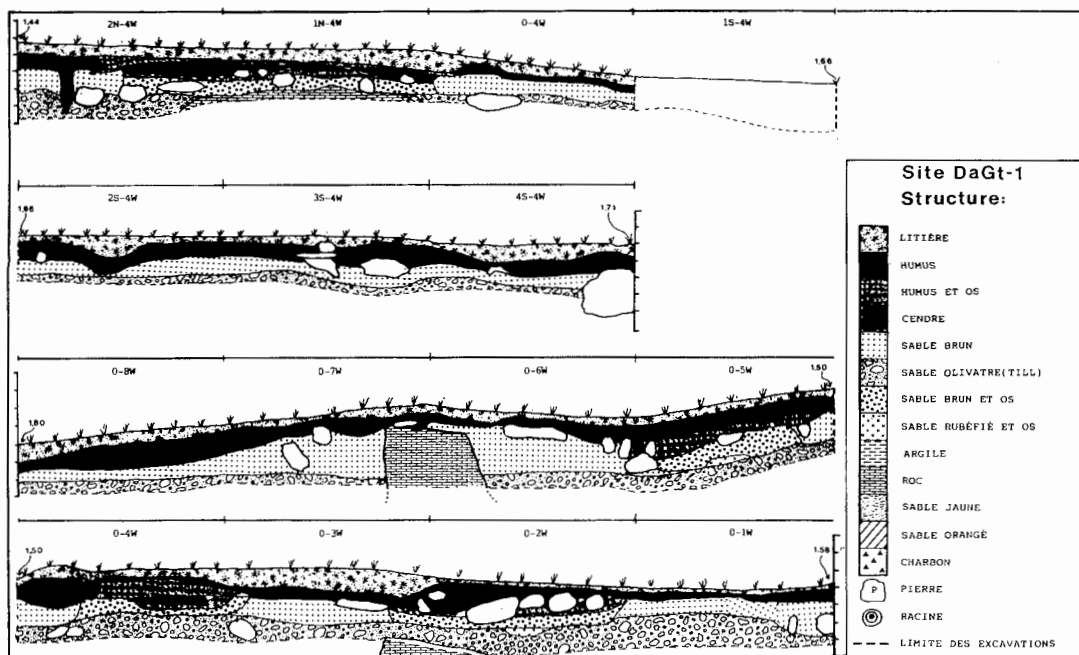


Figure 4. Stratigraphie type rencontrée au site DaGt-1.

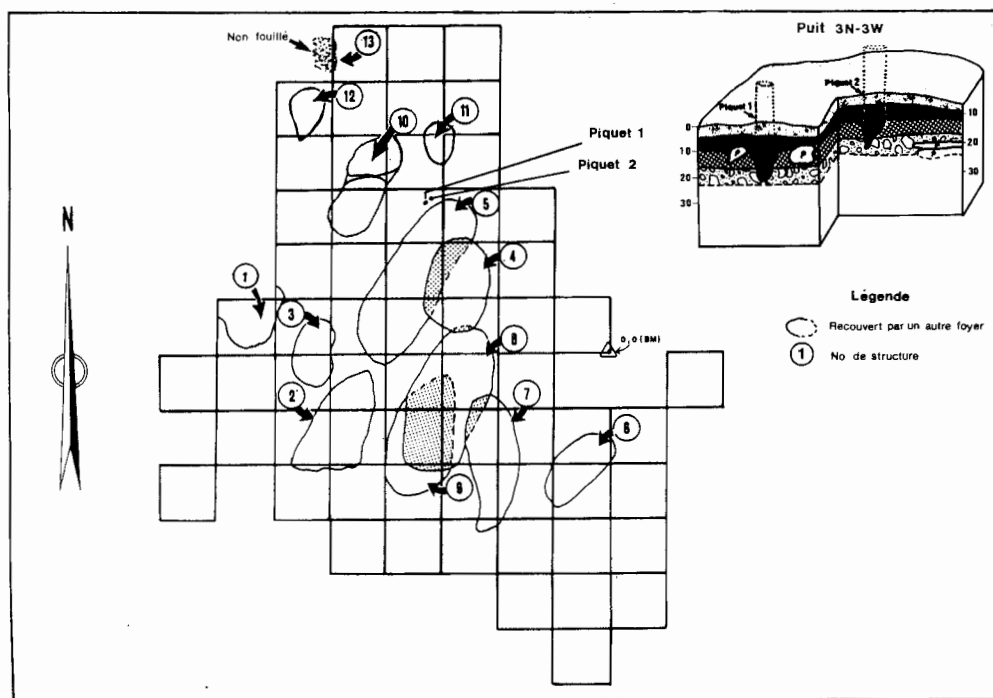


Figure 5. La structure 1 et les 13 foyers de DaGt-1. Dans le coin supérieur droit: vue en coupe des traces de piquet du puits 3N-3W.

Structure 1

En 1988, nous avons découvert, sous la couche humique de l'unité 1 Nord - 6 ouest, un amoncellement de pierres plates se présentait comme un dallage (Figure 5). Cet amoncellement de pierre s'est finalement avéré être un empilement désordonné de galets. Cependant, nous croyons qu'il est d'origine anthropique. Cela semble le résultat du nettoyage de la surface du site lors d'une des occupations antérieures au Sylvicole supérieur. Les gens ont mis à l'écart les cailloux qui nuisaient à leur établissement. La totalité de ces pierres est issue du socle rocheux qui supporte le site.

Les foyers

Parmi les treize foyers, douze ont été fouillés. Neuf appartiennent au niveau 1 et sept de ces derniers sont associés aux occupations Sylvicole supérieur (Figure 5)(Tableau 2). Le mode de construction est similaire et typique des aménagements des Algonquiens du Bouclier canadien. Les foyers étaient constitués d'une plate-forme de cailloux déposés à même l'humus. Les matériaux combustibles ont été simplement brûlés sur cet aménagement. Presque tous les cailloux faisant partie de ces structures ont été fracturés et rougis par le forte chaleur (Figure 6).

La matrice des foyers est constituée par un horizon de cendre grise contenant du charbon et des os calcinés (Figure 7). Dans la majorité

des cas, l'axe longitudinal des structures est orienté nord-est/sud-ouest. Dans trois cas, leur orientation est nord-sud. La morphologie du plateau conditionne cette situation. En effet, l'emplacement occupable est restreint et ne peut être utilisé de n'importe quelle façon. Cette contrainte est bien soulignée par l'enchevêtrement des occupations.

De grandes quantités d'artefacts et d'écofacts ont été recueillies lors de la fouille des foyers. Pour les Algonquiens, le foyer est le cœur de l'activité domestique. Toutes les activités journalières se déroulent à proximité. On y jette les rebuts organiques, les déchets culinaires et les outils brisés.

De nombreux échantillons de charbon de bois ont été recueillis au cours de nos travaux (Tableau 3). Cinq de ceux-ci ont été soumis à l'analyse du Carbone 14. Un provenait du niveau 2 et a rendu la date Archaïque que nous avons déjà signalée. Les quatre autres dates proviennent de foyers du niveau 1 et sont synchrones du Sylvicole supérieur. Une date corrigée de 1430 ± 70 après J.-C. a été tirée de la structure 4. Les structures 2, 8 et 12 appartiennent à une même phase antérieure d'occupation qui s'est déroulée vers 1350 de notre ère.

Un test statistique (T-test) a été effectué pour vérifier quelles étaient les probabilités de contemporanéité des dates obtenues. Les trois dates obtenues pour les structures 2, 8 et 12 ont rendu des valeurs en deçà de la valeur

Structure m	Longueur m	Largeur longitudinale	Forme	Orientation de l'axe
2	2,30	1,10	Ellipsoïde	Nord-est/Sud-ouest
4	1,58	1,19	Ovoïde	Nord/Sud
5a	2,50	1,20	Ellipsoïde	Nord-est/Sud-ouest
7	2,77	1,23	Ellipsoïde	Nord/Sud
8	1,75	1,20	Ovoïde	Nord-est/Sud-ouest
10a	1,40	0,90	Ovoïde	Nord-est/Sud-ouest
12	1,05	0,70	Ovoïde	Nord/Sud

Tableau 2. Caractéristiques des structures de DaGt-1 attribuées au Sylvicole supérieur.

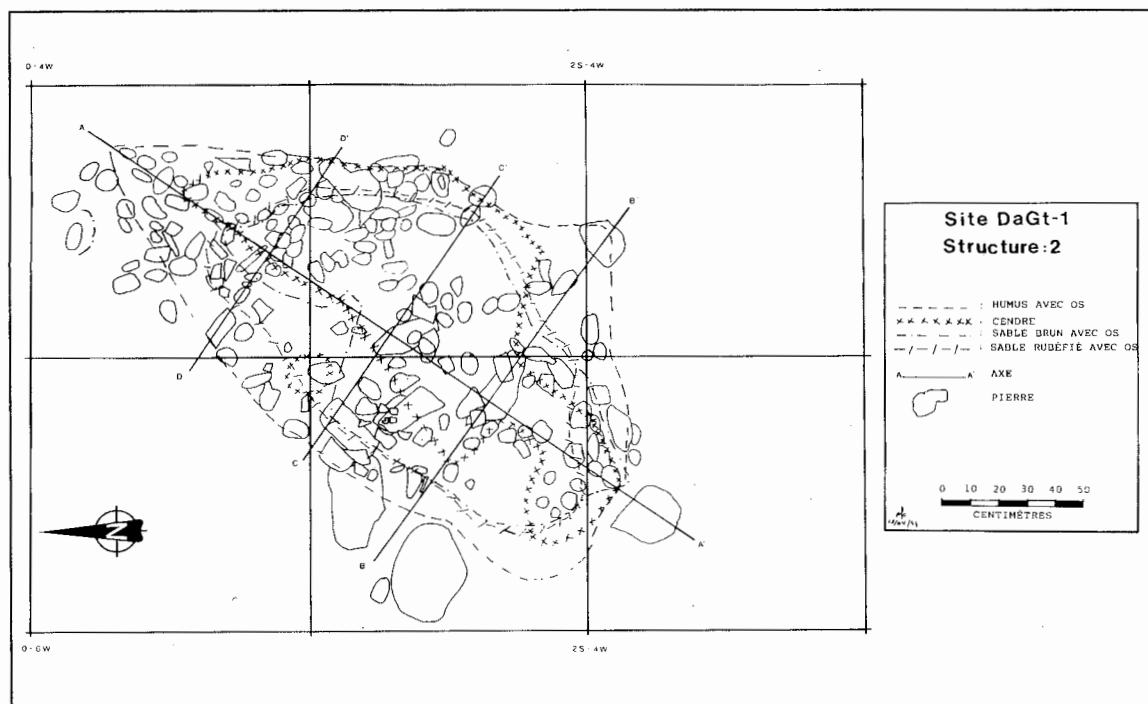


Figure 6. La structure 2 du site DaGt-1, vue en plan.

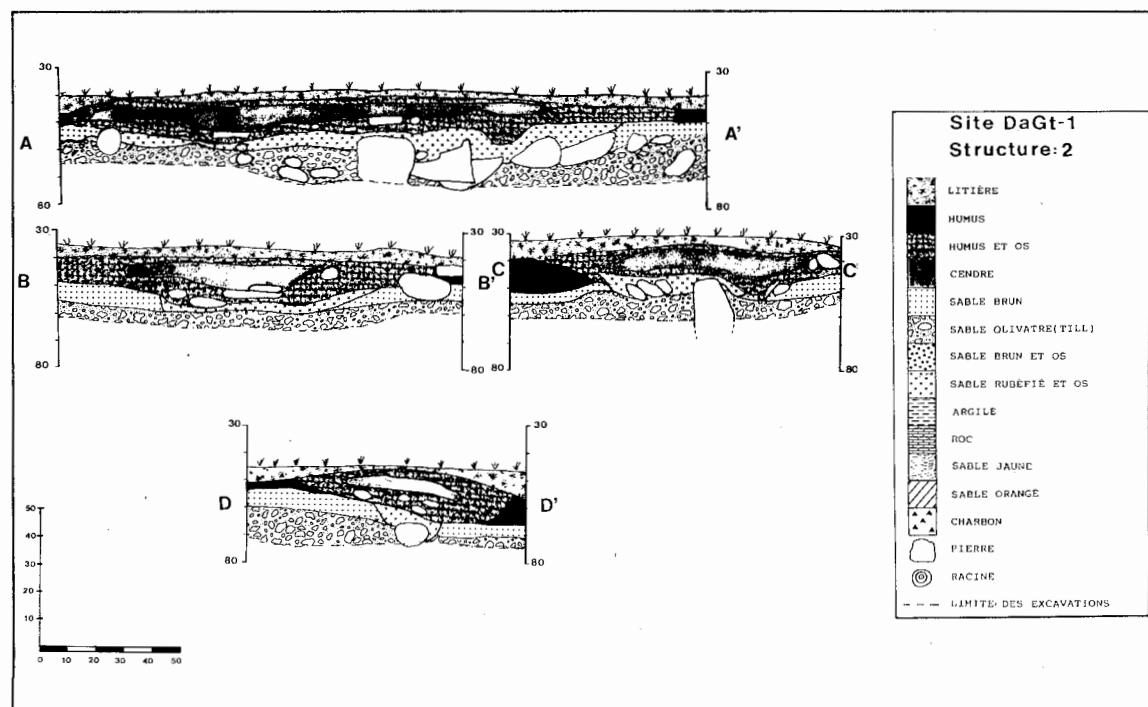


Figure 7. La structure 2 du site DaGt-1, vue en coupe.

No de laboratoire	Echantillon	Date radiocarbone	Date corrigée (9)
Beta-33897	Structure 4	480 ± 70	1430 A.D. ±70
Beta-33898	Structure 2	660 ± 70	1340 A.D. ±70
Beta-33900	Structure 8	650 ± 80	1350 A.D. ±80
Beta-33901	Structure 12	680 ± 70	1325 A.D. ±70

Tableau 3. Résultats des datations de DaGt-1 se rapportant au Sylvicole supérieur.

maximale attendue de ± 1.96 (10) et concordent. Pour sa part, la comparaison de la date de la structure 4 avec les trois autres a rendu des valeurs qui dépassent la valeur maximale attendue (11). Cela indique une probabilité à 95 % que cette date ne soit pas contemporaine des trois autres.

Les groupes qui ont occupé le site DaGt-1 ont donc participé à deux épisodes culturels consécutifs et distincts séparés par environ un siècle.

LA CÉRAMIQUE

Nous avons recueilli, lors de la fouille du niveau 1, 3 162 tessons de céramique amérindienne.

Les tessons de corps ou les grenailles représentent près de 96 % de l'ensemble (Tableau 4). Les 4 % restants (n=138) sont composés de tessons de bords, de fragments de pipe, de fragments de parements, d'un fragment d'anse et d'un possible rebut de pâte. La poterie se concentre autour des foyers (Figure 8). Cette situation est normale puisque cette poterie était destinée essentiellement à un usage domestique et que les Algonquiens, contrairement aux Iroquoiens, ne sont pas réputés pour regrouper leurs rejets dans des aires ou des fosses prévues spécifiquement à cette fin. La grande majorité des témoins céramiques se concentrent autour de 5 foyers: les structures 2, 4, 5, 10 et 12 (figure 9).

Les vases

Morphologies et techniques

Tous les tessons, appartenant à un même vase, ont été regroupés. La collection a ainsi été restreinte à 10 vases. Le dégraissant utilisé a été finement broyé. Nous avons identifié des particules de granit, de mica et de ce qui nous a semblé être du grès ou des fragments de céramique. La forme générale de ces récipients est sub-sphérique. Ils ont tous été obtenus par la technique déjà bien décrite (Clermont et Chapdelaine 1983) du battoir et de l'enclume. Aucune trace de colombinage n'a été observée.

La presque totalité des vases (9/10) présente un parement surmontant un col fortement (n=4) ou moyennement étranglé (n=5). Dans tous les cas, ils sont soigneusement décorés. L'état de fragmentation du dixième vase ne nous permet pas de dire avec certitude s'il

Catégorie	Nombre	Pourcentage
Anse	1	0,03
Grenailles	1765	55,85
Parements	31	0,98
Pipes	15	0,47
Rebut de pâte	1	0,03
Tessons	1259	39,81
Tessons de bord	90	2,84
Total	3162	100

Tableau 4. Classification sommaire de la poterie du niveau 1.

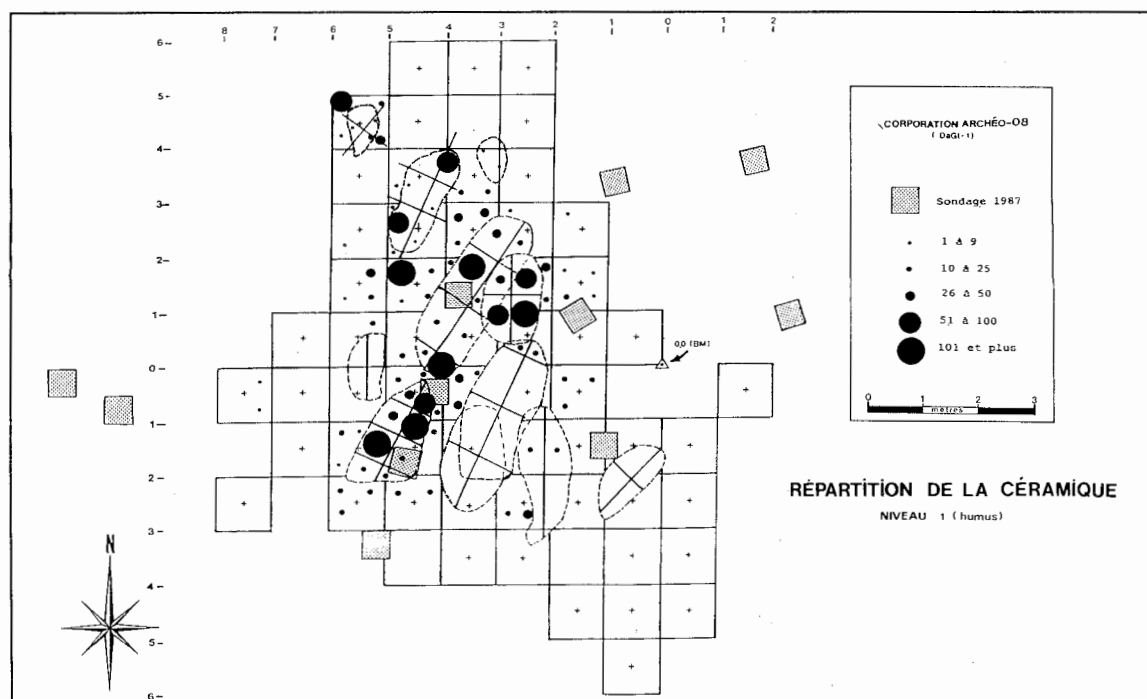


Figure 8. Répartition horizontale des vestiges céramiques de DaGt-1 (niveau 1).

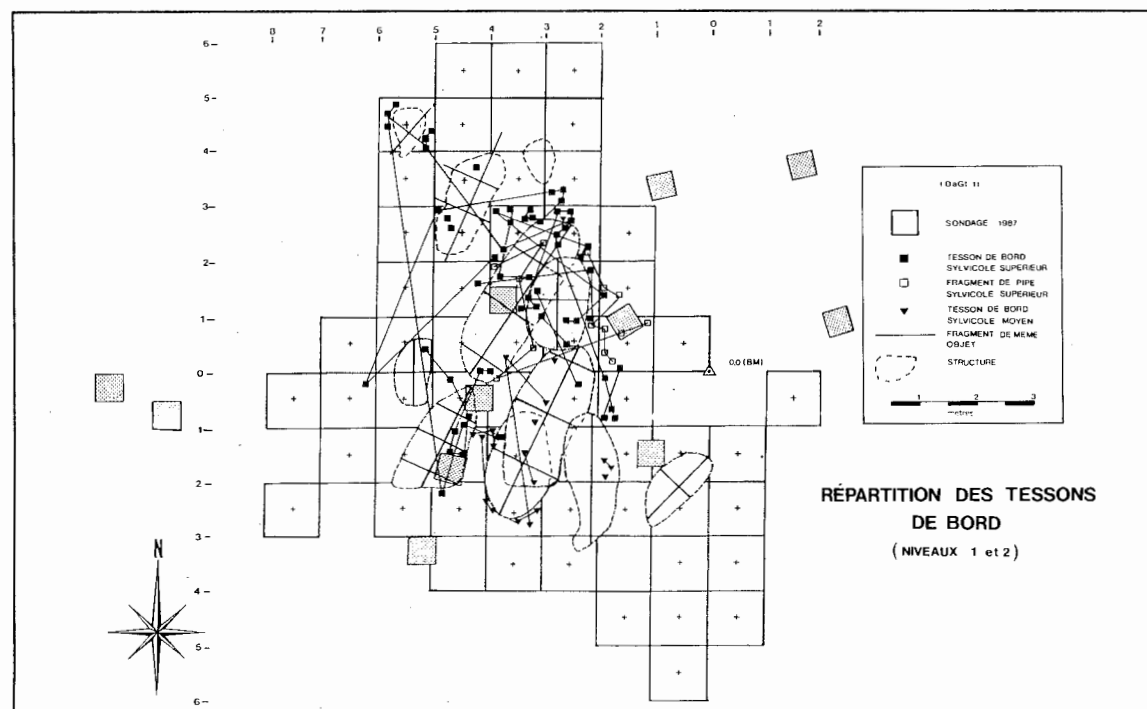


Figure 9. Répartition des tessons de bord et de parement et leurs liaisons.

avait lui aussi un parement. La hauteur de cet aménagement varie considérablement. Le plus petit a 1,05 cm de hauteur et le plus grand a 7 cm. La moyenne s'établit à 3,31 cm.

La lèvre des vases est généralement plate (n=8). Pour deux unités elle est arrondie. Huit lèvres sont perpendiculaires aux parois, une est inversée (Rolled rim) et l'autre est éversée (Figure 10:7). Quatre vases présentent une ou plusieurs crestellations (Figure 11). Dans un cas, la crestellation est anguleuse. Dans un autre, bien que nous n'en n'ayons que l'amorce, il est évident qu'elle est petite et arrondie. Les deux dernières sont de type «nubbins». Ce terme est issu de l'anglais «nub» (petit morceau; ex. nub of charcoal) et est difficilement traduisible en français. Nous proposons l'expression «crestellation dentée» pour le décrire. Deux vases présentent des «crestellations dentées». Un de ceux-ci en présente deux diamétralement opposées. Ces décorations sont typiques de la céramique Protowendat du XVe siècle.

Sur cinq vases, nous avons pu observer que l'épaule entre le col et la panse est carénée (5/5). Dans quatre cas il y a une bande de décorations de part ou d'autre de la carène. Le volume des vases a été calculé à partir du modèle proposé par Chapdelaine (1989) pour des vases Sylvicole supérieur de la vallée du Saint-Laurent. La probabilité d'erreur est peu importante comme l'ont démontré les essais qui ont été réalisés à partir des travaux de Whallon (1968) (Clermont, Chapdelaine et Barré 1983).

L'écart entre le plus petit vase (2,24 litres) et le plus grand (25,2 litres) est très prononcé. La moyenne du volume des vases abandonnés sur le site est importante puisqu'elle se situe à 12,63 litres (Tableau 5).

Le transport d'unités de cette taille et de ce poids n'est certes pas l'habitude de petits groupes de chasseurs ou d'unités familiales restreintes ou en transit. Il reflète les haltes de groupes familiaux ou multifamiliaux qui se sont encabanés sur le site et l'ont occupé pendant des périodes assez longues.

La texturation de la paroi des vases est une pratique usuelle des Amérindiens du Nord-Est (Clermont et Chapdelaine 1983). L'emploi de certains genres de battoir, comme le battoir gaufré et le battoir cordé, est même reconnu comme typique de la production céramique des Iroquoiens du Saint-Laurent. (Chapdelaine 1989). Le seul traitement de surface que nous ayons observé sur les 10 vases est le lissage. L'habitude de lisser soigneusement les vases lors de leur fabrication est une habitude fermement ancrée chez les potières de la Nation Huron-Wendat dès le début du XIVe siècle (12).

Vessel body surface treatment during the Middleport substage is markedly different from the preceding Uren substage; plain body sherds consistently form over 80 % of Middleport assemblages, and represent a quantitative diagnostic, relative to Uren, which was dominated by the ribbed paddle treatment (Dodd et al. 1990: 336).

Soixante pourcent des tessons et un pourcentage encore plus grand des grenailles présentent une tendance très nette à la fissilité. Cet élément sera subséquemment repris dans notre discussion.

Unité	Hauteur du parement (centimètres)	Volume estimé (litres)
no 1	2,00	14,20
no 2	1,90	15,70
no 3	1,60	2,24
no 4	2,20	14,60
no 5	1,05	5,60
no 6	—	4,30
no 7	2,00	12,60
no 8	5,60	12,70
no 9	6,50	18,90
no 10	7,00	25,20
Moyenne	3,31	12,63

Tableau 5. Hauteur du parement et volumétrie des vases Sylvicole supérieur de DaGt-1.

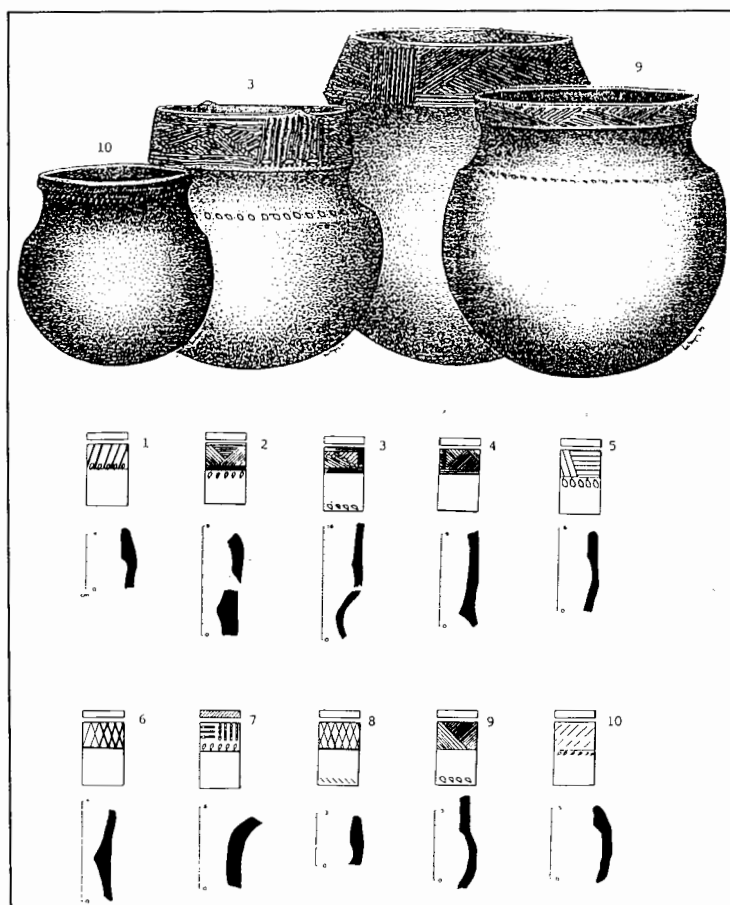


Figure 10. Les vases de DaGt-1: schématisation des décors et profils.

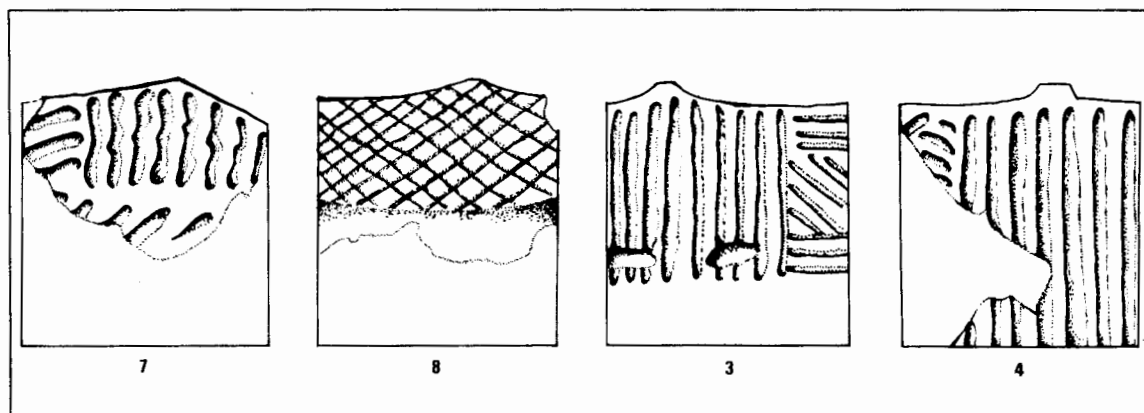


Figure 11. Les modèles de «crestellations» observées au site DaGt-1.

Le projet décoratif

Les tessons de bord sont des fragments du vase ayant conservé une partie observable de la lèvre. Les fragments de parement sont les fragments de tessons qui surmontaient le col et dont la lèvre est absente. Afin de simplifier le travail d'observation, nous les avons regroupés. Soixante-neuf tessons de bords et 24 fragments de parement sont associés au Sylvicole supérieur.

Les vases ont été divisés en deux catégories, les décors simples (n=3) et les décors complexes (n=7). Un projet décoratif se répétant régulièrement sur la paroi extérieure du parement à l'exclusion de tout autre est un décor simple. Toutes les décorations ne répondant pas à cette description ont été considérées comme des décors complexes.

Aucune décoration n'a été observée sur la paroi intérieure des vases. Cependant, ils ont tous été soumis à un lissage soigneux. Un vase porte des décorations sur la lèvre qui surmonte le parement. Il s'agit d'impressions linéaires obliques (Figure 10:7).

Vases à décor simple

Parmi les trois vases regroupés dans cette classe, deux sortes d'empreintes ont été rencontrées, les incisions linéaires (2/3) et les impressions dentelées quadrangulaires (1/3). Dans un cas, le vase est décoré d'incisions linéaires obliques remontant vers la droite. Entre celles-ci, des encoches lenticulées marquent la base du parement entre les incisions. Les impressions ont été obtenues avec la partie acuminée d'un poinçon (Figure 10: 1) Le second vase présente un parement décoré d'une bande d'incisions linéaires obliques formant des croisillons (Figure 10: 8).

Le parement du dernier vase est couvert de deux bandes d'impressions quadrangulaires disposées obliquement l'une au-dessus de l'autre. Toutes deux remontent vers la droite. La bande supérieure est plus longue de 40 % par rapport à celle située en-dessous (Figure 9: 10) .

Vases à décors complexes

Trois sortes d'unités décoratives principales ont été observées parmi les sept vases regroupés dans ce groupe: les incisions linéaires (1/7), les impressions linéaires (5/7) et les impressions dentelées quadrangulaires (1/7).

Dans un cas, nous sommes en présence d'une large bande d'incisions linéaires obliques dont la partie supérieure est alternativement orientée vers la gauche et vers la droite. Au point de jonction entre les champs, deux incisions se croisent dans leur partie supérieure (Figure 10: 6). Dans le second cas, nous sommes en présence d'une bande d'impressions dentelées quadrangulaires alternativement verticales et horizontales. Ces décors surmontent des encoches lenticulées disposées obliquement (Figure 10: 7).

Les cinq autres vases présentent des bandes d'impressions linéaires obliques (5/5). Dans un cas, ces obliques alternent avec des impressions linéaires horizontales (Figure 10: 5) Dans quatre cas, les impressions linéaires obliques forment des triangles (Figure 10: 2, 3, 4 et 9). Dans trois cas, ces motifs sont encadrés par des impressions linéaires horizontales (Figure 10: 2, 3 et 4). Finalement, dans un cas, nous observons une surperposition d'impressions lenticulées obliques qui encadrent les triangles d'impressions linéaires (Figure 10: 3).

IDENTIFICATION TYPOLOGIQUE

L'affiliation typologique et chronologique des vases domestiques de DaGt-1 est claire. Le décors, la forme des vases, la hauteur des parements, la forme des crestellations ainsi que le traitement de surface qui ont été préférés nous assurent que cette poterie est typique de la production des Iroquoiens, ancêtres des Hurons-Wendats, des Neutres et des Pétuns qui occupaient la région située entre la baie Georgienne et le lac Simcoe en Ontario.

L'association des datations carbone 14 et de la typologie des vases confirme que les Amérindiens qui ont occupé le site DaGt-1 ont

participé à deux épisodes culturels consécutifs et distincts. Une partie des vases (Figure 10: 1, 5, 8 et 9; Figure 12: 3; Figure 13: 1 et 2; Figure 14: 1) correspond avec les dates carbone 14 de la première moitié du XIV^e siècle. Cet épisode culturel est désigné par les archéologues ontariens comme la sous-phase Middleport de la phase moyenne des Iroquois de l'Ontario. L'intervalle chronologique proposé pour cette manifestation couvre une période de 70 ans à partir du début du XIV^e siècle de notre ère (1330-1400) (13).

Pour leur part, trois autres des plus grands vases sont typiques de la mode céramique qui est reconnue sous l'appellation de poterie «Lalonde high-collar» (Figure 10: 2, 3 et 4; Figure 15; Figure 12: 1 et Figure 14: 3). Cette céramique est le marqueur céramique principal de la première moitié du XV^e siècle (1400-1450). On désigne cet intervalle de temps comme étant la période Black-creek/Lalonde (Ramsden 1990).

Les trois autres vases pourraient appartenir indifféremment à l'une ou l'autre des occupations. Leur apparentement stylistique avec la «tradition» Wendat-Huron ne laisse cependant pas de doutes.

Pipes

Quinze fragments de pipe en céramique composent cet assemblage. De ce nombre nous avons observé 5 fragments de tuyau et 10 fragments de fourneau. Cet ensemble appartient à 2 pipes différentes (Figure 13: 3 et 4). La première est une pipe coudée de type trompette et la seconde une pipe coudée vasiforme. Le bord du fourneau de cette dernière est érodé. Cependant, à cause du début de l'éversion de la partie supérieure, nous observons que l'ouverture était en forme de trompette. Les pipes trompettes sont fréquentes lors de la fin de la phase moyenne et du début de la phase récente des Iroquoiens de l'Ontario (Kapches 1981: 208; Wright 1966: 71).

Dans un cas la volumétrie a été estimée à 10,5 cm³. Dans l'autre cas, la profondeur du

fourneau nous manquait pour ce calcul; cependant par le diamètre il apparaît évident qu'il ne pourrait être très supérieur au volume du premier spécimen. Les deux pipes présentent un extérieur de fourneau dont la surface a été soigneusement lustrée et polie. Les 2 tuyaux sont dans un cas plus long et mince et, dans l'autre cas, plutôt robuste et court. Aucune trace de dégraissant n'a été observée dans les cassures.

Une seule pipe est décorée. A la base de la partie éversée jusqu'au bord qui forme la trompette, nous observons six incisions linéaires superposées qui encerclent le pourtour du fourneau. Ce «type» (Ring trumpet) est particulièrement abondant chez les Iroquoiens de l'épisode Middleport et Black-creek /Lalonde (Dodd et al 1990: 338) Typologiquement ces deux objets pourraient donc s'insérer facilement dans n'importe quel assemblage Iroquoien de l'Ontario. (Emerson 1967: 239; Ridley 1966: 3; Sutton 1990: 75 et 91).

Les pipes sont communes dans les sites des Amérindiens du Sylvicole supérieur. A cette époque, l'habitude de «pétuner» était prise par tous les groupes autochtones. Cet usage était réputé avoir des vertus curatives. De plus, lors des conseils et des discussions il était sensé ouvrir l'esprit.

Ils ont une herbe, de quoy ilz font grand amas durant l'esté pour l'yver, laquelle ilz estiment fort, et en usent les hommes seulement, en la façon qui ensuit. Ilz la font sécher au soleil, et la portent à leur col, en une petite peau de beste, en lieu de sac, avecques ung cornet de pierre, ou de boys. Puis, à toute heure, font pouldre de ladicté herbe, et la meptent en l'un des bouts du dudict cornet; puy meptent ung charbon de feu dessus, et sussent par l'autre bout, tant qu'ilz remplent le corps de fumée, tellement, qu'elle leur sort par la bouche et par les nazilles, comme par un tuyau de chemynée. Et disent que cela les tient sains et chauldement et ne vont jamais sans avoyr ces dites choses (Biggard 1924: 184).

[...]Jamais les Indiens ne discutaient ou n'arrivaient à une conclusion sans avoir le calumet à la bouche car ils disaient que la fumée leur donnait de l'intelligence et leur faisait voir clair dans les affaires les plus embrouillées [sic].(Tooker 1987: 49).

Un examen sommaire du plan de répartition horizontale des pièces céramiques individualisées (Figure 9) montre que les fragments de pipes sont répartis autour des structures 4 et 5. Il se pourrait même qu'ils soient tous associés à l'occupation de la structure 4.

Rebut de pâte (?)

Un fragment d'argile cuite, un fragment informe et pétri que nous avons à priori identifié comme un déchet de fabrication (Côté 1989), a été retrouvé dans l'humus à proximité de la structure 7. Selon divers auteurs (Corbeil 1990, Pearce 1978; Clermont et Chapdelaine 1982), ces objets sont un témoignage de la préparation et de la cuisson locales des vases.

Les boulettes plus ou moins informes et contenant des quantités variables de dégraissant pourraient correspondre à une évaluation empirique de la qualité du pétrissage et de la résistance à la chaleur[...]
(Clermont et Chapdelaine 1982: 110).

Les activités céramiques générant de grandes quantités de déchets de fabrication, il est donc pour le moins hasardeux de parler de fabrication de poterie dans ce cas.

LE MATÉRIEL LITHIQUE

L'intervention réalisée sur le site DaGt-1 en 1988 a permis d'exhumer 37 597 témoins lithiques. Le niveau 1 a rendu moins de 30 % (n=10 365) de l'ensemble des objets en pierre (Figure 16). Parmi ces derniers 192 outils ou fragments d'outils ont été analysés.

De ce nombre, 166 sont taillés et 16 ont été obtenus par polissage et/ou bouchardage. Dix objets lithiques n'appartiennent à aucune de ces classes technologiques. Il s'agit d'objets utilisés comme outils sans modification préalable, de fragments de matières colorantes et d'un objet en cuivre natif (Tableau 6).

Les matières premières

Les matières premières observées sont très variées. Le quartz et le quartzite se retrouvent en grand nombre. Le chert et la calcédoine sont aussi des matériaux bien représentés. Ces matières premières proviennent de sources très diversifiées mais sont pour la plupart originaires de la région.

Parmi les pierres siliceuses observées, mentionnons la présence de plusieurs dizaines de fragments de chert Onondaga. Ce type de pierre est bien connu des archéologues. Les gisements connus sont situés au nord de l'état de New-York et dans le sud de l'Ontario. La formation géologique dont ils font partie chevauche la frontière canado-américaine du lac Champlain au lac Ontario (Wray 1949). Parmi les quartzites observés, mentionnons la

Catégorie	Total	Pourcentage	Niveau 1	Pourcentage
Eclats	37 234	99,034	10,173	98,147
Outils taillés	522	1,388	166	1,601
Outils polis	21	0,058	16	0,154
Cuivre natif	3	0,007	1	0,009
Autres outils	17	0,045	9	0,005
Total	37 797	100 %	10,365	100 %

Tableau 6. Répartition des catégories lithiques.

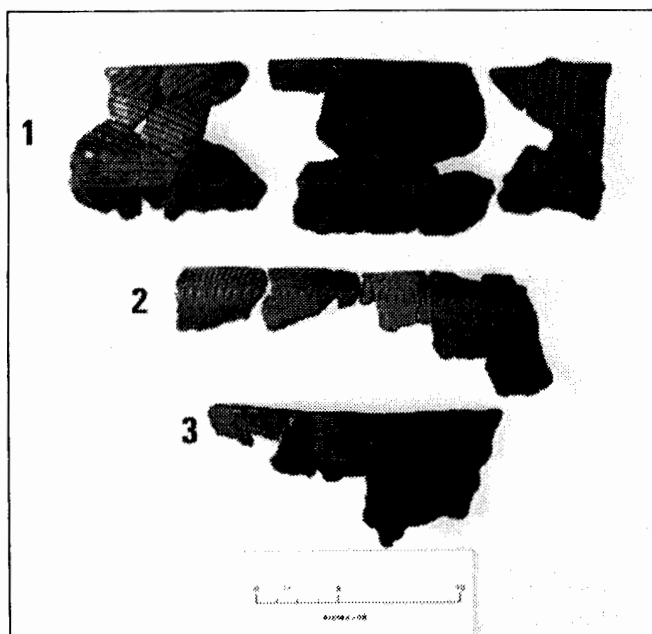


Figure 12. Vases Sylvicole supérieur de DaGt-1.

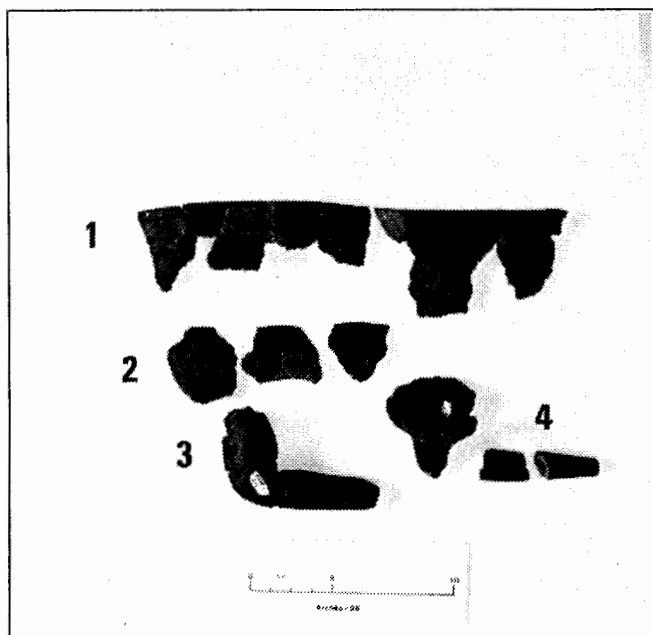


Figure 13. 1 et 2: vases Sylvicole supérieur de DaGt-1. 3 et 4: pipe en céramique.

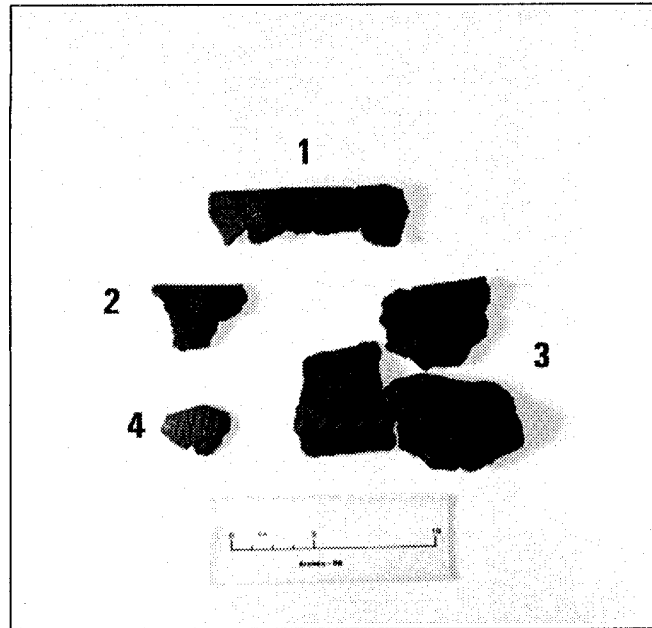


Figure 14. Vases Sylvicole supérieur de DaGt-1.

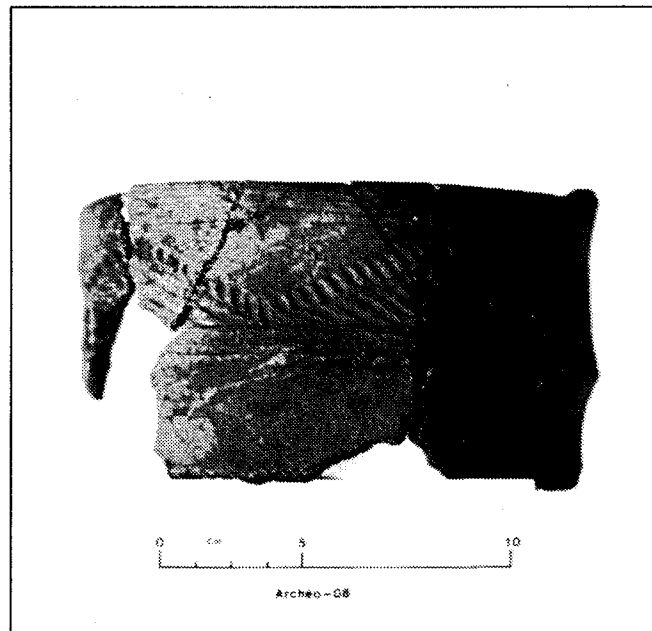


Figure 15. Vase «Blackcreek-Lalonde» de DaGt-1.

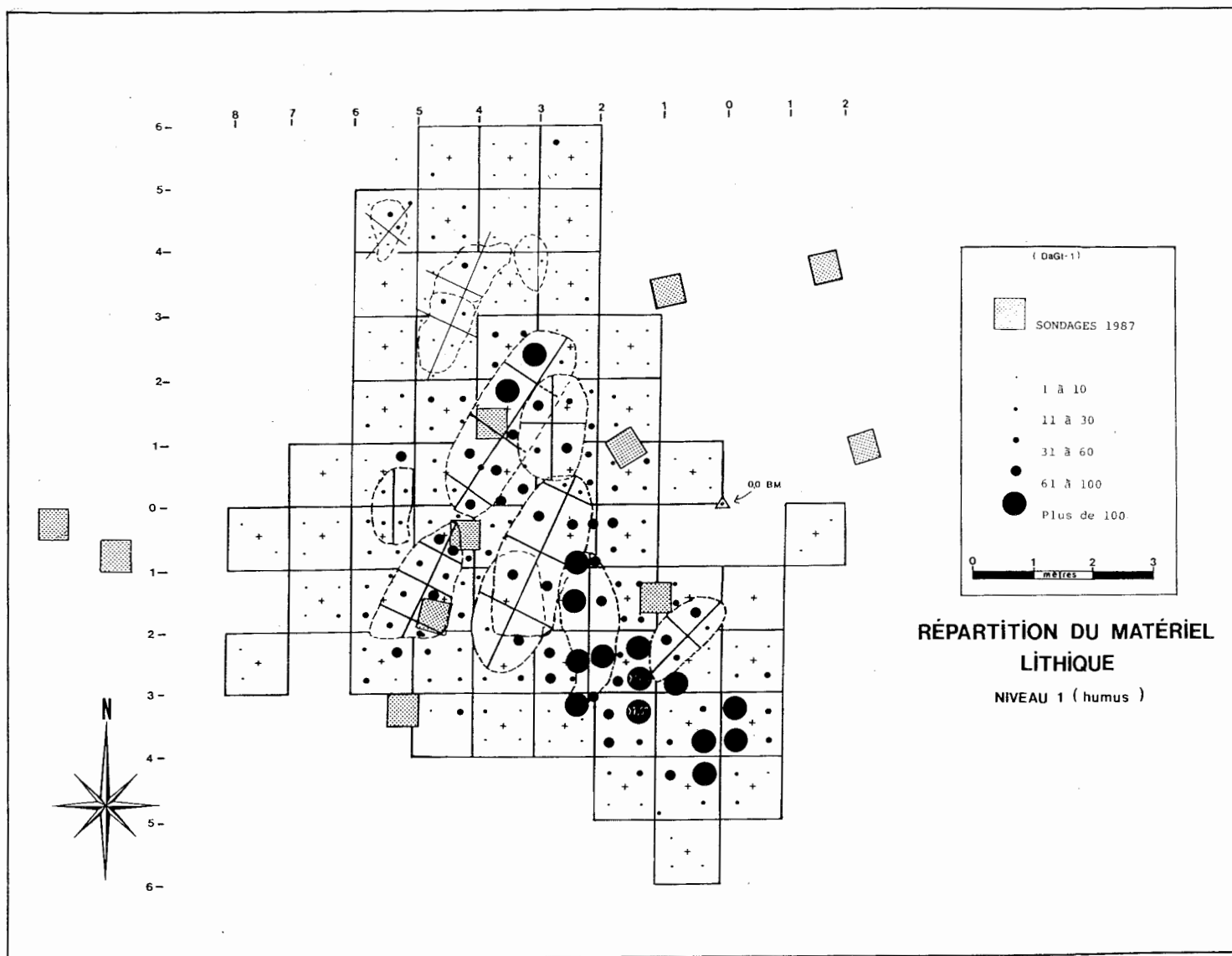


Figure 16. Répartition du matériel lithique de DaGt-1 (niveau 1).

présence de quelques spécimens de quartzite blanc. Le seul gisement actuellement connu est celui de la Colline blanche près de Mistassini au nord-ouest de la région Jeannoise (Hamelin et Dumont 1964).

Nous avons identifié quelques sources de quartzite et de rhyolite en Abitibi (Côté 1988). Plusieurs des témoins lithiques découverts présentent de fortes affinités avec les échantillons provenant de ces sources. Mentionnons, entre autres, un quartzite vert qui est commun sous forme de galet dans les dépôts morainiques et les berges des cours d'eaux. Nous l'avons observé en grand nombre dans la plupart des sites que nous avons investigués depuis 1987. Nous l'avons surnommé «quartzite de Cadillac» (du nom de la faille géologique qui traverse la région). Une rhyolithe verte et/ou noire dont la source constitue la roche-mère du site DaGt-13 (Côté 1988) est aussi communément rencontrée. Ce matériel est présent à DaGt-1.

La reconnaissance de 1987 (Côté 1988) nous a permis de découvrir sur les rives du lac Buls, à 35 kilomètres au sud-ouest de Rouyn-Noranda, une importante carrière de matières premières associée au site DaGv-13. Une étude de lames minces (Codère 1987) a été réalisée à l'Ecole polytechnique de l'Université de Montréal. Cette pierre s'est avérée être de la péliste. La péliste est aussi connue sous le nom de lutite ou de tillite. Cette roche sédimentaire présente une dureté inférieure (5 sur l'échelle de Mohl) au chert, ce qui en fait un matériau de qualité «relative». Sa fracturation est généralement conchoïdale. Cependant, comme le schiste, elle s'écrase souvent en escalier limitant les capacités de façonnage. Sa présence a été notée du côté ontarien dans les sites des lacs Larder (DaGv-1), Duncan (CiFh-2) et Smoothwater (CiHd-1) (Pollock 1976). Elle y est souvent identifiée sous le nom de «greywacke». Bien que ses capacités de façonnage soient plus limitées que les pierres siliceuses, la péliste fut quant même largement utilisée. Nous en avons relevé sur une vingtaine de sites des lacs Duparquet, Opasatica et des Quinze (Côté 1988). Elle est attestée au lac Abitibi par les travaux de Marois

(1989) et de Kritisch-Armstrong (1983). Morris Brizinski (1980) en a identifié quelques fragments dans son analyse de trois sites (Cambell Bay site, Frank Ridley site et Frank Bay site) de la rive sud du lac Nipissing. Le spécialiste en minéralogie qu'il a consulté a nommé cette matière «Gordon lake chert».

[...] three major outcrops of Gordon lake chert, Flack and Cobra lake (Mississagi provincial park, (Brizinski 1978), Smoothwater lake (near Kirkland Lake, (Pollock 1976), and lake Abitibi (Ridley 1966: 8) are known to exist..... the presence of Gordon lake chert at lake Nipissing was emphasised during the Huron contact period. Its utilization was confined to the vicinity of the outcrops in the Abitibi region during Woodland times, and its poor flaking qualities would have realised little market value (sic). For this reason, it may indicate the movement of Cree traders to Frank Bay. (Brizinski 1980: 28)

Des fragments de péliste ont aussi été signalés au site Deep river (CiGi-1) sur les rives de l'Outaouais québécois (Mitchell 1966). La présence de la péliste est donc attestée du nord au sud dans un rayon minimum de 250 kilomètres autour de la source que nous avons identifiée. La péliste représente 1,8 % de l'assemblage lithique du site DaGt-1.

La comparaison intra-site des catégories de matières premières du niveau 1 avec le niveau 2 du site révèle que les occupants du Sylvicole supérieur ont exercé certaines préférences quant au choix de leurs matériaux lithiques (Figure 12). Ils ont principalement utilisé le quartz lors de leurs activités lapidaires. Cet usage contraste avec la préférence observée parmi les occupations du niveau 2 alors que le quartzite de Cadillac fut très largement privilégié.

La présence d'objets en cuivre natif est intéressante. Les principales sources connues sont situées au nord du lac Supérieur et dans la péninsule du Cap Breton (N.-E.).

Les principaux dépôts de cuivre natif dans l'est de l'Amérique du Nord sont situés dans la région du lac Supérieur (Griffin 1961) où ils ont été exploités par des populations préhistoriques depuis l'an 4000 avant J.C. jusqu'à la période historique. Wright 1982: 202

La découverte de ces objets en Abitibi est, au Québec, la manifestation la plus septentrionale de cette technologie. Dans un article publié en 1982, Wright suggère que la route du cuivre atteignait l'axe laurentien par le biais de l'Outaouais. Il apparaît qu'une part non négligeable de ce trafic était destinée aux Algonquins du Haut-Outaouais, comme le démontrent les découvertes relatées dans l'article de Cadieux (1993). Les Odawacs sont reconnus comme les initiateurs du réseau du cuivre (Fox 1990: 465). Leurs affinités culturelles avec les Algonquins ont probablement facilité les échanges. Quant à nous, nous voyons dans ces découvertes le dynamisme du réseau qui lie, lors du Sylvicole supérieur, l'Abitibi-Témiscamingue à la région des Grands-Lacs.

L'utilisation de la stéatite par les occupants de DaGt-1 mérite aussi d'être signalée. Cette pierre est de couleur gris cendré. Nous avons découvert une source de cette pierre sur les rives mêmes du lac Opasatica. En effet, le socle rocheux sur lequel repose le site DaGt-10 à 1,5 kilomètre au sud du site DaGt-1 est entièrement constitué de cette stéatite. Nous avons aussi observé dans la collection Joseph Bérubé plusieurs pipes historiques de type «Micmac» dont les fourneaux avaient été sculptés dans une pierre très similaire.

La production lithique est distribuée à peu près uniformément autour des structures associées aux occupations du niveau 1. Si on s'éloigne de quelques mètres des structures, nous constatons une baisse de la densité du matériel. Cela confirme ce comportement typique des populations algonquiennes du Bouclier pour qui le foyer est le point central de l'activité domestique. Une très forte concentration d'éclats de quartz se trouvait au sud de la structure 7. Les Algonquiens

plaçaient souvent la porte de leurs habitations face au sud (Cerane 1984). Les occupants de cette habitation se sont peut-être livrés à des activités lapidaires dans l'entrée de la tente pour profiter de la lumière ou de la belle température.

L'outillage

Les outils taillés

Cent soixante-six pièces composent l'ensemble des objets taillés (Tableau 7). Ces outils sont moins loquaces typologiquement que la céramique. Sauf exception, la méthode analogique ne peut donc nous être d'un très grand recours.

Les pointes (Figure 18: 1 à 8)

Quatorze pointes ou fragments de pointes taillées ont été découvertes. Dans notre optique une pointe est une référence morphologique. Il ne fait pas nécessairement référence à l'arme de jet. Dans plusieurs cas, il peut s'agir de couteaux pédonculés ou, dans le cas de fragments, d'extrémités distales de bifaces. Seule une analyse des traces d'utilisation, à laquelle nous ne nous sommes pas livrés, permettrait de distinguer les usages.

Les pointes complètes qui ont été découvertes

Classes	N	%
Eclat retouché	10	6,24
Eclat utilisé	17	0,24
Fragment bifacial	8	4,82
Grattoir	68	40,96
Nucleus	27	16,26
Perçoir	1	0,60
Pièce esquillée	10	6,24
Pointe	14	8,43
Préforme	3	1,80
Racloir	8	4,82
Total	166	100

Tableau 7. Classification fonctionnelle des outils taillés du niveau 1.

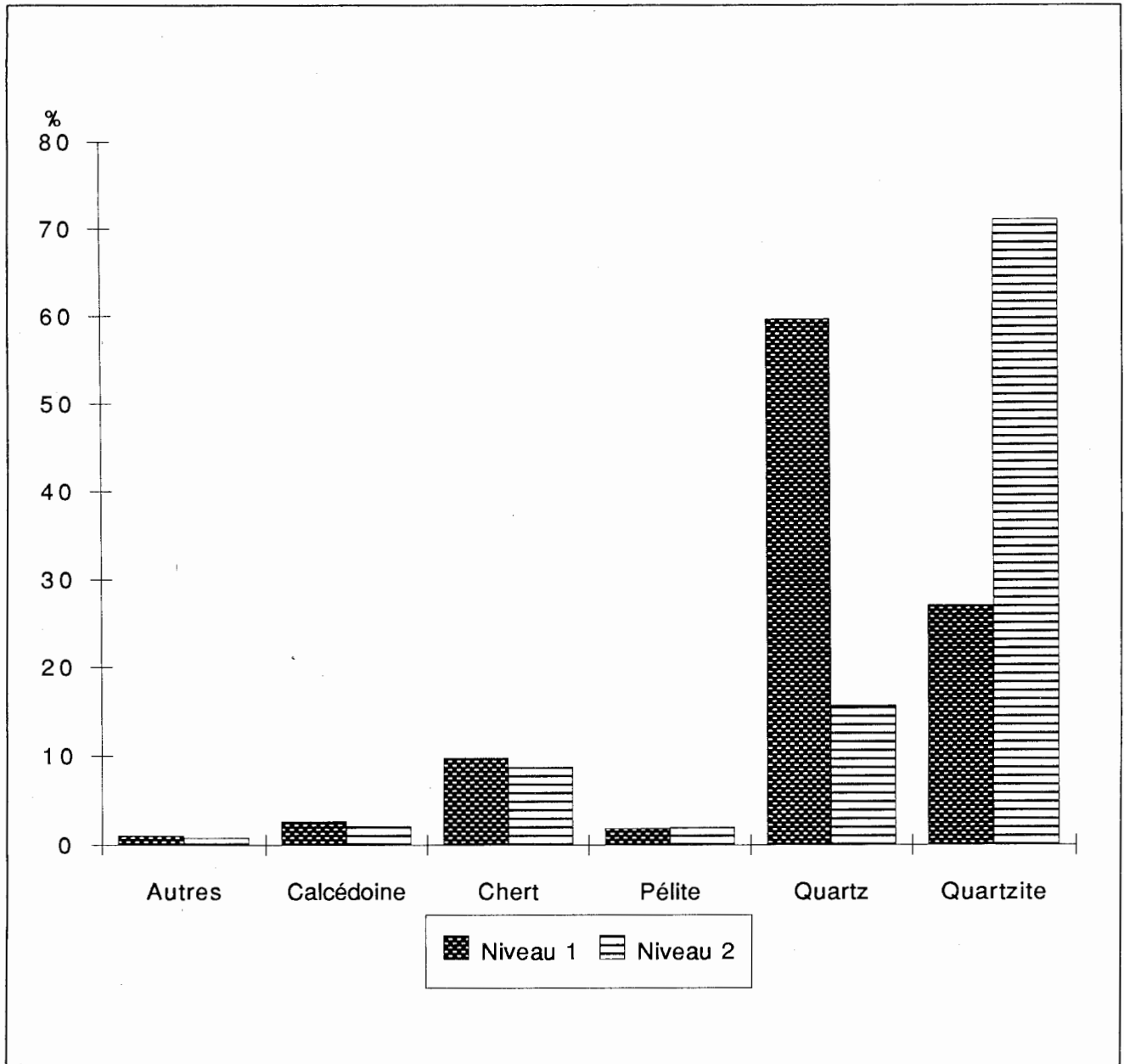


Figure 17. Comparaison des matières premières des niveaux 1 et 2 du site DaGt-1.

dans l'horizon humique (niveau 1) sont, pour la plupart, caractérisées par un format limité ($\bar{x} = < 200 \text{ mm}^2$). Deux pointes, en calcédoine, (Figure 18: 7 et 5) sont des éclats retouchés sur lesquels l'artisan a aménagé une extrémité pointue et accessoirement sur l'une d'elles des

encoches facilitant l'emmanchement. L'accroissement de l'utilisation de la technique de la taille unifaciale sur éclat est reconnu comme étant un trait caractéristique des Algonquiens du Bouclier lors de la préhistoire récente.

This point, with its minimal retouch pattern, is more typical of Algonquian than Iroquoian [...] (Wright 1974)

[...] son caractère unique réside dans la réduction bifaciale de pièces de quartzite blanc pour produire des pointes et des couteaux, technique dont l'usage paraît avoir été délaissé sur la plupart des sites plus récents au profit de l'aménagement d'outils sur éclat.[sic] (Séguin 1985: 205).

Deux spécimens en chert sont semblables aux petites pointes triangulaires bifaciales (Figure 18: 2 et 4) qui connurent une grande vague de popularité parmi les populations du Nord-Est américain lors du Sylvicole supérieur. Elles forment un isocèle qui présente des bords droits et une base légèrement concave. Dans l'état de New-York et dans le sud du Québec elles sont appelées pointe Madison. (Ritchie 1980: 308, pl. 106: 7-14). En Ontario, on parle simplement de pointes triangulaires iroquoiennes.

Projectile points are predominantly the isoceles triangular type although side-noched specimens are still présent. (Wright 1966: 77).

La présence de ces deux pointes avec la céramique Huron-Wendat est une association tout à fait logique. Deux pointes bifaciales à encoches sont en calcédoine (Figure 18: 3 et 6). Toutes deux présentent des enlèvements courts sur les deux faces. Le but de ceux-ci n'était pas d'amincir ou de mettre en forme, mais bien de compléter ou de régulariser un objet ad hoc. Sur une, l'artisan a même négligé d'enlever le cortex qui couvre l'avvers.

La seconde est une pointe triangulaire à laquelle on a ajouté un paire d'encoches latérales. Ce genre d'objet est considéré en Ontario comme caractéristique des occupations iroquoiennes postérieures à 1300 de notre ère.

These triangular side noched point are diagnostic of the Middleport substage or late middle Iroquoian period. (Sutton 1990).

Le dernier spécimen est une pointe «Middleport» à encoches latérales en chert Onondaga (Figure 18:1). Ce genre d'objet est évidemment associé à cette sous-phase. Les fragments distaux sont tous bifaciaux. Ils sont d'un format nettement supérieur aux pointes que nous venons de décrire.

Technologiquement plusieurs ne semblent pas achevés et sont plus des préformes qui ont éclaté en cours de confection que des objets dont la vocation était définitivement arrêtée. Les deux plus grands fragments peuvent être envisagés comme des couteaux ou des fragments distaux de grands bifaces.

Les grattoirs (Figure 18: 17 à 26)

Nous regroupons sous cette catégorie des objets de dimensions diverses dont l'aménagement d'au moins un front abrupt à une extrémité permet de gratter ou de raboter une surface.

Bien qu'ils soient souvent représentés en grand nombre dans les assemblages lithiques, les grattoirs sont des outils qui ont une valeur chronologique équivoque. En effet, leur variabilité morphologique est telle qu'il est communément admis que leur présence ou leur absence ou leur variabilité, ne peut, dans la plupart des cas, aider à l'établissement d'un cadre chronologique. Deux exceptions peuvent être enregistrées, les grattoirs triangulaires bifaciaux de type Meadowood du Sylvicole inférieur et les grattoirs à bords latéraux de l'époque Paléo-Indienne ancienne. Aucune de ces deux manifestations n'a été enregistrée parmi les 145 grattoirs découverts sur le site DaGt-1.

Pour sa part le niveau 1 a rendu 65 de ces outils. Les matériaux lithiques qui présentent une garantie de dureté importante (14) ont été privilégiés pour la confection des grattoirs. Cette préférence est, selon nous, liée à la recherche d'une certaine efficacité pour la réalisation de certaines tâches spécifiques, comme le travail de l'os et de l'andouiller. Le travail de ces matériaux requiert des outils résistants.

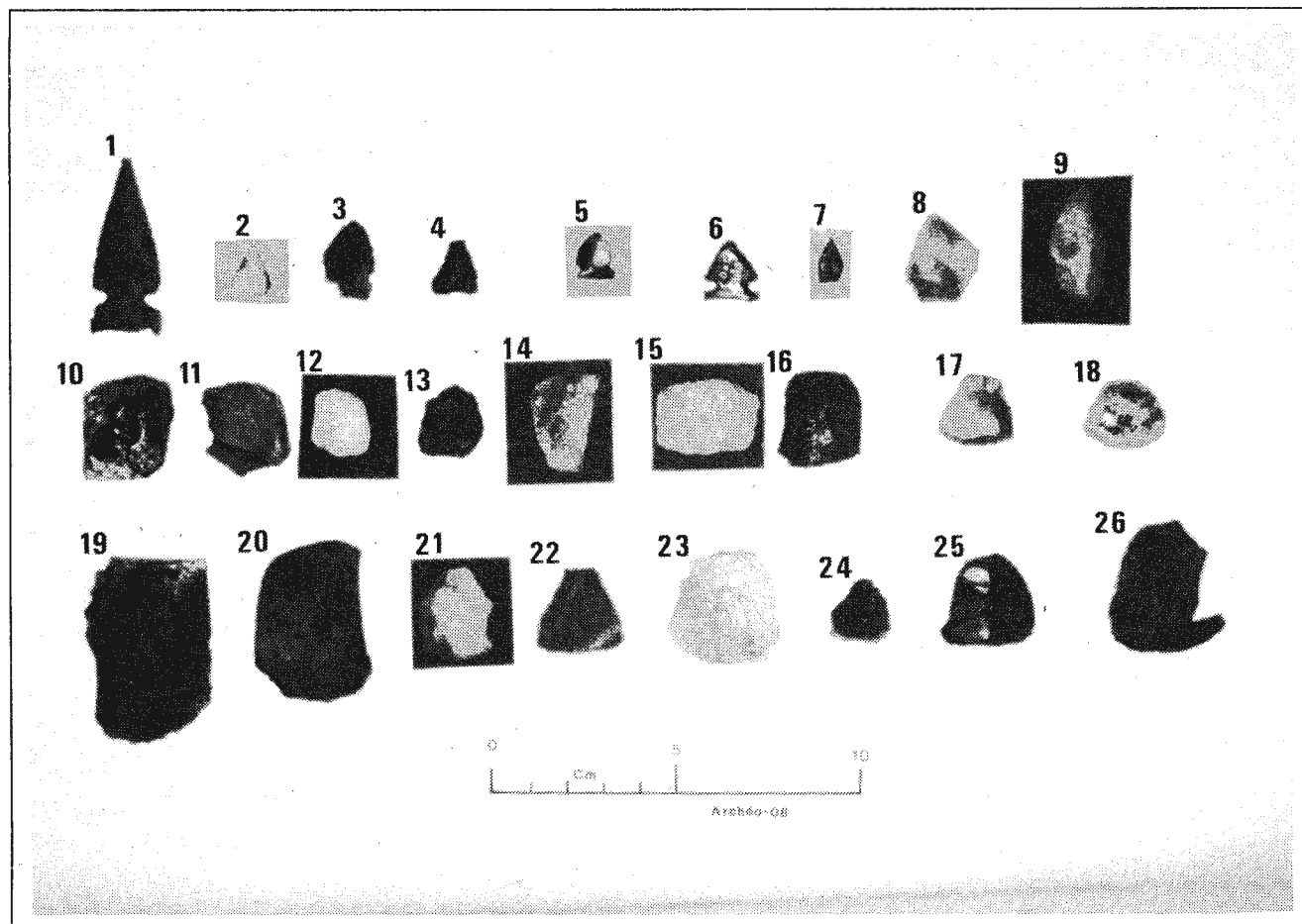


Figure 18. Outils taillés du site DaGt-1 (niveau 1). 1 à 8: pointes, 9: foret, 10 à 16: pièces esquillées, 17 à 26: grattoirs.

Pour le travail des matériaux mous, comme le cuir et des peaux, de larges racloirs de pélite semblent avoir été privilégiés. C'est avec ces considérations en tête que nous avons effectué une classification sommaire. Quatre «types» morphologiques ont été retenus. Ceux-ci sont compilés au tableau 8. Les fragments ont été regroupés à part.

Les préformes (Figure 19: 1 à 3)

Dans cette catégorie nous avons regroupé 3 objets lithiques, que nous considérons comme des préformes d'outils bifaciaux. Deux sont en quartz et une en «quartzite de Cadillac».

Ce genre d'objets représente une phase technologique préparatoire à la réalisation de certains outils. Les préformes se distinguent des bifaces par l'enregistrement d'un travail beaucoup plus sommaire. Les bords de l'outil sont souvent sinueux. Ce sont des objets épais dont l'amincissement produira éventuellement des bifaces et ultimement des pointes, des perçoirs ou des grattoirs bifaciaux. Ces pièces portent les traces d'une utilisation soutenue, probablement comme «couteau-chopper» ou comme racloir.

Racloirs (Figure 19: 4 à 6)

Cette catégorie regroupe 8 pièces, trois sont unifaciales et cinq présentent des retouches sur les deux faces du support. Ce sont de grandes pièces dont les parties actives abruptes ou semi- abruptes sont situées sur les bords latéraux de l'outil (8/8).

Cinq racloirs sont en pélite. Les autres sont confectionnés en quartzite. La dimension moyenne des cinq pièces complètes est de 5 000 mm². La pélite est un matériau souvent impropre à la taille bifaciale de par ses piètres propriétés plastiques. Toutefois, elle semble prisée pour la confection de grands outils de ce type. Nous croyons que ces outils étaient destinés au raclage et à l'épilation des peaux.

Les pièces esquillées (Figure 18: 10 à 16)

Dix pièces esquillées ont été identifiées. Une seule est fragmentaire. Ce sont des pièces bifaciales de taille modeste (- 600 mm²), plutôt minces, de forme quadrangulaire. Bien amincies sur la totalité de leur pourtour, elles présentent plusieurs points d'utilisation caractérisés par des ébréchures et des stigmates disposés anarchiquement sur leur partie active. Six pièces esquillées sont en quartz, deux sont en chert et deux en quartzite.

Forets-perçoirs (Figure 18: 9)

Un objet, dont la fonction apparente était de percer et/ou de forer divers matériaux, a été découvert. Il est en quartz et n'est guère plus qu'un éclat sur lequel l'artisan a aménagé une «mèche». Celle-ci est fracturée et seule la base est visible. Il peut être considéré comme un outil ad hoc rapidement fait pour répondre à un besoin pressant et immédiat.

Forme	N	%	Superficie (x̄)
Grattoirs «ad hoc»	7	10,76	1145 mm ²
Grattoirs alternes	3	4,61	33 mm ²
Grattoirs unifaciaux sur éclats	29	44,61	390 mm ²
Grattoirs unifaciaux multiples ou à bord(s) abattu(s)	14	21,53	350 mm ²
Fragments de grattoirs	15	18,46	--
Total	68	100	--

Tableau 8. Classification des «types» de grattoirs du niveau 1.

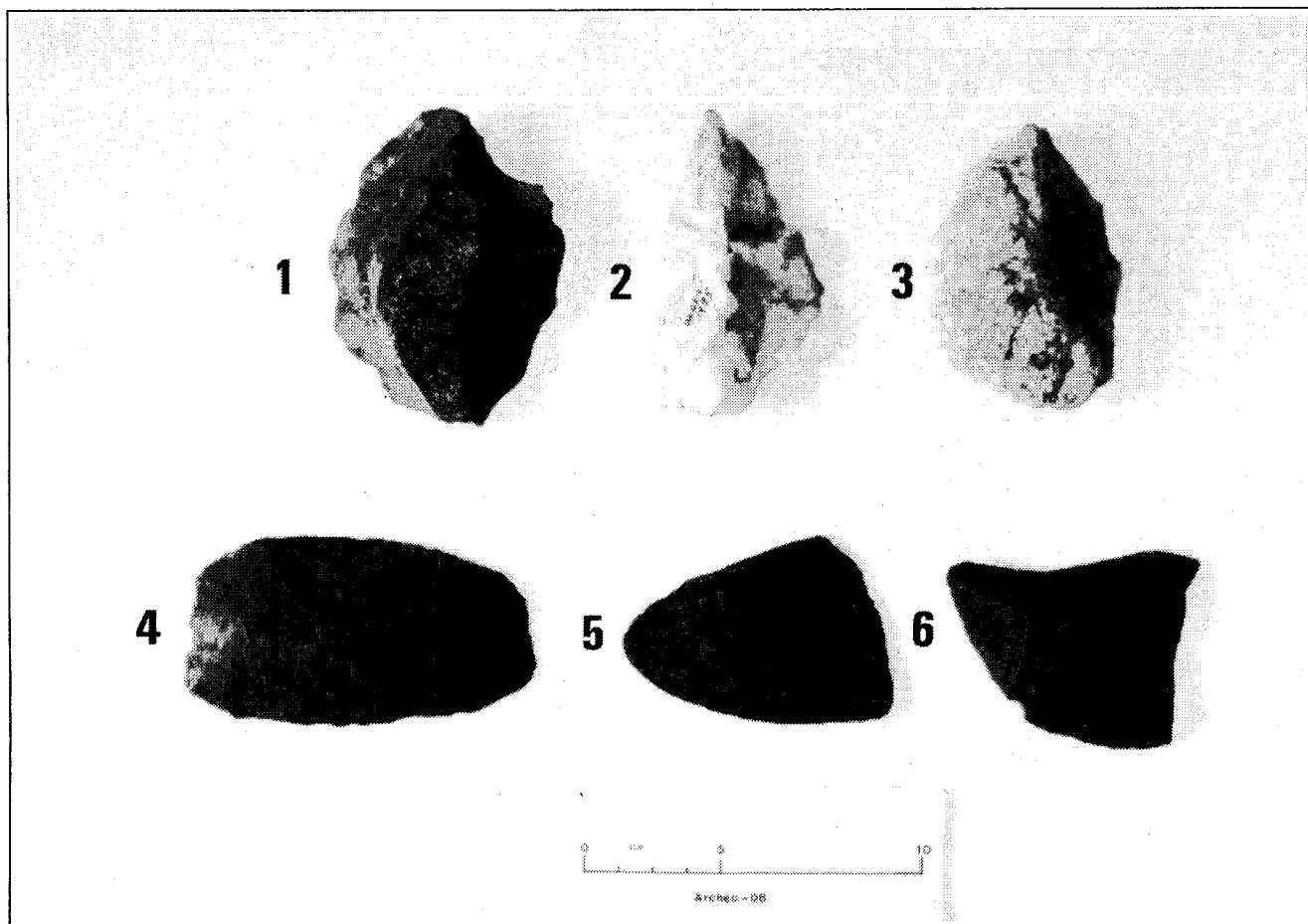


Figure 19. Outils taillés du site DaGt-1(niveau 1). 1 à 3: préformes, 4 à 6: racloirs.

Fragments bifaciaux

Cette catégorie regroupe 8 fragments d'outils bifaciaux dont l'état de fracturation ne permet pas de reconnaître la fonction à laquelle ils étaient destinés. Trois sont en quartz, 4 en quartzite, 1 en calcédoine et trois en chert. Parmi les trois derniers 2 sont en chert Onondaga.

Éclats retouchés et éclats utilisés

Les éclats retouchés sont des éclats de taille moyenne ($\bar{x}=424 \text{ mm}^2$) qui ont subi une retouche volontaire dans le but d'en modifier la forme et/ou le tranchant (Crabtree 1977; Kantman 1971; Keeley 1974; Odell 1978 et 1979). Nous en avons reconnu 9 parmi la collection lithique du niveau 1 de DaGt-1 (Figure 20: 1, 3, 5, 6, 8 et 11). Cinq sont en calcédoine, un en quartz et trois en chert. Quatre ont leur partie aménagée sur la partie distale de l'éclat en opposition au plan de frappe. Les cinq autres sont aménagés sur leur partie latérale trois fois à droite et deux fois à gauche par rapport au plan de frappe.

Nous reconnaissons aussi 18 éclats utilisés (Figure 20: 2, 4, 7, 9 et 10) qui sont des éclats bruts dont un ou des bords tranchants ont été utilisés tels quels. Ceux-ci sont reconnaissables par les traces laissées sur la partie active par les travaux effectués. Ils se présentent sous forme de micro-enlèvements ou de grignotages disposés plus ou moins régulièrement sur la partie utilisée (Semenov 1964; Kelley 1978 et 1980; Odell 1980; Tringham et al. 1974). Ces objets sont en moyenne de taille assez importante $\bar{x}=781 \text{ mm}^2$ mais aussi très variable ($<=100 \text{ mm}^2$ et $>=7400 \text{ mm}^2$). Un examen sommaire de ces pièces a révélé que trois emplacements de la retouche ont été privilégiés par les utilisateurs: la retouche distale, c'est-à-dire opposée au plan de frappe de l'éclat ($n=3$) et la retouche unilatérale sur l'avant de l'éclat ($n=15$). Quatorze sont en calcédoine, trois en quartzite et un en quartz. Un des éclats retouchés présente un aménagement en forme de bec en plus de sa section retouchée. Cette partie active a pu servir comme perçoir.

Nucléi

Sous cette dénomination sont regroupés 27 nucléi ou fragments de nucléi. La plupart de ces objets sont issus de galets reconnaissables au cortex qui les recouvre en partie. Dix-huit sont en quartz, six en pétilite, deux en chert et un en quartzite.

Ces nucléi sont des pièces de dimensions moyennes ($\bar{x}=76 \text{ cm}^3$) mais de formes variables. La plupart présentent des plans de frappe multiples. Ces nucléi sont des objets qui ont été abandonnés, des rognons épuisés ou présentant des anomalies ne permettant pas le détachement d'éclats facilement utilisables (plan de clivage préférentiel, impureté de la matrice, etc).

Les objets en pierre polie

Seize pièces composent cet assemblage. Ce genre d'outillage requiert des matières premières qui lui sont propres. La stéatite est celle qui est identifiée le plus souvent. La pétilite, le grès ainsi que le gneiss ont aussi été observés. La matière première de plus de 25 % des objets polis nous est inconnue et requerrait un examen pétrographique.

Hache (Figure 21: 1)

L'objet dont il est ici question a été poli dans un matériau s'apparentant à un chert grossier de couleur beige. Lors d'une étape précédant le polissage, le fragment de matière première qui était appelé à devenir cette hache fut mis en forme par un épannelage sommaire. Cet objet a été abandonné en assez mauvais état comme en font foi les ébréchures du tranchant. Cette hache a aussi servi comme marteau ou comme percuteur. La partie proximale présente un écrasement et un piquetage important. La longueur de cet objet est de 10,5 cm., sa largeur de 5,5 cm. et son épaisseur de 1,4 cm.

Meule à main (Figure 21: 2 et 3)

Deux meules à main typiques du Sylvicole supérieur ont été identifiées. Ces objets,

confectionnés dans des pierres granitiques, présentent sur leur pourtour une bande de stigmates *significatifs* causés par leur utilisation intensive. Les auteurs consultés s'entendent pour associer ces outils au broyage des végétaux. Dans les sites Iroquoiens ils sont associés au broyage du maïs. Les Algonquins de DaGt-1 avaient-ils accès au maïs que cultivaient les Hurons et sur une base moins étendue les Nipissings et les autres Algonquiens méridionaux (Brizinski 1980)? La présence de ces outils permet au moins d'en évoquer la possibilité.

Objets énigmatiques en stéatite (Figure 22)

Dans cette catégorie, nous avons regroupé 5 artefacts dont la fonction nous est inconnue (Tableau 9). Il s'agit de petits objets pointus en stéatite grise. Deux ont une forme conique et un présente une forme plutôt cylindrique. Les deux derniers sont des fragments dont seule la partie acuminée a été conservée. Malgré toutes les recherches effectuées, aucune mention de ce type d'objet n'a été retrouvée dans la littérature. Les démarches que nous avons entreprises auprès d'informateurs algonquins se sont avérées infructueuses. Tous ces objets ont été découverts dans l'humus, à proximité de la structure 12. Ils sont peut-être associés à l'occupation Middleport.

Nous ajoutons aussi à ce groupe deux objets en stéatite (Figure 22: 1 et 2) provenant du niveau 1 et qui présentent un début de mise en forme comme le laissent voir les marques d'outils qui les recouvrent. Le plus petit des deux est une

ébauche de cône semblable à ceux que nous avons décrits précédemment. Nous pouvons observer plusieurs plages de polissage intense sur les faces de l'autre préforme.

Polissoirs (Figure 21: 5)

Six polissoirs ou fragments de polissoirs sur plaquettes de grès (n=4) ou confectionnés dans une pierre micacée (n=2) complètent cet ensemble. Ce sont des pièces de format limité, utilisées indifféremment sur plusieurs faces. Au moins un spécimen porte la trace de plusieurs stries qui sont la conséquence du frottement intensif causé par un objet de petite taille ou de petite surface.

Les autres objets lithiques

Nous avons regroupé sous cette appellation 9 objets de pierre qui n'appartiennent ni à la technologie de la pierre taillée ni à celle de la pierre polie.

Percuteurs (Figure 21: 4 et 8)

Il s'agit ici de 6 galets de formes et de formats divers qui ont été utilisés sans modification comme percuteurs ou comme broyeurs. Ces objets sont caractérisés par la présence de traces de coups violents et répétés sur un corps dur qui produisent des éraillures caractéristiques et, dans quelques cas, une modification de la forme du galet par la désagrégation produite.

No. catalogue	Forme cm	Longueur cm	Diamètre maximum	Poids gr
397	Conique	—	—	3
406	Pyramidal	—	—	4
495	Pyramidal	3.60	2.09	15
1129	Conique	2.95	1.47	9
1330	Conique	4.31	1.78	13

Tableau 9: Données métriques des cônes en stéatite.

Les matières premières utilisées sont dans deux cas indéterminées. Nous pouvons toutefois reconnaître le gneiss (N=2), le granit (N=1), le quartz (N=1) et une pierre d'origine volcanique très dure qui ressemble à du métabasalte.

Matière colorante (Figure 21: 6)

Deux fragments de graphite ont été identifiés. Un de ceux-ci porte les traces d'une rainure causée par le frottement. Avec l'ocre, le graphite est la matière colorante (noire) la plus souvent trouvée sur les sites archéologiques.

Le cuivre natif

Un couteau à cran en cuivre natif a été découvert lors de nos excavations (Figure 21: 7). Cet objet a une longueur maximale de 5,7 cm et une largeur maximale de 1,83 cm. La lame représente 68 % de la longueur totale de l'objet.

Dans la plaine laurentienne, les outils en cuivre sont souvent associés à la culture matérielle des Archaïques laurentiens (Crête 1978). Dans les sites d'époques plus récentes, les découvertes de ce genre d'objets sont très éparses et souvent limitées à des objets décoratifs comme les perles.

Sur les rives du lac Supérieur, à proximité des gisements de matière première, l'utilisation du cuivre est moins limitée et de nombreux objets ont été découverts dans les sites jusqu'à la protohistoire (Wright 1967). Un couteau en cuivre, très semblable, a été signalé parmi l'assemblage Huron- Wendat de la maison 9 du site Nodwell (Wright 1974).

LES OUTILS EN OS

Dix-sept outils ou fragments d'outils en os et en andouiller sont associés au niveau 1 du site (Tableau 10). Il est surprenant de constater que ces objets sont dans un bon état relatif. Nous croyons que l'abondance de la matière organique dans le sol entourant les foyers a neutralisé l'acidité naturelle liée aux forêts conifériennes.

Incisives de castor (Figure 23: 9, 10 et 11)

Cette partie de l'assemblage est composée de sept incisives de castor. Ce genre d'outil est commun sur les sites de toutes les époques et de toutes les régions du Nord-Est américain. Cet objet jouait le même rôle, une fois emmanché sur un andouiller (Ritchie 1965: 250), que le «couteau croche» historique (Rousseau 1946).

Puisque des aménagements y ont été pratiqués, la partie active de ce genre d'outil est malheureusement très fragile. Sur cinq de celles qui nous intéressent, elle a totalement disparu. Sur les autres, nous pouvons observer les stigmates d'une abrasion volontaire. La première présente l'amorce d'un poli transversal à la longueur. La seconde a été fendue longitudinalement et polie sur sa ligne médiane.

Finalement, un dernier spécimen, très abîmé, est encore inclus dans l'hémi-mandibule inférieur gauche de l'animal. Celle-ci a été

Description	Nombre	Pourcentage
Incisives de castor	7	41,17
Os ouvré	1	5,88
«Perle» en os	1	5,88
Phalange ouvragée	1	5,88
Poinçons/perçoirs	5	29,41
Poussoir	1	5,88
Spatule	1	5,88
Total	17	100 %

Tableau 10. Liste des outils en os de DaGt-1.

volontairement fracturée au niveau de la seconde molaire.

Os ouvré

Un seul élément est classé dans cette catégorie, il s'agit d'un fragment d'os long de grand mammifère ou peut-être d'andouiller d'original.

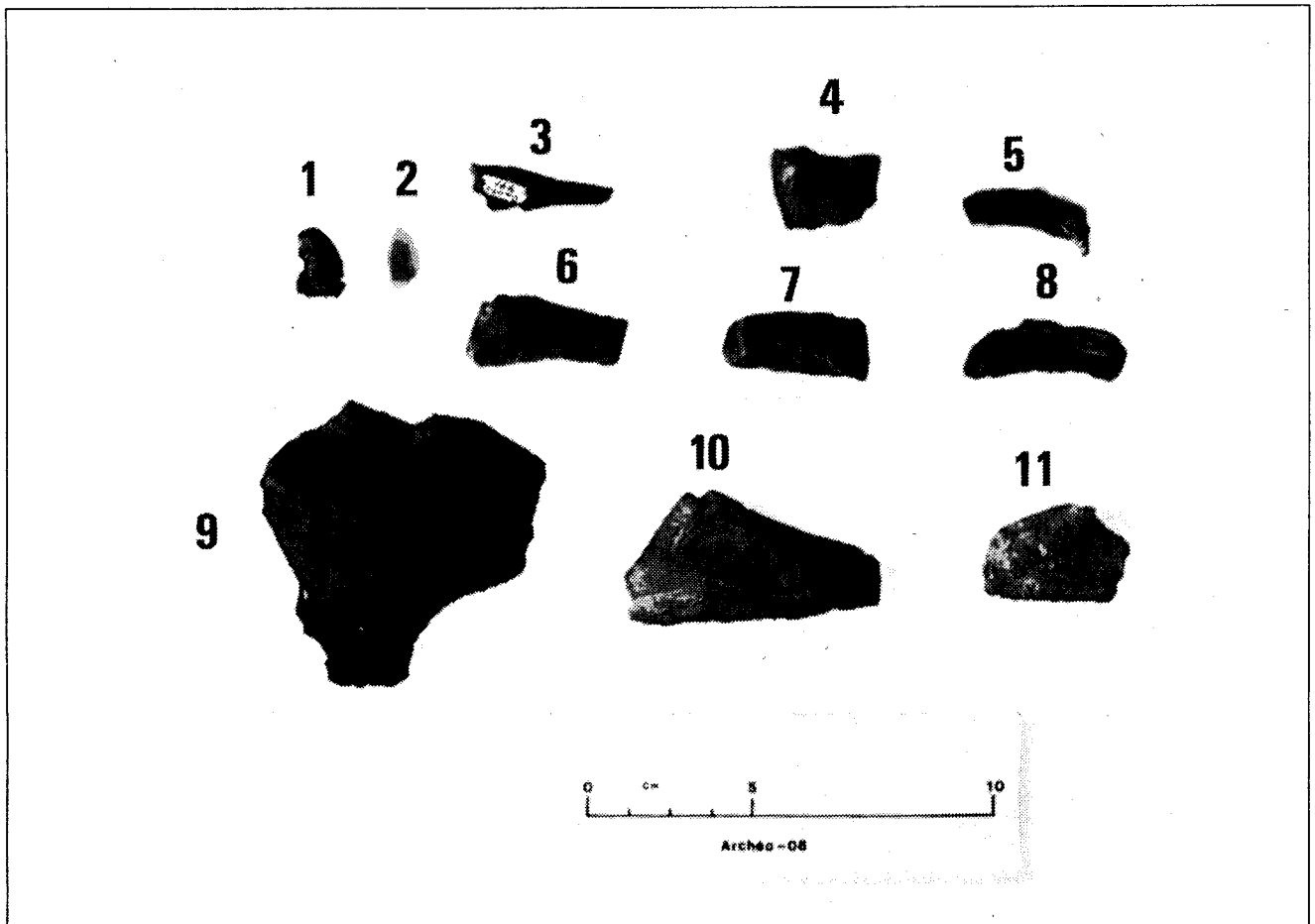


Figure 20. Les éclats retouchés et les éclats utilisés de DaGt-1 (niveau 1).

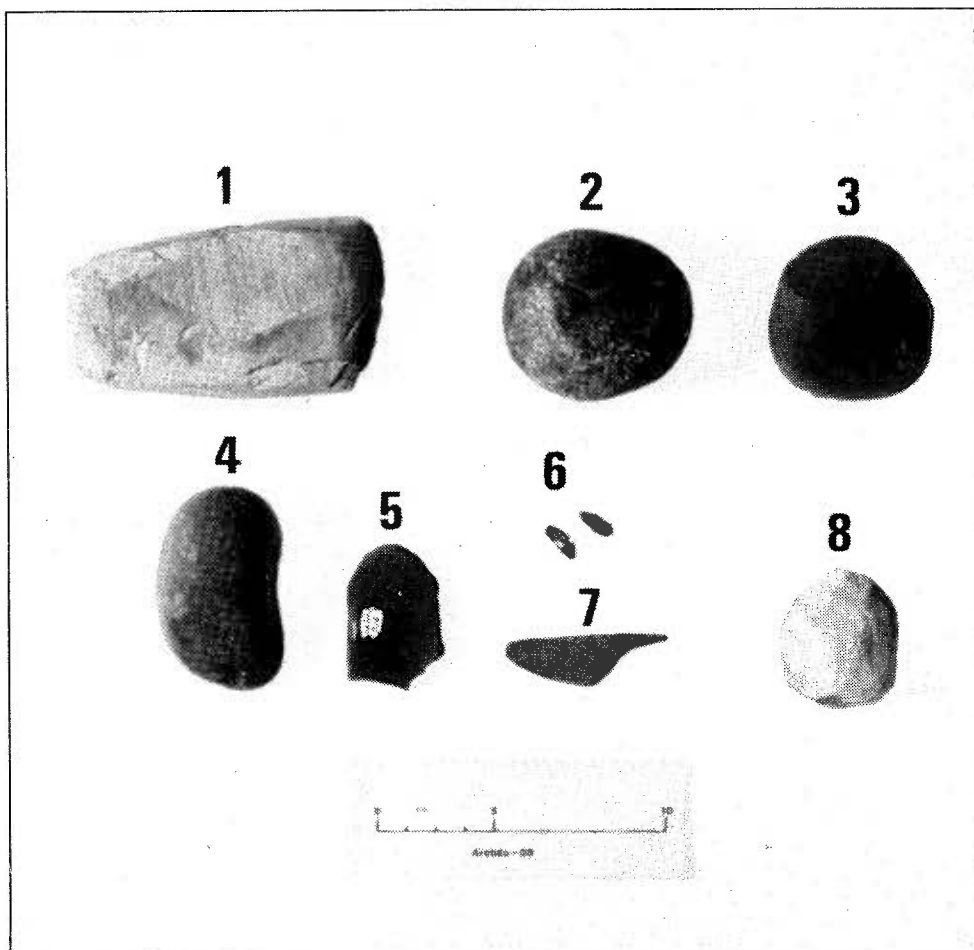


Figure 21. Les outils polis et les «autres outils» du site DaGt-1(niveau 1).

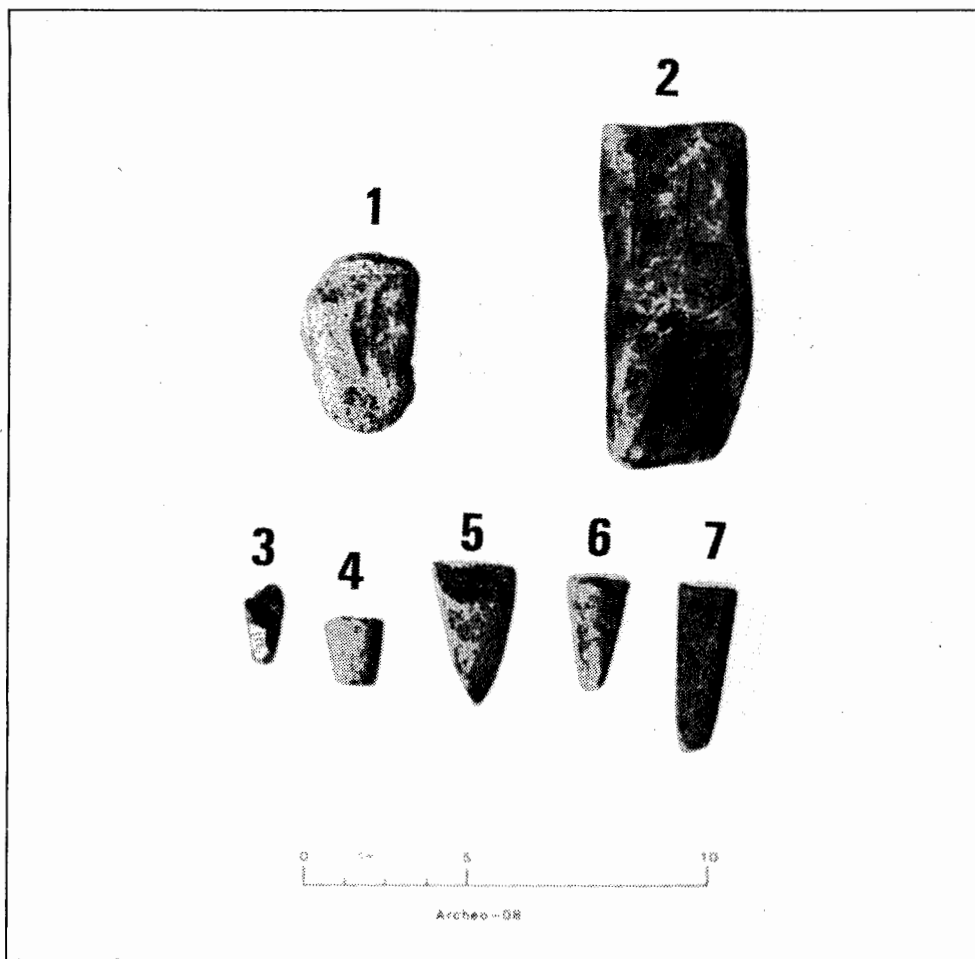


Figure 22. Les objets en stéatite du site DaGt-1 (niveau 1).
1 et 2: préformes, 3 à 7: cônes.

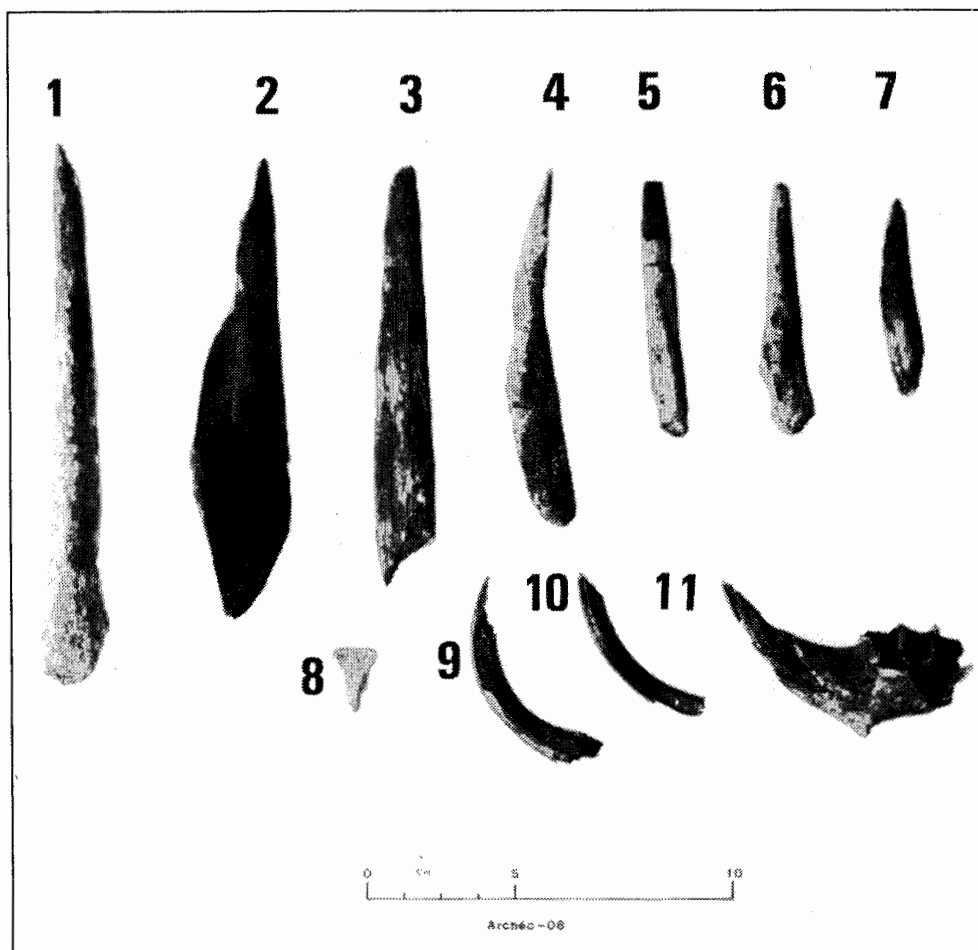


Figure 23. Les outils en os et en andouiller du site DaGt-1 (niveau 1).

Sur les deux faces, nous pouvons observer une rainure obtenue avec un outil tranchant.

«Perle» en os

Le spécimen dont il est ici question a été retrouvé dans la cendre de la structure 4. Il est donc associé à l'occupation Sylvicole supérieur la plus récente. Essentiellement, il s'agit d'un fragment de diaphyse d'os long d'oiseau qui a été coupé à la dimension voulue. Sa longueur est de 0,6 centimètre et son diamètre de 0,2 centimètre.

Phalange ouvragée

Cette catégorie n'est représentée que par un petit fragment proximal d'une phalange de mammifère dont l'avert et le revers ont été polis jusqu'à percer le cortex osseux de la diaphyse, mettant ainsi à jour la cavité médullaire.

Les poinçons (Figure 23: 1,2 5,6 et 7)

Les poinçons/perçoirs forment la seconde catégorie en importance dans notre assemblage d'outils en os. Dans tous les cas, il s'agit d'un fragment d'os long de mammifère dont une extrémité acuminée a été aménagée et soigneusement polie. Dans un cas, la pointe a été aménagée sur la cassure d'un os long de grand cervidé. Dans un autre cas, des os longs ont été fendus et ouvrés pour leur donner un aspect plus fini. De tels objets sont courants à toutes les époques et ne sont pas typologiquement signifiants.

Ils impliquent cependant que certaines tâches domestiques ont été réalisées sur le site. Bien que celles-ci soient difficiles à préciser, l'hypothèse du travail du cuir et de la confection des vêtements peut être envisagée.

Poussoir (Figure 23: 3)

Cet objet est le seul outil de la collection confectionné en andouiller. La texture du matériau nous porte à croire qu'il s'agit d'un fragment de bois d'original ou de caribou. La robustesse, l'aspect émoussé de sa partie active ainsi que la matière première nous suggèrent

qu'il s'agit d'un poussoir. Ce genre d'objet servait à réaliser la taille des pierres siliceuses par pression. La présence de très nombreux éclats obtenus par cette technique a été observée sur le site.

Spatule (Figure 23: 4)

Cet objet a aussi été obtenu à partir d'un fragment d'os long de mammifère. Nous le différencions des poinçons/perçoirs par l'aplatissement de la partie active, obtenu par abrasion. Bien que nous n'ayons découvert aucun indice de production de céramique sur le site DaGt-1, un tel objet pourrait être un décorateur à poterie. Il pourrait aussi servir d'outil pour décorer le corps ou les vêtements à l'aide de matières colorantes.

LES ÉCOFACTS

Les vestiges écofactuels sont au nombre de 56 058 (Tableau 11). La plus grande partie de ceux-ci (65,34 %) est directement associée aux différents vestiges structuraux du niveau 1 (Figure 24).

Il y a une plus grande quantité d'os calcinés que d'os écru. Cette constatation rejoint la pratique communément observée chez les groupes algonquiens du sub-arctique (Séguin 1985) d'utiliser les foyers comme moyen efficace et sanitaire pour disposer des déchets organiques. Les groupes culturels iroquoiens privilégiaient l'enfouissement ou l'accumulation des déchets domestiques dans des aires réservées à cette fin.

Une observation sommaire de la collection nous permet d'affirmer que nous sommes en présence d'une grande variabilité d'espèces consommées. Les gros mammifères tels les cervidés et l'ours, ainsi que les mammifères de taille moyenne comme le castor, sont représentés en grand nombre (Lyn Pinel, comm. pers.). Quelques fragments de carapace de tortue ont aussi été découverts en association avec la structure 5. La limite nord de la répartition géographique actuelle de ces animaux se trouve en Abitibi. Notons aussi une part substantielle d'os de poissons. Compte tenu de la localisation

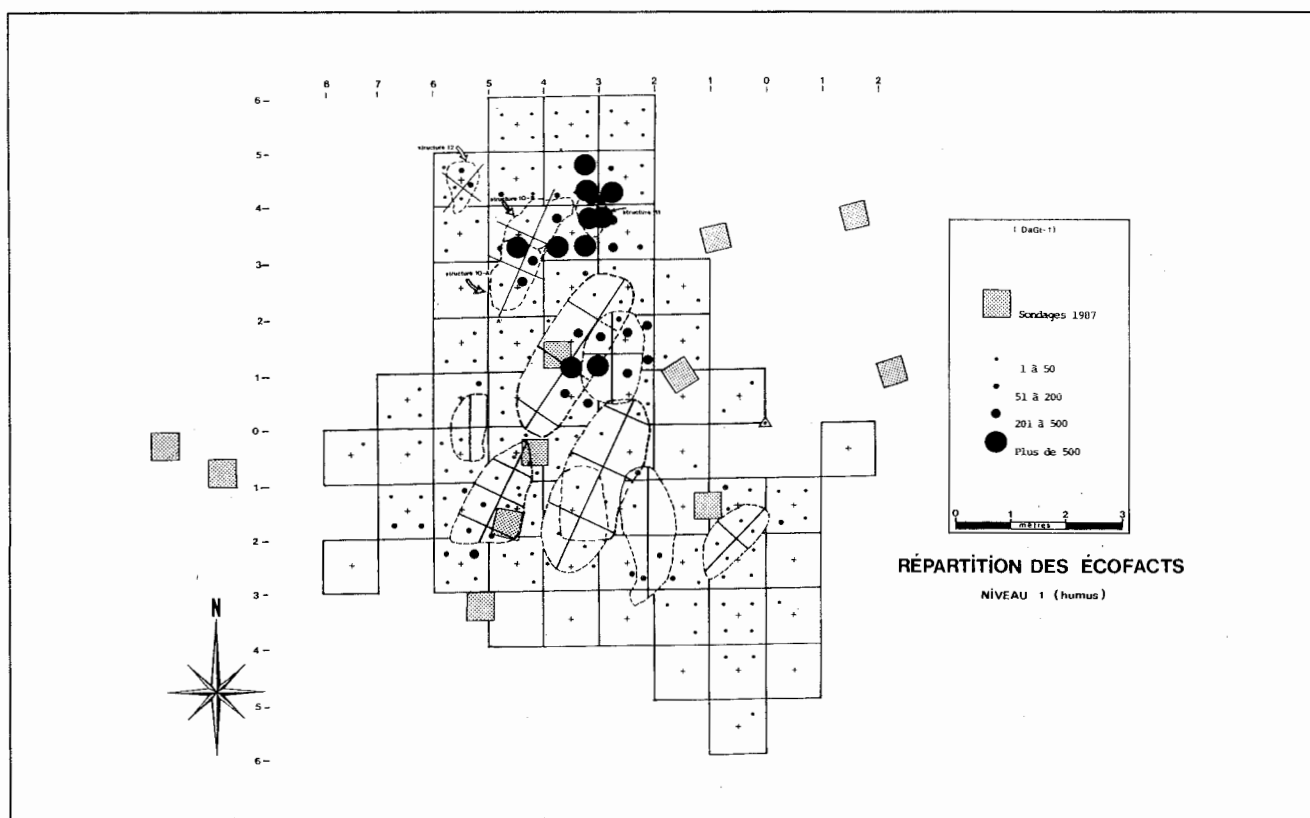


Figure 24. Répartition horizontale des vestiges écofactuels du site DaGt-1 (niveau 1).

riveraine du site, à un emplacement encore favorable de nos jours aux activités halieutiques, cette constatation était prévisible. Les vestiges de la faune aviaire ne forment qu'une part réduite de l'assemblage écofactuel. Nous avons observé la présence d'os d'anatidés (oies et canards). Cette présence est importante puisqu'elle confirme l'occupation du locus entre mai et novembre, lorsque les eaux sont libres de glace.

Catégorie	Nombre	Pourcentage
Coquillages	209	0.37
Os brûlés	48,868	87.17
Os écrus	6,971	12.43
Total	56,048	100 %

Tableau 11. Classification sommaire des vestiges écofactuels du niveau 1.

Plus de 200 (n=209) coquillages ou fragments de coquillage ont aussi été recueillis. Près de 40 % de ceux-ci (n=82) étaient en association directe avec les foyers (Tableau 12). Leur présence sur le site n'est donc ni fortuite ni accidentelle. Dans un environnement comme celui de l'Abitibi-Témiscamingue, la stratégie de subsistance des chasseurs-collecteurs se doit d'être omnivore et opportuniste; elle doit être capable de répondre à des situations variées en utilisant toutes les ressources,

surtout lorsqu'elles sont abondantes et disponibles. La consommation des mollusques par les Autochtones répond ici à ces critères et ne peut donc être ignorée. La majeure partie des coquillages appartiennent, selon toute évidence, à une même espèce de moules d'eau douce. Ces animaux n'ont pu aussi être capturés que lorsque le lac était libre de glace(15).

DISCUSSION

La préhistoire de l'Abitibi-Témiscamingue est mal connue. Trop peu de sites ont été fouillés par des archéologues et moins encore ont été analysés. En fait, n'eut été des travaux de Marois au lac Abitibi et de quelques travaux épars de nos confrères ontariens du côté ouest de la frontière inter-provinciale, nous serions en plein «no-man's land» archéologique.

Heureusement, les sites de la région sont riches en artefacts et les informations qu'ils rendent sont variées. Malgré leurs lacunes, les quelques publications disponibles sont éloquentes. Elles permettent de faire des rapprochements, de saisir et de mieux comprendre l'identité culturelle des occupants des sites que nous excavons. Il est aussi possible de comprendre comment s'inscrivent ces occupations par rapport à ce que nous savons de ce vaste ensemble qu'est le Sylvicole supérieur du Nord-Est américain.

Catégorie	Foyer		Hors foyer		Total N
	N	%	N	%	
Coquillages	82	39,23	127	60,76	209
Os calcinés	35 969	73,60	2 899	26,39	48 868
Os écrus	580	9,07	6 391	91,67	6 971
Total	36 631	65,34	19 417	34,63	56 058

Tableau 12. Comparaison des catégories d'écofacts dans et hors foyer.

À ce jour, rien ne permet de douter que les Amérindiens qui ont occupé DaGt-1 lors du Sylvicole supérieur soient les ancêtres des Algonquins actuels. Les données ethnohistoriques mentionnent cependant que des Algonquiens dont la langue et le mode de vie traditionnel sont à peu de chose près ceux des Algonquins occupaient le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue entre le XVII^e siècle et nos jours. Un changement drastique de population, entre le Sylvicole supérieur et l'époque où les premières chroniques ont été recensées, aurait vraisemblablement laissé des traces perceptibles dans l'histoire orale et la culture matérielle des nations concernées.

Malgré les grandes épidémies qui ont décimé leurs populations et les raids iroquois du XVII^e siècle qui ont dispersé les Algonquiens méridionaux, des groupes humains s'identifiant comme «Anicinabek (16) ont, depuis des siècles jusqu'à nos jours, occupé les vastes espaces entourant les lacs Témiscamingue et Abitibi (Marois 1989; Laliberté 1992, Chapdelaine 1992).

Nous excluons que lors du Sylvicole supérieur le site DaGt-1 ait été visité par les Iroquoiens de passage à cet endroit. D'une part, les documents ethnohistoriques mentionnent qu'en temps de paix ce sont presque toujours les Algonquiens qui se rendaient auprès des Iroquoiens. Les visites de ces derniers étaient rares et inhabituelles. D'autre part, la quantité et la nature des vestiges abandonnés sur les lieux impliquent un camp de base qui sied mal à des visiteurs en transit.

Enfin, bien qu'ils aient emprunté certaines technologies aux Iroquoiens, les occupants de DaGt-1 partagent avec l'ensemble des Algonquiens des traits culturels qui les lient et les identifient. De ce mélange ressort une originalité qui devient en quelque sorte leur marque de commerce.

LES TRACES D'ÉTABLISSEMENT

Les vestiges structuraux que nous avons observés indiquent hors de tout doute que les occupants du site participaient à l'univers

culturel algique. Les foyers, constitués d'une plate-forme de pierre supportant l'aire de combustion, étaient caractéristiques des nations algonquiennes du Manitoba aux rivages de l'Atlantique, depuis au moins le Sylvicole moyen.

La disposition, sur un même axe, des structures 4 et 7 suggère qu'elles faisaient partie d'une même habitation multifamiliale (Figure 25). Ces aménagements sont stratigraphiquement à un même niveau et toutes deux sont superposées aux structures 5 et 8 sur lesquelles elles débordent. Comme l'indique la date obtenue pour la structure 4, elles sont associées à l'occupation Sylvicole supérieur la plus récente.

Les habitations traditionnelles des Algonquins, comme par ailleurs l'ensemble de leur culture, sont très mal connues. Les descriptions manuscrites de leurs établissements sont rarissimes. Deux sources publiées parlent de certaines qu'ils utilisaient couramment. La première est de la main de Samuel de Champlain. Ce dernier a visité les Algonquins de l'Outaouais en 1611.

Leurs cabanes sont basses, faictes comme des tentes, couvertes de la dices écorces d'arbres, & laissent tout le haut decouvert come d'un pied, d'où le iour leur vient, & font plusieurs feux droit au milieu de leur cabanne, où ils sont quelque fois dix mesnage ensemble (In Giguère 1973 1: 73)

La seconde date de la première moitié du XX^e siècle (MacPherson 1930). Dans son ouvrage l'auteur parle d'une habitation dont la forme coïncide avec les vestiges des structures 4 et 7.

The rectangular, or two fired, lodge was a larger affair than the previous forms wich have been described. This type of lodge had rectangular sides and a triangular roof, not unlike the typical log cabin. The ends consist of a pair of stout poles, crossed and lashed together at the top. When the ends were put into place, a ridge pole was set in and lashed firmly to the ends. Other poles were lashed to to

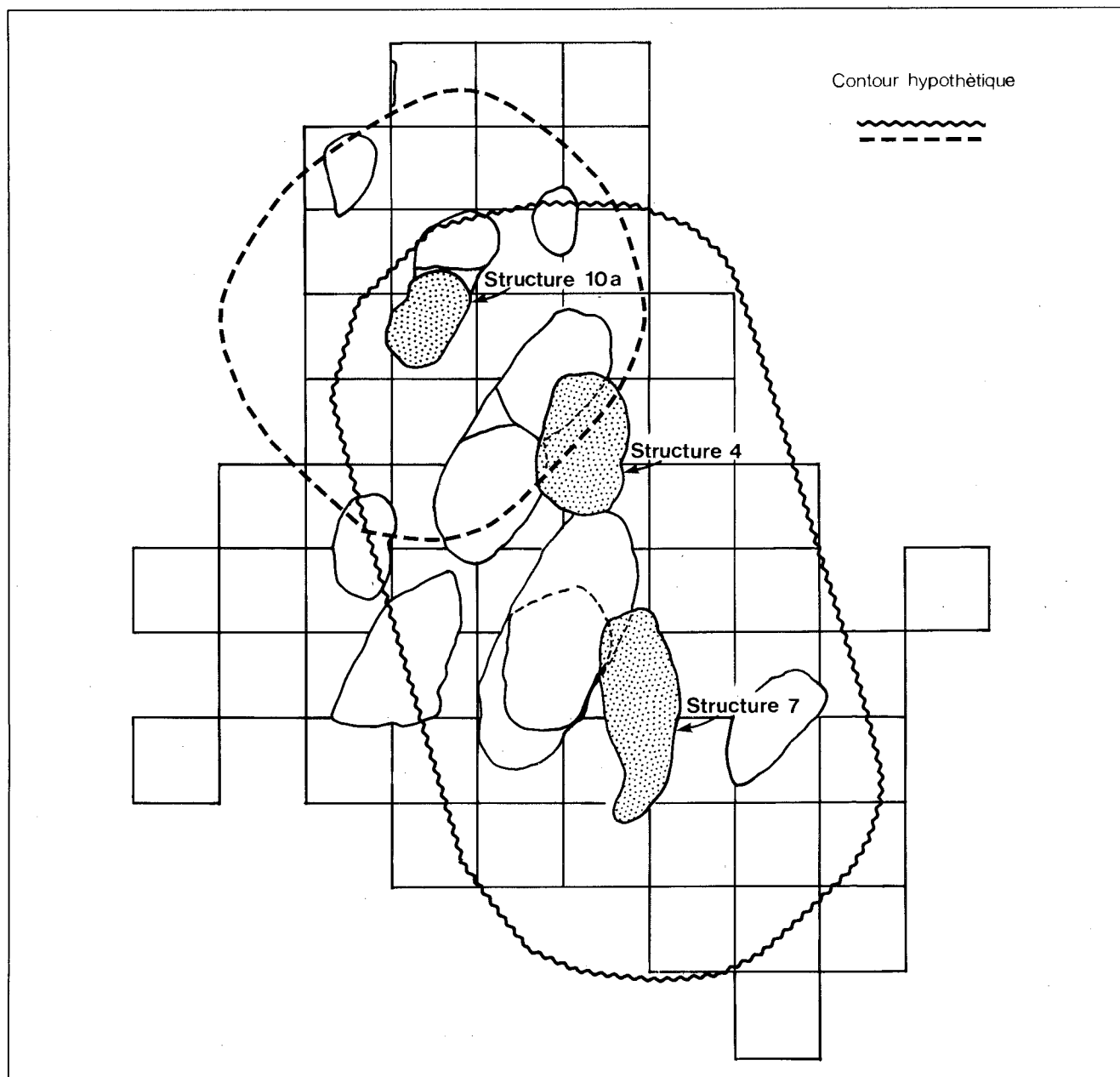


Figure 25. Contours hypothétiques des structures qui couvraient les foyers associés aux occupations «Blackcreek-Lalonde»

the ridge pole and bark covering laid on the poles. Doors were made at the both ends. Generally the rectangular lodge covered two fire-place. In the lodge four families would dwell together; two families to each fire place [...]
(MacPherson 1930: 18.)

Cette forme d'habitation n'est pas sans rappeler certaines habitations des Cris orientaux comme le «Saakukumik» et le «Shaapuhtuwaan». L'analogie peut être évoquée.

Le saakukumik est aménagé de façon semblable à celle du Miicwaap (tente conique) mais les perches latérales viennent s'appuyer sur une perche de faite. L'habitation est longue et étroite et le plancher de forme ovale ou elliptique mesurera au moins 5 mètres de longueur. Un ou deux foyers de forme circulaire où un foyer allongé sont aménagés dans l'axe de l'habitation. Une telle habitation pouvait loger 2 à 4 familles [...] Le Shaapuhtuwaan est une variante du saakukumik.....et comportant deux entrées, une à chaque extrémité de l'habitation. Un foyer central ou plusieurs petits foyers sont disposés dans l'axe central. (Séguin 1985: 48).

La structure 10a n'a pas été datée par le Carbone 14. Cependant, la découverte d'un large tesson de bord typique de l'occupation Sylvicole supérieur Black Creek-Lalonde, à même la cendre du foyer, permet d'établir le lien avec l'occupation du XVe siècle. Le chevauchement des limites présumées des habitations qui recouvraient les structures 10a, 4 et 7 implique que ces occupations se sont déroulées en deux moments différents.

La forme ovoïde et les dimensions modestes de la structure 10a suggèrent que nous sommes en présence des vestiges d'une tente conique. Ce genre d'établissement temporaire est partagé par les populations circum-boréales de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie.

[...] Faicte en façon d'une tour ronde,

ayant au faiste un trou ou souspiral par ou sortoit la fumée [...] (Sagard 1866 (2): 612).

Selon MacPherson (1930: 16), ces aménagements pouvaient être recouverts d'écorce (Mikwam) ou de peaux de cervidés (Pikogan). Ils représentent l'équivalent du Miicwaap Cris.

Le Miicwaap est une habitation de forme conique, au plancher de forme circulaire ou ovale, faite de perches disposées les unes près des autres et recouvertes de panneaux ou d'écorce. Un foyer de pierres ou de sable, un diamètre d'un mètre environ est placé à peu près au centre de l'habitation. Le plancher peut avoir 3 à 5 mètres de diamètre. Une habitation logera 1 ou 2 familles. (Séguin 1985: 48).

Ce type d'habitation est approprié aux groupes plus restreints d'une ou deux familles. Jimmie Papatie, membre du Conseil de Bande du Grand lac Victoria, nous soulignait que les derniers pikogans ont été érigés par les Kitcisagwinik au début des années 1930. Ils ont été remplacés graduellement dès le début du siècle par la tente de prospecteur en toile (nagâsimon).

La forme des habitations qui recouvraient les 4 foyers attribués aux occupations Middleport sont similaires à celles que nous venons de décrire. La position horizontale et verticale des structures 2 et 5 suggère aussi la présence d'une grande habitation multifamiliale à deux foyers. Pour leur part, les structures 8 et 12 révèlent la présence d'habitations plus modestes, selon toute vraisemblance de forme conique.

Dans ce cas aussi, le site a été occupé à deux et peut être trois moments distincts mais contemporains. En effet, la position qu'occupait l'habitation qui coiffait les structures 2 et 5 par rapport à celle de la structure 8 (Figure 26) rend impossible la simultanéité des occupations. Seule la structure 12 pourrait avoir été occupée en même temps que l'une ou l'autre.

Le genre d'établissement que favorisaient les Amérindiens de DaGt-1 semble avoir peu varié entre l'an 1300 de notre ère et le début du siècle alors que MacPherson interroge les Abitibiwinnik de la mission Saint-Siméon. À ce stade, l'identité culturelle des occupants du site DaGt-1 est claire. Des groupes familiaux ou multifamiliaux algonquins ont fréquemment visité le site lors du Sylvicole supérieur entre l'an 1300 et 1450.

LES VESTIGES CÉRAMIQUES

La présence de céramique d'inspiration Huron-Wendat dans les assemblages algonquiens au Québec est peu documentée. Ce phénomène est mieux connu en Ontario. Il y est communément débattu. Les quelques unités dont on a souligné la présence jusqu'à maintenant à la Baie de James, en Mauricie, au lac Saint-Jean et le long de l'axe Outaouais-Abitibi n'ont pas soulevé de passion. Il a fallu attendre tout récemment pour que des interrogations soient posées aux archéologues québécois et que des recherches plus poussées soient suscitées (Moreau 1991).

La présence de céramique Huron-Wendat quelquefois très loin de la source présumée d'émission souligne la forte influence politique, économique et culturelle qu'avait la Confédération huronne sur ses fidèles alliés, les populations algonquines du nord.

Divers groupes algonquins étaient des alliés des Hurons. Certains venaient passer l'hiver chez eux. Ils y venaient quelquefois en assez grand nombre puisqu'en avril 1637, les Bissirintiens étaient retournés chez eux à la fin de l'hiver en emportant dans 7 canots, les soixante-dix corps de ceux qui étaient morts au cours de cette saison [...] durant l'hiver 1623-1624, ce furent les Epicerinyens qui campèrent en Huronnie [...] (Tooker 1987: 18)

Certains comme Wright (1967) ont évoqué un système d'échanges et de mariages exogamiques très bien organisé et très efficace (Wright 1966: 150). D'autres considèrent que

ce sont les groupes algonquiens situés aux marches de la Huronnie comme les Odawacs, les Nipissings et les Algonquins méridionaux qui ont fabriqué et diffusé cette céramique. Cette hypothèse implique des interactions très étroites entre des Iroquoiens et ces Algonquiens. Certains proposent que les Algonquiens ont partagé la tradition céramique iroquoise de l'Ontario avec leurs créateurs dès qu'elle s'est caractérisée et qu'il ont influencé cette caractérisation. Leur mobilité plus importante l'aurait largement diffusée (Dawson 1979; Brizinski 1980; Fox 1990).

It appears then that the presence of such Iroquois ceramics across the north is not solely the result of intermarriage, trade or Iroquoian hunting parties but rather that Algonquians have shared in the Iroquois ceramic tradition from the beginning, although not consistently or uniformly.» (Dawson 1979: 27)

Lors de la période protohistorique, certains Algonquiens avaient la réputation d'être de grands voyageurs. Leurs contacts avec des populations parfois très distantes ont été un atout majeur, lors de la première moitié du XVII^e siècle, dans l'efficacité du système de traite français.

Ceux-ci (les Nipissings) expliquèrent aux Récollets qu'une fois par an ils commerçaient avec une nation qui se trouvait à un mois ou six semaines de voyage par les terres, les lacs et les rivières.» (Tooker 1987: 18).

Ce type de relation n'est pas unique. Quatre cents ans avant l'arrivée des Blancs sur notre continent, une sphère d'échange et d'interaction culturelle très bien organisée diffusait de la poterie iroquoise fabriquée dans la plaine du Saint-Laurent parmi des populations algonquiennes jusque dans des régions aussi éloignées que la Basse Côte-Nord (Chapdelaine 1986).

Les contacts avec les Hurons étaient considérés suffisamment importants par les Algonquiens pour que, eux, apprennent la langue et les coutumes de l'autre et que parfois ils les

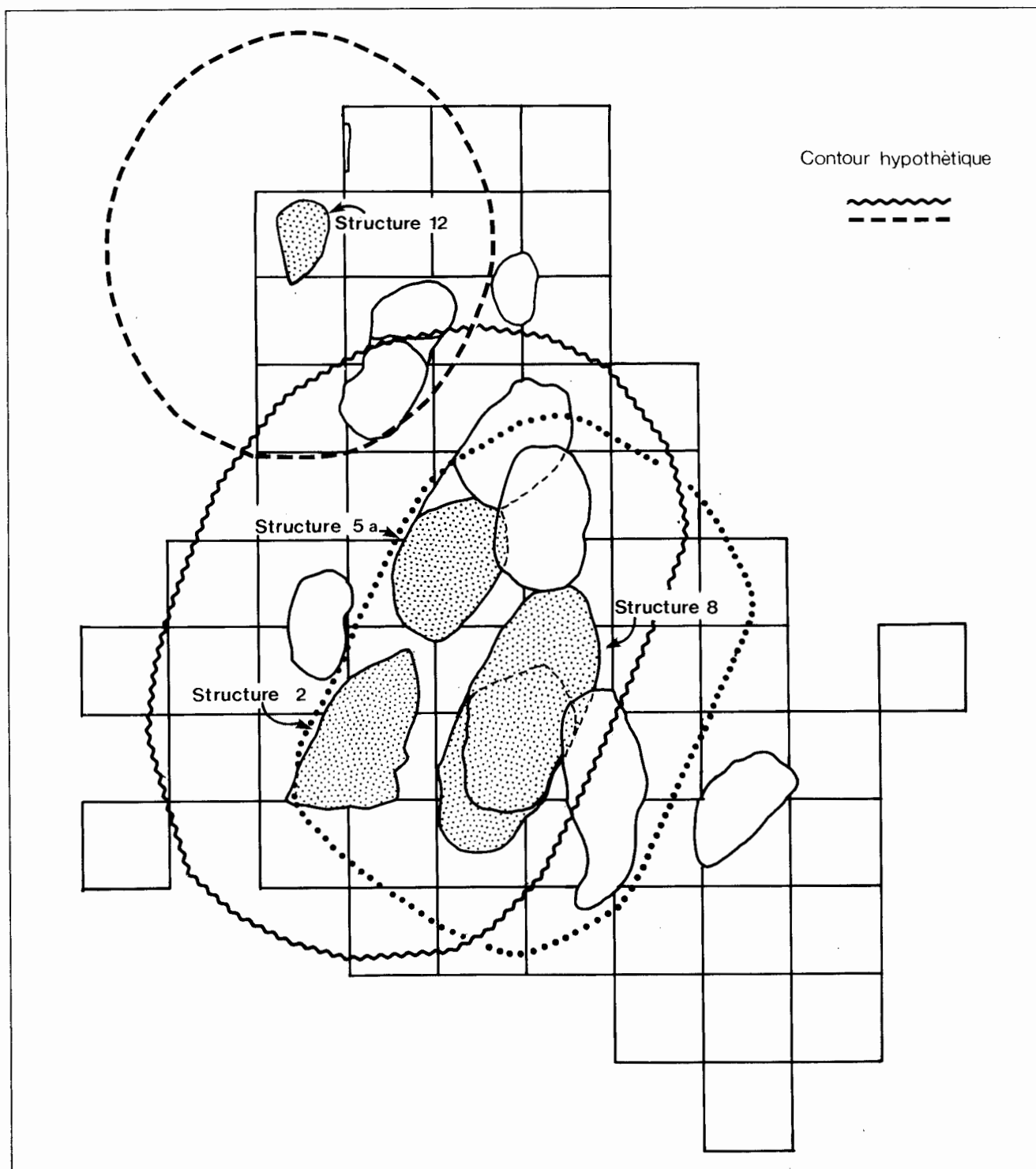


Figure 26. Contours hypothétiques des structures qui couvraient les foyers associés aux occupations Middleport.

suivent dans leur «pays». Plusieurs points importants nous échappent encore. Le moindre n'est certes pas toute la mécanique de subtile domination en faveur des Iroquoiens qui géraient les contacts entre les deux groupes culturels. Une vision indirecte de l'impérialisme culturel des Hurons-Wendats nous est donnée par certains passages des documents ethnohistoriques.

Ce sont toujours les Algonquiens qui allaient hiverner en Huronie. Lorsque des Wendats sont en visite chez les Algonquiens du nord, ce sont dans la très grande majorité des cas des délégations protocolaires composées d'hommes. Les Algonquiens se disent honorés de cette présence. Gabriel Sagard, note en 1632, que:

eux (en parlant des Algonquins) savent parler le Huron mais les Hurons ne parlaient pas leur langue.» (Tooker 1988: 18).

Il est facile d'imaginer que pour les Algonquiens les technologies de l'autre exerçaient le même pouvoir de fascination. Ces très étroites relations peuvent avoir produit des interactions causant ainsi un certain mimétisme d'une éventuelle production céramique algonquienne (Brezinski 1980).

Cette céramique est-elle un produit iroquoien ou une copie algonquienne de modèle Wendat? Une méthode sophistiquée de plus en plus utilisée peut répondre à cette énigme. L'activation neutronique permet de s'attaquer au problème de l'origine géologique de l'argile utilisée pour la confection des objets en céramique (Crépeau et Kennedy 1987). Une argile locale utilisée dans leur confection appuierait l'hypothèse d'une fabrication sur place par les Algonquins. À cet effet, dix-huit échantillons ont été soumis pour analyse au laboratoire de physique nucléaire de l'Ecole polytechnique de Montréal.

L'analyse de ces échantillons a soulevé beaucoup d'interrogations et n'a apporté que peu de réponses définitives. Cependant, certaines conclusions sont de nature à orienter les recherches futures. Six échantillons d'argile

«fraîche» que nous avons prélevés à trois endroits différents de l'Abitibi-Témiscamingue ont été analysés pour fins de comparaison (Tableau 13). L'expérience a révélé qu'il existe une nette variabilité de la composition chimique des sédiments selon les endroits où les argiles ont été prélevées (17).

Un tessou de bord de chacun des dix vases et un fragment des deux pipes du site DaGt-1 ont aussi été soumis à l'activation neutronique. Le résultat est clair. Les vases et les pipes du site DaGt-1 n'ont pas été fabriqués à l'aide d'argiles locales. Un regard comparatif entre les échantillons d'argiles abitibiennes et les vases démontre même une antinomie significative (Tableau 14). Rien n'implique donc que les Algonquins de DaGt-1 soient les auteurs de cette céramique. Du moins, ils ne l'ont pas fabriquée en Abitibi-Témiscamingue. Au-delà de cette considération qui, avouons-le, nous a un peu déçu, un certain nombre de faits se dégagent et méritent d'être soulignés.

L'examen des données fournies par les chercheurs de l'Université de Montréal suggère la présence de deux ensembles discernables. Chaque groupe compte plusieurs vases chimiquement apparentés entre eux. Chacun des groupes est typologiquement homogène et correspond à notre découpage culturel. Quelques unités présentent un «profil» chimique excentrique et ne ressemblent à aucun des deux groupes.

Une comparaison a aussi été faite entre les vases de DaGt-1 et des populations de poterie provenant de d'autres régions du Québec (Tableau 15). La céramique de DaGt-1 se révèle ainsi passablement originale et ne peut être associée à aucun des échantillons québécois à ce jour analysés. La différence est particulièrement notable avec le site iroquois du Saint-Laurent de Lanoraie et les échantillons issus des sites de la Baie de James (Groupe B) que Crépeau et Kennedy ont analysés en 1987. En fait, seuls deux ensembles présentent quelques très relatives similitudes. Le premier provient du site Chicoutimi et l'autre, ce qui est plus étonnant, du site Place Royale à Québec.

	Témiscamingue-1	Témiscamingue-2	Thomson-1	Thomson-2	Duparquet-1	Duparquet-2
Témiscamingue-1		4,80	11,00	10,10	15,60	12,90
Témiscamingue-2			15,20	14,30	20,50	17,70
Thomson-1				1,10	11,20	11,50
Thomson-2					10,20	10,40
Duparquet-1						4,60
Duparquet-2						

Tableau 13. Liste des écarts de répartition des éléments-traces retenus lors de l'analyse des «argiles fraîches» de l'Abitibi et du Témiscamingue.

	Vase 1	Vase 6	Vase 8	vase 9	Vase 10	Vase 7	Vase 5	Vase 3	Vase 4	Vase 2	Pipe 1	Pipe 2
Vase 1		12,80	5,10	7,40	20,00	23,40	7,20	16,30	19,70	10,30	22,00	11,40
Vase 6			10,50	14,00	14,80	28,10	10,50	16,20	17,30	19,00	15,50	13,70
Vase 8				7,90	22,20	24,00	9,20	18,90	20,90	11,20	22,80	12,10
Vase 9					22,60	25,30	11,30	17,00	23,10	12,70	24,50	14,30
vase10						20,30	14,60	18,60	12,50	19,40	17,50	10,90
Vase 7							21,40	27,80	23,10	19,50	28,00	19,10
Vase 5								14,80	12,50	11,40	17,80	8,00
Vase 3									21,60	19,90	20,40	12,30
Vase 4										12,70	15,80	12,40
Vase 2											19,40	10,70
Pipe 1												16,40
Pipe 2												

Tableau 14. Liste des écarts de représentation des éléments retenus lors de l'analyse des argiles de 10 vases et 2 pipes Sylvicole supérieur du site DaGt-1.

Il est certes plus aisé d'élaborer des mobiles pour expliquer la ressemblance avec Chicoutimi puisqu'une part de l'assemblage céramique Sylvicole supérieur du XIV^e siècle y est d'influences Iroquoien de l'Ontario. Le cas de Place Royale est cependant confondant. En fait, nous n'avons aucune explication vraiment satisfaisante. Nous nous contentons de souligner le fait.

Lors de l'analyse site Glen (18), Jim Wright (1980: 55) soulignait que les vases qu'il attribue aux Odawacs sont d'un volume

statistiquement plus restreint et que la pâte est généralement plus fissile que ceux que fabriquaient les Hurons-Wendats. Nous avons noté que les tessons découverts sur Dagt-1 avaient une forte tendance à s'effeuiller. Ont-ils été fabriqués par d'autres Algonquiens comme les Odawacs, les Outimagamik ou les Nippissings? Ces derniers étaient particulièrement reconnus pour leurs rôles d'intermédiaires entre les Hurons-Wendats et les Algonquiens septentrionaux. A ce moment de notre réflexion, c'est une des hypothèses que nous considérons.

	No. d'échantillon	Lanoraie	Groupe "B"	Place Royale	Chicoutimi	Argile Abitibi	Céramique Abitibi
Echantillons d'argiles abitiennes	233	36,5	30,6	29,8	26,6	6,5	35,8
	234	38,6	32,6	31,9	28,7	11,3	37,9
	235	37,2	31,3	30,5	26,9	6,9	36,5
	236	36,8	30,7	30,1	26,5	6	36,1
	237	29,9	29,3	24,3	23,3	9,6	30,5
	238	28,8	25,2	22,1	19,1	7,3	28,1
Vases et pipes de DaGt-1	239	16,8	40	15,5	19	33,6	10,1
	240	20,2	38,3	16,2	19	40	12,4
	241	12,1	20,6	6,7	7,9	25	11,4
	242	16,7	44,5	20,9	25,4	48	18,7
	243	15,5	28,6	8	11,6	29,2	5,7
	244	21,2	29,9	13,9	17,6	37,7	11,1
	245	12,2	22,6	4,9	8,7	26	10,2
	246	10,2	31,3	8,2	11,2	32,1	10,5
	247	16,7	19,2	10,3	11,9	29,9	13
	248	20,9	22	16,1	16,2	32,9	12
	249	21,9	39,2	19,2	21,5	44,2	12,8
	250	13	29,3	7,4	9,7	30,3	6,2

*Vases provenant de la Baie-James
 Liste des éléments qui ont servi à l'analyse: aluminium, potassium, fer,
 calcium, vanadium, scandium, baryum, lanthane, europium et hafnium.

Tableau 15. Comparaison des écarts entre les vases du site DaGt-1 et les moyennes obtenues sur d'autres sites du Québec grâce à l'activation neutronique.

Le volume moyen des vases de DaGt-1 (\bar{x} = 12,63 l.) est élevé. Il dépasse largement ceux des sites typiquement iroquoiens de Lanorale, Mandeville et McIvor analysés par Chapdelaine (1989). Il est important de noter que les vases de l'occupation «Lalonde» sont les plus grands (\bar{x} = 18,93 l.) Ceux des occupations «Middleport», bien que plus petits, sont tout de même d'un format respectable avec une moyenne de 9,89 litres.

La présence de vases de cette dimension sur un site occupé par des Algonquiens a de quoi surprendre. Il faut certes y voir le reflet d'une certaine stabilité lors de la belle saison. Ces vases ont servi à la cuisson des repas comme le démontrent les carbonisations observées sur les parois intérieures. Ils ont été tout à fait adéquats pour les groupes multifamiliaux dont nous avons évoqué la présence lors de la description des structures. En effet, une habitation à deux foyers contenant 4 familles pouvait regrouper de 20 à 30 individus.

La production céramique du site DaGt-1 est exogène à l'Abitibi-Témiscamingue. Le débat concernant la provenance de ce genre de manifestation peut donc débiter. Il convient que nous poursuivions les analyses, en particulier en joignant à nos échantillons de poterie des éléments provenant de sites hurons-wendats et de sites des Algonquiens méridionaux qui jouaient le rôle d'intermédiaires entre les Algonquins de l'Abitibi et les Iroquoiens de l'Ontario.

La présence de céramique Huron-Pétun est maintenant attestée de l'île Royale au Lac Supérieur à l'ouest, aux rives du lac Saint-Jean à l'est, du piémont du Bouclier canadien au sud jusqu'à la région de L.G.3 au nord. (Figure 27). Cette vaste région couvre au bas mot 800 000 kilomètres carrés. Qui plus est, à l'exception des marches de cette immense région où d'autres influences sont perceptibles (19), l'influence des Hurons-Wendats est pratiquement exclusive. Ces Iroquoiens étaient à la source d'un vaste réseau culturel dans lequel circulaient des biens et des idées. Ce réseau, que Georges Hunt (1972) n'a pas hésité à qualifier de «The Huron trading empire»,

apparaît maintenant aussi important en étendue, en intensité et en dynamisme que le célèbre réseau culturel «Meadowood» un millénaire et demi auparavant. L'origine de ce réseau «pro-occidental» plonge peut-être ses racines jusqu'au Sylvicole supérieur ancien (1000-1250) comme semblent l'indiquer les poteries de type Pickering découvertes par l'auteur en 1991 au lac Dasserat, au lac Abitibi (Marois 1989: 221 pl. III: 2), au lac Nipissing (Brezinski 1980) et sur le cours supérieur de la rivière Dumoine (Laliberté 1992).

Dans l'introduction, nous mentionnions que les archéologues québécois avaient développé une vision réductionniste des relations entre les Iroquoiens et les Algonquiens du Sylvicole supérieur. Cette façon de voir n'est pas typique à l'anthropologie d'ici. Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ont souvent été perçues comme des sociétés autarciques sans interactions véritables avec les sociétés horticoles ou pastorales qui les voisinaient. À cet égard les travaux réalisés dans les années 70 et 80 parmi diverses populations comme les Khoisans du Botswana (Denbow 1984) et les Kungs du Kalahari (Gordon 1984) ont démontré la complémentarité et le partage des rôles économiques qui géraient les contacts entre chasseurs cueilleurs et sociétés horticoles.

Le profond étalement en terre québécoise de cet ensemble, concurremment établi à celui qui prospérait le long de l'axe laurentien, rend une image du Sylvicole supérieur certes plus complexe mais aussi plus fidèle de la réalité historique.

L'ASSEMBLAGE LITHIQUE

L'assemblage lithique, que nous avons découvert dans le niveau 1 du site DaGt-1, est important quantitativement mais peu loquace typologiquement. Cependant, cela n'implique pas qu'il soit muet au sujet de l'identité des gens qui ont occupé le site. Quelques outils diagnostiques sont semblables à ceux qu'utilisaient journellement les Hurons-Wendats de l'Ontario. À cet égard, mentionnons quatre des pointes et les deux meules à main.

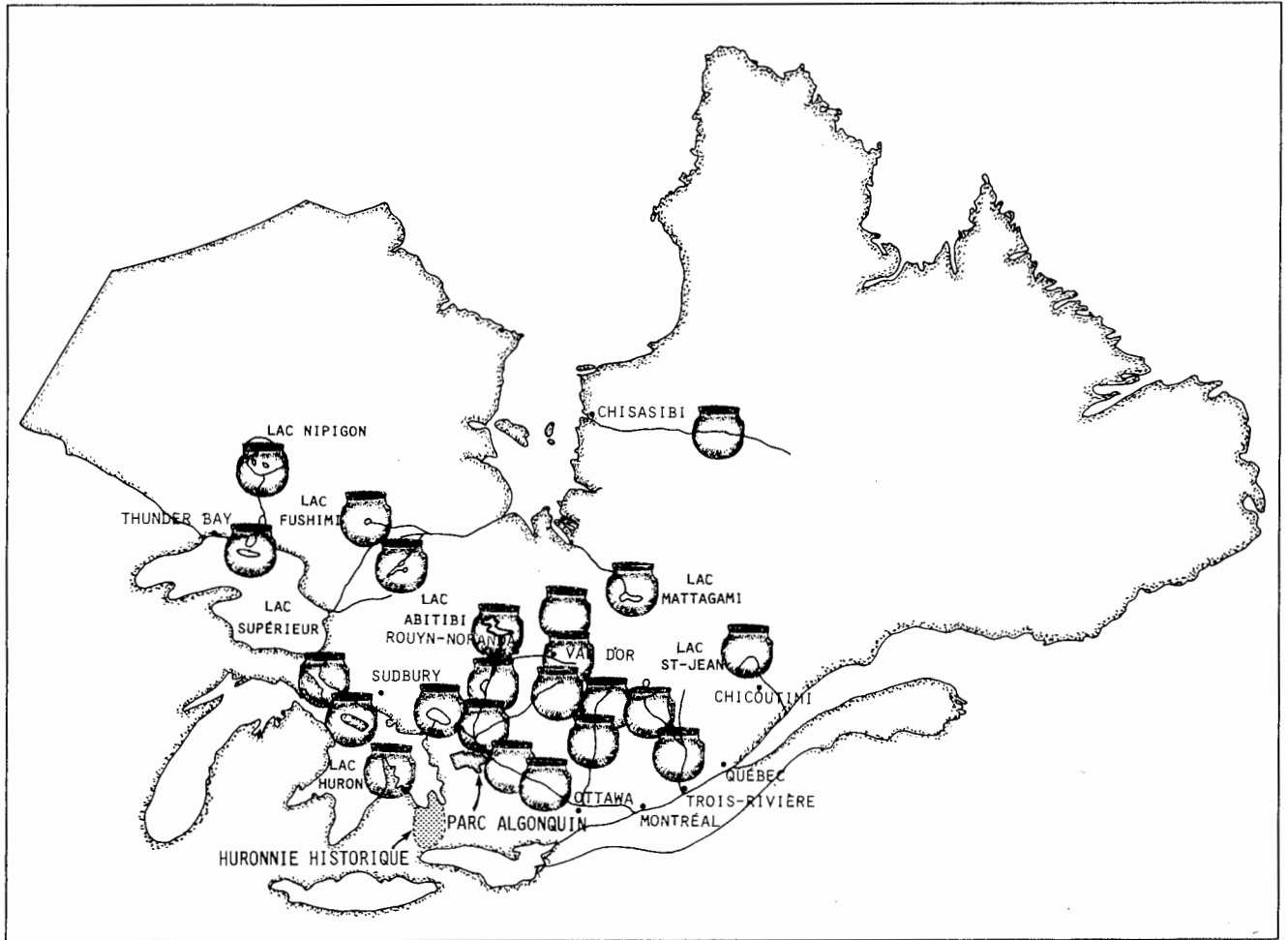


Figure 27. Extension maximale du réseau d'échanges des Iroquoiens de l'Ontario. Les vases représentent les secteurs où de la céramique Wendat ou Protowendat a été découverte en nombre significatif.

L'analogie avec les groupes iroquoiens de l'Ontario s'estompe cependant brusquement après ces quelques manifestations.

Les comportements lapidaires des Iroquoiens de l'Ontario sont bien documentés. Ils ont peu de choses en commun avec ce que nous observons sur DaGt-1. En effet, à l'exception de certains sites Neutres, les sites iroquoiens sont caractérisés par la pauvreté et le peu de variabilité des assemblages de pierre taillée qui y sont découverts.

Dans la plupart des grands sites villageois qui, rappelons-le, pouvaient regrouper plusieurs milliers d'individus pendant plusieurs années, il est impossible de réunir plus d'outils lithiques que ce que nous avons découvert sur le site DaGt-1. Les Algonquiens, pour leur part, ont développé une production lithique abondante et diversifiée. A cet égard, le site DaGt-1 est typique des sites algonquiens. Il ressemble beaucoup à ce qui a été découvert par Wright sur les rives du lac Supérieur (1967), par Brezinski (1980) au Lac Nipissing, par Fox (1990) chez les Odawacs et à ce que signale Chapdelaine (1984) à Chicoutimi pour la portion qu'il attribue aux Kakouchacs.

Afin d'illustrer cette opposition entre sites algonquiens et sites iroquoiens, nous avons mis en graphique (Figure 28) les pourcentages de représentation des quatre principales catégories d'artefacts retrouvés sur onze sites du Sylvicole supérieur. Le premier sous-ensemble regroupe 4 sites algonquiens (20). Trois sites villageois Huron-Wendats (21) forment le second groupe. Afin de voir si les petits sites spécialisés présentent des différences significatives de la représentations de la culture matérielle, nous avons ajouté un hameau de pêche Huron-Wendat (22).

Deux choses ressortent de cet exercice. Premièrement, nous observons une homogénéité de la représentation des catégories d'artefacts à l'intérieur d'une même «famille culturelle». Cet apparentement des classes est observable même si les sites choisis ont été occupés par des groupes

culturels très différents et qu'ils sont issus de territoires très éloignés les uns des autres. Deuxièmement, nous observons une différence évidente de la représentation de la céramique et des outils lithiques entre les sites considérés iroquoiens et les sites considérés algonquiens.

Il est intéressant de noter que la représentation du camp de pêche est dans l'ensemble comparable à ce que nous observons pour les grands villages. Cependant, un léger fléchissement de la représentation de la céramique et une légère augmentation de la représentation du matériel lithique viennent nuancer ce parallèle.

Le site Glen est attribué aux Odawacs. Ce site est celui qui est localisé le plus près du territoire traditionnel des Hurons-Wendats. C'est aussi le site le plus ambivalent puisque la répartition de sa collection le situe à mi-chemin entre le groupe des sites algonquiens et celui des sites iroquoiens. La variabilité et la complémentarité des objets lithiques découverts sur le site DaGt-1 indiquent que ce n'était pas un site spécialisé. Les activités qui s'y sont déroulées étaient avant tout reliées aux activités domestiques qui marquent les lieux occupés par des groupes familiaux subvenant au jour le jour à leurs besoins ordinaires.

Les outils qui ont été abandonnés sur le site forment un ensemble complet qui reflète des actions liées à l'acquisition et la préparation de la nourriture (meules à main, pointes de projectiles, couteaux, bifaces, éclats retouchés et utilisés), à la confection des outils de pierre taillée (percuteurs et débitage), à la fabrication des objets en os et en bois (pièces esquillées, grattoirs, perçoir et hache), à la préparation et la transformation des peaux, du cuir et des matières végétales (poinçon, grattoirs et racloirs).

Certains comportements difficile à percevoir par le biais de la culture matérielle, comme les activités ludiques ou spirituelles sont peut-être suggérés par la présence des cônes en stéatite, auxquels nous ne pouvons associer aucune fonction usuelle logique.

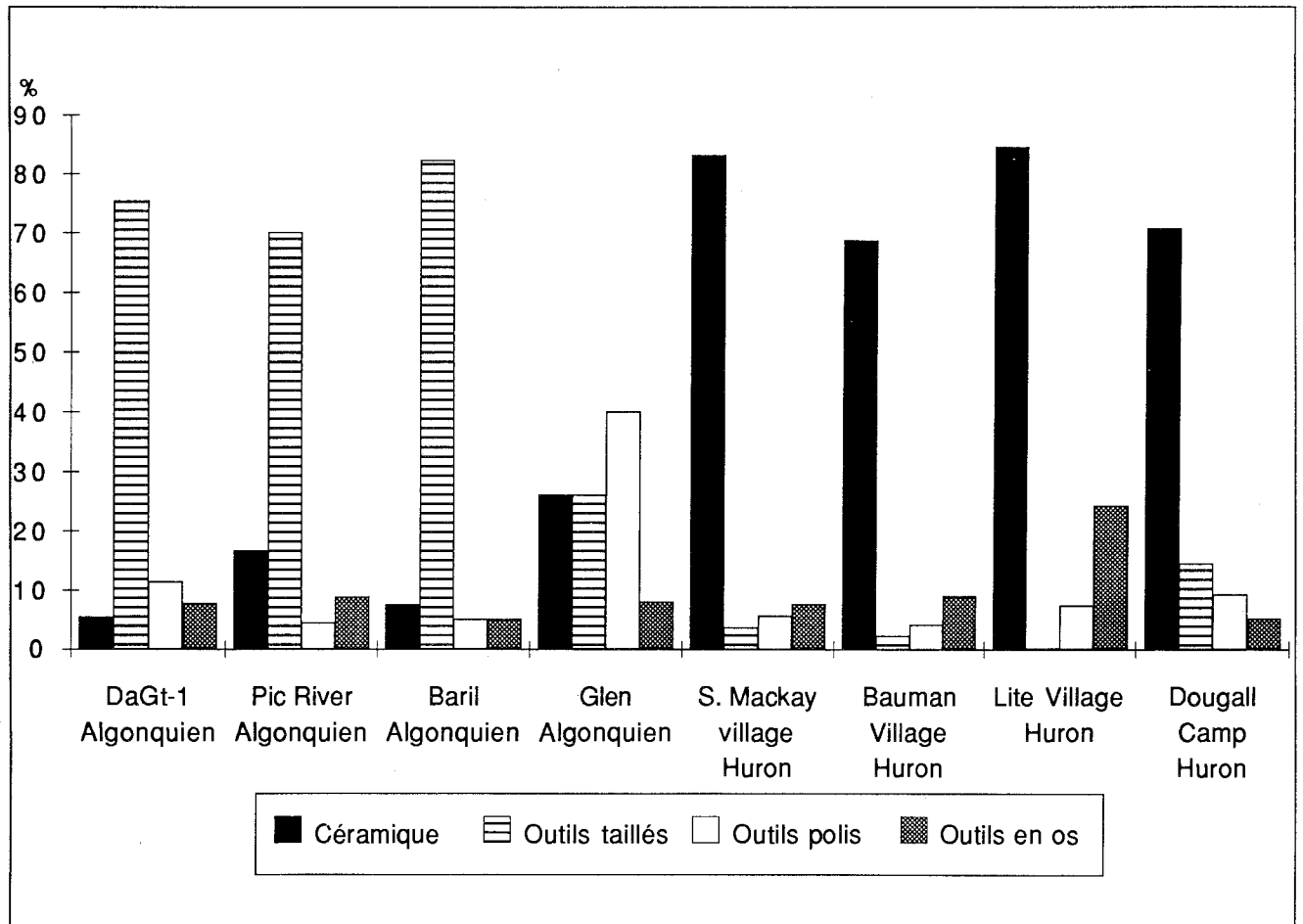


Figure 28. Catégories de vestiges archéologiques par type d'établissements.

Les Algonquins du Sylvicole supérieur avaient accès localement à des matières premières nombreuses et diversifiées. Les comportements observés sont en rapport avec cette relative abondance. Les artisans n'étaient pas chiches et l'outillage est en moyenne de taille respectable. Plus encore, les outils sont rarement réutilisés secondairement. Ils sont abandonnés alors qu'ils présenteraient encore une aubaine pour des groupes moins bien fournis. Un examen très sommaire du débitage reflète un comportement comparable alors que de grands éclats sont souvent abandonnés sans même qu'on y ait esquissé de façonnage. En outre, toute la chaîne technologique de l'épannelage des blocs de matière brute au réaffûtage et à la très fine finition des outils s'est effectuée sur le site DaGt-1.

Pour compléter ou varier leur outillage lithique, les occupants du site DaGt-1 ont aussi utilisé des matériaux exogènes à la région. Dans cette catégorie nous remarquons, entre autres, le chert Onondaga, le quartzite de Mistassini et le cuivre natif. Ce sont des matériaux qui ont connu de très larges diffusions tout au long de la préhistoire (Wright 1982). Leur présence très loin des sources d'émission appuie la participation des Algonquins à un vaste réseau tant économique qu'idéologique.

L'OUTILLAGE SUR OS ET LES VESTIGES ZOOARCHÉOLOGIQUES

Dans un environnement de forêts nordiques comme celui du site DaGt-1, il est exceptionnel de découvrir des traces du travail de l'os ou des matériaux organiques. Peu après leur déposition, l'acidité naturelle du sol favorisée par la décomposition des végétaux résineux et alliée à l'action des rongeurs avides de sels minéraux, ont tôt fait de les dissoudre et d'en effacer toutes traces.

En 1982, lors d'une reconnaissance dans le secteur Brisay au nord-est du campement La Grande 4, nous avons effectué l'examen d'un camp d'automne qu'avait occupé notre informateur Cri aux environs de 1960. La litière d'aiguilles d'épinettes noires et les

mousses qui recouvraient les vestiges du camp incrustaient profondément les ossements animaux que nous y avons observés. Certains étaient tellement affectés que le cortex de la diaphyse ressemblait par endroit à de la dentelle. Quant aux épiphyses, elles portaient presque toutes des marques de grignotage par les porc-épics et les écureuils roux. Cette anecdote démontre la précarité de ces vestiges, à plus forte raison s'ils sont enfouis depuis plusieurs siècles et que l'humidité et les acides naturels du sol les ont peu à peu ramollis et dissous leurs sels minéraux.

Une part importante des outils sur os n'a probablement pas résisté aux ravages du temps. Sans spéculer, on peut s'imaginer qu'à l'origine ils devaient représenter une fraction plus importante de l'assemblage. L'os et l'andouiller sont des matériaux abondants, renouvelables, malléables et polyvalents. Certains objets délicats ou plus petits ne nous parviennent que rarement. Ainsi les hameçons en os sont absents alors que les traces d'activités halieutiques sont importantes et évidentes sur le site.

Ce genre d'artefacts a été peu étudié. Les quelques personnes qui se sont intéressées aux outils en os ont toutes conclu au peu de spécificité typologique des assemblages (Ferdais 1984; Clermont et Chapdelaine 1982). Cependant, les outils en os reflètent une image complémentaire de celle que nous donnait l'outillage lithique. Les activités domestiques qui se sont déroulées à cet endroit sont caractéristiques des campements estivaux occupés sur une base assez prolongée.

CONCLUSION

Nous avons signalé que la préhistoire des groupes algiques qui occupaient la frange méridionale du Bouclier canadien commence tout juste à sortir de l'ombre. Cette vaste région, située loin des grands centres et des grands axes de développement, a été tenue à l'écart de l'intérêt scientifique des archéologues. Conséquemment, peu de sites ont été fouillés et analysés.

Ceux qui ont été exploités sont souvent des sites aux réoccupations nombreuses et étalés diachroniquement sur de longues périodes. Dans ce cas, il est difficile, faute de matériel de comparaison, de démêler l'écheveau des occupations qui s'y sont enchevêtrées.

Dans quelques cas, les collections analysées ont été recueillies par des amateurs. Le contexte et les datations qui auraient permis de situer et d'interpréter les occupations sont la plupart du temps détruits ou inexistantes. Le cas le plus évident est celui des trois sites québécois (23) qui ont aidé à créer le concept d'Archaïque du Bouclier (Wright 1974). Dans les trois cas, nos travaux démontrent que nous sommes en présence de sites occupés épisodiquement durant de très longues périodes. Dans les trois cas, on y trouve de la poterie Sylvicole moyen et supérieur en abondance. À l'époque, Wright s'était basé sur l'apparente uniformité des collections pour les considérer homogènes au plan chronologique et culturel.

Les trois collections sont dues aux efforts de collectionneurs bien intentionnés mais biaisés par leur intérêt esthétique (24). Ces collections présentent un intérêt muséographique mais peu de crédibilité scientifique. Ce simple cas démontre deux choses. Premièrement, il illustre le nombre limité de données comparables que nous pouvons utiliser pour faire progresser notre recherche. Deuxièmement, cela permet de saisir toute l'importance pour l'avenir que prend la description attentive des collections de site adéquatement fouillés et datés radiochronologiquement.

C'est ce que nous avons voulu faire au premier chef. Il nous apparaissait important de soumettre à la communauté archéologique cet exemple de site estival algonquin, occupé entre l'an 1300 et 1500 de notre ère. L'analyse a permis d'ajouter plusieurs autres aspects. La démonstration qu'un réseau culturel et économique efficace, dont les racines étaient situées au nord des Grands-Lacs et qui étendaient ses ramifications de la côte nord du lac Supérieur au rive du lac Saint-Jean, nous apparaissait très importante.

Ce réseau, déjà connu et abondamment décrit par les ethnohistoriens, était très actif au XVII^e siècle. Les données archéologiques le relient maintenant fermement à la seconde moitié du Sylvicole supérieur. Il a été initié fort probablement plusieurs siècles auparavant.

Les participants à ce réseau tournaient résolument le dos aux Iroquoiens du Saint-Laurent et à leur culture, et ce même aux portes Outaouaises de leur domaine. Peut-être, et c'est une question qu'il faudra documenter, observons-nous là la source de l'antipathie et de l'antagonisme qui marquent, lors de l'arrivée des Blancs, les rapports entre les Hurons et leurs alliés algonquiens et les Nations iroquoises. Ces sentiments ont culminé par la victoire militaire fulgurante des cinq nations au XVII^e siècle au détriment des Iroquoiens de l'Ontario et de leurs alliés.

Dans ce cas, l'arrivée des Blancs et la traite des fourrures n'auraient été que le catalyseur qui aura favorisé le pourrissement d'une situation endémique en équilibre précaire depuis plusieurs siècles. Il nous apparaît aussi que la culture des Algonquins du Sylvicole supérieur porte sa part d'ambivalence. En effet, la plupart des traits culturels qu'ils présentent sont indubitablement algiques. Leurs établissements et la majeure partie de leur culture matérielle sont semblables à ceux qu'utilisaient les Cris, les Montagnais, les Nipissings, les Odawacs et les divers groupes Objibways.

Par contre, une part importante de leur outillage, et par voie de conséquence leur manière de vivre, est fortement influencée par les contacts qu'ils entretiennent avec les Iroquoiens de l'Ontario ou leurs intermédiaires. Une vue d'ensemble des occupations Sylvicole supérieur de DaGt-1 nous laisse l'impression que les occupants du site étaient divisés entre un savoir ancestral qui assure la survie, dont les preuves d'efficacité ne sont plus à faire, et les connaissances, la technologie et l'idéologie étrangères qui fascinent. Cette dernière, par sa nouveauté, sa vitalité et son apport technologique, devient aisément essentielle.

Nous espérons que le travail que nous présentons ici deviendra un point d'ancrage auxquels les autres chercheurs puiseront des données comparatives utiles à leurs propres travaux. Récemment, un de nos confrères évoquait la pertinence de coordonner les projets de recherche effectués au nord de l'axe laurentien dans le but d'en arriver à une vision globale et une synthèse de la préhistoire de la frange méridionale du Bouclier canadien. Le goût de cette aventure et de ce défi est séduisant. Nous croyons que c'est ce genre d'action qui permettra de lever un peu le voile qui recouvre actuellement nos connaissances de la préhistoire du Nord-Est américain entre le 46 et le 50 degré de latitude nord.

NOTES

- (1) Municipalité de Montbeillard, comté de Rouyn-Noranda-Témiscamingue.
- (2) Le lac Opasatica se trouve à 268 mètres par rapport au niveau de la mer.
- (3) Date corrigée (table Maska): 2940 avant J.-C.
- (4) Un échantillon du site DdGt-5 fouillé par Roger Marois en 1974 a rendu une date de 6230 ± 160 (Taillon et Barré 1987).
- (5) 5 YR 4/1 à 2,5/1.
- (6) 10 YR 5/6 et 10 YR 5/4 à 5/2.
- (7) 5 Y 5/2 à 5/4.
- (8) 5 Y 5/1.
- (9) Table maska
- (10) Respectivement 0,12, 0,28 et 0,34.
- (11) Respectivement 2,12, 2,57 et 2,85.
- (12) 97,1 % des tessons de corps au site Bark. (Sutton 1990); 94 % au site Dougall. (Wright 1975); 98, 2 % au site Lite. (Pendergast 1973).
- (13) Dood et al, 1990: 325.
- (14) Chert: 50.7%, calcédoine: 23%, quartz: 17% et quartzite: 12.3%
- (15) Une récente communication de Jean-François Moreau (U.Q.A.T), spécialiste de l'archéoconchyliologie nous apprend en dernière heure, qu'un fragment de bivalve que nous avons soumis à son expertise, s'avère être un fragment de pétoncle de l'Atlantique (*Placopecten magellanicus*). La limite nord de la distribution normale de ce mollusque est le Golfe du Saint-Laurent. Il ne peut donc provenir de la Baie-James. La présence, des restes de cet animal, en Abitibi-Témiscamingue, dans un foyer (structure 4) daté du milieu du 15e siècle de notre ère et associé à de la poterie Blackcreek-Lalonde, illustre bien le dynamisme du réseau d'échange qui rayonnait lors du Sylvicole supérieur.
- (16) Ce terme (Les vrais Hommes) est utilisé par les Objibway, les Odawas et les Algonquins. Les Cris - Montagnais utilisent plutôt le terme Eeyou ou innu pour se désigner.
- (17) Deux des échantillons ont été prélevés sur les rives du lac Duparquet et de la rivière Thompson (bassin de la Baie James) et un sur les rives du lac Témiscamingue à Duhamel-ouest (bassin du Saint-Laurent).
- (18) Le site Glen (BhHj-14) est situé à l'extrémité de la péninsule de Bruce juste entre la Huronnie et l'île Manitoulin.
- (19) Les Iroquoiens du Saint-Laurent au Saguenay, la culture Blackduck-Selkirk au nord et à l'ouest et les influences «Western basin Tradition» au sud des Grand lacs.
- (20) DaGt-1, le site A. Baril (DcGu-4), le site Glen et le site Pic River.
- (21) Sidey-Mackey, Bauman et Lite.
- (22) Dougall
- (23) Bancroft (DcGt-1), Pinder Paradise (DbGu-1) et Beach (DbGu-2).
- (24) Recherche de pointes ou de bifaces intacts

REMERCIEMENTS

Les travaux que nous réalisons en Abitibi-Témiscamingue ne pourraient se faire sans l'implication importante et soutenue de l'équipe de la Direction régionale du ministère de la Culture du Québec. Nous désirons remercier tout spécialement M. André Chartier, Agent culturel et Guy Lemire, Directeur régional qui ont initié la naissance d'Archéo-08.

Il convient de remercier le ministère de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration du Canada et ses agents. C'est grâce aux différents programmes de développement de l'emploi et à la compétence du personnel de ce ministère que nous avons pu former et payer des équipes qualifiées et efficaces.

Je désire aussi souligner l'implication exemplaire de la M.R.C. de Rouyn-Noranda. Les gestionnaires qui y travaillent ainsi que les élus qui la dirigent ont compris depuis longtemps les bases réelles d'un vrai «partnership» générateur de développement régional.

Finalement, je souhaite remercier toutes les personnes qui nous ont épaulés ou secondés depuis 1985, en particulier les membres des différents Conseils d'administration qui se sont succédés depuis 1985.

OUVRAGES CONSULTÉS

- BARRÉ, G., C. CHAPDELAINE et N. CLERMONT, 1983: *Le site iroquoien de Lanoraie: témoignage d'une maison-longue*. Recherches amérindiennes au Québec (éd), Montréal.
- BÉLANGER, J., M. DESJARDINS et Y. FRENETTE, 1981: *Histoire de la Gaspésie*. Institut québécois de recherches sur la culture, Collection Histoires régionales, Québec.
- BIGGAR, H.-P., 1924: *The works of Samuel De Champlain*. The Champlain Society (éd), 6 volumes, Toronto.
- BRIZINSKI, M.-J., 1980: *Where eagles fly: An archaeological survey of Lake Nipissing*. Thèse de maîtrise non publiée, Département d'Anthropologie de l'Université McMaster, Hamilton, Ontario.
- CADIEUX, D., 1993: «L'Abitibi sur la route du cuivre.» in Marc Côté et Gaétan L. Lessard (éd.), *Traces du passé et images du présent: Anthropologie amérindienne du moyen nord québécois*. Rouyn-Noranda.
- CÉRANE inc., 1984: *Occupation préhistoriques, historiques et contemporaines de la région de Washadimi, réservoir de L G-2, Baie James: deux millénaires d'archives archéologiques*. Ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- CHAPDELAINE, C., 1984: «Un campement iroquoien au royaume du Saguenay». *Recherches amérindiennes au Québec* 14 (1): 207-215.
- CHAPDELAINE, C., 1984a: «La poterie amérindienne préhistorique du site EbCx-1, île du havre de Mingan: identification culturelle et position chronologique». *Recherches amérindiennes au Québec* 16 (1) 95-101.
- CHAPDELAINE, C., 1989: *Le site Mandeville à Tracy, variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Recherches amérindiennes au Québec Collection Signes des Amériques (7).
- CHAPDELAINE, C., 1990: «Le concept de Sylvicole ou l'hégémonie de la poterie.» *Recherches amérindiennes au Québec* 20 (1), p. 2 à 5.
- CHAPDELAINE, C., 1993: «Algonquiens et Iroquoiens dans l'Outaouais acculturation ou confrontation.» In Marc Côté et Gaétan L. Lessard (éd.), *Traces du passé et images du présent: Anthropologie amérindienne du moyen nord québécois*. Rouyn-Noranda.

- CHEVRIER, D., 1977: *Préhistoire de la région de Moisie*. Cahier du patrimoine (5). Ministère des Affaires culturelles du Québec.
- CLERMONT, N., 1978: «Les crémations de Pointe-du-buisson.» *Recherches amérindiennes au Québec* 8 (1): 3-20.
- CLERMONT, N., et C. CHAPDELAINE., 1982: *Pointe-du-Buisson 4: Quarant siècles d'archives oubliées*. Recherches amérindiennes au Québec, collection Signes des Amériques (1), Montréal.
- CODERE, Y., 1988: «De roches et d'autres.» *Wigwas* 2 (3), P. 5-8, Rouyn-Noranda.
- CORBEIL, P., 1990: «Pour une analyse systématique des sous-produits de la technologie céramique: les rebus de pâte du site Hector Trudel.» *Recherches amérindiennes au Québec* 20 (1), p. 37-46.
- CÔTÉ, M., 1988: *Reconnaissance archéologique 1987: Corporation Archéo-08*. Ministère des Affaires culturelles du Québec.
- CÔTÉ, M., 1989: *Intervention archéologique 1988: La fouille du site DaGt-1*. 2 volumes, Corporation Archéo-08, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- CÔTÉ, M., 1990: *Intervention archéologique 1989: Fouille au site DaGt-1 (Lac Opasatica)*. Corporation Archéo-08, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- CÔTÉ, M., à paraître : *Intervention archéologique 1990: Fouille du site DcGt 4 (Nadoway Neaci)*. Corporation archéo-08, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- COTÉ, M., et D. CADIEUX, 1992: *Intervention archéologique 1989: La fouille du site Baril (DcGu-4)*. Archéo-08, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- CRABTEE, D., E., 1977: «The obtuse angle as a fonctionnal edge.» in: *Experimental archeology*, Columbia University press, 38-51.
- CRÉPEAUX, R. et C. KENNEDY 1987: «La préhistoire de la Baie James et l'activation neutronique.» *Archéologique* 1 (1) 75-85
- DAWSON, K.C.A., 1979: «Algonkian Huron-Petun ceramics in Northern Ontario.» *Man in the Northeast* 18 (1): 14-24.
- DODD, C.F., D.R. POULTON, P.A. LENNOX, D.G. SMITH et G.A. WARRICK, 1990: «The middle Ontario Iroquoian stage.» in *The Archeology Of Southern Ontario To A.D. 1650*. Occasionnal publication of the London Chapter, OAS (5).
- EMERSON, J.N., 1967: «The Payne site: An Iroquoian manifestation in Prince Edward country, Ontario.» in *Contribution to anthropology V: Archeology and physical anthropology*, National museum of Canada, bulletin 206:, P. 126 257.
- FERDAIS, M., 1984: *Analyse des ornements travaillés de la station 4 de la Pointe-du-Buisson (BhF1-1)*. Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- FOX, W., A., 1990: «The Odawa» in *The Archaeology Of Southern Ontario To A.D. 1650*. Occasionnal publication of the London Chapter, OAS (5).

- GERARDIN, U., et J.-P. DUCRUC 1987: *Cadre écologique de référence de la région Abitibi-Témiscamingue: Guide d'identification des types géomorphologiques*. Recueil photographique, Direction du patrimoine écologique, Division de la cartographie écologique, Québec.
- GIGUERE, G.E., 1973: *Les oeuvres de Champlain*. Édition du jour, 3 volumes, Montréal.
- HAMELIN, L.E. et P. DUMONT, 1964: *La colline blanche au Nord-est de Mistassini: géomorphologie et science humaine*. Université Laval, Institut de géographie. 28 pages.
- HAMILTONS, S., 1981: *The archaeology of the Wanasaga rapids*. Ontario Ministry of Culture and Recreation, Archeological research report no 17.
- HUNT, G.T., 1972: *The wars of the Iroquois: a study intertribal trade relation*. The University of Wisconsin Press.
- KANTMAN, S., 1974: Essai sur le problème de la retouche d'utilisation dans l'étude du matériel lithique. premiers résultats. *Bulletin de la société préhistorique française* (68): 200-204.
- KAPCHESS, M., 1981: *The middleport pattern in Ontario Iroquoian prehistory*. PHD dissertation, Department of Anthropology, University of Toronto, Toronto.
- KELLY, L.H., 1974: «The methodology of micro-wear analysis: a comment of Nance.» *American Antiquity* (39) 126-128.
- KELLY, L.H., 1978: «Les fonctions des outils de silex à l'époque paléolithique.» *Pour la science* (3) 12-19.
- KELLY, L.H., 1980: *Experimental determination of stone Tool uses. Prehistoric archaeology and ecology series*. The University of Chicago press, 219 pages.
- KRITISH-AMSTRONG, I., 1983: *The Jessup site, Lake Abitibi*. Thèse de maîtrise, McMaster University, Hamilton.
- LALIBERTÉ, M., 1993: «La rivière Dumoine, une route commerciale aux confins du Témiscamingue lors de la préhistoire» In Marc Côté et Gaétan L. Lessard (éd.), *Traces du passé et images du présent: Anthropologie amérindienne du moyen nord québécois*. Rouyn-Noranda.
- MAC PHERSON, J. T., 1930: *The Abitibi Indians*. Monographie non publiée, Musée nationaux du Canada.
- MAROIS, R., et P. GAUTHIER., 1989: *Les Abitibis*. Musée canadien de la Civilisation, Commission archéologique du Canada, Série Mercure, no 140.
- MARTIJN, C.A., et E.S. ROGER, 1969: *Mistassini Albanel Contribution to the prehistory of Quebec*, Travaux divers du C.E.N., no 25, Université Laval, Québec.
- MITCHELL, B.M., 1966: *Preliminary report on a woodland site near Deep river, Ontario*. National museum of Canada, Archaeological paper, no 211.
- MITCHELL, B.M., 1975: «Late ceramics in central eastern Ontario, Iroquois or Algonquins.» *Ontario Archaeology* (25): 61-77.
- MOREAU, J.-F., E. LANGEVIN et E. VERREAULT., 1991: «Assesment of the ceramic evidence for Woodland period culture in the Lac Saint-Jean area, eastern Québec.» *Man in the Northeast* (41): 33-64.
- ODELL, G.H., 1978: «Préliminaires d'une analyse fonctionnelle des pointes microlithiques de Bergummeer.» *Le Bulletin de la Société préhistorique française*, (75): 37-49.

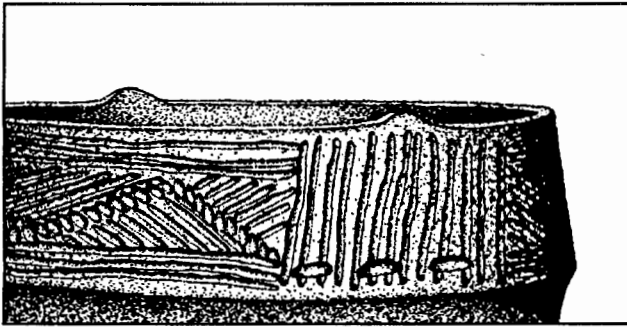
- ODELL, G.H., 1979: «A new and improved system for the retrieval of functional information from microscopic observation of chopping tool» in Briand Hayden (éd.), *Lithic use wear analysis*. New-York, p. 329-344.
- PEARCE, R.J., 1978: *A description of a miscellaneous ceramic artefacts recovered during the 1975 field season to the Draper site*. Research report no 3, Museum of Indian archaeology, University of Western Ontario.
- PENDERGAST, J.F., 1972: «The Lite site, an early southern division site near Belleville, Ontario.» *Ontario Archaeology* (17): 24-61.
- POLLOCK, J.W., 1975: «Algonquian culture development, an archaeological sequences in northeastern Ontario.» *Journal canadien d'Archéologie* (7): 1-53.
- RAMSDEN, P.G., 1977: *A refinement of some aspects of Huron ceramic analysis*. National museum of man, Archaeological survey of Canada. Collection Mercure (63).
- RAMSDEN, P.G., 1990: «The Hurons: Archaeology and Culture History» in *The Archaeology Of Southern Ontario To A.D. 1650*. Occasional Publication of the London Chapter, O.A.S., (5).
- RIDLEY, F., 1966: *Department of public archives report on archaeological survey in Huronia*. Report on file, Ontario ministry of Culture and Recreation, Toronto.
- RITCHIE, W.A., 1980: *Archeology of New-York State*. Harborhill book, édition révisée Harrison, New-York.
- ROUSSEAU, J., 1946: «Le couteau croche des Indiens de la forêt boréale.» *Techniques* 21 (6): 447.
- SAGARD-THEODAT, G., 1866: *Le grand voyage du pays de Huron*. Émile Chevalier, Paris.
- SÉGUIN, J., 1985: *Synthèse archéologique et ethnologique du complexe La Grande*. Rapport déposé à la S.E.B.J l'Administration régionale Crie.
- SEMENOV, S.A., 1964: *Prehistoric technology*. Barres and Nobles, New-York.
- STOPP, M.P., 1985: «An archaeological Examination of the Bauman site: a 15th. century settlement in Simcoe country Ontario.», *Ontario Archaeology* (48): 3-30.
- SUTTON, R., 1990: *Hidden amidst the hills: Middle and late Iroquoian occupations in the middle Trent valley*. Paper in Northeastern Archaeology (3), Copetown press.
- TOOKER, E., 1987: *Ethnographie des Hurons, 1615-1649*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 215 pages.
- TRINGHAM, R., G. COOPER, G. ODELL, et W. A. WOYTEEK., 1974 «Experimentation in the formation of edge damage: a new approach to lithic analysis.» *Journal of Field Archaeology* 1 (2) 177-196.
- WALLON, R., 1969: «Rim diameter, vessel volume and economic prehistory.» *The Michigan Academician* 89-98.
- WRAY, C.F., 1948: «Varieties and sources of cherts found in New-York state.» *Pennsylvania Archaeologist* 18 (1-2) 25-45.
- WRIGHT, J.-V., 1966: *The Ontario Iroquois tradition*. National museum of Canada, Bulletin no 210.
- WRIGHT, J.-V., 1967: «The Plc river site.» in *National museum of Canada Bulletin* 206: 54-99.
- WRIGHT, J.-V., 1972 a: *The Shteld archaic*. National museum of Canada, Publication en archéologie (3).

WRIGHT, J.-V., 1972 b: «The Dougall site.»
Ontario Archaeology (17): 3-23.

WRIGHT, J.-V., 1974: *The Nodwell site.*
National museum of man Archaeological
survey of Canada. Collection Mercure (22).

WRIGHT, J.-V., 1981: «The Glen site: An
historic Cheveux relevés component on
flowerpot Island Georgian Bay.» *Ontario
Archaeology* (35): 45-49.

WRIGHT, J.-V., 1982: «La circulation de biens
archéologiques dans le bassin du Saint-
Laurent au cours de la préhistoire.»
Recherches amérindiennes au Québec 12
(3): 193-207.



**LE SITE D'ASKWAAPSUANUUTS ET LA CHASSE
À L'OIE DANS LA PARTIE ORIENTALE DE LA
BAIE JAMES AU 18^e ET AU DÉBUT DU 19^e
SIÈCLE**

David Denton, Archéologue

INTRODUCTION

La chasse à l'oie a constitué, historiquement, un des éléments les plus importants de la relation entre les commerçants de la fourrure de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1) et les Indiens Cris de la partie orientale de la Baie James. Dès les premiers temps de la traite des fourrures, les oies ont joué un rôle capital puisque, grâce à elles, les Européens ont été en mesure de se fixer sur les côtes de la Baie James (Oldmixon 1931: 383-391). En effet, bien que les employés de la Compagnie aient reçu d'Europe des provisions de nourriture et qu'ils aient eux-mêmes récolté, ou troqué avec les Indiens, du poisson et diverses autres espèces de gibier, l'oie salée semble avoir constitué une des principales composantes de leur régime alimentaire (Francis et Morantz 1983: 84). Dans la partie orientale de la Baie James comme dans d'autres régions, un groupe d'Indiens désignés sous le nom - «les habitués» (homeguard) - entretenaient des relations plus étroites avec la Compagnie à titre de principaux fournisseurs du poste. La chasse à l'oie, à l'automne et au printemps, constituait une des principales activités accomplies pour le compte des commerçants, qui n'auraient pu survivre sans cela (Morantz 1983: 38).

Quoique l'étude des archives de la CBH ait permis de bien documenter, d'un point de vue ethnohistorique, la relation existant entre les commerçants européens et les Cris dans la partie orientale de la Baie James - y compris ce qui touche à la chasse à l'oie - (Morantz 1983;

Francis et Morantz 1983), il n'existe pratiquement aucune donnée comparable sur le plan archéologique. Toutefois, un site localisé près de la partie centrale de la côte de la Baie James et qui, récemment, a fait l'objet de fouilles archéologiques, promet de nous aider à mieux comprendre cette relation. Dans le cadre d'une reconnaissance archéologique menée en 1987 dans la zone côtière située à proximités du village cri de Wemindji, les Anciens de la communauté avaient été invités à désigner des emplacements possédant un intérêt historique. Plusieurs avaient mentionné un endroit situé sur une crête au sud de Wemindji, à proximité de la Rivière du peuplier (Figure 1), où subsistaient des vestiges de maisons longues cries connues sous le nom de SHAAPUHTUWAAN. Il y a plus de trente ans, un feu a ravagé la totalité de la crête qui, depuis, n'a été que partiellement reboisée par une colonie de jeunes peupliers faux-trembles. Au sol, la couverture végétale est mince et permet par conséquent de distinguer nettement le contour des habitations. Le site, auquel on a par la suite attribué le code Borden FeGp-1 et le nom d'«Askwaapsuaanuuts», par analogie à la région environnante, s'est révélé assez vaste. On y a trouvé plusieurs bourrelets de tentes associés à des artefacts suggérant une occupation remontant au 18^e siècle (Denton 1990). L'été 1988 a été consacré à dresser une carte détaillée du site et à fouiller un échantillon de six structures (Denton et Larouche 1990).

Les vestiges fauniques recueillis sur le site contenaient une proportion relativement élevée

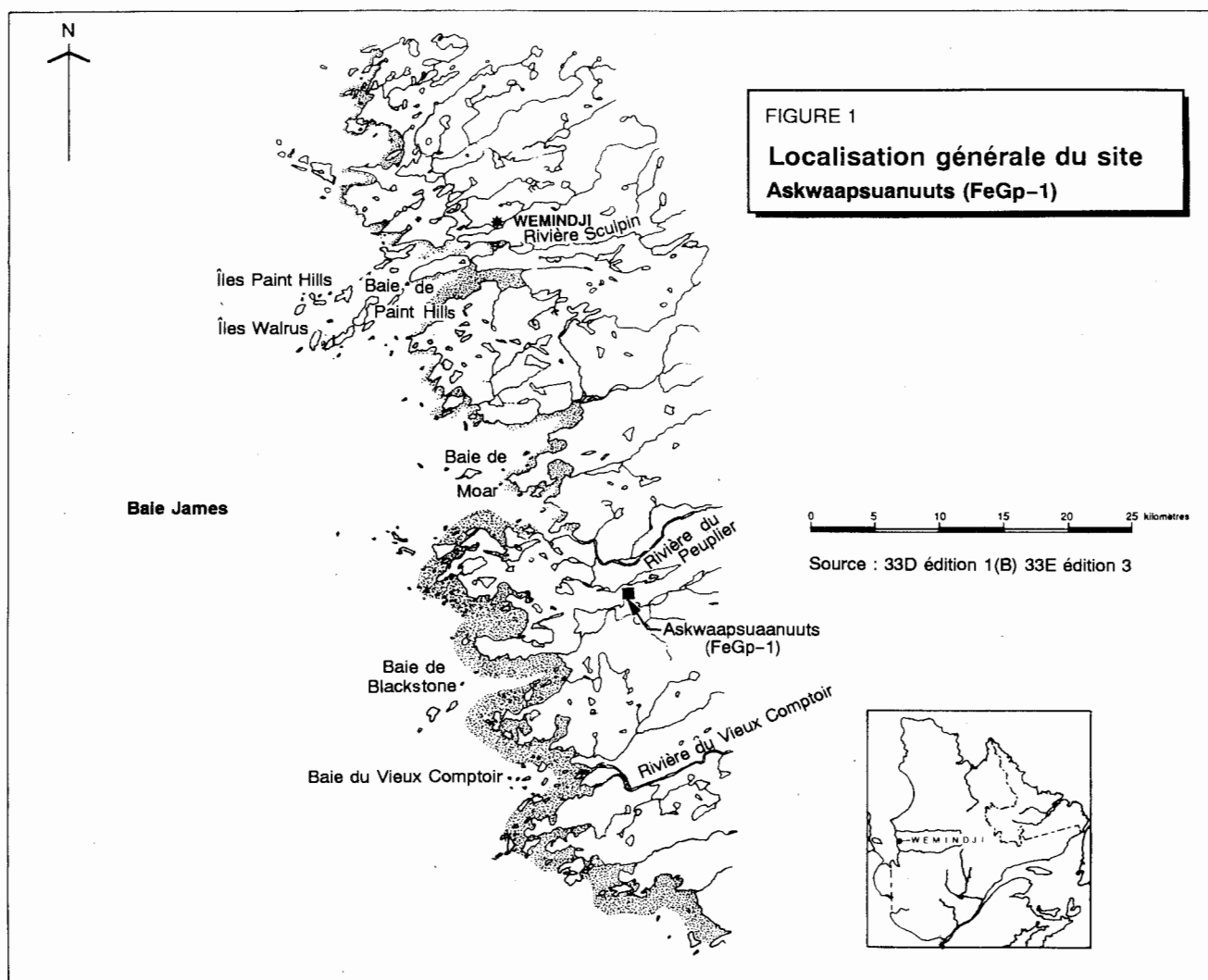


Figure 1. Localisation générale du site Askwaapsuanuuts (FeGp-1).

d'ossements d'oies - ou d'oies et de cygnes, ce qui a conduit à penser que le site ait pu essentiellement représenter un «campement de chasse à l'oie», qui aurait été utilisé dans le contexte de l'approvisionnement destiné au poste de traite d'Eastmain, situé à environ 55 km au sud (Denton et Larouche 1990). J'explore ici cette hypothèse par le biais d'un examen des données archéologiques recueillies à Askwaapsuanuuts et des données pertinentes qui nous sont connues par l'histoire orale et l'ethnohistoire.

CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

Le site d'Askwaapsuanuuts se trouve à environ dix km à l'intérieur des terres, au sommet d'une crête (Figure 2) qui constitue le prolongement d'un promontoire séparant la Baie de Blackstone de la Baie de Moar, et qui marque la ligne de faite entre ces deux baies. Au nord du site, une chaîne de petits lacs (dont le Lac Kaatsibeykaau) se déverse dans la Rivière du peuplier qui, à son tour, se jette dans la portion méridionale de la Baie de Moar. Immédiatement au sud de cette crête, une

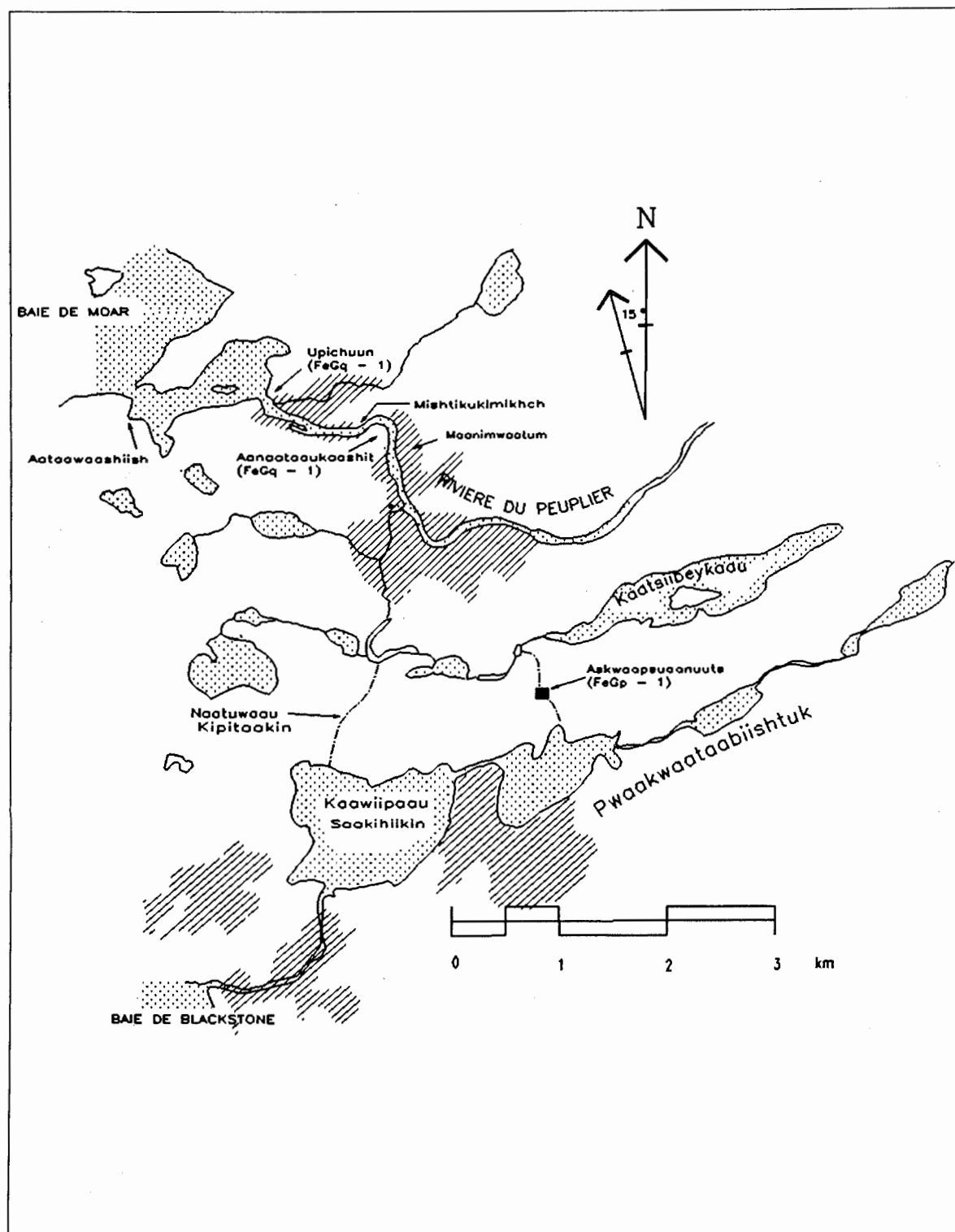


Figure 2. Situation d'Askwaapsuaanuuts (FeGp-1). En hachuré: zones humides récemment émergées

autre chaîne de lacs (parmi lesquels figure le Lac Blackstone) se déverse dans la Baie de Blackstone. Un sentier de portage contemporain franchit la ligne de faite entre ces deux chaînes de lacs. Le site se trouve à mi-chemin environ de ce sentier, sur le versant de la crête drainé par la Rivière du peuplier, à une altitude variant entre 19 mètres et 26 mètres au-dessus du niveau d'eau estival des lacs qui font partie de la chaîne située au nord. Une autre crête, orientée selon un axe nord-sud, marque la limite ouest du site. D'origine glaciaire, elle a été remaniée de manière importante par la mer de Tyrell. Une série d'anciennes lignes de rivages en galets arrondis, séparées par de larges bandes sablonneuses, s'échelonnent sur son versant occidental. C'est à l'intérieur de ces bandes sablonneuses que se situent la plupart des structures associées au site.

Bien qu'il soit maintenant difficile d'accéder à Askwaapsuaanuuts par eau, la situation était différente autrefois. Des photographies aériennes révèlent la présence de terres récemment émergées en bordure du cours inférieur de la Rivière du peuplier et dans les terres qui s'étendent au sud de la crête près du Lac Blackstone (Figure 2). Au milieu du 18^e siècle, le niveau de la mer aurait été supérieur d'environ 1,5 mètre à son niveau actuel (2) dans les régions avoisinantes, qui auraient probablement fait partie de vastes enclaves marécageuses directement reliées à la Baie James. La chaîne de petits lacs situés au nord du site, qui connaît encore un processus d'assèchement graduel résultant de la poursuite du relèvement isostanique, aurait transporté des quantités d'eau sensiblement plus importantes. La présence d'anciens méandres, à l'intérieur de cette chaîne, laisse penser que ces lacs ont autrefois pu constituer le chenal d'une rivière qui aurait vraisemblablement été un embranchement de la Rivière du peuplier.

La tradition orale crie indique qu'au début du 19^e siècle des «navires» d'assez grande taille empruntaient le cours inférieur de la Rivière du peuplier. Un de ceux-ci se serait égaré dans la région connue sous le nom de Maanimwaatim.

On dit aussi qu'à l'époque où les gens se servaient encore d'arcs et de flèches «la zone comprise entre la Baie de Blackstone et le Lac Blackstone était immergée». De manière générale, il est évident qu'il aurait été beaucoup plus facile de gagner le site par canot au 18^e siècle qu'il n'est possible de le faire aujourd'hui, et ce, aussi bien à partir de la Rivière du peuplier qu'à partir de la Baie de Blackstone. Il est possible que le portage franchissant la crête entre les deux bassins de drainage ait alors été le seul portage requis.

TRADITION ORALE RELATIVE AU SITE

L'occupation du territoire situé de part et d'autre de la ligne de faite entre la Baie de Blackstone et la Rivière du peuplier peut être retracée sur plusieurs générations à partir des familles chassant aujourd'hui dans ces régions. Un Ancien de Wemindji, associé au territoire situé sur le versant de la Baie de Blackstone, a mentionné ce qui suit:

Mon père n'a jamais vécu à cet endroit [à Askwaapsuaanuuts ou à proximité], mais son grand-père y a habité. Il n'y avait pratiquement pas d'arbres. Mon père connaissait des histoires au sujet de cet endroit que son grand-père, qui y avait vécu, lui avait racontées. Il s'agit du grand-père de mon père. À Kaawiipau Sakihikin [Lac Blackstone], à l'époque des arcs et des flèches, ils chassaient lorsque le temps était très calme et que les oiseaux volaient bas au-dessus de l'eau. Ce sont des histoires racontées par le grand-père de mon père. Le grand-père de mon père et [son père] ont chassé avec des arcs et des flèches dans cette région et ils ont vécu à cet endroit. Après avoir abattu les oies, ils allaient un peu plus loin. Les oies volaient très bas au-dessus de l'eau. Je tiens ces histoires de mon père qui les tenait de son grand-père.

Au printemps, ils vivaient à Pwaakwaataabiishtuk [une chaîne de lacs et de cours d'eaux située en amont du Lac Blackstone] sur une pointe étroite, et ils chassaient en remontant le cours de la

petite rivière qui se trouve juste en amont d'ici. Ils s'efforçaient toujours de demeurer à cet endroit parce que c'était un endroit favorable pour la chasse à l'oie. C'était le seul lieu où ils pouvaient s'installer, parce qu'il n'y avait pratiquement pas d'arbres. Je me souviens avoir habité là. Les gens peuvent habiter à cet endroit maintenant - on y trouve beaucoup d'arbres.

Askwaapsuaanuuts signifie «là où l'on attend les cygnes» (dérivé de «waapisu», cygne siffleur [ou cygne de toundra, CYGNUS COLUMBIANUS]). D'après la tradition locale, l'endroit était utilisé pour la chasse au cygne au moment des migrations annuelles. La même personne a ajouté ce qui suit:

Cet emplacement a été nommé ainsi parce que c'était un endroit où ils se plaçaient pour attendre le passage des cygnes. Quelquefois, ils allaient chasser juste en aval de l'embouchure de Kaatsibeykaau. Les cygnes se trouvaient plus à l'intérieur des terres, près de l'endroit où il y a une île dans Kaatsibeykaau. Il fabriquaient des caches en saule qu'ils plaçaient près du cours d'eau, immédiatement au nord du site.

Cette personne a aussi souligné que d'autres ressources alimentaires étaient abondantes dans la région d'Askwaapsuaanuuts. Il était en particulier possible, à partir de la crête, de chasser l'oie et d'autres espèces animales, et d'aller pêcher soit du côté de la Rivière du peuplier, soit du côté de la Baie de Blackstone. Comme l'ont fait remarquer d'autres anciens, la chaîne des lacs associées à Kaatsibeykaau, et plus particulièrement le lac situé à l'extrémité nord de Naatuwaau Kipitakin, étaient autrefois (comme ils continuent de l'être dans une certaine mesure) extrêmement riches en meunier au printemps. Kaatsibeykaau même constitue encore un emplacement de choix pour la prise de corégone à l'automne, après la saison de la chasse à l'oie.

Selon un autre ancien de Wemindji associé au versant de la crête correspondant à la Rivière du peuplier, Askwaapsuaanuuts aurait été un

endroit utilisé par les Cris comme «cachette» à une époque où des «Naatuwaau» venus du sud effectuaient des raids en territoire cri. Le site se trouve un peu à l'est de l'extrémité nord d'un portage nommé Naatuwaau Kipitakin qui, d'après la légende, aurait été le théâtre d'un affrontement entre des Cris de cette région et une bande d'intrus, habituellement assimilés à des Iroquois. D'après cette personne, le site aurait été occupé au printemps.

Ces deux Anciens ont mentionné qu'un homme du nom Mistikush aurait pu habiter cet endroit. Mistikush est réputé, dans la tradition orale de Wemindji, pour son pouvoir et son habileté exceptionnelle à la chasse. On l'associe généralement à la région de la Baie de Moar et de la Rivière du peuplier. L'Ancien associé à la Baie de Blackstone retrace sa lignée paternelle sur cinq générations jusqu'à Mistikush. Comme nous le verrons plus loin, le nom de Mistikush (Mistigoosh, Misticoosh) est fréquemment mentionné dans les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle.

Une autre question posée dans le cadre des entrevues relatives au site visait à savoir si les gens qui avaient vécu là avaient participé à la chasse aux oies pratiquée au profit de la Compagnie. Cette question n'a pas obtenu de réponse directe. Elle a plutôt permis de recueillir des indications sur les sites de la région de Maatuskaau ayant joué un rôle certain, au 19^e siècle, dans la chasse aux oies.

ETHNOHISTOIRE

«Le campement de chasse aux oies nordique».

Pendant la majeure partie du 18^e siècle et jusqu'à une date avancée du 19^e siècle, Eastmain a été au cœur du commerce des fourrures mené sur les rives orientales de la Baie James et de la Baie d'Hudson. L'occupation du poste de la CBH à Eastmain se déroulait selon un rite qui incluait l'arrivée du personnel affecté au poste sur un navire en provenance du fort Albany - situé sur la rive ouest de la Baie James - à temps pour la chasse à l'oie automnale, et leur départ après

que les Indiens de l'intérieur et du nord soient venus troquer leurs fourrures en début d'été. Ce modèle s'est appliqué jusqu'en 1770, année où le poste a commencé à demeurer ouvert à l'année. En 1837 le poste d'Eastmain a été abandonné au profit de Fort Rupert (Rupert House) au sud (initialement réouvert en 1776 pour approvisionner Eastmain en oies), et de Fort Georges au nord.

Les commerçants ont commencé très tôt à effectuer une distinction entre les Indiens de la côte et ceux de l'intérieur. Certains des Indiens de la côte, en particulier ceux qui demeuraient à proximité relative du poste, entretenaient une relation particulière avec les commerçants. Connus sous le nom de «les habitués» (homeguard), ces chasseurs côtiers fournissaient une grande partie du poisson et du gibier consommés par les commerçants et accomplissaient pour eux diverses tâches. Chaque printemps et chaque automne, un groupe de gens de la côte, incluant les chasseurs faisant partie des habitués, étaient enrôlés pour aller chasser l'oie pour le poste. Les chasseurs recevaient des munitions pour la chasse et des présents de tabac et de brandy que le «capitaine», dont le rôle consistait à organiser la chasse, était chargé de distribuer. En paiement, la Compagnie donnait aux chasseurs différents biens de traite et leur accordait, pour l'hiver suivant, un crédit dont la valeur était proportionnelle à leur succès à la chasse (Francis et Morantz 1983: 85).

Les habitués prenaient part à l'approvisionnement du poste au printemps et à l'automne, et se rendaient aussi au poste à plusieurs reprises durant l'hiver; ceux de l'intérieur ne s'y rendaient qu'en juin, après la disparition des glaces, et n'y demeuraient en général que le temps nécessaire pour conclure leurs échanges avant de regagner l'intérieur des terres. En 1738, les chasseurs habitués d'Eastmain étaient au nombre de 19, alors que les Indiens de l'intérieur venus commercer se chiffraient à 35. En 1789, le nombre de «chasseurs d'oies» se montait à 30 pour Eastmain et Rupert House; au même moment, on dénombrait 158 Indiens de l'intérieur venant commercer au poste (Morantz 1983:39).

Comme aujourd'hui, la chasse à l'oie était plus importante au printemps qu'à l'automne (3). Les chasseurs arrivaient au poste à la fin avril pour y attendre le passage des oies. En temps normal, le capitaine des habitués et sa famille y arrivaient avant les autres. Au passage des premières oies, les chasseurs et leurs familles entamaient leurs préparatifs et, avant le départ du poste, le capitaine distribuait entre les chasseurs, pour fêter le début de la chasse, le brandy et le tabac fournis par la Compagnie (Morantz 1983: 40). Durant les toutes premières années de la chasse, au 18^e siècle, un ou deux employés de la Compagnie accompagnaient les Indiens jusqu'au «campement de chasse aux oies» pour distribuer, selon les besoins, poudre et plombs. Plus tard, les munitions furent distribuées au poste, et s'il devenait nécessaire, durant la chasse, de se procurer des munitions supplémentaires, des chasseurs ou des membres de leurs familles se rendaient au poste avec des oies et en repartaient avec les munitions requises (Francis et Morantz 1983: 84). Le retour des chasseurs s'effectuait durant la première ou la deuxième semaine de juin.

La chasse automnale employait un nombre plus restreint de chasseurs et ne comportait pas un rituel aussi complexe. Il est probable que les chasseurs qui y prenaient part étaient ceux dont le territoire se trouvait le plus près du poste. Étant donné que le poste d'Eastmain était abandonné chaque été (jusqu'à ce qu'il commence à demeurer occupé en permanence, à compter de 1770), les commerçants trouvaient à leur retour du fort Albany, en septembre, les chasseurs et leurs familles qui les attendaient au poste. La chasse durait jusqu'à la fin septembre ou début octobre. Pour illustrer la différence d'échelle entre la chasse automnale et la chasse printanière, citons Mitchell, qui indique qu'en 1743-1744, 10 chasseur ont pris part à la chasse à l'automne comparativement à 20 au printemps (Morantz 1983: 40-41).

Pendant la plus grande partie du 18^e siècle, la principale cible géographique de la chasse à l'oie effectuée pour le poste d'Eastmain semble avoir été la région de la Baie de Rupert vers

laquelle, chaque année, un bateau était envoyé pour ramasser le produit de la chasse, et dont le rôle comme point de cueillette des oies est devenu encore plus important à partir du moment où un avant-poste a été établi à Fort Rupert.

Dans les registres du poste, la première mention de «chasseurs d'oie nordiques» apparaît en 1772, et indique que «tous les chasseurs d'oie nordiques sont venus» (B.59/a/68: 11 juin (4)). On trouve des mentions antérieures d'Indiens «nordiques» apportant des oies et se procurant en échange de la poudre et des plombs (par exemple en septembre 1771 (B.59/a/41)); la mention suivante, en 1785, indique que des Indiens «nordiques» et des Indiens «de la hauteur des terres» ne vivant pas à trop grande distance du poste participaient à la chasse à l'oie avec les habitués:

Notre chasse a vraiment été très mauvaise, bien que 15 chasseurs (appartenant à ceux que nous appelons les Indiens de la hauteur des terres et les Indiens nordiques) aient accompagné les habitués (b.59/b/4, 17 juin).

Fin avril 1799, il est mentionné que Mistikush est venu au poste chercher des provisions en vue de la chasse à l'oie (b.59/a/75, 25 avril) puis, en octobre 1814, que Mistikush est à la tête du «campement de chasse aux oies nordiques» de la Compagnie (Morantz 1983: 67). Un passage distinct fait aussi référence à un «campement de chasse nordique» (situé à la Baie de Moar, à environ 50 milles d'ici) (B59/a/92, 17 octobre 1894). Tout comme les capitaines de traite encourageaient les Indiens à piéger les animaux à fourrure et à joindre les rangs de leur «équipe», les capitaines des habitués jouaient un rôle important dans la mobilisation des chasseurs en vue de la chasse. La première mention de l'existence d'un tel capitaine dans la partie orientale de la Baie de James vient des registres du poste d'Albany, et date de 1703. On en retrouve mention dans les registres du poste d'Eastmain dès 1737, la première année où un registre fut tenu (Morantz 1983: 39-40).

Pendant toute la période où le système des capitaines de traite des habitués dura, il n'y eut que trois capitaines importants. Le premier se nommait Musta-pa-coss. Bien qu'appartenant aux habitués, il joua un rôle important dans l'expansion de la traite auprès des Indiens nordiques (parmi lesquels il hiverna en 1740-1741), agissant envers eux - et envers les Indiens de l'intérieur - comme une «sorte d'hôte» à leur venue au poste (Morantz 1983: 42).

Musta-pa-coss assumait également un rôle dans la défense du poste en avertissant Fort Albany d'une attaque française possible en 1749. À sa mort, en 1750, son fils Shenams le remplaça à titre de capitaine de la chasse cependant qu'un autre de ses fils, Cobbage, envoyé à Fort Richmond, était nommé capitaine des «Indiens de la Grande rivière». Après la mort de Shenams, en 1753, une mention désigne Cobbage comme «notre Capitaine du Sud» puis, en 1754, comme capitaine des habitués (Morantz 1983: 43).

Demeuré capitaine jusqu'à sa mort en 1785, Cobbage joua un rôle important non seulement en raison de ses responsabilités dans le cadre de la chasse aux oies, mais également en raison de l'aide qu'il apporta à la CBH pour inciter les Indiens du nord à prendre part à la traite. Comme son père, il avertit les commerçants des menaces possibles à la sécurité du poste. En 1759, il les avisa de l'attaque imminente de «mauvais» Indiens de l'intérieur qui avaient conquis un poste français et comptaient attaquer Eastmain au printemps (Morantz 1983: 41).

Le dernier des grands capitaines à la tête de la chasse aux oies fut Mistikush. Son nom apparaît pour la première fois dans les registres d'Eastmain en 1799, année où il se présente au poste en compagnie de sa «tribu» ou «groupe». Il est nommé capitaine en 1804, après que la Compagnie du Nord-Ouest ait ouvert un poste à l'embouchure de la Grande Rivière en 1803, pour tenter de s'assurer la fidélité des Indiens du nord sur lesquels il est dit qu'il exerçait une grande influence (Morantz 1983: 41,67). Comme nous l'avons

mentionné plus tôt, les registres le citent en 1814 comme responsable du campement nordique de chasse à l'oie de la Compagnie, situé à la Baie de Moar. Mistikush se présentait habituellement au poste en compagnie d'un groupe assez nombreux comprenant presque toujours deux de ses fils et quelquefois un gendre, Metacappo, présenté lui aussi comme un «homme important». Il est dit que Mistikush et Metacappo «contrôlaient» à eux deux 11 hommes, dont quatre étaient des fils ou des gendres de Mistikush (Morantz 1983: 67). Après sa mort, en 1838, on parle de lui comme du «Patriarche de l'Est» (5), une autre indication de l'influence qu'on lui attribuait. Il n'est pas évident que Mistikush ait été originaire de régions situées plus au nord (ou plus à l'est). L'influence qu'il exerçait sur les Indiens du nord ne fait cependant aucun doute, non plus que le fait que dès la deuxième ou la troisième décennie du 19^e siècle, il était associé à la région de la Baie de Moar et aux territoires de chasse «de l'intérieur, au sud de La Grande Rivière» (B.59/e/13:5, cité par Morantz 1983: 68)

Il convient de souligner un autre fait important concernant Mistikush et son équipe de chasseurs d'oie nordiques: ils n'entretenaient pas avec la Compagnie des relations aussi étroites que les autres Indiens de la côte. Et donc, bien que chasseurs d'oies, ils ne faisaient pas partie des habitués (6). Morantz note ce qui suit:

Misticoosh et ceux sur lesquels il exerçait une influence étaient des gens de la côte au sens restreint du terme [...] c'est-à-dire qu'ils ne travaillaient pas pour la Compagnie de la Baie d'Hudson comme coupeurs de foin, fournisseurs de poisson, etc. Ils étaient chasseurs d'oies, exclusivement—en plus de faire la traite de leurs fourrures avec la Compagnie. Il ne vivaient pas à proximité du poste d'Eastmain, quoiqu'ils n'en aient pas été si éloignés qu'ils n'aient pu y venir plus souvent qu'ils ne le faisaient. Il ne se présentaient que rarement au poste pendant l'hiver (1983: 62).

Certains éléments de l'organisation de la chasse aux oies dans la région de Maatuskaau, au 19^e siècle, nous sont connus par les éléments de tradition orale recueillis dans le cadre de ce projet. Les oies étaient chassées et capturées tant du côté du Lac Blackstone que de celui de la Rivière du peuplier, de part et d'autre de la ligne de faite. Les oies chassées sur le versant du Lac Blackstone étaient acheminées par le portage de Naatuwaau, à l'extrémité nord duquel elles étaient salées et mises en baril. Il semblerait que les oies en provenance du versant de la Rivière du peuplier aient été accumulées et salées à Aanaataaukaashit et que les barils provenant de ces deux endroits aient ensuite été chargés sur d'autres «bateaux» jusqu'à Fort George (7).

DESCRIPTION DU SITE

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, la visibilité remarquable des structures d'habitation en surface vient de ce que cette partie de la crête a été ravagée par un incendie. Quoique celui-ci remonte à plusieurs décennies, la couverture végétale demeure très clairsemée à cet endroit. À l'exception de quelques bosquets d'épinettes et de pins gris, la presque totalité du site est soit complètement dénudée d'arbres, soit peuplée par de jeunes jeunes peupliers faux trembles. Au sol, la végétation consiste en un tapis clairsemé de plantes éricacées et en une couche fine et irrégulière de lichen de type cladonie.

Des bourrelets de terre indiquent la présence des structures d'habitation. À l'intérieur des zones circonscrites par ces bourrelets, des foyers se présentent comme des monticules à la surface desquels on observe souvent de petites quantités de roches éclatées par le feu ou d'ossements calcinés. Entre le périmètre des habitations et les foyers, des zones en relief marquent l'emplacement des entrées. Contrairement au plancher adjacent, le sol n'a pas été creusé à ces endroits, formant presque des «rampes surélevées» conduisant aux foyers.

Les travaux de reconnaissances menés en 1987 et en 1988 (Figure 3) ont permis de

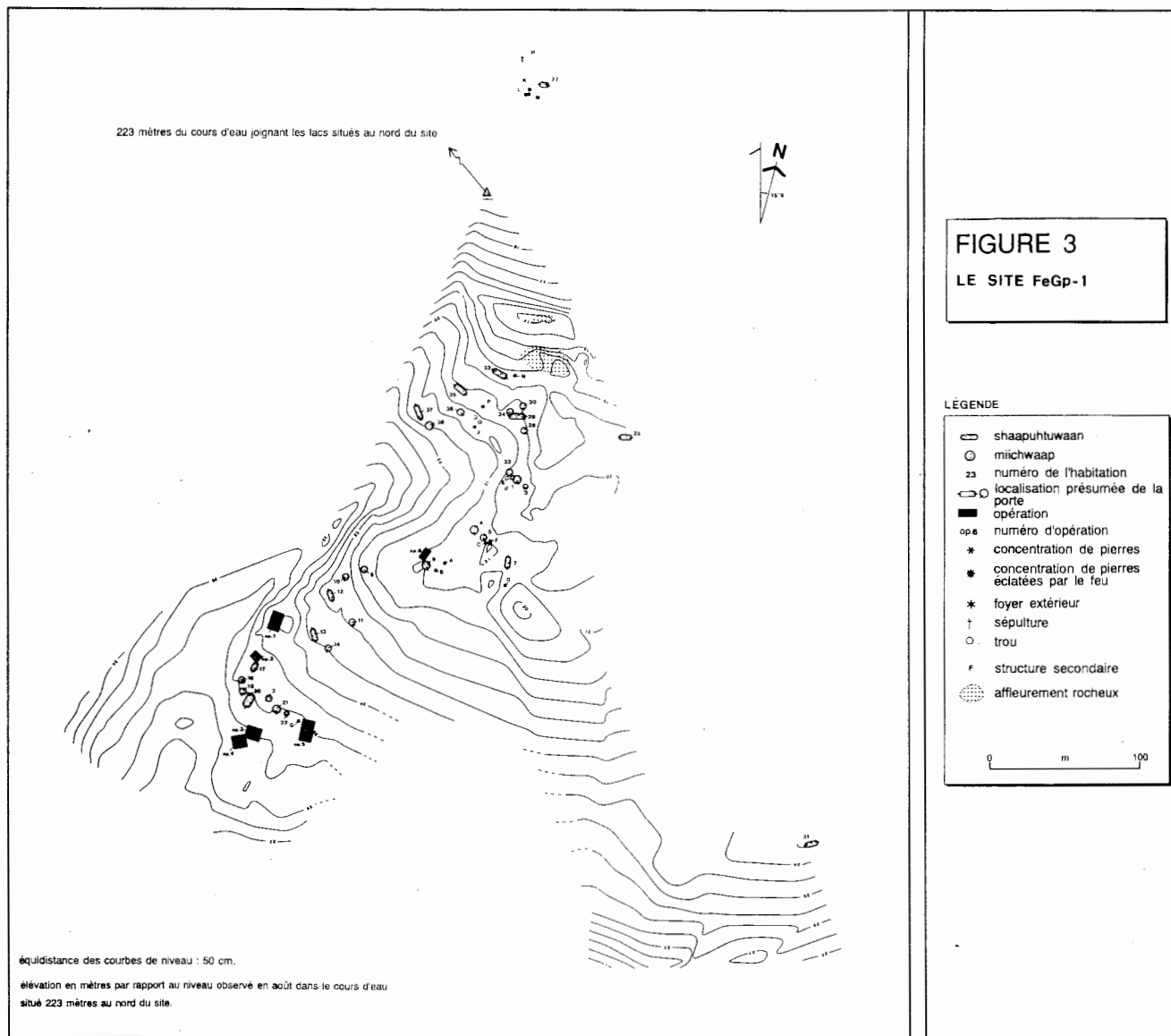


Figure 3. Le site FeGp-1.

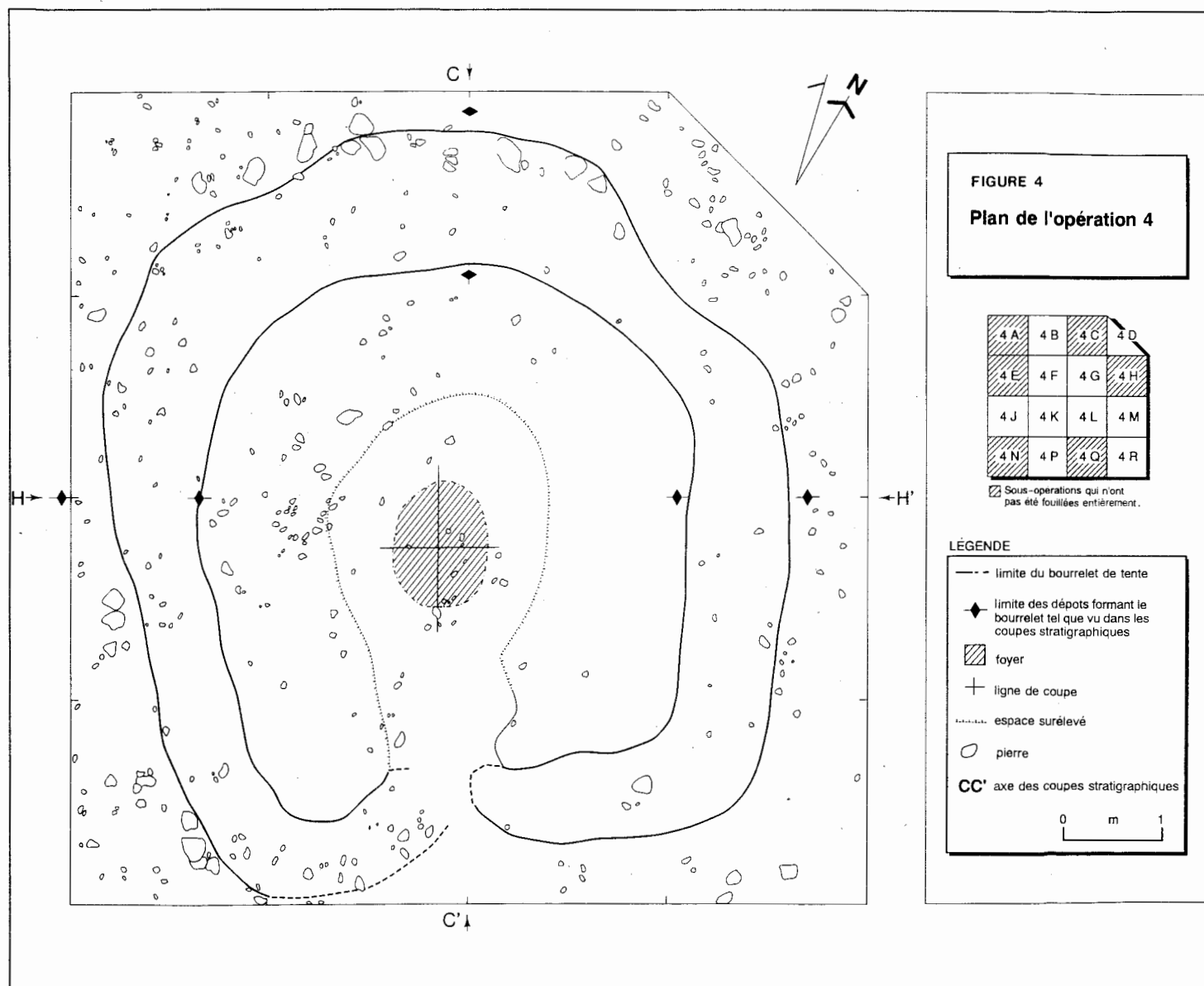


Figure 4. Plan de l'opération 4.

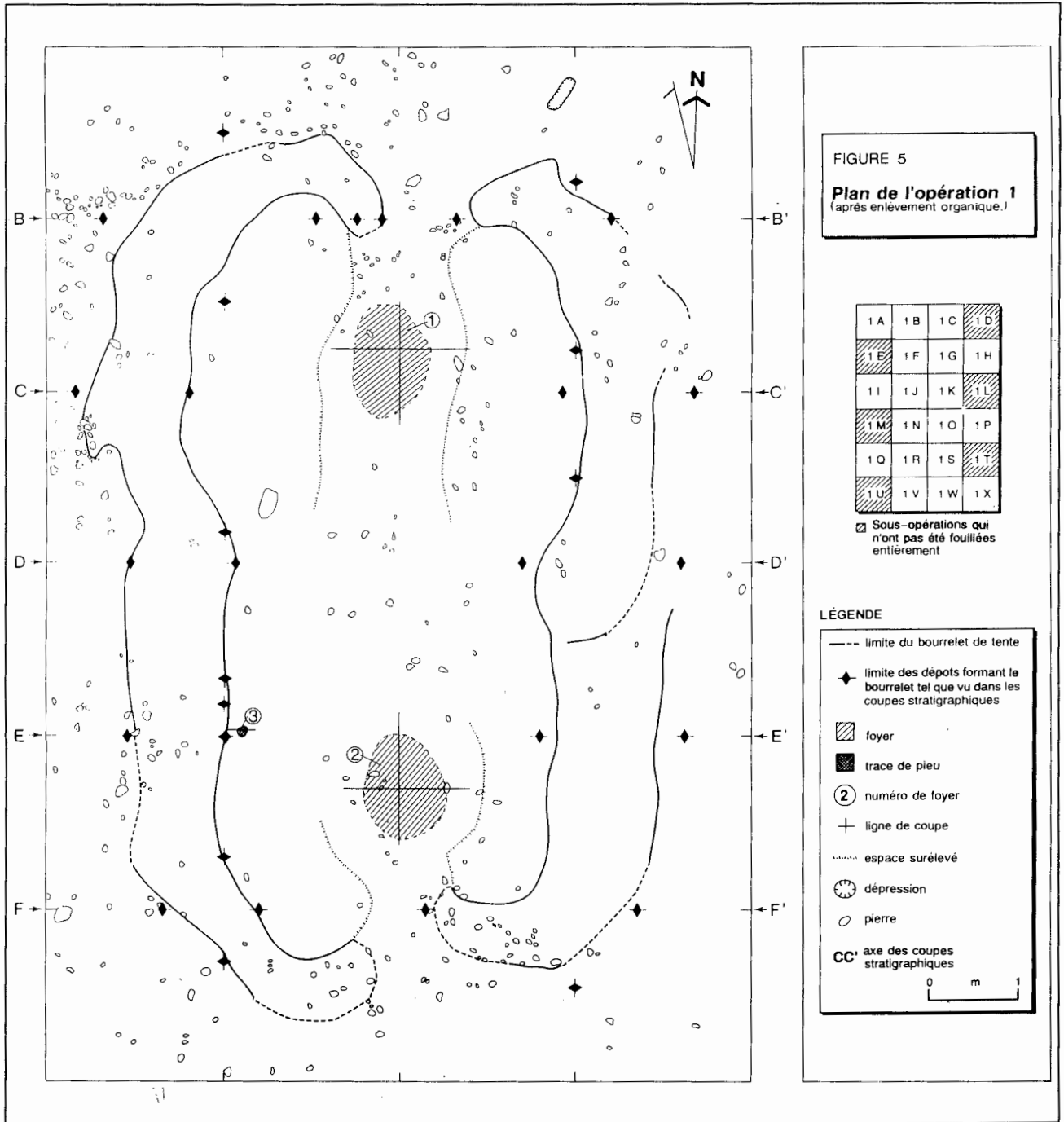


Figure 5. Plan de l'opération 1.

recenser un total de 38 habitations. Le site présente deux types d'habitations: des MIICHIWAAHP (ou tipis) aux contours plus ou moins circulaires, qui possèdent un seul foyer et une seule porte (N=22; Figure 4), et des SHAAPUHTUWAAN, habitations allongées dotées d'une porte à chaque extrémité et présentant deux foyers intérieurs ou plus (N=16; Figure 5). Les fouilles ont porté sur quatre SHAAPUHTUWAAN (habitations nos 8, 15, 24 et 25 [opérations 1, 3, 5 et 6]) et deux MIICHIWAAHP (habitations nos 16 et 26 [opérations 2 et 4]). Elles ont révélé que les bourrelets de tente sont formés des déblais de la terre prélevée à l'intérieur des habitations. Les planchers de celles-ci se situaient à un niveau plus bas que le terrain environnant, et étaient plats ou très légèrement concaves. Les entrées n'étaient pas creusées, ce qui leur confère l'aspect de rampes «surélevées». L'aspect bombé des foyers vient du fait que le sol n'a pas été creusé à leur emplacement et que les dépôts résultant du processus de combustion s'y sont accumulés.

Dans le cas des MIICHIWAAHP, on a observé que leur grand axe reliait généralement les côtés (longueur variant entre 3,4 et 6,1 m; moyenne de 4,97m; $s=0,73$), le plus court reliant l'avant à l'arrière (longueur de 2,7 à 6,2m; moyenne de 4,49m; $s=0,85$). Tous les MIICHIWAAHP semblent contenir un foyer, à l'exception de quelques-unes des structures les plus modestes qui pourraient constituer une catégorie fonctionnelle distincte (par ex. tente réservée au coucher d'un petit nombre de personnes, lieu d'entreposage, tente tremblante). Les MIICHIWAAHP sont en très grand en majorité orientés en direction du sud, et plus précisément du sud-est. L'habitation no 38, orientée en direction est-nord-est, est la seule à faire exception à la règle.

Les habitations allongées, ou SHAAPUHTUWAAN, varient en longueur de 6,3 à 12,4 m (moyenne de 9,11 m; $s=1,63$) et en largeur de 3,9 m à 6,2 m (moyenne de 4,96 m; $s=0,58$). Les foyers se situent en bordure du grand axe. La majorité de ces habitations présentent deux foyers (N=10 ou 62 p. 100). Parmi celles qui restent, au moins quatre (et

peut-être six) possèdent trois foyers. Tous les SHAAPUHTUWAAN à trois foyers (incluant ceux pour lesquels cette caractéristique est indiquée comme possible sont plus longs que ceux qui ne possèdent que deux foyers.

L'orientation des SHAAPUHTUWAAN est plus variable que celle des MIICHIWAAHP. Un peu moins de la moitié (N=7 ou 44 p. 100) sont orientés en direction approximativement nord-sud (à $\pm 22,5^\circ$ près). De ceux qui restent, la moitié sont orientés en direction est-ouest (N=4 ou 25 p. 100) et l'autre moitié en direction nord-ouest/sud-est (N=4 ou 25 p. 100). Il est révélateur qu'une seule habitation soit orientée en direction sud-ouest/nord-est. Dans le cas des MIICHIWAAHP, 89 p. 100 des entrées étaient orientées en direction sud-est à $\pm 22,5^\circ$ près, tandis que cette proportion est de 69 p. 100 dans le cas des SHAAPUHTUWAAN).

MATÉRIEL ARCHÉOLOGIQUE

La plupart des artefacts proviennent des six structures fouillées. L'assemblage recueilli comprend 1 492 objets. Les artefacts de pierre forment 74 p. 100 de ce total. Les témoins archéologiques en métal (15,2 p. 100), en verre (7,8 p. 100), en kaolin (2,5 p. 100) et en os ou en ivoire dentaire (0,5 p. 100) composent le reste de l'ensemble. On retrouve des proportions comparables de ces catégories d'artefacts dans chacune des opérations à l'exception de l'opération numéro 5, où les objets en pierre sont en proportion plus faible mais où les objets en métal et en verre sont proportionnellement plus nombreux que dans les autres opérations. Les deux MIICHIWAAHP contenaient un nombre plus restreint d'artefacts, dont la densité était aussi plus faible, par unité de fouille, que dans le cas des SHAAPUHTUWAAN.

Matériel lithique

L'assemblage lithique recueilli à Askwaapsuaanuuts est particulier. En comparaison des sites de la région de la Baie James datant de la période préhistorique et de la période de contact, il se caractérise par une

absence d'artéfacts à retouche bifaciale et d'éclats produits au moyen d'un processus de taille bifaciale. Bien que les pièces lithiques constituent la majorité de l'assemblage, la quantité totale de déchets de taille est très faible comparativement aux sites plus anciens. Quelques-uns des artéfacts, en particulier les pierres à fusil de fabrication locale et les pierres à briquets, traduisent une utilisation nouvelle des matériaux traditionnels.

La collection d'objets lithiques comprend, au total 1104 objets. Leur classification par matière première révèle que les pièces en chert et en quartzite grossiers dominent (23,2 p. 100), suivies par les pièces en quartz (21,8 p. 100) et en cherts fins (17,4 p. 100) et par d'autres pièces dont la matière première pourrait être soit un chert très fin, soit un silex européen (12,3 p. 100). Cette dernière catégorie regroupe un petit nombre d'objets qui sont très clairement en silex d'origine européenne (N=18), et une proportion plus élevée d'objets qui pourraient être ou bien en silex, ou bien en chert fin provenant de la région des basses terres de la Baie James (N=118).

Les cherts sont hétérogènes: on retrouve une gamme de couleurs parmi lesquelles figurent le beige marbré, le blond, le gris marbré, le noir et le blanc. Un chert marbré de couleur gris foncé présente des bandes de pierre plus friable d'origine sédimentaire. Plusieurs pièces portent du cortex, indiquant qu'une partie au moins du chert vient de galets. La plus grande partie sinon la totalité du quartz semble provenir de galets dont on observe la présence sur le site à l'emplacement des anciens rivages.

L'assemblage lithique se compose surtout de déchets de taille angulaire et d'éclats (représentant 75 p. 100 de l'échantillon), les premiers étant environ deux fois plus nombreux que les seconds. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'assemblage ne contient pas d'éclats résultant clairement d'un processus de taille ou de retouche bifaciale. La proportion élevée de déchets de taille angulaire, comparativement aux éclats, témoigne elle aussi de l'absence d'activités de réduction de biface sur le site. Quelques-unes des pièces

appartenant à la catégorie des déchets de taille/éclats résultent vraisemblablement de la fabrication d'outils comme des pierres à fusil ou à briquets; certaines pourraient témoigner de la fabrication d'éclats conçus pour couper ou pour gratter. Dans cette catégorie, quelques pièces pourraient témoigner d'autres activités, réalisées au moyen de galets de quartz (allumage du feu, par exemple).

Les éclats (N = 35 ou 3 p. 100) et les déchets de taille (N = 101 ou 9 p. 100) vraisemblablement utilisés ou retouchés représentent environ 12 p. 100 de l'assemblage lithique. Cette catégorie inclut de nombreux blocs angulaires aux arêtes écrasées et scarifiées. Il reste à déterminer si ces caractéristiques sont imputables à un processus de fabrication, à une utilisation, ou à une combinaison des deux.

La catégorie des pierres à fusil (N=41 ou 4 p. 100 de l'assemblage lithique) comprend des pièces d'origine européenne, des pièces «indigènes» ou d'origine locale (N=25), et deux objets décrits dans le catalogue comme des ébauches de pierres à fusil (Figure 7). Dans la catégorie des pierres à fusil d'origine européenne, certaines sont d'un type dit «sur éclat» (spall) qui est habituellement daté de la période 1650-1770. Les pièces classées dans la catégorie des «pierres à fusil locales» sont caractéristiques de l'assemblage d'Askwaapsuaanuuts. Leur coupe longitudinale présente généralement une forme triangulaire ou en losange. Les pièces portent des traces d'écrasement prononcé aux extrémités distales et, dans le cas des pièces triangulaires, sur les angles qui auraient été pris à serre. Certaines des pièces en forme de losange ressemblent fort à des pièces esquillées et semblent avoir été fabriquées à partir de galets ou de pierres taillées au moyen d'une technique bipolaire (Figure 7). Des pièces semblables présentant une encoche ou une concavité à leur extrémité distale ont été rangées dans la catégorie des pierres à briquet (N=12; Figure 6).

Les galets/cailloux présentant des retouches ou des traces d'utilisation (N=39 ou 3,5 p. 100) constituent une autre particularité de

l'assemblage. Il s'agit de petits galets de quartz (les plus gros ont la taille d'un poing) ou de cailloux (dont certains n'ont que deux cm environ de diamètre) présentant généralement des traces d'écrasement prononcé (souvent aux extrémités opposées). Ils ont pu servir de matériau de base aux fins de la fabrication d'éclats ou de pièces esquillées, et plus particulièrement de pierres à fusil ou de pierres à briquet destinées à l'allumage du feu. Les plus gros ont pu être utilisés comme percuteurs pour la taille de la pierre ou comme meules pour écraser des matières autres que lithiques (par exemple pour broyer des os en vue d'en extraire la moëlle et le gras).

L'assemblage contient aussi, en nombre très restreint, d'autres types d'artéfacts, notamment des grattoirs (n=3), un foret, et une poignée de pièces diverses figurant au catalogue comme «ébauches», «pièces bipolaires», «nucléus» et «coins», et une pièce inusitée de forme hémisphérique (Figure 8).

Enfin, on compte aussi un petit nombre d'artéfacts en pierre polie ou incisée, y compris une pièce trouée et un objet profondément incisé qui pourraient être des pendentifs (Figure 9).

Objets métalliques

Le site a livré 227 artéfacts en métal. Parmi les objets en fer identifiables figurent une hache à tranchant simple (Figure 10), une partie d'une deuxième hache à tranchant simple correspondant à la douille (probablement en forme d'amande), deux objets qui pourraient être des éléments de pièges (Figure 11: 7 et 8), une petite mèche (Figure 11: 1), des fragments de cerceaux provenant de barils (Figure 12: 1), d'autres fragments de cerceaux provenant de barils (Figure 12: 2 et 3) et plusieurs lames de couteaux (Figure 11: 5 et 6).

La collection d'objets en plomb comprend deux fragments de barres de plomb et 19 plombs (dont le diamètre varie de 2,5 mm environ à 4 mm), une petite balle de mousquet (diamètre: 8,8 mm) et plusieurs petites pièces représentant des rebuts.

Les objets en cuivre et en laiton comprennent 12 éléments de suspension coniques (Figure 13) fabriqués à partir de tôle de laiton et 14 objets, que nous avons appelés des «paillettes», et qui sont de petites lamelles en laiton percées d'un trou unique situé sur l'un des bords ou dans un des angles de la pièce. La forme de ces pièces peut être rectangulaire ou rectangulaire avec des angles arrondis, triangulaire ou trapézoïdale (Figure 9: 4-14). Les éléments de suspension coniques et les paillettes étaient probablement des éléments décoratifs fixés aux vêtements.

L'assemblage contient également un morceau de cuivre ou de laiton façonné en forme de couteau et un rivet en laiton (Figure 11: 3 et 4).

Les pièces en laiton se composent en majorité de morceaux amorphes («rebuts») ou linéaires («bandes») de tôle de laiton, vraisemblablement découpés dans des bouilloires de traite. Plusieurs de ces pièces présentent des traces de cisaillement et d'autres indices qui suggèrent qu'elles pourraient résulter de la fabrication, à partir de tôle de bouilloire, d'éléments de suspension coniques (par ex., le rebut à la forme tordue figurant à la Figure 14: 1) ou de paillettes.

Verre

La collection d'objets en verre comprend 66 tessons qui sont tous, à l'exception d'un seul, de couleur vert foncé. Environ un tiers de ces tessons proviennent d'un morceau de «bouteille de vin» cylindrique d'origine anglaise (Figure 15) au fini de catégorie 1 (Jones, 1986: 99), trouvée en surface à proximité d'un rond de tente.

Un petit nombre de tessons provenant de cette bouteille ont été taillés et portent de fines cicatrices témoignant de leur utilisation pour couper ou gratter. La collection comprend aussi deux ou trois petites pièces en verre qui pourraient être des éclats de réaffûtage. Bien que le verre ait été utilisé et taillé, cette pratique semble avoir été occasionnelle plutôt que systématique ou usuelle: plusieurs des bords des tessons, même dans les cas de tessons de grande dimension, ne portent aucune trace évidente

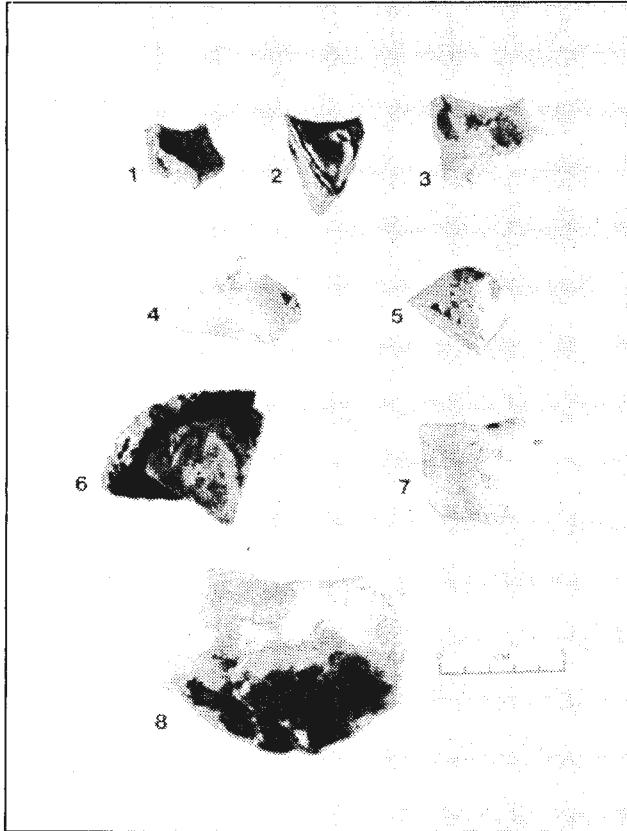


Figure 6. Briquets en pierre.

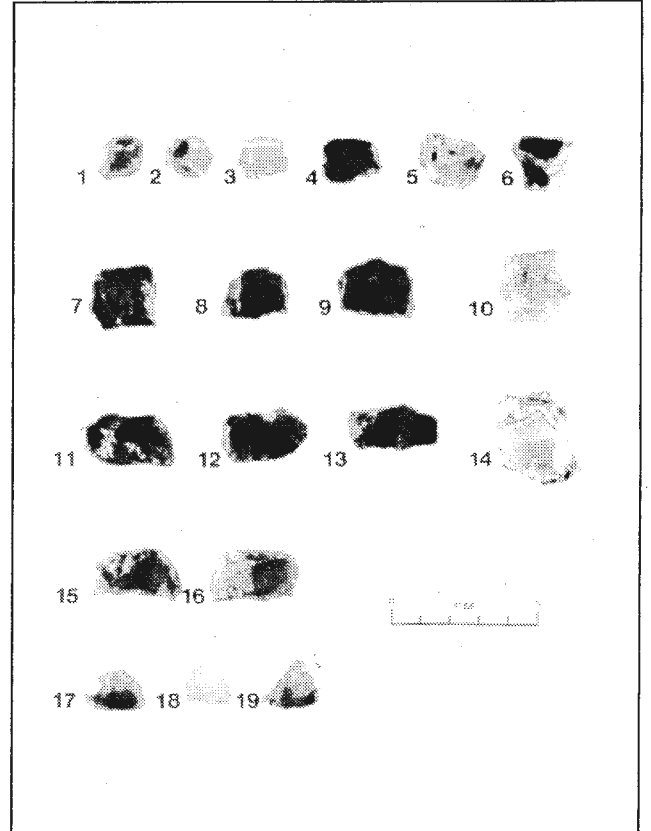


Figure 7. Pierres à fusils locales et européennes.

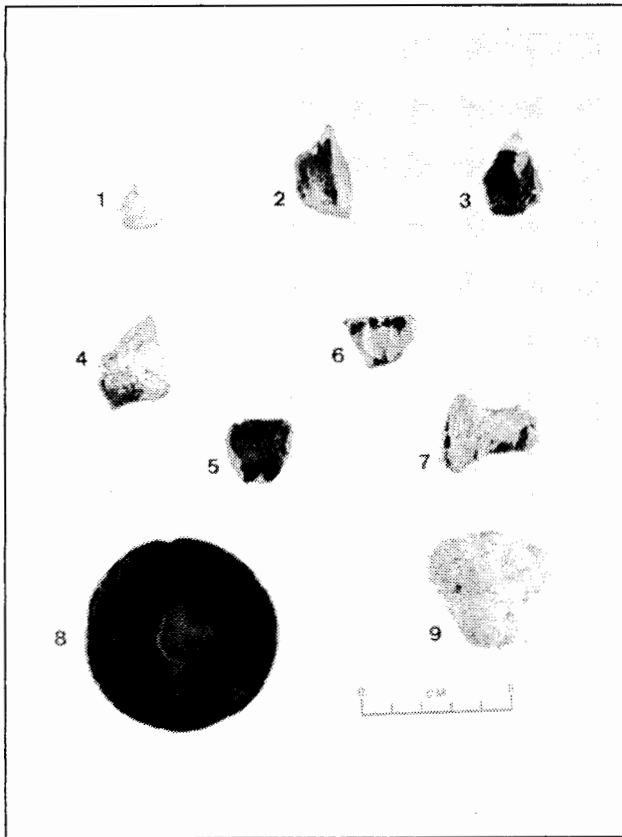


Figure 8. Divers objets lithiques.

- 1: poinçon?
- 2: perçoir?
- 3: fragment lithique avec des retouches et des traces d'utilisation.
- 4: possible briquet en pierre.
- 5: outil unifacial.
- 6: coin ?
- 7: briquet en pierre.
- 8: objet hémisphérique portant des traces d'utilisations.
- 9: grattoir.

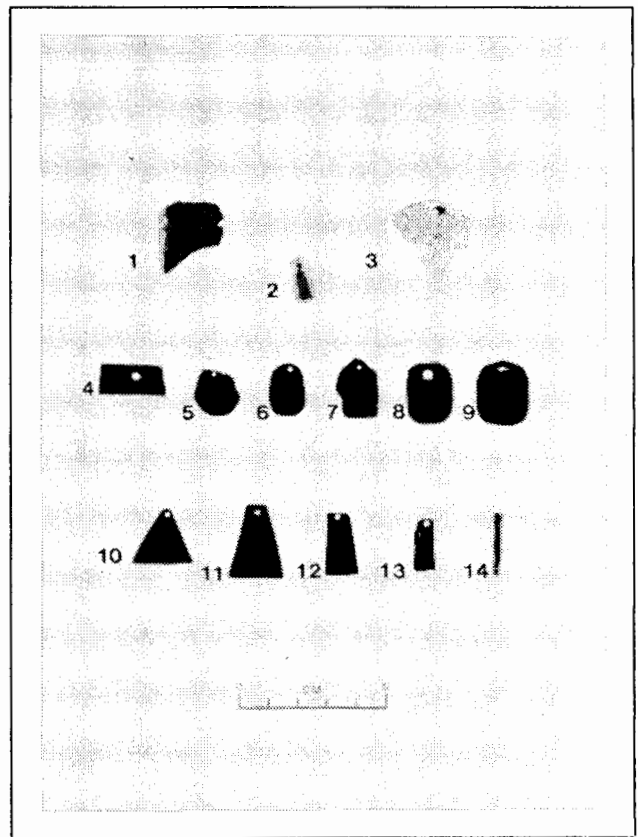


Figure 9. Pendeloques ou pendentifs.

- 1: fragment de schiste portant une incision.
- 2: fragment de dent d'ongulé portant un trou, facilitant la suspension.
- 3: pierre façonnée avec un trou facilitant la suspension.
- 4-14: pendentifs en laiton («Paillette»).

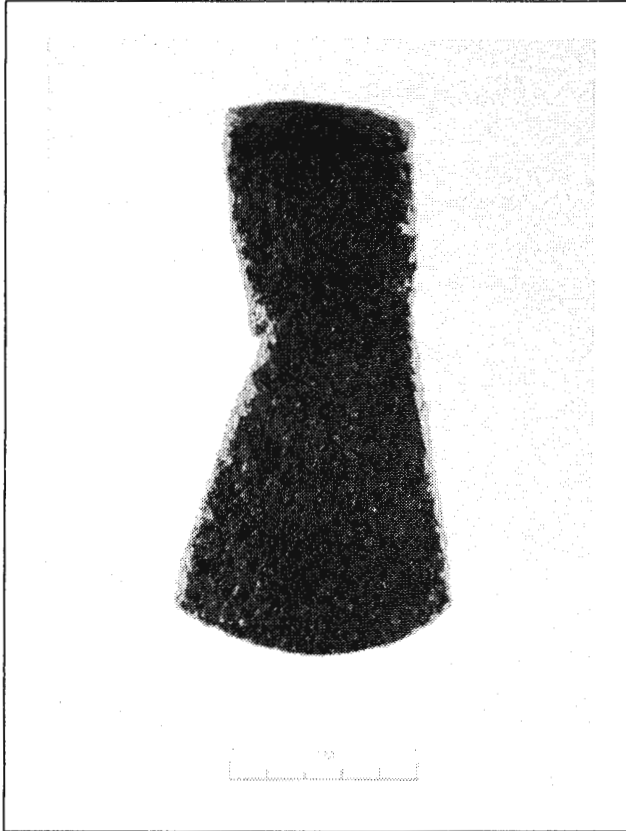


Figure 10. Hache de métal.

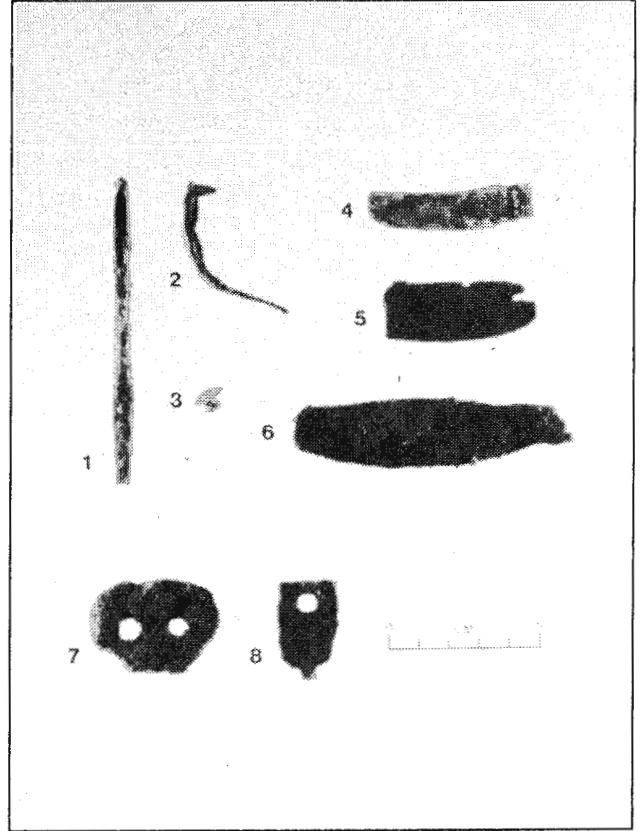


Figure 11. Artéfacts en fer ou en laiton.

- 1: Mèche.
- 2: Clou.
- 3: rivet ou agrafe.
- 4: lame de couteau.
- 5: fragment de lame de couteau.
- 6: lame de couteau.
- 7: probable fragment de piège.
- 8: pièce de piège.

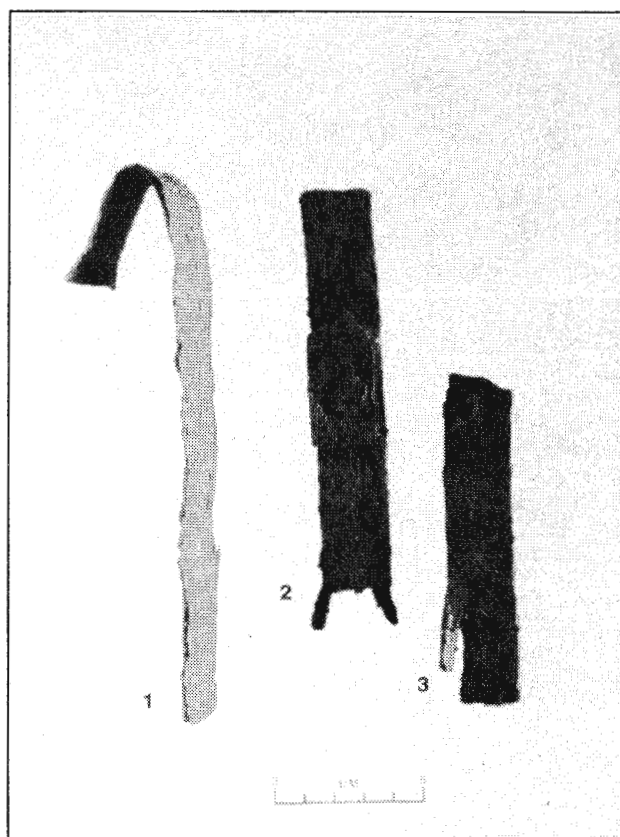


Figure 12. Fragment de cerceaux de barils.

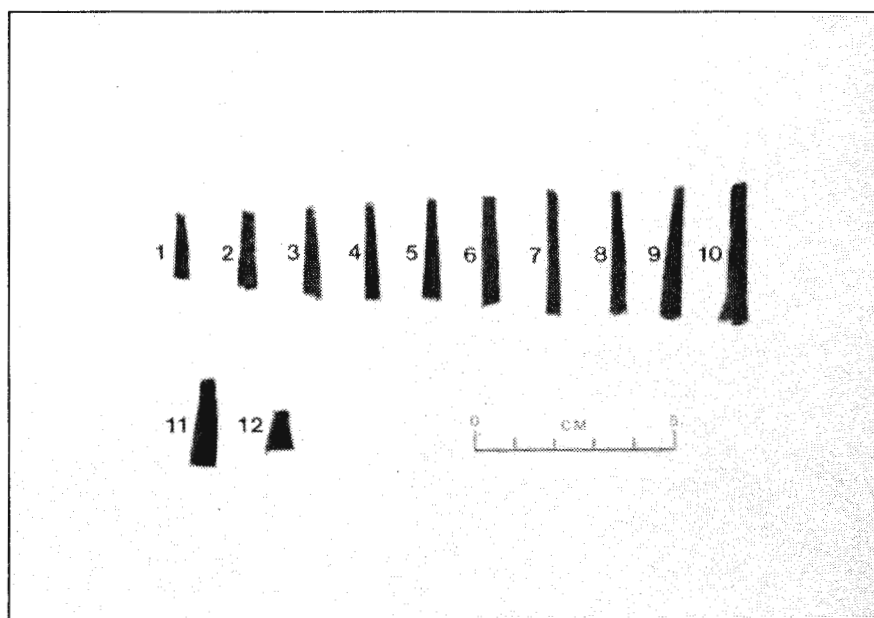


Figure 13. Éléments de suspension conique en métal.

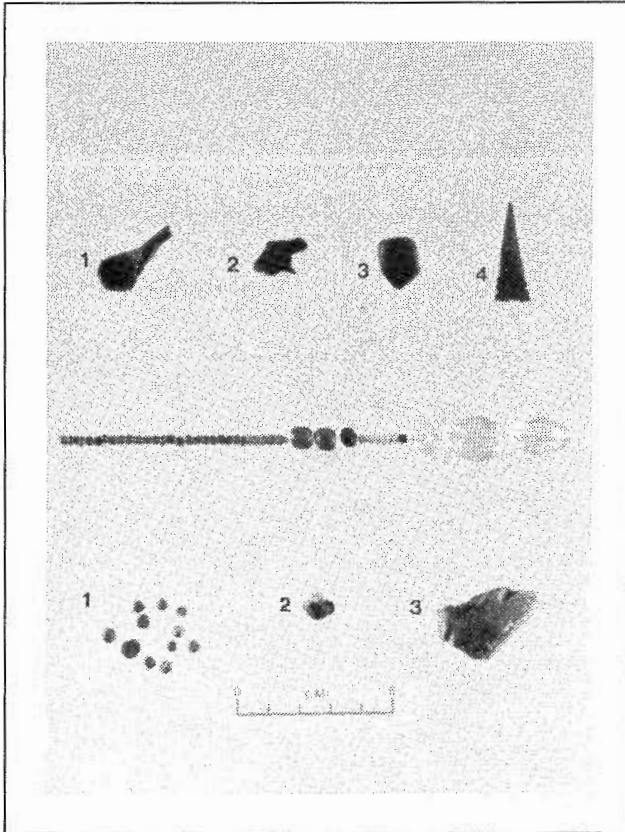


Figure 14. Objets divers.

- 1: retaille de laiton (résidu de fabrication d'éléments coniques de suspension).
- 2: fragment façonné de laiton.
- 3: fragment de laiton replié.
- 4: objet énigmatique en laiton.
- Perles de verre (centre).
- 1: plomb de chasse,
- 2: Balle de mousquet, portant des traces de moulage.
- 3: fragment de plomb.

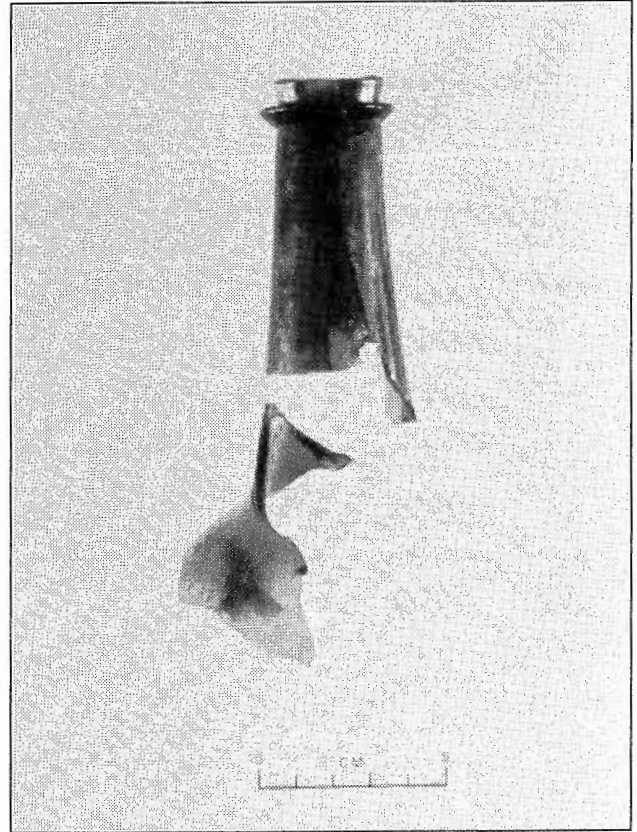


Figure 15. Bouteille.

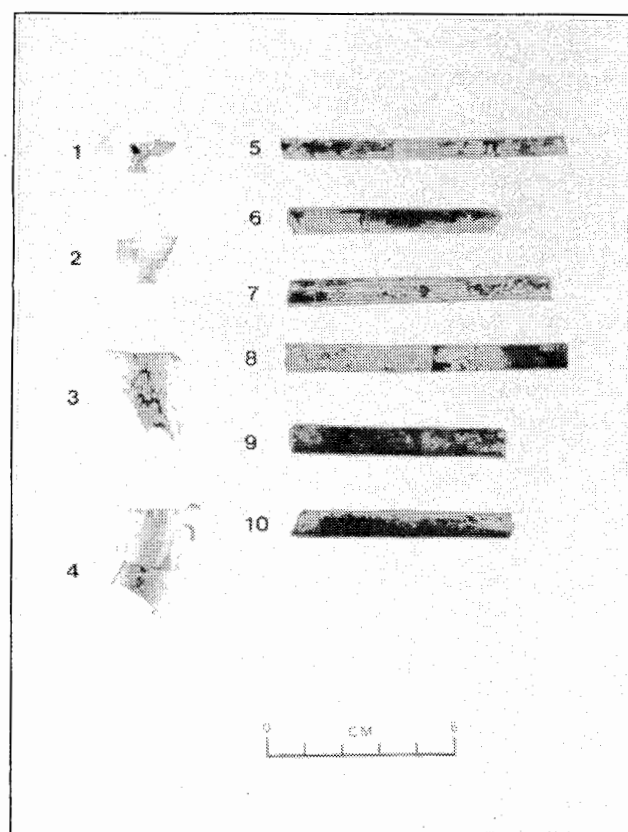


Figure 16. Fragment de pipe historique en argile (kaolin).

d'utilisation.

Les pièces en verre comprennent également 45 perles (Figure 14) parmi lesquelles figurent divers types de perles étirées à couche unique (type IIA, N = 41), la plupart de couleur bleu marin et gris perle, et quatre perles d'un type particulier. Trois sont des perles transparentes de forme pentagonale (une de type WIIc3, et deux de type WIIc2), et la dernière est une perle ronde à couches multiples (extérieur rouge, intérieur vert pomme) (IVa6).

Autres pièces

D'autres pièces recueillies incluent des fragments de pipes en kaolin (N=38) (Figure 16). Les trous de fumée des tuyaux de pipe mesurables ont une dimension variant de 4/16" à 6/64". Une marque de fabricant («W» et

«I» ou «T») apparaît sur un fragment de talon (Figure 16: 1) et un fourneau porte sur la partie avant une impression roulettée encerclant une couronne et une croix (Figure 16: 3).

Enfin, l'assemblage comprend un petit nombre de pièces en os incisé (N=6) et une partie de l'émail d'une dent d'ongulé, limée et polie pour en faire un petit pendentif (Figure 9: 2).

Analyse faunique

La plupart des foyers, et plus particulièrement ceux des SHAAPUHTUWAAN, contenaient de grandes quantités d'ossements, pour la plupart calcinés et très fragmentés. Sur les 2 924 ossements identifiables, 1943 (66 p. 100) proviennent de poissons, 752 (26 p. 100) d'oiseaux et 225 (8 p. 100) de mammifères (Ostéotèque 1989).

Les ossements de poisson recueillis se rattachent dans une proportion de 55 p. 100 à la famille des salmonidés. On a pu établir l'appartenance de certains de ces derniers au genre *CORÉGONUS*. Compte tenu des espèces que l'on trouve aujourd'hui dans la région de la côte, il est plausible de penser que la plupart des ossements de salmonidés puissent provenir de grands corégones ou de ciscos de lac, bien que la truite mouchetée puisse également être représentée. Un proportion de 45 p. 100 (N=872) des ossements identifiables appartiennent à la famille des *Catostomus* (meuniers), la majorité provenant vraisemblablement de meuniers rouges (*Catostomus catostomus*).

Les ossements de mammifères identifiés se répartissent comme suit: rat musqué (N=80), castor (N=58), caribou (N=53), loutre (N=23), renard (N=10), mustélidés (N=4) et phoque (N=1).

Les principales structures de foyer ont toutes livré des ossements d'oiseaux. Une grande partie proviennent d'oies ou de cygnes (sous-famille des *Anserinae*), qui composent une proportion de 82 p. 100 (N=616) des 752 ossements identifiés. La plupart des foyers contenaient des ossements d'oies

ou de cygnes, représentant dans certains cas un NMI (nombre minimum d'individus) assez élevé (par ex. 11 dans l'opération no 6, structure 1; 10 dans l'opération no 1, structure 2). Dans la plupart des cas, il n'a pas été possible d'identifier l'espèce concernée au sein de la sous-famille des oies ou des cygnes; parmi les exceptions, on peut mentionner un petit nombre d'ossements appartenant sans doute possible à l'oie blanche (N=11) ou à la bernache canadienne (N=13). Les vestiges fauniques d'oie ou de cygne comprenaient des os provenant de toutes les parties du squelette. Les canards (sous-famille des Anatinae) étaient eux aussi représentés, quoiqu'en proportion beaucoup plus modeste (N=30). Enfin, l'assemblage témoigne de la capture, dans les environs du site, d'un petit nombre d'oiseaux d'autres espèces (aigle royal, huard, hibou, goéland ou sterne, geai ou corbeau, et perdrix).

DISCUSSION

Chronologie et comparaisons d'ordre archéologique

L'assemblage archéologique recueilli ne se prête malheureusement pas à une datation précise. La «bouteille de vin» cylindrique remonte vraisemblablement à une période située entre 1740 et 1780 (O. Jones, communication personnelle). La plupart des perles ne constituent pas de bons indicateurs chronologiques, à l'exception des perles pentagonales. Quimby attribue ces dernières à une période comprise entre 1670 et 1760 (Quimby 1978). Stone (1971: 109) impute pour sa part les perles de forme oblongue à la période 1730-1760 et estime qu'elles pourraient avoir été courantes jusqu'aux années 1780 dans les sites français. Karklins et Barka situent la période d'utilisation «principale» de ces perles entre 1700 et 1760, et leur période d'utilisation «générale» entre 1650 et 1833 (1989: 74). Les perles de type IVa6 avaient depuis longtemps cessé d'être employées en 1840. Toutes les autres perles de l'assemblage appuient une datation qui situerait l'occupation du site au 18e ou au début du 19e siècle (Karklins, communication personnelle).

La plupart des autres artefacts ont une utilité

plus restreinte en tant qu'indicateurs chronologiques. Ainsi, les éléments de suspension coniques fabriqués à partir de bouilloires en laiton (Quimby 1978) sont fréquents au 17e siècle dans le subarctique oriental (Kenyon 1986, Pilon 1987, Lapointe 1988), et ont pu être utilisés jusqu'au 19e siècle en certains endroits. Toutefois, la hache triangulaire, les quelques pierres à fusil sur éclat et la dimension des tuyaux des pipes en argile appuient une datation qui situerait l'occupation du site au 18e siècle ou au tout début du 19e siècle.

Les bourrelets de tente prononcés, avec leurs entrées en forme de rampes bien visibles, sont assez caractéristiques, et distinguent les structures d'Askwaapsuaanuuts de celles connues dans la plupart des régions situées à l'est de la Baie James, tout au moins pour le 20e siècle. On ne relève aucune mention de l'observation de telles «rampes» dans le contexte des vastes campagnes de recherche archéologique liées à la phase un du complexe La Grande (Laliberté 1977; Séguin 1985). Elles sont également inconnues des membres de l'actuelle communauté de Wemindji, qui creusent la totalité de la superficie destinée au plancher - incluant la zone comprise entre l'entrée et le foyer - lorsqu'ils préparent le sol de leur MIICHIWAAHP.

Des bourrelets de tente de ce type ont toutefois déjà été répertoriés. Des structures d'habitation identiques ont été observées dans les régions de Kuujjak (Lee 1967), de Mushuau Nipi (Lac de la Hutte Sauvage) (Samson 1976) et des environs immédiats de Fort McKenzie (Archéologie Illimitée 1983), loin au nord est de Wemindji. À Mushuau Nipi, là où on les a observées en plus grand nombre, la plupart semblent liées à une période comprise entre 1865 et le début du 20e siècle (Samson 1981: 237-238). Des structures du même genre, datant du 19e siècle, ont été observées à l'embouchure de la Grande rivière de la Baleine (Denton, en préparation), et d'autres structures semblables (remontant apparemment à la fin du 19e siècle ou au début du 20e siècle) ont aussi été observées dans la partie centrale de la côte du Labrador (Loring 1983). On en a

récemment signalé quelques exemples, datant du 20^e siècle, dans des régions aussi méridionales que la rivière La Grande (par exemple, voir Ethnoscop 1990: figure 26).

Il importe de souligner qu'en raison de problèmes d'échantillonnage, le nombre de sites connus pour les 18^e et 19^e siècles, dans la partie orientale de la Baie James (c.-à-d. au sud de la zone où ce type de bourrelet de tente est le plus fréquent), demeure restreint. D'une part, les sites de cette période ne sont pas visibles en surface en raison du couvert végétal et, d'autre part, le petit nombre d'artéfacts qui les caractérise, comparativement aux distributions lithiques de la période préhistorique, les rend difficiles à déceler au moyen de sondages. Nous ne pouvons, pour cette raison, écarter la possibilité que de telles rampes aient été d'un emploi fréquent durant cette période, même dans les régions plus méridionales de la partie orientale de la Baie James. De la même manière, nous ne disposons que de peu de renseignements au sujet de sites d'âge comparable à celui d'Askwaapsuaanuuts dans des régions plus nordiques - et il nous est par conséquent impossible de déterminer si ce style a prédominé dans cette région avant le 19^e siècle. En dépit de ces difficultés, nous croyons que les affinités stylistiques entre Askwaapsuaanuuts et les sites du nord pourraient indiquer qu'il a été occupé par un groupe possédant des liens nordiques. L'homogénéité que l'on peut observer, au sein de l'assemblage, entre les artéfacts provenant des excavations et ceux recueillis en surface, suggère que la période totale d'utilisation du site a pu s'étendre sur deux ou trois décennies seulement. Il existe cependant des indices qui permettent de croire qu'une des occupations pourrait être légèrement antérieure aux autres. Il s'agit du SHAAPUHTUUAN possible correspondant aux structures 3 et 4 de l'opération 3, que l'aménagement du plancher du SHAAPUHTUUAAN plus récent aurait perturbé. On a trouvé, à proximité de cet endroit, des éclats de pierre (peut-être associés à la structure plus ancienne) qui présentent une ressemblance plus étroite avec les déchets de taille préhistoriques qu'avec les assemblages

lithiques qui dominent dans les autres parties du site.

Un autre argument (indirect) en faveur d'une occupation relativement brève (c'est-à-dire qui se mesurerait en décennies plutôt qu'en siècles) est lié au phénomène du relèvement isostatique et aux changements associés à celui-ci, qui ont tendance à limiter la durée pendant laquelle un site donné, dans la zone côtière, peut demeurer utile à une fin précise. Les sites qui, il y a 50 ans, étaient employés pour la chasse aux oies ou la pêche estivale ne constituent plus, aujourd'hui, les meilleurs emplacements pour ce genre d'activités.

En revanche, on observe que plusieurs bourrelets de tente se chevauchent, ce qui pourrait indiquer que le site n'a pas connu un épisode unique d'occupation. Il est aussi possible que certains des emplacements de tente aient été réutilisés une ou plusieurs fois et, en fait, on a observé dans certaines de ces structures des perturbations du sol qui pourraient appuyer l'hypothèse d'une réutilisation.

Pour autant que le modèle du «campement de chasse à l'oie» s'applique à l'interprétation du site d'Askwaapsuaanuuts, la littérature ethnohistorique nous livre quelques indications au sujet du nombre de personnes qui ont pu occuper le site à un moment quelconque. Selon les données ethnohistoriques, Mistikush et Metacappo «exerçaient un contrôle» sur 11 chasseurs, ce qui signifie que les chasseurs d'oie «nordiques» auraient pu compter jusqu'à 13 personnes au début du 19^e siècle. Il est probable (compte tenu du peu d'importance accordée à la chasse nordique dans les registres précédents de la CBH) qu'avant cela le nombre de chasseurs concerné ait été plus faible et vraisemblablement inférieur à dix individus. Si nous appliquons le calcul de Morantz, qui compte quatre personnes par famille (8), le nombre maximal de personnes qui auraient pu résider à Askwaapsuaanuuts à un moment quelconque serait de 40. Sans vouloir nous lancer dans des explications détaillées au sujet du nombre possible d'occupants des habitations de différentes

dimensions, on peut suggérer qu'un groupe de cette taille n'aurait employé que deux habitations, trois au maximum. L'hypothèse que nous proposons est que le site a été occupé à plusieurs reprises par un groupe assez restreint, au cours d'une période s'étalant sur plusieurs décennies.

Saisonnalité et utilisation des ressources animales

L'assemblage faunique traduit clairement l'importance des oies migratrices et peut-être des cygnes, comme le reflétaient déjà le nom du site et les données ethnohistoriques. On peut suggérer, à partir de ces données, que le site a surtout été utilisé au moment des migrations printanières (entre la fin avril et la fin mai) ou automnales (septembre et début octobre) des oies. Bien que de petits groupes d'oies nichent habituellement dans la région et y demeurent tout l'été, les quantités assez importantes de vestiges trouvés dans les foyers contribuent à renforcer l'hypothèse d'une occupation principalement printanière ou automnale. Les oies auraient pu être chassées à partir de la crête au moment où elles quittaient les étendues marécageuses situées du côté de la Baie de Blackstone, où elles s'alimentaient, pour gagner les régions situées plus au nord. En fait, les Anciens de Wemindji ont mentionné la présence d'anciennes caches en pierres situées plus loin vers l'intérieur des terres en bordure de cette crête, et qui pourraient être associées à ASKWAAPSUAANUUTS. Il aurait aussi été possible d'aller chasser les oies dans les marécages situés de part et d'autre de la crête. Le fait que les ossements recueillis proviennent de différentes parties du squelette et que tous les ossements aient été trouvés dans les foyers suggèrent que ces oiseaux ont été consommés sur place.

Les oies (ou les oies et les cygnes) n'étaient pas, et de loin, les seules espèces de gibier récoltées à cet endroit. Le poisson, et plus particulièrement le grand corégone et/ou le cisco de lac et le meunier, y ont aussi joué un rôle très important. Au début du mois de septembre, les premiers gros rapides

ponctuant le cours des rivières qui se jettent dans la baie deviennent des emplacements de choix pour la pêche au cisco de lac; de plus, c'est entre la fin de la chasse automnale et le moment de la prise des glaces que les portions inférieures des rivières et des estuaires et certains lacs situés à proximité offrent des meilleurs possibilités du point de vue de la pêche au grand corégone, qu'il s'agisse des espèces anadromes ou non anadromes. Les meuniers peuvent être capturés en très grandes quantités dans les cours d'eaux paresseux et les petits lacs aux eaux troubles de la région côtière, et ce particulièrement pendant la saison de la fraie qui a lieu fin mai/début juin. Comme nous l'avons déjà mentionné, la région d'Askwaapsuaanuuts est réputée pour la pêche au meunier.

Les restes de mammifères corroborent l'hypothèse d'une occupation printanière ou printanière/automnale du site, et ce bien que la plupart des espèces représentées soient aussi disponibles en d'autres temps. L'abondance des vestiges de rat musqué est interprétée comme un indice appuyant l'hypothèse d'une occupation printanière (9).

La présence de vestiges de phoque témoigne des liens du site avec la côte, mais le fait qu'un seul os appartenant à cette espèce ait été recensé porte à croire qu'il ne s'agissait pas d'une ressource alimentaire importante pendant la ou les saisons où l'occupation du site était la plus intense.

Bien que les vestiges de caribou ne soient pas abondants, quatre des six zones d'occupation en contenaient. Compte tenu de la quantité beaucoup plus grande de viande que fournit cette espèce, il ne faut pas sous-estimer sa valeur alimentaire pour les occupants du site. Même si les caribous ont toujours été plus rares dans la région côtière que dans les régions situées plus profondément à l'intérieur des terres, plus particulièrement au sud de la Grande Rivière, il aurait néanmoins été possible d'en capturer dans cette zone. L'étude des registres de la Compagnie de la Baie d'Hudson suggère que même si cette ressource n'a jamais été très abondante dans la région

concernée, (Morantz 1979: 119), la situation a été un peu meilleure au 18^e siècle que durant les périodes qui ont suivi. En général, les périodes les plus rentables pour la chasse au caribou se situent entre le milieu et la fin de l'hiver et au début de l'automne, bien qu'il soit possible d'en capturer en toute saison.

L'emplacement choisi, situé en hauteur et dans une zone extrêmement bien drainée, suggère aussi une occupation printanière. La neige ne s'accumule pas autant, dans ces endroits, et celle qui s'y amasse fond au début du printemps. Le fait que les planchers aient été creusés pourrait indiquer que le sol n'était pas gelé au moment de leur aménagement.

En somme, l'assemblage faunique suggère que le site qui nous intéresse a principalement été consacré à la chasse et à la consommation des oies (ou des oies et des cygnes). Il constituait aussi un endroit propice à la capture de grandes quantités de poisson - ressource peut-être exploitée après la fin de la chasse printanière ou automnale. La capture d'autres espèces (à l'exception du poisson) semble y avoir revêtu un aspect ponctuel et secondaire. D'après l'assemblage faunique et les données ethnographiques, il semblerait que le site ait surtout été occupé entre la fin avril et le début juin, et possiblement aux mois de septembre et d'octobre.

Askwaapsuaanuuts et la chasse à l'oie

Bien qu'il soit possible d'affirmer que le site a été occupé pendant la période de chasse à l'oie, que cette dernière y a constitué une activité importante et que des oies y ont été consommées, l'assemblage faunique ne fournit aucun renseignement sur un éventuel commerce des oies. Les occupants du site chassaient-ils uniquement pour assurer leur subsistance, ou une partie de leurs prises était-elle destinée aux commerçants? Grâce aux recherches ethnohistoriques de Toby Morantz, on sait que la région de la Baie de Moar et de Maatuskaau (portion inférieure de la Rivière du peuplier) étaient, à la fin du 18^e et début du 19^e siècle, une des deux zones

exploitées de façon particulière aux fins de la chasse à l'oie dans le cadre des activités d'approvisionnement menées par la CBH à partir du poste d'Eastmain (et de son poste avancé, Fort Rupert). Mais peut-on lier l'occupation d'Askwaapsuaanuuts au «campement de chasse aux oies nordique» mentionné dans les registres du poste d'Eastmain?

Un des aspects du problème est lié à la chronologie. Quoique le matériel ne permette pas une datation précise, il suggère bien une occupation datant - peut-être exclusivement - du 18^e siècle. En revanche, la première mention d'un «campement de chasse nordique», dans les registres du poste, date du 19^e siècle seulement. Ceci pourrait vouloir dire que l'occupation d'Askwaapsuaanuuts remonte à une époque quelque peu antérieure à celle où la chasse à l'oie «nordique», a été intégrée à la stratégie d'approvisionnement de la CBH.

Les données archéologiques fournissent quelques indices sur la nature des liens existant entre les commerçants et les chasseurs qui ont occupé le site avec leurs familles. En premier lieu, on constate que la collection de pièces en laiton se compose de petits éléments décoratifs et de rebuts résultant de leur fabrication. Le fait qu'on n'ait pas trouvé de pièces de plus grande dimension semble indiquer que la matière première (vieilles bouilloires) était assez rare et utilisée avec parcimonie. En deuxième lieu, la présence de pierres à fusil d'origine locale suggère que les silex européens n'étaient pas toujours disponibles. Il est possible de soutenir, à cet égard, que ces derniers auraient été plus courants s'agissant de campagnes de chasse menées par la Compagnie. Cet argument suscite plusieurs questions. Est-il possible que les chasseurs d'Askwaapsuaanuuts ne se soient pas toujours rendus à Eastmain, avant la chasse, pour s'y procurer des munitions (c.-à-d. qu'ils soient arrivés directement à Askwaapsuaanuuts à partir de leurs terrains de chasse du nord)? La poudre à fusil et les plombs étaient-ils plus faciles à se procurer que le silex? L'utilisation combinée de pierres à fusil locales et européennes témoigne-t-elle

plutôt d'autres facteurs, par exemple de la conservation des pierres à fusil d'origine européenne pour un usage ultérieur?

La présence de cerceaux provenant de barils (en petite quantité) pourrait indiquer que des oies ont été salées sur le site, mais encore doit-on prendre en considération la question du transport des barils jusqu'à Eastmain. Les registres ne faisant pas mention de l'envoi d'un bateau vers le nord avant la fin du 18^e siècle, il est vraisemblable que les oies capturées pour la Compagnie auraient été acheminées à Eastmain par canot après la chasse. De manière générale, l'assemblage archéologique suggère - même si ce n'est que de façon indirecte - que l'approvisionnement de la CBH en oies a revêtu un aspect secondaire durant la période correspondant à l'occupation d'Askwaapsuaanuuts (10).

CONCLUSION

Des recherches archéologiques supplémentaires seront nécessaires pour établir de manière plus précise la chronologie du site et la nature des activités qui y ont été menées durant cette période où les relations entre les Cris et la CBH étaient en pleine évolution. On devra en particulier fouiller une portion des structures d'habitations situées dans la partie nord du site. Des campagnes de reconnaissance supplémentaires devront être mises sur pied pour vérifier si d'autres sites d'un même genre fonctionnel existent dans la région côtière située au nord d'Eastmain, et peut être même dans la région d'Askwaapsuaanuuts.

Il faudra également poursuivre activement l'analyse du matériel recueilli, en accordant une attention particulière aux points suivants: caractérisation plus précise des matières premières lithiques (et, plus particulièrement, différenciation entre les cherts provenant des basses terres de la Baie d'Hudson et les silex d'origine européenne); étude technologique et fonctionnelle des pierres à fusil locales, lesquelles n'ont pas fait l'objet d'une grande attention dans la littérature archéologique; description des techniques de fabrication des

paillettes et des éléments de suspension coniques en laiton; étude des traces d'utilisation sur les tessons de verre provenant du site; étude comparative du matériel recueilli dans les différentes structures et analyse des distributions spatiales des artefacts à l'intérieur des bourrelets de tente. Il faudra également approfondir la question de l'importance des relations avec le nord mis en association avec le genre de bourrelets de tente que l'on retrouve à Askwaapsuaanuuts. Enfin, on devra aussi poursuivre le travail entamé auprès des Anciens de Wemindji pour tenter de mieux cerner l'utilisation du site.

Même si les données que nous possédons actuellement ne sont pas complètes (et que l'analyse n'en est pas entièrement terminée), il est possible de proposer une interprétation à caractère général. Le «modèle» mis de l'avant, quoique hypothétique, est celui qui permet la meilleure interprétation des données disponibles.

En premier lieu, on peut avancer que l'occupation d'Askwaapsuaanuuts date d'avant le plein épanouissement de la «chasse à l'oie nordique» menée, sous la direction de Mistikush, au tournant du 19^e siècle. Je défends l'hypothèse que ce site a été occupé durant la seconde moitié du 18^e siècle (peut-être de façon intermittente) sur une période de deux ou trois décennies. Même si le site reflète l'importance de diverses ressources alimentaires, nous soutenons que l'occupation en aurait principalement été liée aux migrations printanières de la sauvagine et que la chasse à l'oie y aurait constitué la principale activité de subsistance. Les chasseurs et leurs familles y auraient pratiqué une chasse de subsistance, ne fournissant à la CBH que le surplus des oies capturées en quantités restreintes.

Askwaapsuaanuuts a probablement été un emplacement recherché en raison des ressources fauniques accessibles sur les deux versants de la crête (plus particulièrement en ce qui concerne l'oie et le poisson) et de son emplacement. Il se peut que, dans les premières temps, la route habituelle

empruntée pour longer la côte, en direction nord et sud, soit passée à proximité de cet endroit. Selon les conditions météorologiques, il est possible que les voyageurs aient préféré franchir la crête par un sentier de portage plutôt que de contourner à la rame la péninsule entre les Baies de Blackstone et la Moar. Le site était également situé assez près d'Eastmain pour que le ravitaillement soit assez aisé.

Les Indiens «du nord» et «de la hauteur des terres» qui auraient, selon les registres, chassé l'oie non loin du poste au cours des années 1770 et 1780, ont bien pu avoir vécu à Askwaapsuaanuuts. Quoiqu'il en soit, le style de bourrelets de tente observés sur le site semble suggérer que les habitants venaient de régions situées au nord de la Grande Rivière. Il serait vraisemblable que les membres de ce groupe aient pris part à d'autres activités «nordiques», comme la chasse estivale à la baleine à l'embouchure des Grande et Petite rivières de la Baleine (11), ou comme la chasse au caribou dans les vastes régions de l'intérieur accessibles par ces deux rivières, chasses possiblement combinées à la capture des animaux à fourrure dans les régions plus boisées situées au sud de ce territoire. On peut aussi suggérer que la chasse à l'oie printanière menée à Askwaapsuaanuuts s'inscrivait dans un cycle économique étroitement lié aux activités de traite des fourrures menées à Eastmain. Je crois que, au départ du moins, ces gens ne se déplaçaient pas vers le sud dans le seul but d'aller chasser l'oie, mais pour aller échanger les fourrures qu'ils avaient recueillies durant l'hiver. La chasse à l'oie ferait donc partie d'une stratégie économique permettant à ces gens de se trouver dans cette région à l'époque du dégel et de conduire ainsi leurs activités de traite plus tôt que s'ils avaient dû attendre la fin du dégel pour gagner la côte en canot par les rivières. Cette stratégie leur aurait permis de devancer leurs déplacements vers d'autres régions, le nord par exemple, où ils auraient pu aller chasser la baleine à l'embouchure des Grandes et Petites rivières à la Baleine.

Pendant le dernier quart du 18^e siècle, la

chasse à l'oie aurait progressivement acquis une plus grande importance dans le cadre des activités d'approvisionnement du poste. De plus en plus, les chasseurs auraient été se procurer des munitions avant la chasse, ramenant de plus en plus d'oies. Après le tournant du siècle, la chasse à l'oie «nordique» devient une composante beaucoup plus stable dans le ravitaillement du poste. La chasse est placée sous la direction d'un capitaine, Mistikush, et un bateau est envoyé pour recueillir les oies. Il est impossible d'établir si Mistikush a fait partie - ou était l'enfant d'un des membres- du groupe qui a chassé à Askwaapsuaanuuts au 18^e siècle. Il semble plausible que le groupe initial de «gens du nord» se soit mis à hiverner dans des régions plus rapprochées des postes de traite d'Eastmain (et, plus tard, de Fort Georges) et ait développé des liens plus étroits avec des groupes plus méridionaux. Peut-être Mistikush est-il le produit de ce type d'interaction.

Quoi qu'il en soit, on peut proposer que le site d'Askwaapsuaanuuts aurait déjà été délaissé, dès le 19^e siècle, au profit de sites du cours inférieur de la Rivière du peuplier ou de la Baie de Moar. Les récits transmis par l'histoire orale fournissent des indications sur plusieurs emplacements qui auraient joué un rôle dans la chasse aux oies au 19^e siècle. Ce déplacement des lieux de chasse aurait pu résulter des changements environnementaux causés par le relèvement isostatique et en liaison avec les nouveaux besoins logistiques liés à la chasse.

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier Charles Martin, Toby Morantz et les autres membres du comité de rédaction du présent volume pour les commentaires qu'ils ont apporté à ce texte. Je désire aussi remercier chaleureusement Danièle Morisset qui a bien voulu assurer la traduction française du manuscrit. Je porte l'entière responsabilité des erreurs qui, tant sur le plan des faits que de l'interprétation, auraient pu s'y glisser.

Le projet Askwaapsuaanuuts s'inscrit dans le

cadre d'un programme de recherches archéologiques piloté par la bande de Wemindji avec l'appui de l'Administration régionale crie. Ce programme a été financé par l'entremise de subventions du Bureau d'indemnité de l'Administration régionale crie et la Société Sakami Eeyou. La Direction régionale du Nouveau-Québec du ministère des Affaires culturelles du Québec a garanti la contribution de l'Administration régionale crie. Mes remerciements aux nombreux membres de la bande de Wemindji qui ont pris part à ce projet, et plus particulièrement à la famille Asquabaneskum qui nous a reçu sur son territoire et a apporté à ce projet sa chaleur et son enthousiasme.

Je désire aussi remercier Céline Larouche qui était chargée des fouilles de 1988.

NOTES

(1) Ci-après «la CBH» ou «la Compagnie».

(2) Ce calcul est basé sur un taux de relèvement isostatique de 5 mm par année, représentant une moyenne approximative entre le taux de relèvement de 3 mm par année qui s'appliquerait à la Baie de Rupert (Champagne 1982) et celui, beaucoup plus élevé, de 10 mm par année environ qui, selon les évaluations, caractérise la côte sud-est de la Baie d'Hudson (Allard et Tremblay 1983).

(3) En raison de leurs habitudes migratoires et des conditions météorologiques, il est généralement possible d'abattre un plus grand nombre d'oiseaux durant cette saison.

(4) Les références à des documents d'archive de la CBH mentionnées dans cette partie du texte viennent de Morantz (communication personnelle).

(5) Il est difficile de dire si «Est» renvoie ici à la côte est de la Baie James ou à des régions éloignées de l'intérieur vers l'est.

(6) Il faudrait donc que les futures recherches ethnohistoriques distinguent mieux entre ces deux catégories.

(7) Ce renseignement nous vient d'un homme qui nous a dit que son grand-père avait été un chef de la chasse aux oies, en charge de distribuer les munitions, et qu'il avait aussi été «capitaine» de l'un des bateaux. Il est probable que l'on a acheminé de cette manière les oies à Fort George durant la période où le poste d'Eastmain est demeuré fermé, soit de 1837 à 1893 environ.

(8) Morantz divise le chiffre estimatif de la population en 1823 par le nombre de chasseurs d'oies et d'Indiens qui se sont présentés au poste. Elle obtient de la sorte une moyenne de 5 personnes par famille. Pour tenir compte de la possibilité que certains chasseurs d'oies ou certains des Indiens venus commercer n'aient pas eu de famille, Morantz ramène ce chiffre à 4 personnes par famille (1983: 59).

(9) Les Cris considéraient la fin du printemps comme la meilleure saison pour consommer le rat musqué et les chassaient de manière intensive à cette époque (Rogers 1973: 54-55).

(10) En cela, Askwaapsuaanuuts diffère du site d'Upichuun (FeGq-1), qui a livré de grandes quantités de céramique et d'artéfacts en métal, y compris des fusils et des cerceaux de barils, suggérant des liens beaucoup plus étroits avec le poste de traite. Upichuun pourrait dater du 19^e siècle (deuxième moitié?) et les oies y avoir été chassées et préparées en grandes quantités en vue de leur acheminement au poste (rapport de la campagne de 1991, en cours d'élaboration).

(11) La chasse estivale au béluga à l'embouchure des Grandes et Petites rivières à la Baleine semble avoir constitué un élément important au sein des stratégies de subsistance amérindiennes du 18^e siècle. Au cours d'un voyage effectué en 1744, Thomas Mitchell a observé 157 Indiens vivant dans trois tentes à l'embouchure de la rivière Grande Baleine et subsistant à partir de la chasse à la baleine (Francis et Morantz 1983: 68). On chassait les bélugas pour leur viande et pour leur graisse, qui était ramenée à l'intérieur des terres à la fin de l'été et utilisée durant l'hiver.

OUVRAGE CITÉS

- ALLARD, D. et G. Tremblay 1983: *La dynamique littorale des îles Manitounouk durant l'Holocène*. Zeiss géomorph. N.F., suppl. - Bd no 47, pp. 27-60.
- CHAMPAGNE, P., 1982: *Morphologie littorale de la Baie de Rupert*. Naturaliste canadien (Rev. Écol. Syst.), no 109, pp. 375-384.
- DENTON, D., 1990: *L'Administration régionale crie: activités archéologiques en 1988-1989*, Recherche archéologique au Québec - 1988, Association des archéologues du Québec, pp. 136-139.
- DENTON, D. et C. LAROUCHE: 1990, *A Preliminary Survey of the Archaeological Resources in the Wemindji Area and Excavations at Askwaapsuaanuuts*, Rapport non publié préparé pour l'Administration régionale crie et la bande de Wemindji.
- ARCHÉOLOGIE ILLIMITÉE, 1983: *Étude de potentiel et inventaire archéologique à Fort McKenzie*, Cahier 1 (texte). Montréal, Rapport préparé pour la Société d'énergie de la Baie James.
- ETHNOSCOP, INC., 1990: *La Grande Rivière - Projets La Grande 1 et La Grande 2A: interventions archéologiques 1990*. Montréal, Rapport préparé pour la Société d'énergie de la Baie James.
- FRANCIS, D. ET T. MORANTZ 1983: *Partners in Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870*, Kingston et Montréal, McGill Queens University Press.
- HARDY, L., 1976: *Contribution à l'étude géomorphologique de la portion québécoise des basses terres de la Baie James*. Montréal, Thèse de doctorat, Université McGill.
- JONES, O. R., 1986: *Cylindrical English Wine and Beer Bottles, 1735-1850*. Études en archéologie, architecture et histoire, Archéologie et histoire. Environnement Canada, Service des Parcs.
- KENYON, W., 1986: *The History of James Bay, 1610-1686: A Study in Historical Archeology*. Toronto, Archaeology Monograph no 10, Royal Ontario Museum.
- KARKLINS, K., 1985: *Guide to the Classification of Glass Beads*. in «Glass Beads», 2e édition, Études en archéologie, Archéologie et histoire. Environnement Canada, Service des Parcs.
- KARKLINS, K. ET F. BARKA 1989: *The Beads of St-Eustatius, Netherlands Antilles*. Beads, Journal of the Society of Beads Researchers, vol. 1, pp. 55-80.
- LALIBERTÉ, M., 1977: *Les schèmes d'établissement cris*, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, Dossier no 54.
- LAPOINTE, C., 1988: *Le site de Chicoutimi: un établissement commercial sur la route des fourrures du Saguenay-Lac Saint-Jean*, Québec. Ministère des Affaires culturelles, Dossier no 62.
- LEE, T., 1967: *Fort Chimo and Payne Lake, Ungava*, Archaeology, 1965, Centre d'études nordiques (16), Université Laval. Québec.
- LORING, S., 1983: *An archaeological survey of the inner bay region between Nain and Davis Inlet, Labrador: A report of 1982*, Archaeology in Newfoundland and Labrador, 1982 St John's, édité par Janes Sproull Thomson et Callum Thomson, Historic Resources Division, Department of Culture, Recreation and Youth, Government of Newfoundland and Labrador.
- MORANTZ, T., 1983: *An Ethnohistorical Study of Eastern James Bay Social Organization, 1700-1850*. Ottawa, Musée National de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, serie Mercure, dossier no 88.
- OLDMIXON, 1931: *The History of Hudson's Bay*. Documents Relating to the Early History of Hudson Bay, Toronto, édité par J.B. Tyrell, Champlain Society, p. 371-410 (publié pour la première fois en 1708).

OSTÉOTÈQUE DE MONTRÉAL, 1989: *Analyse zooarchéologique: les vestiges fauniques du site FeGp-1 et os sans association aux structures*, Ostéotèque de Montréal Inc., rapport no 70.

PILON, J.L., 1987: *Washahoe Inninou Dahtsuounoaoou: Ecological and Cultural Adaptation Along the Severn River in the Hudson Bay Lowlands of Ontario*. Conservation Archaeology Report 10. Ontario Ministry of Citizenship and Culture, Northwestern Region, Kenora.

QUIMBY, G.I., 1978: *Indian Culture and European Trade Goods*. Westport, Connecticut, Greenwood Press, (première édition 1966).

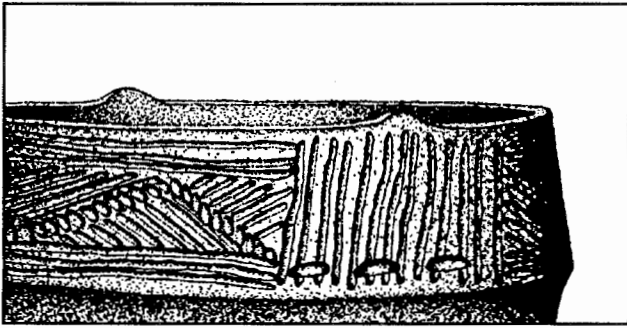
ROGERS, E.S., 1973: *The Quest for Food and Furs: The Mistassini Cree*. Publication en ethnologie (5), Musée national de l'Homme, Ottawa.

SAMSON, G., 1981: *Préhistoire du Mushusu Nipi, Nouveau-Québec: Étude du mode d'adaptation à l'intérieur des terres hémiaurétiques*, Québec. Rapport non publié, ministère des Affaires culturelles.

SAMSON, G., 1976: *Ethnohistory and archeology of the Mushusu Innuts*. Ottawa, Papers of the Seventh Algonquian Conference, 1975, edited by William Cowan, Carleton University, pp. 39-61.

SÉGUIN, J., 1985: *Synthèse archéologique et ethnohistorique du complexe La Grande*. Rapport inédit, Administration régionale Crie, Némaska.

STONE, L.M., 1974: *Fort Michilimackinac, 1715-1781: An Archaeological Perspective on the Revolutionary Frontier*. East Lansing, Michigan, Michigan State University Museum, en collaboration avec Mackinac Island State Park Commission.



LES AMÉRINDIENS EN MILIEU URBAIN: LE CAS DE VAL-D'OR

**Monique Laplante et Micheline Potvin,
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue**

Les Autochtones de par le monde ont, de nos jours, connaissance et habitude de la ville; nombreux sont ceux qui y ont pris racine, qui y vivent et qui continueront d'y vivre désormais, à la fois mêlés aux Blancs et isolés des Blancs. Pour les autres, si la ville n'est pas le mode premier de vie, elle est du moins en étroite relation avec leur quotidien et très souvent à proximité de leur lieu de résidence. Comment les Autochtones (du grec: signifiant «issus du sol même où ils sont nés»), premiers habitants de la terre canadienne et vivant essentiellement depuis des millénaires de ses produits naturels à peine transformés, en sont-ils venus à adopter le mode de vie urbain?

À Val-d'Or, ville minière d'Abitibi, (Figure 1) dans le Moyen-Nord québécois, les Autochtones forment 1,2% de la population de 23 000 habitants. Les Autochtones valdoriens appartiennent principalement aux nations algonquine (63 %) et crie (26 %). (Voir la Figure 2) L'histoire de ces peuples est longue. Eux seuls peuvent vraiment la raconter. Leur tradition orale a justement permis la transmission, d'une génération à l'autre, de coutumes remontant à des temps immémoriaux. Si l'histoire de ces peuples est longue, leur histoire avec les Blancs, par contre, est récente: quelques siècles tout au plus. En Abitibi, ce n'est qu'au début de ce siècle que la colonisation a amené les pionniers. À Val-d'Or, c'est dans les années 30 que la ruée vers l'or a attiré en grand nombre les prospecteurs et chercheurs d'or de tout acabit, dans la région de la faille de Cadillac. Cette cassure géologique, traversant dans le roc le nord de

l'Ontario et du Québec sur plus de 400 kilomètres, permettait tant d'espoirs de richesse qu'elle a attiré de partout des gens de diverses nationalités. Le long de cette fameuse faille bourrée du précieux métal jaune, les villes ont poussé comme des champignons. Val-d'Or est l'une de ces «boom town», surgie de la fièvre de l'or en 1933. Le scénario s'est déroulé ici comme ailleurs: l'Indien a accueilli, écouté, observé en silence, puis s'est retranché. Ce monde n'était plus tout à fait le sien. Plus tard il est revenu voir la ville. Aujourd'hui, de 250 à 300 autochtones habitent Val-d'Or. Environ 75 % d'entre eux, soit cent quatre-vingt-onze, ont répondu en 1988 à une étude visant à connaître leur vie en milieu urbain. C'est à partir des résultats de cette étude, initiée par une demande du Centre d'Amitié Autochtone de Val-d'Or et effectuée à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, que s'est tissé le présent article. C'est l'enrichissement et l'approfondissement des connaissances sur la situation de ces personnes Autochtones qui étaient recherchés, dans le but de favoriser une meilleure orientation de l'action de tous les intervenants ainsi que des Autochtones eux-mêmes.

Les informations recueillies à l'aide d'entrevues sur l'origine de ces personnes, leurs besoins au niveau du logement, de l'éducation, du travail, de la santé, de la famille, des loisirs, leur satisfaction en regard du mode de vie urbain, ainsi que leur opinion sur la discrimination, la culture, la spiritualité et leur avenir, font ressortir à la fois une relative satisfaction ainsi qu'un certain nombre de difficultés vécues par les 191 Autochtones interrogés.

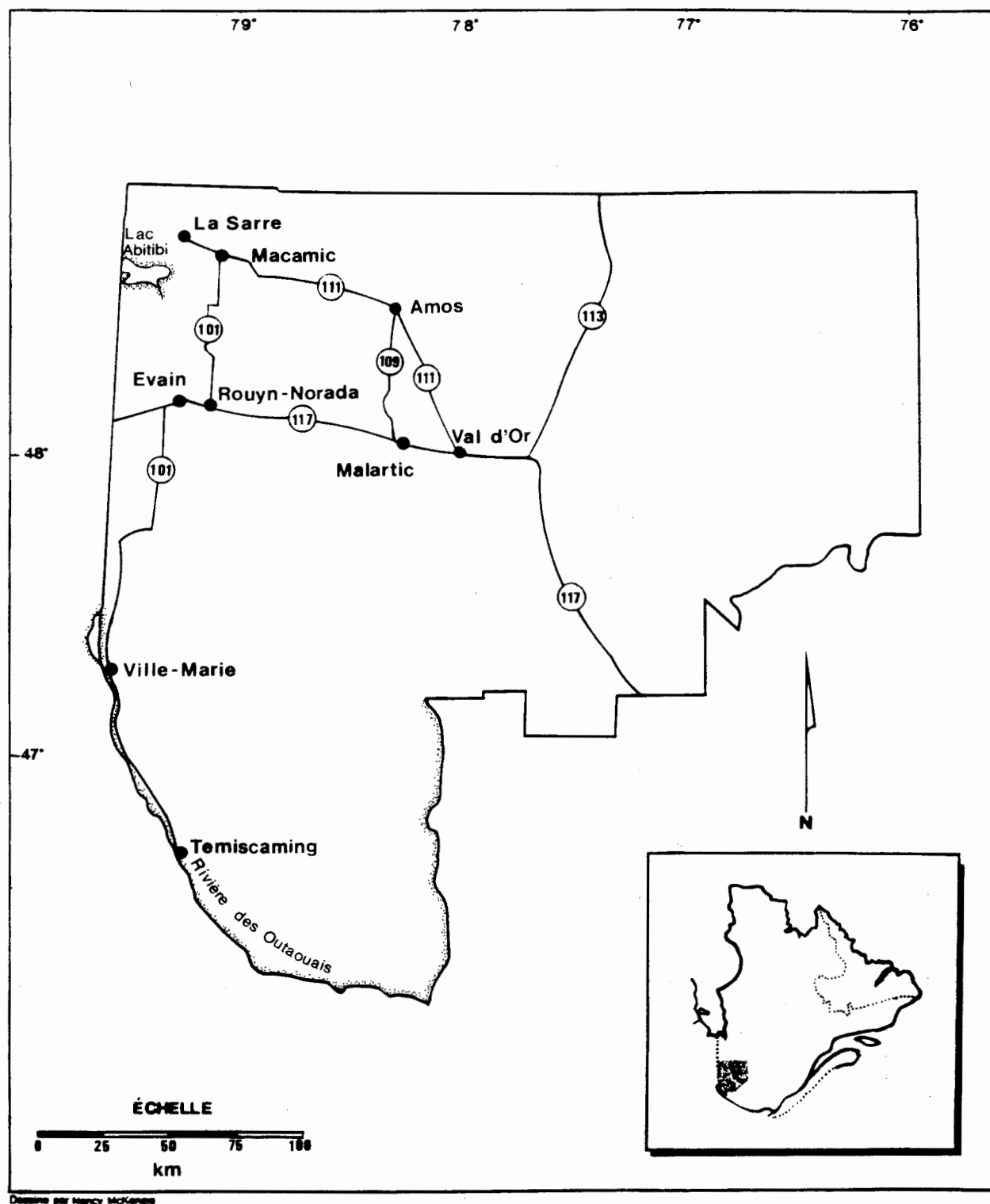


Figure 1. Localisation de la ville de Val-D'Or.

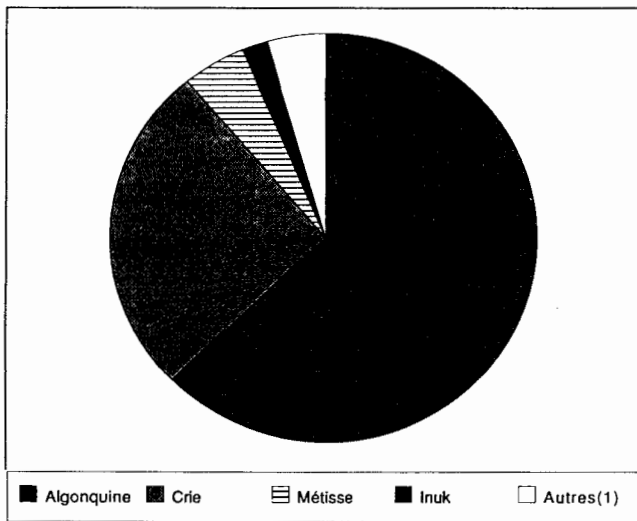


Figure 2. Nationalités des Autochtones de Val d'Or.(1)

PROFIL DE L'AUTOCHTONE VALDORIEN

En 1991, l'Indien de Val-d'Or est fort loin de celui qui parcourait ce même sol avant la ruée vers l'or. L'Indienne, devrions-nous dire, car les femmes sont en plus grand nombre. Cette femme a environ 35 ans, est mère d'un ou de deux enfants. Son conjoint est blanc ou indien, en proportions égales. Elle est algonquine et connaît peu ou pas sa langue autochtone d'origine, mais tente actuellement de la redécouvrir. Bien que Val-d'Or soit une ville francophone à 98 % (Laplante et Potvin 1987), elle parle l'anglais comme langue première, soit la langue utilisée par le gouvernement fédéral. Elle utilise le français comme langue seconde. Après des siècles de tentatives d'assimilation de la part des Blancs, un bout de papier émis par le gouvernement lui reconnaît enfin ce qu'elle sait depuis toujours: elle possède son statut indien. Ce document est aujourd'hui nécessaire à la reconnaissance de ses droits.

L'Autochtone valdorienne est née dans une ville et réside à Val-d'Or depuis bientôt dix ans. La vie urbaine ne recèle plus pour elle, ni mystères ni secrets. La vie de ses ancêtres est en elle portée par sa lointaine mémoire des récits entendus sur les genoux de sa grand-

mère. Mais elle est maintenant de tradition urbaine. La migration de ses parents vers la ville avait pour moteur premier la recherche d'emploi, puisqu'ils avaient perdu en même temps que leurs territoires leurs moyens traditionnels de subsistance, soit la pêche, la chasse, la trappe, la cueillette des plantes et des fruits, l'agriculture pour certains. L'artisanat et le métier de guide touristique n'occupaient qu'une faible proportion d'Autochtones. Ils venaient donc en ville pour le travail mais aussi pour les études des enfants (décrétées obligatoires), pour rejoindre la famille déjà installée, pour goûter le confort moderne. À peu près les mêmes motivations font qu'aujourd'hui l'Autochtone reste en ville.

L'Indienne valdorienne-type habite le Sud-ouest de la ville, dans un logement dont elle est locataire. Son quartier regroupe de nombreux Autochtones à cause des habitations à loyer modique. Elle a fait des études de niveau secondaire et travaille à plein temps pour un organisme autochtone dont elle tire un modeste revenu. Le tableau 1 permet d'éclairer ce portrait de l'Indien(ne) valdorien(ne) des dernières décennies de ce siècle.

LA VIE EN VILLE

Moins d'un siècle après l'arrivée des premiers prospecteurs (1910) qui ont sillonné l'Abitibi en solitaires à la recherche du filon miraculeux, les Indiens, après d'innombrables perturbations de leur mode de vie, sont toujours présents sur tout le territoire de la région. Ils sont dans les villes, dans les réserves ou communautés environnantes. Les Autochtones valdoriens disent entretenir des contacts avec leur communauté vivant hors-ville.

Les Indiens habitant Val-d'Or paraissent dans l'ensemble bien adaptés au mode de vie urbain. Le taux de satisfaction en regard de leurs conditions de vie en ville est en général assez élevé. Ils sont passés au cours des ans du campement de toile à l'appartement de gypse, du tannage de la peau au travail de bureau, de la chasse au supermarché, de la corvée du feu à la note d'électricité, de la truite et de l'original

Sexe	Masculin 46 %	Féminin 54 %			
Age	0-19 ans 30 %	20-29 ans 35 %	30-39 ans 23 %	40-59 ans 10 %	60 ans et + 2 %
Nations	Algonquine 63 %	Crie 26 %	Métis 5 %	Inuit 2 %	Autres 4 %
Lieu de naissance	Val d'Or 14 %	Abitibi-Témiscamingue 50 %	Ailleurs au Québec 27 %	Autre province 7 %	Autre 2 %
Langue maternelle	Anglais 69 %	Français 21 %	Cri 9 %	Algonquin 1 %	Autre 0 %
Scolarité	Primaire 78 %	Secondaire 78 %	Collégiale 8 %	Universitaire 5 %	Autre 2 %
Revenu	10000 \$ ou moins 32 %	de 10 000 \$ à 19 999 \$ 30 %	de 20 000 \$ à 29 000 \$ 22 %	30000 \$ et plus 9 %	Refus de répondre 7 %
Emploi (2)	Sans emploi 45 %	Travail intellectuel 25 %	Travail manuel 6 %	Travail dans les services 5 %	Sans réponse 9 %

Tableau 1. Données socio-démographiques.

au boeuf. Ils sont sortis presque indemnes de cette étonnante transformation de leurs habitudes, bien que l'introduction du sel, des sucres et des graisses dans leur régime alimentaire ait occasionné de nombreux maux dont le diabète et l'obésité (Boissonneault et al 1991).

Aujourd'hui cependant, les Autochtones apprécient leurs conditions de vie en ville aux chapitres du logement, de l'alimentation et des relations avec les Blancs.

Les principaux facteurs d'insatisfaction sont pour eux l'emploi, les salaires et l'environnement. Ils disent majoritairement jouir d'une bonne santé et ne pas croire que le fait de vivre en ville influence leur état de santé. Cependant, chez ceux qui sont malades, le stress urbain et l'alimentation sont désignés comme les principales causes de mauvaise santé. Côté social, l'Indien urbain a des parents et des amis dans la ville de Val-d'Or; il vit en couple ou en famille principalement avec des Indiens et en compagnie de deux personnes en moyenne.

Ce qui hier était pour l'Indien travail ou activité essentielle à la survie est devenu de nos jours un loisir. En tout temps de l'année, l'Indien

urbain peut se rendre en forêt pour chasser, pêcher, trapper. En Abitibi, la forêt est toujours proche de la ville, généralement à moins d'une heure de route. Ainsi, pour ceux qui le veulent, les activités traditionnelles sont faciles d'accès. Il reste que de nombreux jeunes autochtones ne pratiquent pas ces activités parce que la technique n'a pas été transmise lors des bouleversements qui ont transformé leurs sociétés ces cinquante dernières années. Entre le tiers et la moitié des Autochtones valdoriens s'adonnent encore à la pêche, à la chasse ou à la trappe.

Les autres loisirs pratiqués sont souvent inhérents aux deux cultures. Les Autochtones de Val-d'Or apprécient les sports d'hiver, la natation, le baseball, le hockey; ils sont peu friands de golf, pitoune, curling, jogging, conditionnement physique. De même, ils aiment beaucoup la musique, la télévision, la lecture, la radio, mais n'aiment pas du tout le théâtre, la photographie, la danse sociale, les jeux de société. Ils ont peu d'attrance envers les salles de spectacles et d'exposition, les salles de quilles ou de billard; ils fréquentent peu ou pas les bibliothèques. Le «culturel blanc» est encore loin d'avoir touché leur fibre

sensible. Ils ont par contre rejoint notre société de consommation puisqu'ils fréquentent beaucoup les commerces d'alimentation, de vêtements et les centres d'achats. Il est bien révolu le temps où la peau d'ours faisait son manteau, sa viande le repas, et sa graisse le combustible ou le baume...

Dans le même ordre d'idées, l'Indien urbain moderne a intégré les mass médias à sa culture. L'Indien d'aujourd'hui s'informe par la télévision, la presse écrite, la radio, les circulaires et le bouche à oreille. Il sait non seulement ce qui se passe dans d'autres communautés autochtones, mais ce qui se passe partout dans le monde. L'information le concernant ainsi que tous ceux de sa race circule librement. L'Indien sait aussi que les années 90 seront les siennes.

Les récents troubles d'Oka opposant Blancs et Mohawks pour des questions territoriales, à l'été 1990, en sont le symbole mémorable.

DISCRIMINATION, CULTURE ET SPIRITUALITÉ

À Val-d'Or, une forte majorité d'Autochtones dit ressentir les effets de la discrimination qui s'exerce contre eux de la part des Blancs. Ils se disent surtout victimes de discrimination psychologique non-verbale reliée aux préjugés

qui causent des difficultés pour se trouver un emploi et un logement. La discrimination physique existe également de l'avis d'un petit nombre d'Indiens. Ces résultats sont précisés dans le tableau 2 qui apparaît ci-bas.

Si les attitudes discriminatoires persistent chez les Blancs, les Indiens ont eux une longue expérience de la survie sous toutes ses formes; leur résistance à l'assimilation en fait foi. Le miracle est qu'ils soient toujours là, et maintenant plus déterminés que jamais à retrouver leur identité, leur autonomie et leurs droits ancestraux. C'est ainsi que l'on assiste à une résurgence de l'attachement des Autochtones à différents aspects de leur culture traditionnelle.

Pour leur part, les Indiens de Val-d'Or approuvent majoritairement le mode de vie de leurs ancêtres, bien qu'ils soient aussi majoritairement perplexes face à la spiritualité telle que vécue par leurs ancêtres. Ce fait est aisé à comprendre. Convertis de force au catholicisme par l'évangélisation des missionnaires blancs, les aînés ont cessé peu à peu de transmettre à leurs descendants les aspects rituels de cette spiritualité. Les Indiens valdoriens sont aujourd'hui catholiques dans l'ordre de 85 %, mais la plupart portent en eux le souvenir intact des grands esprits qui régissaient la vie, la mort, le soleil, la pluie, les

	Oui		Non		Ne sais pas		Refus de répondre	
Discrimination	n.	%	n.	%	n.	%	n.	%
Des non-autochtones envers les autochtones	120	63	39	20	26	14	5	3
Des autochtones envers les non-autochtones	107	56	46	24	32	17	5	3
Entre les nations	97	51	54	28	31	16	8	4

Tableau 2. Discrimination raciale.

saisons, la peine, la joie, la fécondité ou l'abondance du temps de leurs grands-parents.

La spiritualité est affaire de culture. Si les rites sacrés des Autochtones se sont un peu perdus et si les Indiens sont perplexes face à cela, l'esprit, lui, est toujours là. La vision de l'univers où l'humain n'est pas centre mais partie d'un tout présume à elle seule d'une idéologie différente. En approuvant majoritairement le mode de vie de leurs ancêtres, les Indiens valdoriens font un acte de foi et d'espérance en leur propre culture.

L'AVENIR DE LA CULTURE AUTOCHTONE

La survie de la culture autochtone, cependant, en inquiète plus d'un. À l'aube du 21^e siècle, les Blancs ont-ils réussi à effacer l'histoire des premiers occupants, à les fondre dans la masse pour en faire des citoyens canadiens comme les autres? L'acculturation et ses conséquences sont-ils rêve ou réalité? L'Indien valdorien est très partagé à ce sujet. En 1988, c'est 49,7 % des Autochtones de la ville qui disaient croire leur culture en voie de disparition, 35,6 % qui affirmaient au contraire que leur culture était toujours vivante, alors que 13 % étaient indécis quant à la survie de leur culture. Les raisons évoquées par le premier groupe sont: la perte de leur langue, l'assimilation, les migrations, l'abandon des coutumes et l'ignorance de leur propre culture. Les raisons invoquées par ceux qui la croient vivante sont d'ordre intérieur: la culture intériorisée, l'héritage spirituel, l'hérédité, la force de l'esprit, la confiance en soi. Les solutions envisagées par les Autochtones pour sauvegarder leur culture sont: le retour aux sources (34 %), la langue (27 %), le contact avec les aînés (19 %), l'éducation (18 %), les activités culturelles (16 %), l'unification des nations autochtones (14 %) et les solutions politiques (8 %).

Que pense l'Indien urbain de son avenir? Comment entrevoit-il le futur des ses petits-enfants dans ce monde en accéléré où les miracles et les désastres se succèdent à un rythme effréné? Restera-t-il dans la cité de pierre? Retournera-t-il sous le couvert des arbres chercher la source de sa différence?

Naviguera-t-il sans cesse entre progrès et tradition? Les Autochtones de Val-d'Or se sont quant à eux prononcés; ils privilégient majoritairement la vie urbaine (60 %) alors que 27 % d'entre eux projettent de quitter la ville pour la forêt et que 13 % sont indécis à ce sujet. Les adeptes de la ville justifient leur choix en invoquant les services fournis par l'urbanité: services domestiques, physiques, intellectuels et sociaux. Ils envisagent dans un proche avenir de rester en ville pour travailler à la cause autochtone et pour poursuivre des études. Ceux qui veulent quitter la ville invoquent pour leur part le désir d'une meilleure qualité de vie et d'une plus grande liberté. Quant aux besoins futurs, c'est 40 % des Indiens de Val-d'Or qui considèrent que le logement et l'emploi sont les besoins les plus urgents à combler. Ces priorités sont suivies de l'éducation, des communications et du pouvoir.

La vision d'avenir des Autochtones valdoriens est empreinte de dualité; d'aucun croient possible la réunion harmonieuse des réalités du modernisme et de la culture traditionnelle (30 %); pour d'autres, cette réunion est inimaginable et impossible à réaliser (37 %). Les premiers croient à l'équilibre et aux avantages résultant de l'union de deux cultures; pour les seconds, l'impossibilité de ce concept a pour raison l'assimilation quasi complétée des Autochtones au mode de vie des Blancs. Près de 20 % des Indiens valdoriens sont indécis face à cette dualité culturelle.

Les Autochtones vivant en milieu urbain sont-ils tous confrontés à cette dualité? Ceux de Val-d'Or présentent un portrait à deux facettes de leur vie en ville. Plusieurs d'entre eux croient qu'ils sont un peu marginalisés, plutôt contraints à vivre entre eux dans certains quartiers-ghettos, victimes de discrimination et peu visibles en tant que citoyens valdoriens; ils croient leur culture très menacée et envisagent le retour aux sources pour la faire revivre. D'autres se disent plutôt satisfaits de leurs conditions de vie en ville, de leurs relations avec les Blancs. Ils semblent bien adaptés à ce mode de vie et ne regrettent pas leur décision de migrer. Ils veulent travailler en ville pour

leur cause et se scolariser davantage. Bien que très partagés face à l'avenir, c'est à Val-d'Or que la plupart d'entre eux l'envisagent.

Et si ce choix était le bon: progrès et tradition, deux mots à réunir. Le scénario d'avenir pourrait s'imaginer ainsi: des Indiens de plus en plus informés, de plus en plus instruits, de plus en plus habiles à manipuler les rouages du pouvoir et de l'argent, de plus en plus autonomes, de plus en plus fiers d'eux-mêmes en reprenant peu à peu leur espace vital et la place qu'ils avaient jadis perdue. Des Indiens qui se gouvernent, au service des leurs, en cohabitation harmonieuse avec les Blancs. Des Indiens qui transmettent et divulguent par tous les moyens techniques modernes l'enseignement profond de leurs ancêtres. Leurs coutumes, leur langue, leur religion, leur médecine, leur connaissance naturelle de la protection de l'environnement: un apport culturel et social inestimable. Un temps pour le bureau, l'informatique, la gestion, le veston, les relations publiques; un temps pour le feu, la rivière, l'original, le castor, le pow-wow. Demain, la ville.

Et si ce choix était le bon: progrès et tradition, deux mots à séparer. Le scénario pourrait plus tard ressembler à ceci: d'une part des Indiens-Blancs complètement assimilés, vivant à la manière des Blancs, sans regrets pour leur culture et cherchant plutôt à l'oublier pour aplanir définitivement leur différence; d'autre part des Indiens-pure-tradition à la mode d'antan, retournés à leurs sources par quelque exploit magique, dans quelques coins perdus encore inexplorés. La mémoire des signes et des gestes qui refait surface, le teepee qui s'érige, l'arc qui se tend, le gibier qui mijote sur un feu au milieu de la tente, les enfants qui roulent sur la mousse, la carcasse de bête pendue aux branches, la lune et le soleil chacun en leur point de l'horizon, illimité. Hier, la ville.

Les nombreuses questions en relation avec les autochtones, qui se discutent actuellement à travers le monde, les Amériques et surtout chez les autochtones eux-mêmes, nous portent

à Croire à l'aube des années 2000, que les autochtones vivant en milieu urbain comme tous les autochtones de la planète, ont déjà commencé à réunir les mots progrès et tradition. Leur volonté de comprendre le système et de l'utiliser pour le mieux-être des leurs a fait de plusieurs d'entre eux des personnes fortes, capables de négocier avec les Blancs afin d'occuper la place qui leur revient selon la réalité de la vie moderne. Nous commençons à peine à entendre parler de leurs réalisations.

NOTES

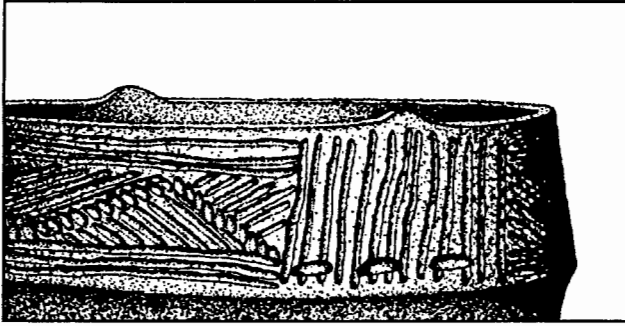
(1) Les «autres» nationalités dont il est ici question sont: Attikamek (2 répondants), Montagnais (2 répondants), Cri-Algonquin (2 répondants), Abénakis (1 répondant), Cri-Ojibway (1 répondant).

(2) Les sans-emploi sont les étudiants, les ménagères, les chômeurs, les assistés sociaux et les retraités. Le groupe «travail intellectuel» comprend le personnel administratif, les directeurs, les éducateurs, les comptables, les chercheurs, les techniciens et les interprètes. Le groupe des travailleurs manuels comprend les mécaniciens, les foreurs, les camionneurs, les gardiens, les machinistes, les mineurs, les forestiers et les journaliers. Les travailleurs du domaine des services sont serveuses ou pompistes.

OUVRAGES CITÉS

LAPLANTE, M., POTVIN, M., 1987: *D'hier à demain le loisir à Val-d'Or*. Ville de Val-d'Or.

BOISSONNEAULT G., L. VEILLEUX, L. FORTIN, S. PICARD, M. GAGNON, D. CORBEIL et P. GAUTHIER 1991: *L'alimentation traditionnelle. et son évolution*, in GOULET ET AL. *Initiation à la culture crie*. Association étudiante de l'U.Q.A.T. à Val- d'Or, 1991.



ON N'A PLUS LE LAC QU'ON AVAIT !

Norman Clermont, Université de Montréal

Des cartes géographiques de l'Ouest du Québec, entre la fin du XVII^e siècle et le début du XIX^e siècle, montrent l'existence d'un lac apparemment majeur, appelé Kaouinagamic. L'étude des dimensions relatives, des formes et des connexions hydrographiques ne nous permet pas de l'identifier. Ce lac a-t-il existé? A-t-il disparu? Où est-il?

C'est parce que l'histoire est remplie d'énigmes et de frustations qu'il y a historiens. En effet, si le passé était très bien connu, on se contenterait de le répéter d'une génération à l'autre dans un style qui lui assurerait une allure toujours moderne.

Le sujet de notre article est une énigme que nous avons ressentie il y a plusieurs années et qui est toujours restée interrogative. C'est une énigme qui n'est probablement pas insoluble et il est même possible qu'un lecteur ou qu'une lectrice avisée en sache déjà la réponse. De toute façon, ça concerne un territoire qui se situe apparemment quelque part à moins de 200 kilomètres autour de Val d'Or, un territoire que plusieurs d'entre vous ont déjà parcouru. Il ne s'agit pas d'y retrouver un second astrolabe (1) ou un petit étang saisonnier qui serait uniquement connu par un nom de code privé.

Non!

Je veux retrouver un lac, officiellement représenté sur plus de 50 cartes, et qui n'existe plus. Je veux savoir qui l'a habité, qui l'a exploité, qui l'a premièrement cartographié et pourquoi, à un moment donné on l'a effacé.

Je veux savoir à la fois pourquoi il était si important et pourquoi personne n'en a parlé. Je veux les secrets qu'il a inondés, les aventures qu'il a consignées, les souvenirs qu'il n'a pu transmettre.

SON NOM

Il ne s'agit surtout pas d'un minuscule lac anonyme ou d'une petite mare à grenouilles où se développent des larves de maringouins. C'est au contraire un lac apparemment majeur qui avait, comme tous les lacs de cette région, un nom indien. Et ce nom indien, comme presque tous les noms indiens un peu compliqués, a été orthographié de plusieurs façons. Je l'appelle le lac Kaouinagamic mais on écrit aussi Caouinagamic, Kadouinagamick, Kaouinagamick, Kaouinagamich, etc.

Ce que ce mot signifie est relativement ambigu. La particule finale «gamic» veut dire lac. La particule initiale «Ka» désigne un endroit. Le mot «ouin» peut se traduire aussi bien par «eau salée» que par «eau qui pue». On pourrait donc dire que le lac Kaouinagamic est une étendue où il y a de l'eau puante.

Ce n'est pas un nom que l'on retrouve rarement dans la cartographie ancienne de l'Abitibi. Il est régulièrement inscrit sur les cartes de cette région depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle. Rachelle Castonguay (1980) l'a retrouvé 47 fois sur 344 cartes dessinées entre 1536 et 1780. Il est commun sur les cartes de 1780 à 1800. Puis le nom disparaît.

C'était donc un lac très bien connu... du moins par les cartographes.

SA FORME ET SES DIMENSIONS

Le lac Kaouinagamic n'existe aujourd'hui sur aucune carte moderne. On pourrait alors supposer que son nom autochtone a été remplacé par un nom français ou anglais. C'est un phénomène commun dans la cartographie du Québec. Cependant, le pays qui se trouve à 200 kilomètres autour de Val d'Or est un territoire farci de plusieurs centaines de lacs ayant des formes et des dimensions très variables. Il pourrait dès lors être stratégiquement intéressant de circonscrire notre enquête avec des modèles et des échelles de compatibilité avant de dresser une liste synonymique complète de tous les lacs de la région.

Le problème qui survient alors est le fait qu'en dépit d'une cartographie abondante, le lac Kaouinagamic est un lac qui n'a ni forme, ni dimensions stables (Figure 1a et 1b).

Quand il apparaît, à la fin du XVII^e siècle, sur des cartes où on le représente en même temps que le lac St-Jean, il a au moins dix fois la superficie de ce dernier (Franquelin 1699) (Figure 2a). Or, le lac St-Jean a une superficie de 1000 km². Le lac Kaouinagamic apparaît alors comme une véritable petite mer intérieure. Jusque vers la fin du régime français, il apparaîtra nettement comme un lac plus important que le lac St-Jean. Il se réduit cependant considérablement à partir de 1740, n'occupant plus, sur la carte de Carver (1763) (Figure 4a), que 6.5% de la superficie du lac St-Jean, soit environ 65 km². Il a littéralement été drainé par les cartographes et, jusqu'à sa disparition définitive au début du XIX^e siècle, il se contentera de cette réduction. Sur la carte de Hériot (1807) (Figure 4b) sa dimension est à peine 3% celle du lac St-Jean.

SES CONNECTIONS

Si le toponyme original n'existe plus et si on ne peut se baser sur les formes ou sur les dimensions que les cartographes ont données à

ce lac pour le reconnaître dans la cartographie actuelle, on peut alors chercher une autre piste, généralement beaucoup plus fiable, celle de ses connections hydrographiques.

En effet, un lac est le plus souvent un endroit d'où l'on vient ou un endroit où l'on va en suivant une rivière qui le charge ou le décharge. Plus un lac sera important, plus la route qui y mène sera connue, détaillée, et de plus cette connection sera invariable.

Or, le lac Kaouinagamic est un lac inconstant et infidèle. C'est du moins l'impression qu'on a en regardant les cartes. Certains cartographes l'associent tantôt à une rivière, tantôt à une autre, tantôt même à plusieurs en même temps.

Pour Jean-Baptiste Franquelin, c'est un lac qui serait à la fois à la source de la rivière Masquinongé et de la rivière Acounagousin (Dumoine), la première se déchargeant dans le St-Laurent et la seconde dans l'Outaouais. Guillaume de l'Isle (1703) (Figure 3a) néglige la connection avec la rivière Masquinongé aussi bien que celle avec la rivière Acounagousin mais retient une décharge outaouaise par la Gatineau et une décharge jamésienne par la rivière des Iroquois. Seule cette dernière est retenue dans la carte de Moll (1715) (Figure 3b). La carte de Popple (1775) retient aussi une double connection vers le nord et vers l'Outaouais mais sa rivière des Iroquois ne se rend plus jusqu'à la Baie de James et son affluent outaouais paraît être la rivière Rouge. Les cartes britanniques préféreront généralement une connection indirecte avec la rivière Acounagousin mais sont-elles nécessairement plus fiables?

QUI EXPLOITAIT LE LAC KAOUINAGAMIC?

L'examen des détails de géographie physique ne nous mène apparemment nulle part. La géographie culturelle serait-elle plus prometteuse?

C'est la carte de Franquelin (1699) qui est nettement la plus précise à cet effet car l'auteur montre sans aucune équivoque que c'est le lac

des «Atticameouecs». Sur la carte de Guillaume de l'Isle (1708), le lac se trouve au milieu d'un territoire occupé au sud par les Algonquins de l'Outaouais, à l'ouest par les Témiscamingues, au nord par les Cris et à l'est par les Attikamègues. Sur la carte de Carver (1763), le lac se trouve entre la «*Little Nation of the Algonquins*» au sud et les «*Atticameoets*» au nord. Ces informations ne sont ni sans signification ni sans concordance mais elles ne sont pas très utiles non plus car nous ignorons largement où se trouvait le territoire des Attikamègues à cette époque (Clermont 1974).

Il est quand même intéressant de souligner que Jean-Baptiste-Louis Franquelin, qui est à la fois notre source officielle actuellement la plus ancienne et la plus précise sur le plan ethnographique, n'était pas un cartographe de cabinet. Né vers 1651, il était venu en Nouvelle-France pour faire du commerce en 1671. Il y passa de très nombreuses années et y fit beaucoup de voyages. Aurait-il lui-même été le découvreur du lac Kaouinagamic? On sait que c'est Frontenac qui l'encouragea à devenir cartographe en 1674 et il pourrait être intéressant de fixer la première apparition de ce lac dans son oeuvre. Il s'y trouve incontestablement sur sa «*Carte de l'Amérique Septentrionale..., 1688*» mais sans y être nommé et en y présentant une connection avec le St-Maurice (Burke-Gaffney 1969). Aurait-il été lui-même un visiteur de ce lac? On devrait cependant ajouter qu'il y a aussi, sur la carte de Nicolas Sanson (1656) (Figure 1b), un lac relié à la fois à l'Outaouais et au St-Maurice, qui pourrait être le lac Kaouinagamic, placé sous le nom «*Attiquamecques*». Le nom qui paraît alors le désigner est Encheke, d'étymologie inconnue. Il y a même dans la carte de Champlain (1632) quelques lacs se déchargeant dans l'Outaouais mais communiquant par portages avec les sources du St-Maurice. L'un d'eux pourrait-il être le lac Kaouinagamic où s'agit-il dans ce cas, comme dans celui de Sanson, d'étendues différentes? Il est cependant intéressant de noter la forte ressemblance cartographique entre la carte de Champlain (1632) et celle de Carver (1763) en ce qui concerne les affluents de l'Outaouais.

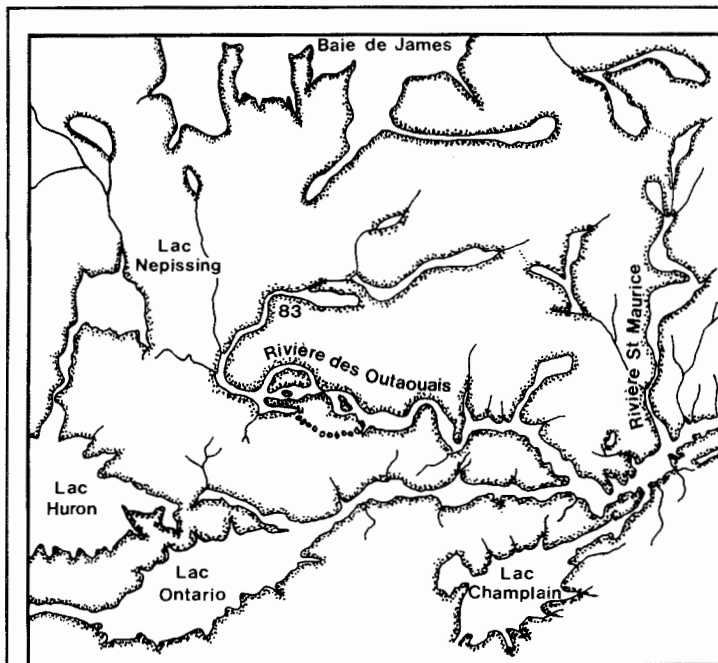
QUE RETENIR DE TOUT CELA?

Ou bien le lac Kaouinagamic n'a jamais existé et sa recherche actuelle est vaine, ou bien il a existé et alors son évolution est énigmatique.

Nous croyons que ce lac a existé et que son nom indien en témoigne. Dans ce cas, il aurait alors été rapporté dans un quelconque récit de voyage vers la fin du XVIIe siècle par quelqu'un qui y serait allé ou à qui on en aurait parlé. Dans cette éventualité, il pourrait être intéressant de pister sa première apparition cartographique et de chercher dans les cartons de ce premier cartographe, la source de son information mais qui est le premier cartographe de ce lac? Ce qui est énigmatique c'est, d'une part, l'importance géographique de ce lac et, d'autre part, le silence qui l'entoure pendant plus d'un siècle alors que chacun continue à le localiser sans savoir exactement comment le raccorder. Il ne semble donc pas qu'on ait alors cru bon d'y voyager régulièrement. Par ailleurs, sur quelles bases l'a-t-on systématiquement réduit dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle en l'attachant plus ou moins régulièrement à un embranchement de la rivière Acounagousin qui est devenue maintenant la rivière Dumoine? Pourquoi son nom n'apparaît-il pas dans les rapports d'arpentage du XIXe siècle? Qui a fait disparaître son nom? Quand? Pourquoi? Et par quel nom a-t-il été remplacé?

Dans l'hypothèse où le lac Kaouinagamic a vraiment existé, ou bien c'était dès le départ un lac bien ordinaire qui ne se distinguait pas significativement de plusieurs autres lacs voisins par sa superficie, ou bien c'était vraiment un lac énorme qui s'est drainé en un peu plus de 100 ans. Pour qu'un énorme lac se draine en quelques générations, il faut que ce lac corresponde en réalité à une sorte de barrage naturel ayant une faible résistance et une courte durée. Or, on sait qu'en février 1663,

«un tremblement de terre de plus de deux cents lieues en longueur, et de cent en largeur, qui font en tout vingt mille lieues,

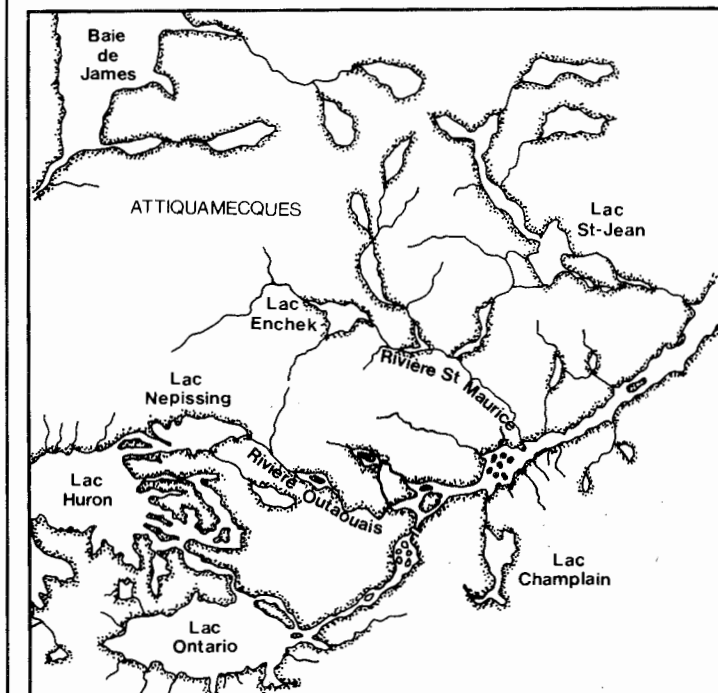


a: Carte de CHAMPLAIN (1632)

83: «Rivière par où plusieurs Sauvages se vont rendre à la mer du Nort du Saguenay, et aux trois rivières faisant quelque chemin par terre.»

(toponymes actuels)

On peut comparer cette carte de Champlain avec celle de Carver et celle de Hériot.



b: Carte de NICOLAS SANSON (1656)

(toponymes actuels)

Sauf Enchek et Attiquamecques

Figure 1. Des cartes de Champlain et de N. Sanson indiquent toutes les deux une route par lacs et rivières entre l'Outaouais et le St-Maurice. Celle de Sanson indique aussi la présence des «Attiquamecques» au voisinage immédiat d'un lac appelé Enchek.

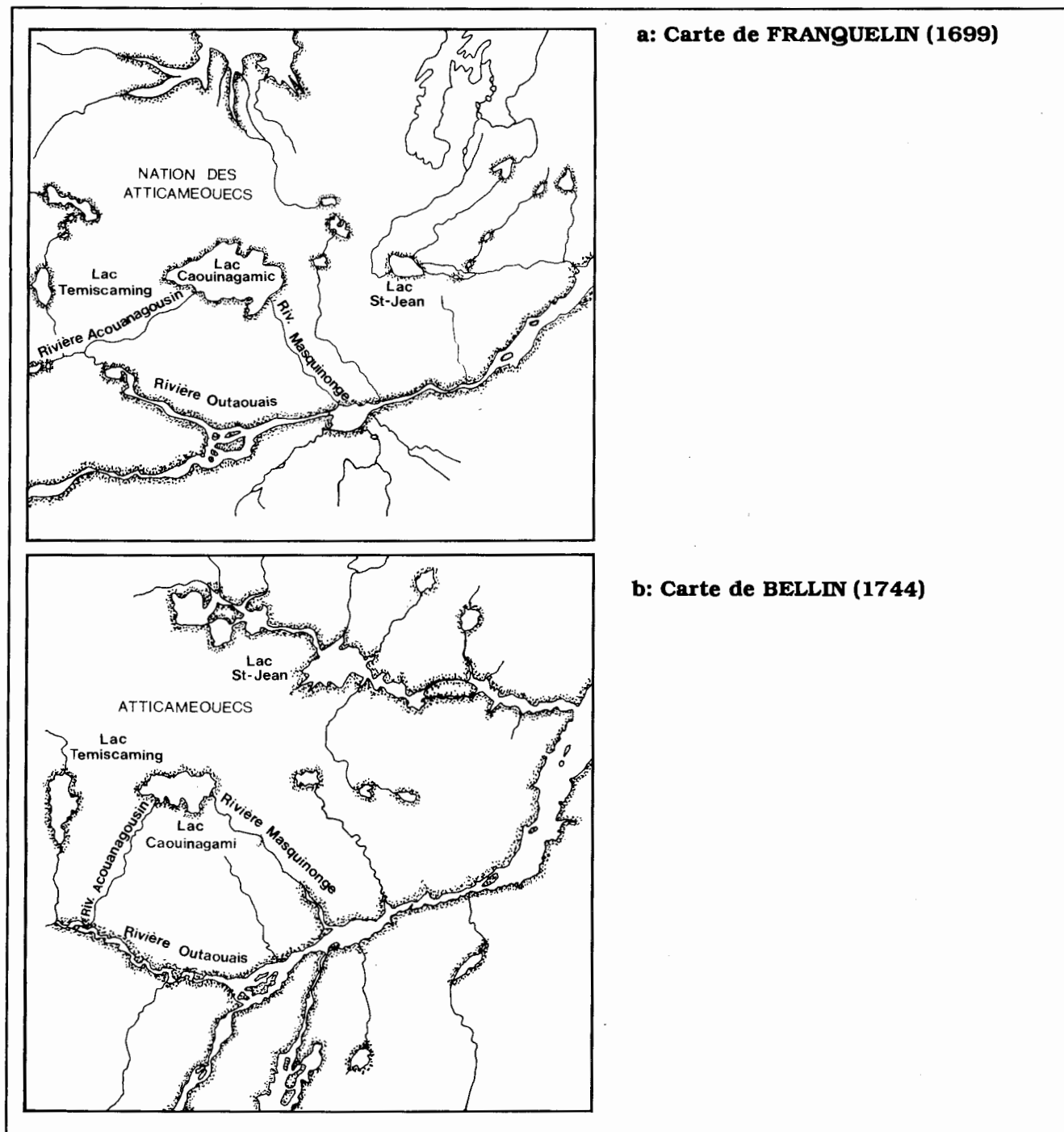
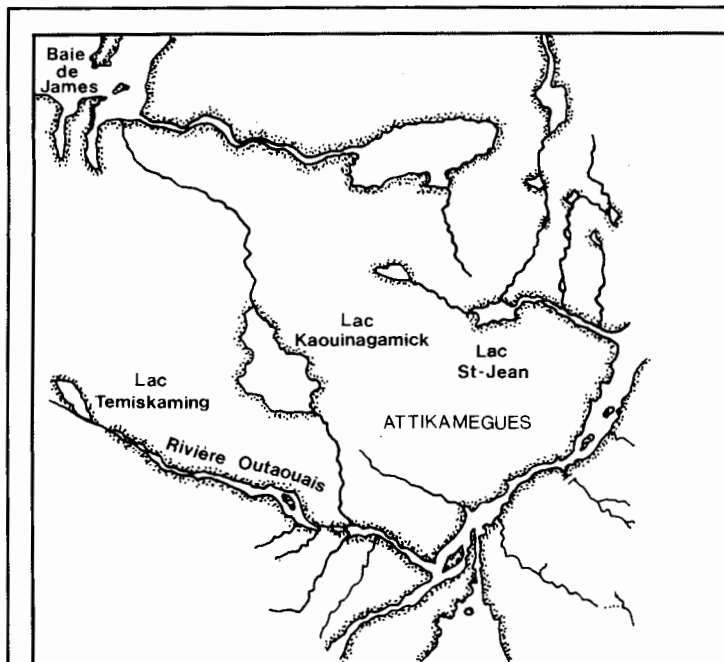
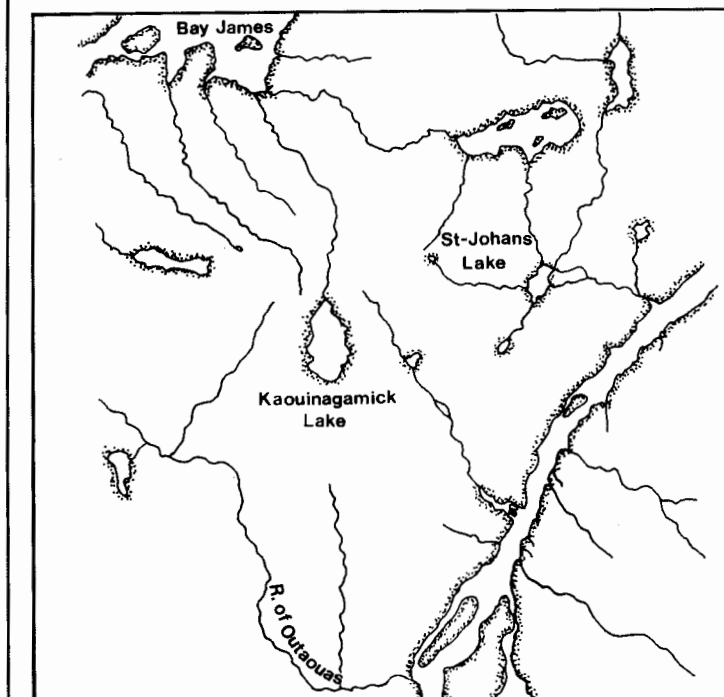


Figure 2. Ces deux cartes présentent l'Outaouais de manière relativement semblable, c'est-à-dire de façon relativement sommaire au-delà de la rivière elle-même.



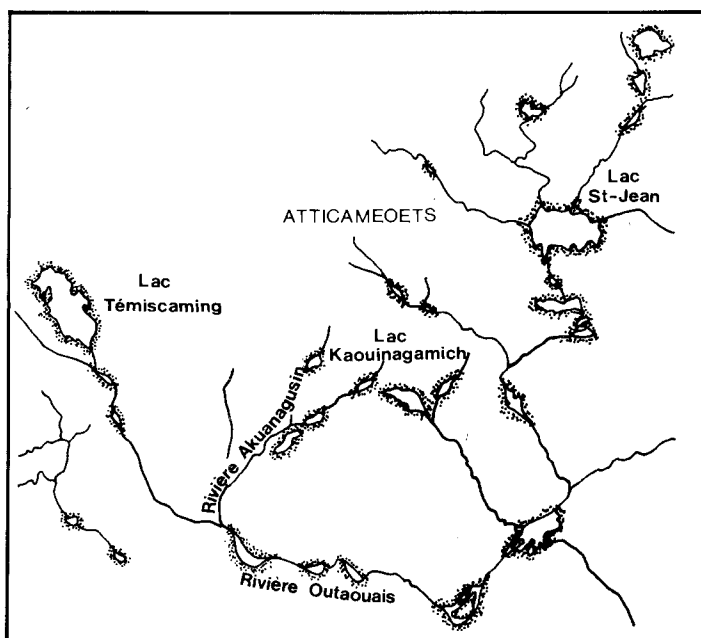
a: Carte de GUILLAUME DE L'ISLE (1703)



b: Carte de HERMAN MOLL (1715)

Figure 3. Ces deux cartes représentent le lac Kaouinagamick sous un autre axe, en soulignant sa connection avec la Baie de James.

a: Carte de CARVER (1763)



b: Carte de HÉRIOT (1807)

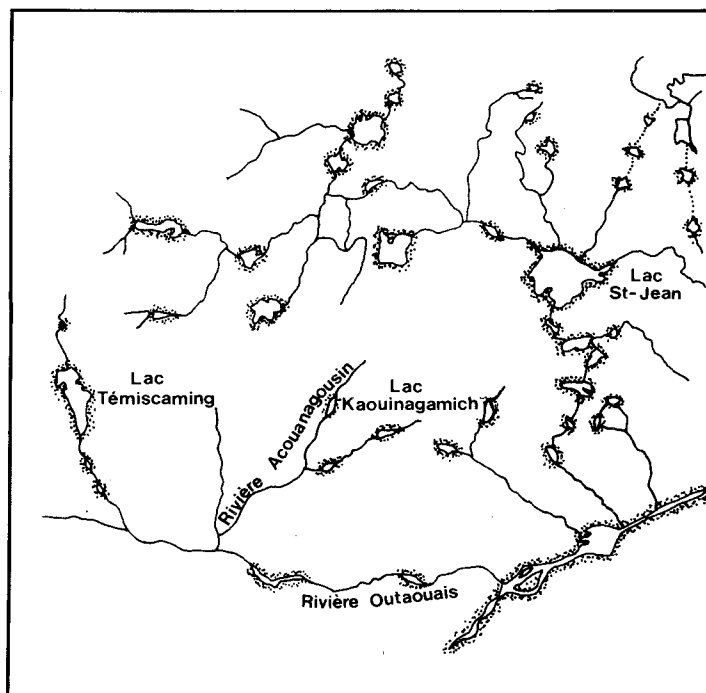


Figure 4. Dans ces versions «modernes», on retrouve la simplification caractéristique des premières cartes de la région et la complexification de la région du Saguenay Lac-St-Jean.

a fait trembler tout ce païs, où l'on a vu des changements prodigieux: des Montagnes abysmées, des Forests changées en des grands Lacs etc. (R.J., 1663: 2).

À certains endroits les eaux elles-mêmes se corrompirent ou s'ensouffrèrent. Dans le cours du St-Maurice, d'énormes glissements de terrain:

«formèrent une puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de lict, et à se répandre sur de grandes plaines nouvellement découvertes... L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut jamais; on ne voit plus certaines montagnes qui sont en gouffrées»... (R.J. 1663: 5).

Se pourrait-il que ce lac aux eaux puantes (ensouffrées) ait d'abord été une manifestation de cet événement, et qu'il se soit rapidement défait sans avoir été vu plus d'une fois par des Européens? C'eut alors été un lac aussi fugace que sa cartographie et dont les générations suivirent la dégénération relativement rapide par où dire. C'eut alors été une sorte de véritable déluge régional ayant pu avoir à certains moments plusieurs déversoirs simultanés. La cartographie anglaise de la seconde moitié du XVIII^e siècle ne reprend-elle pas celle déjà proposée par Champlain? Ce n'est pas une proposition. C'est à peine l'évocation d'une mince possibilité.

Une autre possibilité serait qu'un voyageur (Nicolet? Perrot? Radisson? La Salle?) ait vraiment fait un rapport sur un de ces grands lacs que l'on trouve entre le 47°N et le 49°N, à la tête des affluents de l'Outaouais et que ce rapport ait été traduit par un cartographe. On sait que la route de l'Outaouais a été très fréquentée au XVII^e siècle et qu'avant 1700, il y avait déjà quelques comptoirs de traite à l'intérieur des terres (Dunn 1975). On sait aussi qu'il y avait (avant 1650) une «route de détour» qui permettait d'atteindre Trois-Rivières ou Tadoussac en évitant les «douanes» algonquines du Bas Outaouais (Ile aux Allumettes) et en empruntant probablement la Dumoine. Or, la rivière Dumoine, anciennement appelée

Acounagousin, est justement la rivière qui est le plus souvent reliée au lac Kaouinagamic. On peut donc croire que ce lac n'a pas été placé dans une région retirée et non fréquentée mais il se peut alors que son importance cartographique reflète davantage son importance stratégique que son étendue physique. Par ailleurs, si ce lac avait vraiment eu une importance stratégique, on comprend mal le silence qui l'enveloppe dans les vieilles chroniques... à moins qu'il n'ait revêtu cette importance que pour les groupes indiens qui n'écrivaient par de Relations.

CONCLUSION

Je cherche un lac mais, intellectuellement, ce qui m'intéresse surtout n'est pas tellement de savoir quel est le lac actuel qui portait jadis le nom de lac Kaouinagamic. Ce détail serait déjà très utile pour mieux focaliser notre recherche mais je voudrais surtout savoir s'il y a une corrélation entre son impact cartographique et son importance physique ou culturelle.

Je profite donc de l'occasion pour lancer une enquête plus concertative (2).

- 1- Les Indiens de la région ont-ils dans leurs traditions l'histoire d'un lac Kaouinagamic?
- 2- Les actuels coureurs de bois ont-ils déjà entendu raconter des aventures autour de ce lac?
- 3- Les responsables de bibliothèques pourraient-ils nous permettre de détailler la biographie de ce lac, depuis sa naissance jusqu'à sa mort?
- 4- Y a-t-il quelque spécialiste ayant déjà lu quelque part une chronique de l'époque rapportant un passage à ce lac?

Dans cet article, nous n'avons qu'exposé une énigme pour laquelle nous n'avons aucune solution. Si la concertation souhaitée produit des résultats positifs, nous promettons d'y revenir. Une seule chose paraît cependant bien établie, c'est qu'on n'a plus le lac qu'on avait!

NOTES

(1) L'astrolabe était un instrument de mesure des latitudes que les premiers voyageurs en Nouvelle-France utilisaient encore. Un de ces instruments, qu'on appelle souvent «l'astrolabe de Champlain» a déjà été trouvé dans le bassin de l'Outaouais en 1867 (Kennedy 1970).

(2) Certains ont déjà réagi. Les chercheurs qui ont déjà eu à évaluer ce manuscrit ne croient guère à l'hypothèse tectonique. Moi non plus. Il y en a un qui ne croit même pas qu'il y ait eu un lac. Moi, je crois qu'il y en a eu un mais je crois que l'importance cartographique qu'on lui a donnée dépendait, non pas de son étendue physique mais de sa signification stratégique. La diminution de cette importance serait alors liée à un phénomène de réorganisation de l'exploitation dans la région. Dans ce cas, il serait donc toujours possible d'identifier le lac qui portait jadis ce nom et il deviendrait intéressant d'entreprendre alors une enquête de terrain sur les indices de cette importance.

CARTOGRAPHIE

Les cartes reproduites pour cet article sont des cartes très simplifiées, à partir de reproductions publiées par Marcel Trudel (1961): *Atlas historique du Canada Français, des origines à 1867*, Les Presses de l'Université Laval. Québec par G. Hériot (1807): *Travels through the Canadas*, Richard Phillips. London) et par les services cartographiques du gouvernement canadien, Ottawa.

OUVRAGES CITÉS

BURKE-GAFFNEY, M.W., 1969: FRANQUELIN, J-B., in «*Dictionnaire biographique du Canada.*»,(II): 236-239, Les Presses de l'Université Laval, Québec.

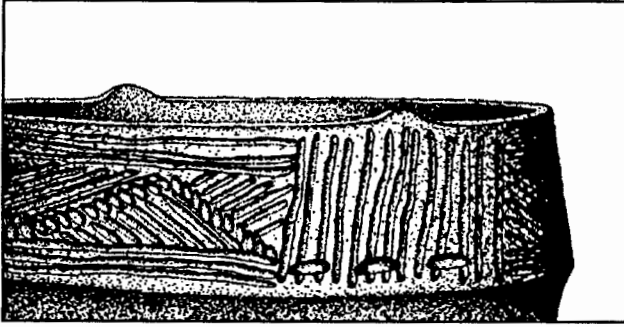
CLERMONT, N., 1974: «Qui étaient les Attikamègues?», *Anthropologie* 16 (1): 69-74.

DUNN, G., 1975: *Les forts de l'Outaouais*. Éditions du Jour, Montréal.

CASTONGUAY, R., 1980: *Toponymie amérindienne sur les anciennes cartes du Québec conservées aux archives du gouvernement canadien à Ottawa: 1536-1780*. Manuscrit, 2 volumes, Commission de Toponymie du Québec, Québec.

KENNEDY, C., 1970: *The upper Ottawa Valley, a glimpse of history*, Renfrew County Council, Pembroke.

1972: *Relations des Jésuites*, Éditions du Jour, Montréal.



**LES DIEUX DE LA TERRE:
HISTOIRE DES ALGONQUINS
DE L'OUTAOUAIS, 1600-1650***

Roland Viau, Université de Montréal

Lorsque ie montois cette grande Riviere [rivière des Outaouais], il n'y a que treze ans, ie l'avois vu bordé de quantité de peuples de la langue Algonquine, qui ne connoissoient pas un Dieu: & lesquels au milieu de l'infedilité s'estimoient les Dieux de la Terre: voyans que rien ne leur manquoit dans l'abondance de leurs pesches, de leur chasses, & du commerce qu'ils avoient avec leurs nations alliées; & avec celà, ils estoient la terreur de leurs ennemis».

Paul Ragueneau s.j. 1650

INTRODUCTION

La recherche que nous présentons trace un portrait du peuple amérindien qui occupait et exploitait le territoire actuel de l'Outaouais (Figure 1) durant la période du contact avec les Européens. A partir de documents écrits et cartographiques du XVII^e siècle, cette recherche vise à identifier et à localiser les groupes que l'historiographie a appelé les Algonquins, établit l'emplacement de leurs axes de rencontre et d'échange, et s'attarde à décrire leur système adaptatif.

Reconstituer certains aspects de l'histoire culturelle des premiers occupants de l'Outaouais au moment de leur rencontre avec le monde occidental impliquait nécessairement d'analyser la trame des rapports qu'ils nouèrent avec les Européens et leurs descendants entre 1600 et 1650. De même, il importait non seulement de relater cette rencontre de deux mondes mais il fallait également s'attacher à comprendre la tournure qu'elle prit.

La recherche que nous avons menée à terme peut être définie comme un travail d'ethnohistoire qui tente de combiner au mieux les techniques de l'histoire et celle de l'ethnologue. En somme, notre démarche a consisté à effectuer une lecture critique des documents historiques consignés par les observateurs français de la scène algonquine de la période du contact et à évaluer à la lumière des outils affûtés de l'analyse anthropologique les données ethnographiques glanées dans les anciens textes et les vieilles cartes.

L'approche ethnohistorique privilégiée favorise, du moins le croyons-nous, une meilleure compréhension des comportements culturels des Algonquins et propose une vision plus nuancée ou plus objective des relations que ce peuple a

* Ce texte constitue une version remaniée d'un document intitulé «Les dieux de la terre» : Contribution à l'ethnohistoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1620. Rapport soumis le 3 juillet 1986 à la Municipalité régionale de Comté de Papineau dans le cadre du Programme «Amélioration de l'intervention régionale». Afin de respecter le style et la forme du texte de Roland Viau, Cégep Éditeur a pris la décision de laisser les appels de notes concernant les références bibliographiques dans la forme favorisée par l'auteur. Une standardisation comme celle établie pour les autres textes aurait modifié la forme de cet article et rendu sa compréhension laborieuse.

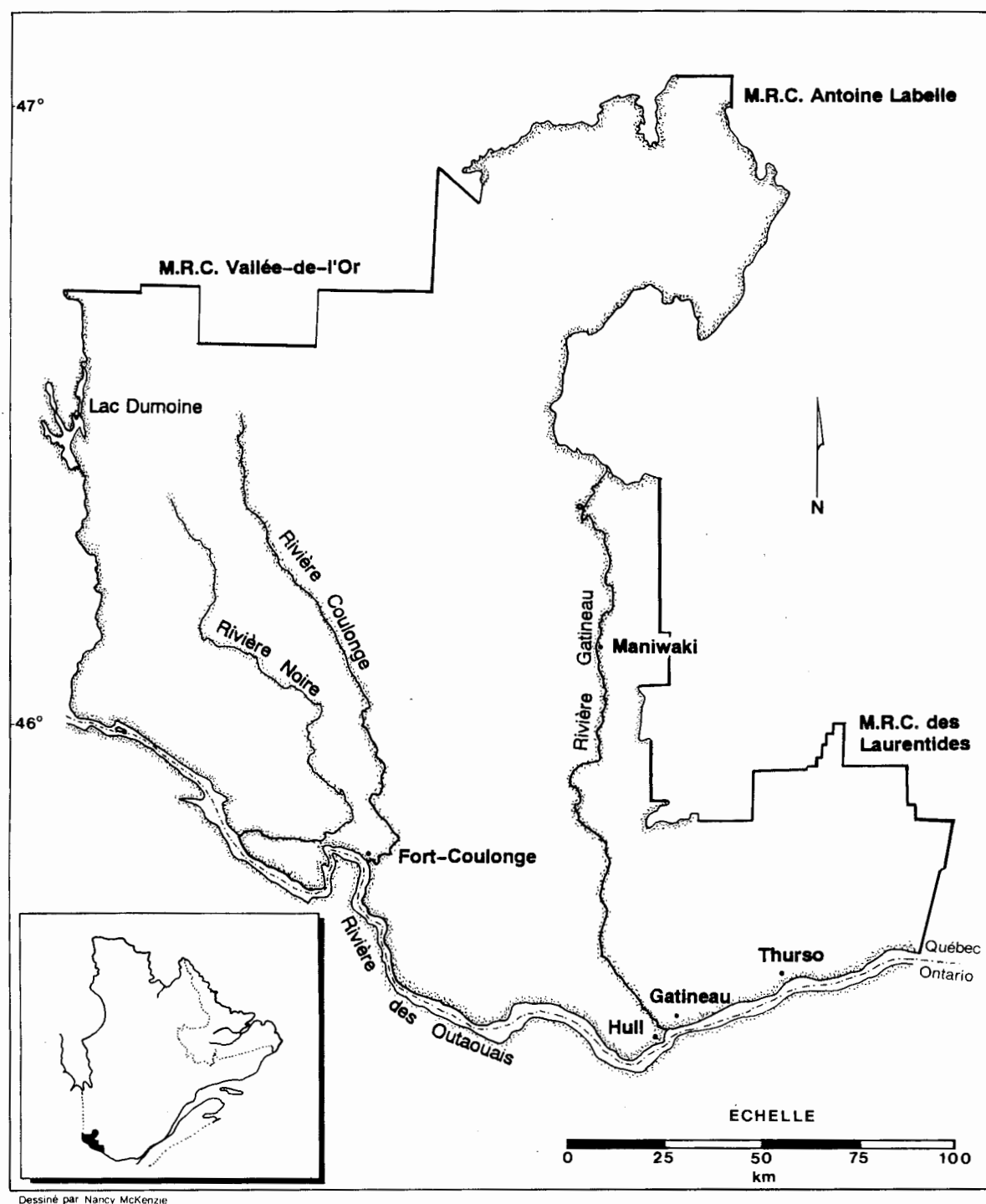


Figure 1. Le territoire de l'Outaouais québécois.

développées avec les colonisateurs européens et avec d'autres amérindiens avoisinants, dont les Iroquois.

L'OCCUPATION AMÉRINDIENNE DE L'OUTAOUAIS À L'ÉPOQUE DU CONTACT (1600-1650)

Qui étaient les Algonquins?

Lorsque Samuel de Champlain débarqua dans l'Est de l'Amérique du Nord au début du XVII^e siècle et entreprit d'explorer la région, le territoire de l'Outaouais était déjà occupé par des groupes amérindiens qui partageaient les mêmes affinités culturelles, parlaient un dialecte commun et se reconnaissaient entre eux comme étant les «Anissinapek» ou «les êtres humains» (1). Ces groupes formaient une entité optimale de relations amicales que les Hurons désignaient sous le nom de «Aquannake» [Akwanake], «ceux qui parlent une langue inintelligible». (Figure 2) Leurs ennemis traditionnels, les Mohawks, les nommaient «Atichawata» [Atirqtaks], «les mangeurs d'arbres» (2). Cette entité sera appelée les Algonquins par les anciens chroniqueurs français.

Le nom «algonquin» est une des premières appellations consignées par les Français pour identifier des groupes amérindiens avec qui ils entrèrent en contact dès le début du XVII^e siècle. L'apparition de ce mot dans les documents historiques remonte au premier voyage effectué par Champlain en 1603. A cette époque, l'explorateur français, qui séjournait à Tadoussac, rencontra des Montagnais, Etchemins et Algonquins rassemblés à cet endroit pour célébrer une victoire récente aux dépens de leurs ennemis les Iroquois. Ceux-ci formaient alors une alliance politique regroupant cinq nations: les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas, les Cayugas et les Sénécas. Ils habitaient le centre et le nord de l'État de New York actuel. Pour désigner le groupe d'Amérindiens qui accompagnait un des chefs présents, Tessouat le Borgne, Champlain utilisa le terme «Algoumequins» (3).

Quoique l'origine du mot «Algoumequins/Algonquins» demeure incertaine et que Champlain n'ait livré

aucun détail relatif à sa signification, le contexte dans lequel il fut recueilli permet toutefois de figurer son sens probable. Une recherche ethnolinguistique sur son étymologie indique que cet amérindianisme appartiendrait au dialecte malécite et dériverait du mot «Elaegomogwik». Dans le vocabulaire malécite, ce terme signifierait «ils sont nos amis ou nos alliés». Comme les Malécites et les Etchemins formaient vraisemblablement un seul et même groupe, il est logique de croire que le mot «Algoumequins/Algonquins» enregistré par Champlain voulait dire «nos alliés et ceux des Français contre un ennemi commun les Iroquois» (4).



Figure 2. Couple algonquin, ca/vers 1700-1720. Aquarelle 10 x 12cm. Anonyme. Bibliothèque de la Ville de Montréal, Salle Gagnon: G 4592.

Les chroniqueurs français de la seconde moitié du XVII^e siècle auront recours néanmoins au terme «Algonquins» pour désigner divers groupes amérindiens de l'est du Canada qui

parlaient des dialectes de la grande famille linguistique algonquienne. Ainsi, par exemple, ils appelleront invariablement «Algonquins Supérieurs» les Outaouais qui vivaient à l'est de la Baie Georgienne (Ontario) «pour les distinguer des Algonquins Inférieurs», les Montagnais, «qui se trouvent plus bas aux environs de Tadoussac & de Québec» (5). L'imbroglio qui s'en est suivi n'a fait qu'ajouter au problème d'identification et de localisation des Algonquins par l'historiographie canadienne. Aujourd'hui le nom «Algonquins» est utilisé pour désigner des groupes de populations apparentées qui habitaient durant la première moitié du XVII^e siècle la vallée de l'Outaouais et les régions adjacentes allant vers l'est (6).

À cette époque, les témoignages écrits attestent qu'au moins six groupes algonquins occupaient la vallée de l'Outaouais (Figure 3). Parmi ces groupes, on retrouvait, dans le voisinage des rivières Rouge, Petite Nation et du Lièvre, les Weskarini (Ouescharini, Ouaouechkairiniouek) «que nous appelons la petite nation des Algonquins» (7). Bien que le taxon de «petite nation» réfère à la taille du groupe des Weskarini au XVII^e siècle, on ne dispose néanmoins d'aucune donnée explicite quant à la raison de son attribution. Peut-être sous-tendait-il que les Weskarini appartenaient à un groupe démographiquement plus important avant le contact avec les Européens?

À la hauteur des Weskarini, au sud de la rivière des Outaouais, demeurait un groupe dont on ne connaît pas le nom algonquin. Ce groupe a probablement exploité le bassin hydrographique de la rivière South Nation et les terres adjacentes situées dans le nord du Haut Saint-Laurent (8). Les Français les désignaient par le nom d'un de leurs leaders: «ceux de la Nation d'Iroquet» (9). Les Hurons les appelaient «Onontchataronons» (Ounouchataronongak, Atontrataronons, Quieunontateronons) et les reconnaissaient, selon le récollet Gabriel Sagard, comme étant «la petite nation» (10). Ce qui laisserait croire que les Onontchataronons auraient possiblement formé un seul et même groupe avec les Weskarini ou encore qu'ils auraient

constitué un sous-ensemble apparenté aux Weskarini (11).

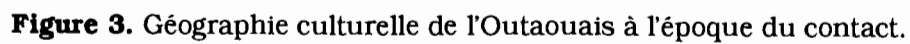
Montant vers l'Outaouais supérieur, toujours au sud de la rivière des Outaouais, habitaient les Matouweskairini (Mataou-ouescharini, Mataouchkairiniouek). Ils occupaient la vallée de la Madawaska (12). Un autre groupe, les Kinouchepirini, appelés «Quenongebini» et «Peuple de Nibachis» par Champlain, demeurait dans la région du lac Muskrat (13).

Un cinquième groupe, les Kichesipirini (Kichesipiriniouek), appelés aussi «Sauvages de l'Isle» par les Français et «Ehonkeronons» par les Hurons, occupait probablement l'Isle-des-Allumettes et l'Isle Morrison sur la rivière des Outaouais (14). Les indications fournies par le voyageur Nicolas Perrot identifient l'Isle-des-Allumettes comme étant l'endroit où était localisé l'établissement principal du chef Tessouat le Borgne. «Entre la Rivière Creuse et les Calumets», notait Perrot, «il y a une grande isle, appelée communément l'Isle du Borgne, autrement dite l'Isle des Allumettes. Elle est nommée Isle du Borgne, parce que le chef du village Algonkin qui y estoit establi estoit borgne» (15). Pour y accéder, par l'aval ou l'amont, on se devait d'emprunter «le grand chenal, qui est vers le sud de l'isle» (16).

Au nord de l'Isle-des-Allumettes, à l'intérieur des terres, vivait un sixième groupe, les Koutakoutouemi (Otaguottouemin, Outaoukotwemine) (17). Ce groupe entretenait, semble-t-il, peu de rapports avec les Européens durant la période du contact. Ils hivernèrent à Trois-Rivières en 1640-41 mais «ce sont peuples qui ne descendent quasi jamais vers les François» (18). On rapporte aussi que «leur langue est meslée de l'Algonquine & de la Montagnaise» (19). Les Kotakoutouemi demeuraient dans la partie septentrionale de l'Outaouais supérieur. Ils occupaient probablement les terres comprises entre les rivières Coulonge et Dumoine (20).

Les algonquins et leurs voisins

Entre 1600 et 1650, les limites septentrionales du territoire algonquin comprenaient peut-être



la région de l'Abitibi et du lac Témiscamingue. L'état actuel des recherches ethnohistoriques ne permet pas d'établir si les populations amérindiennes qui habitaient ces régions au moment du contact doivent être rattachées aux Algonquins, aux Cris ou aux Montagnais (21).

Au sud, le découpage territorial est plus facile à délimiter. On sait pertinemment que durant cette période les basses terres de la vallée de l'Outaouais jusqu'au nord du Haut Saint-Laurent, ainsi que les hautes terres de la vallée de la Madawaska allant vers la baie Georgienne, étaient exploitées par des groupes algonquins (22) (Figure 4). Dès 1603, des informateurs algonquins rencontrés à Québec précisait à Champlain qu'au nord du lac Ontario les Iroquois empruntaient la baie de Quinté puis la rivière qui s'y jette pour atteindre leur pays et qu'eux, pour leur part, descendaient la rivière Black pour aller guerroyer en Iroquoisie (23). On sait également que durant la première moitié du XVII^e siècle la rive nord du lac Ontario était considérée comme étant une zone tampon départageant les Algonquins et les Hurons des Iroquois. Ce ne sera qu'à partir des années 1670 que des communautés iroquoises entreprendront de coloniser cette région (24).

A l'ouest, les Algonquins avaient sans doute pour voisins les Nipissing (Epiceriny) qui habitaient [durant la saison chaude] en périphérie du lac portant leur nom et hivernaient habituellement en Huronie (25). Ce groupe, réputé pour l'importance de ses chamans et que les Français désignaient sous le nom de «Peuple des Sorciers», partageait probablement plusieurs traits culturels avec les Algonquins. Il semble toutefois avoir constitué une entité distincte. Les chroniqueurs de la période du contact mentionnent notamment que le dialecte parlé par les Nipissing différait de celui des Algonquins (26). L'écart entre les deux dialectes était, semble-t-il, assez important pour contraindre les Français à avoir recours à des interprètes différents dans les deux groupes (27). Sans être hostiles, les relations entre Nipissing et Algonquins paraissent avoir été plutôt froides (28), les premiers reprochant entre autres aux

Kichesipirini de leur faire payer un tarif trop élevé pour le droit de passage sur la rivière des Outaouais à la hauteur de l'Île-des-Allumettes. Ce grief était suffisamment justifié aux yeux des Nipissing pour refuser d'aider les Algonquins dans leurs guerres contre les Iroquois (29).

A l'est, les Algonquins voisinaient les Attikamègues ou «Poissons blancs» qui habitaient les Hauts Mauriciens et avec lesquels ils étaient «différents d'humeur & de langue» (30). Aussi est-il probable que le territoire algonquin englobait à l'époque des premiers contacts le bassin hydrographique de l'Outaouais et la Basse Mauricie (31). Une tradition orale, recueillie au XVIII^e siècle par l'historien jésuite Charlevoix, laisse même croire qu'avant l'arrivée des Européens le territoire algonquin se serait étendu à l'est jusqu'à la vallée du Saint-Laurent (32).

Dans un même ordre d'idées, il est particulièrement intéressant d'apprendre que les Kichesipirini et les Onontchataronons affirmaient avoir habité l'Île de Montréal avant le XVII^e siècle puis avoir été contraints de l'abandonner suite à des guerres endémiques (33). D'autre part, il s'avère pour le moins surprenant de lire que les Onontchataronons considéraient l'Île de Montréal comme partie intégrante de leur territoire traditionnel et de constater qu'un de leurs leaders portait le nom de la divinité iroquoise Tawiscaron (34). Est-ce à dire que les Onontchataronons étaient des Iroquoiens algonquinisés ou des Algonquins ayant intégré au sein de leur groupe des réfugiés iroquoiens qui évacuèrent la vallée du Saint-Laurent à la fin du XVI^e siècle? (35). Les vieilles chroniques posent le problème de l'identité culturelle des Onontchataronons et la réponse ne peut venir éventuellement que de l'archéologie.

Les axes de circulation

Au début du XVII^e siècle, au moment où commençaient à se nouer les contacts et, par extension, à se développer les échanges entre Amérindiens et Européens, la rivière des Outaouais constituait sans aucun doute la

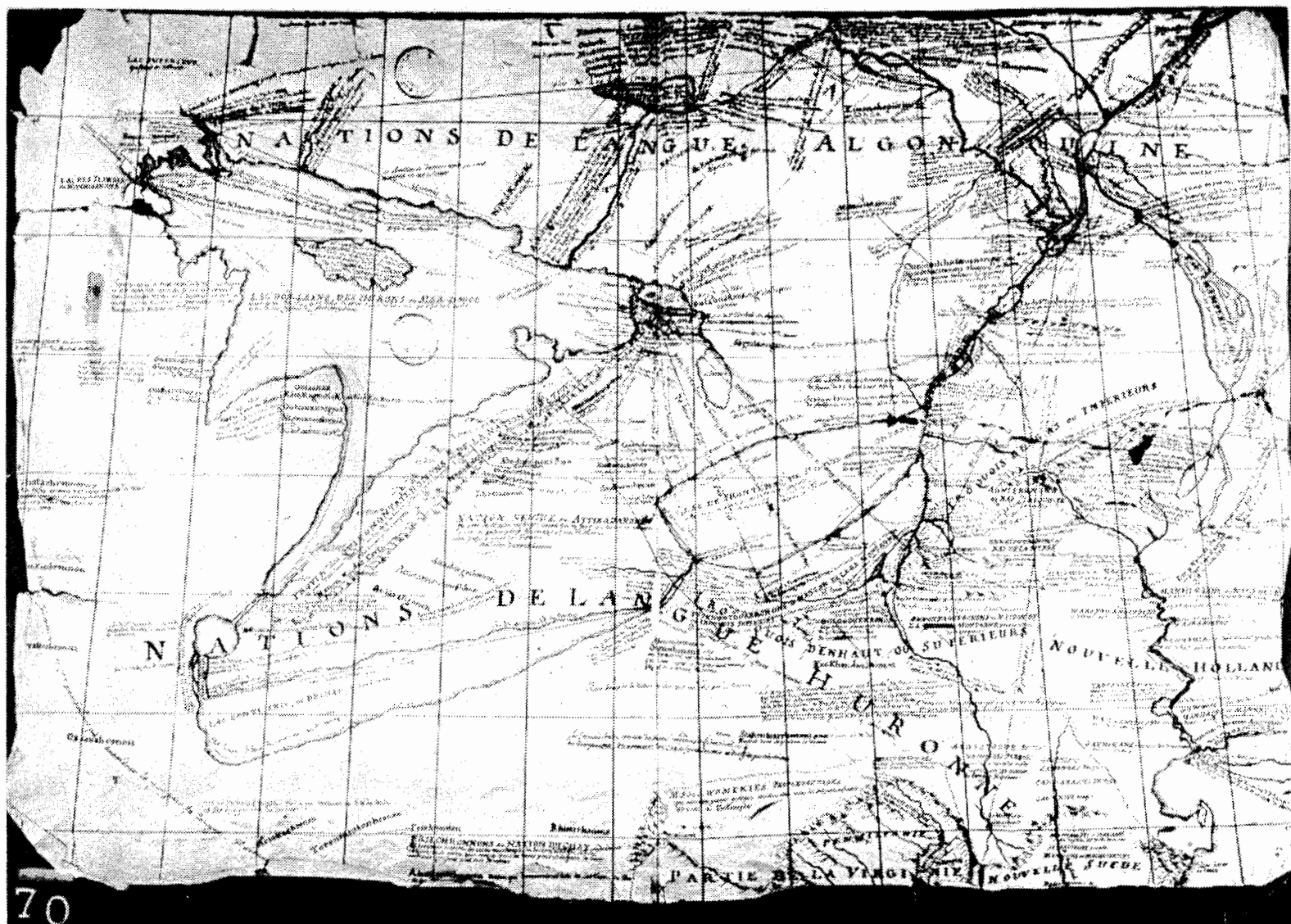


Figure 4. [Algonquins, iroquois, hurons & C.], (14,84) , Carte de Guillaume Delisle réalisée vers 1700, Archives publiques du Canada, Collection nationale de cartes et plans: H3-900-[1700].

principale voie de circulation pour les Algonquins (36). Transit privilégié entre le fleuve Saint-Laurent et les Grands Lacs, ce plan d'eau représentait l'une des routes commerciales les plus achalandées de cette époque. (Figure 5) C'est aussi la raison pour laquelle elle deviendra rapidement une des routes de troc les plus convoitées par les Iroquois.

En plus de disposer d'un réseau de communication naturel, les Algonquins comptaient sur une pléiade de lacs et de rivières tributaires de l'Outaouais. En outre, Champlain, qui séjourna dans la région en 1613 et en 1615, mentionne que les rivières Petite Nation et Gatineau menaient à des groupes algonquins (37). Il nota également que les Algonquins évitaient d'emprunter la rivière Rideau qui servait de voie d'invasion aux maraudeurs iroquois en provenance du lac Ontario (38). Il constata aussi qu'entre le lac des Chats et l'Île-des-Allumettes ses guides esquivaient les dangereux rapides du Calumet en quittant la rivière des Outaouais du côté ontarien (sud), en amont des Chenaux, puis suivaient un tracé qui les menait dans la région du lac Muskrat habitée par des Algonquins (39). Enfin, l'explorateur français observa que le bassin hydrographique de la rivière Madawaska était exploité par un autre groupe algonquin (40).

Venant préciser ces observations, les cartes tracées par Champlain recèlent divers détails relatifs aux axes de circulation employés par les Algonquins au moment du contact. Sa carte produite en 1632 montre entre autres l'existence dès le début du XVII^e siècle d'une liaison entre l'Outaouais, la Dumoine et le Haut Saint-Maurice (41). Déjà, en 1613, lors de son premier séjour dans la vallée de l'Outaouais, ses guides algonquins lui faisaient part qu'ils empruntaient occasionnellement la rivière Gatineau «pour éviter les rencontres de leurs ennemis» les Iroquois et gagner Trois-Rivières via la rivière Saint-Maurice (42).

Suivant les indications de Champlain, il se dégage donc assez clairement qu'au moment des premiers contacts les rivières Gatineau et

Dumoine constituaient des axes de circulation particulièrement importants pour les Algonquins puisqu'elles leur permettaient d'atteindre le bassin hydrographique de la Saint-Maurice qui facilitait à son tour l'accès au lac Saint-Jean, au lac Mistassini et à la Jamésie. Ces routes devenaient des alternatives propices pour aller commercer avec les Français à Trois-Rivières, à Québec et à Tadoussac, et ainsi maintenir la circulation des produits européens dans la vallée de l'Outaouais d'autant plus qu'au début du XVII^e siècle les Iroquois exerçaient un contrôle serré sur le fleuve Saint-Laurent entre Montréal et Trois-Rivières (43).

En somme, la présence d'une panoplie de routes d'eau facilitait les échanges à longue distance et favorisait ainsi la circulation des individus, des biens et des idées. «Les Algoumequins», écrivait Sagard, «doivent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours» (44). Le commerce, pour les Algonquins, c'était donc d'abord un moyen leur permettant d'assurer la complémentarité de leur production.

Les lieux de rassemblement et les aires d'exploitation

Les populations amérindiennes qui demeuraient dans l'Outaouais durant la première moitié du XVII^e siècle étaient des populations nomades. Elles se déplaçaient saisonnièrement en fonction des pics d'abondance. Les produits de la chasse, les ressources halieutiques et les fruits sauvages formaient l'essentiel de leur diète (45). Les Algonquins étaient donc avant tout des prédateurs généralisés et opportunistes. La plupart habitaient des hameaux temporaires mais certains groupes, qui faisaient un peu d'horticulture pendant les mois d'été, cultivant surtout le maïs, vivaient probablement dans des campements semi-permanents. Ils n'étaient pas concentrés démographiquement et occupaient un territoire relativement étendu. Un individu devait probablement exploiter une superficie d'environ 27 km² (17 mi²) pour vivre (46).

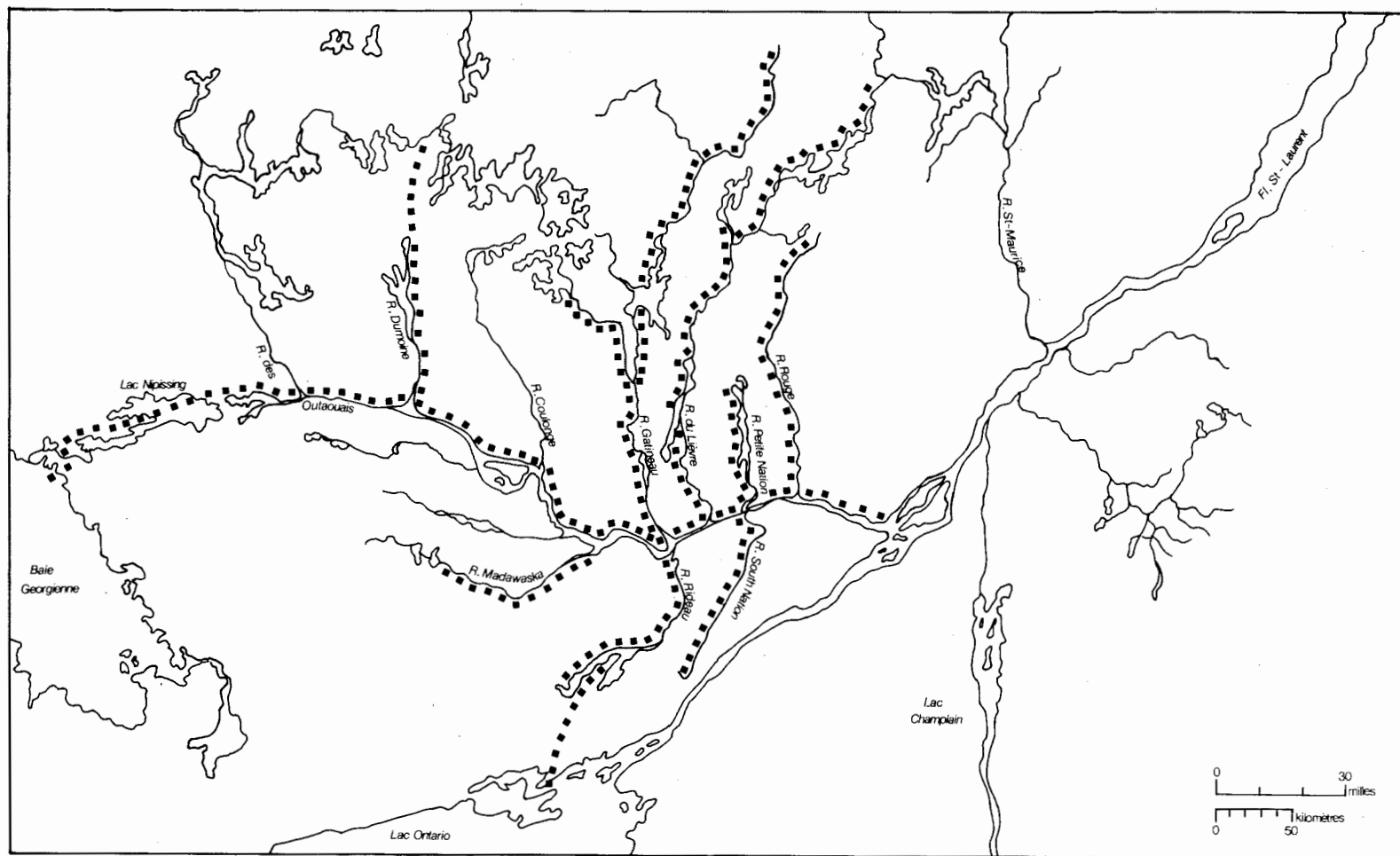


Figure 5: Axes de circulation employés par les Algonquins durant la période du contact.

Pour cette période, les données ayant trait à la situation géographique des établissements des groupes algonquins sont peu détaillées. Deux facteurs expliqueraient cet état de choses. D'une part, il faut mentionner que les Français de la période du contact ont surtout circulé dans l'Outaouais pendant la saison clémente. Mis à part l'interprète Jean Nicolle qui a hiverné à diverses occasions chez les Algonquins et livré au jésuite Paul Le Jeune des données relatives à l'identification et à la localisation des groupes «qu'il a visité luy mesme pour la plupart dans leur pays», on ne dispose d'aucun témoignage produit par un ou des informateurs ayant effectué un ou des séjours prolongés parmi les Algonquins entre 1600 et 1650 (47). Aussi, les données disponibles se limitent-elles le plus souvent à la description de lieux de rassemblement estivaux.

Par ailleurs, il importe d'insister sur le contexte dans lequel la presque totalité de ces données furent consignées. Exception faite de Champlain, tous les autres explorateurs et voyageurs français ayant livré des témoignages n'ont fait que sillonner les rives de l'Outaouais en route vers la Huronie. Les courtes haltes n'auront permis tout au plus que de signaler la présence de groupes dont les établissements estivaux se situaient le long du parcours emprunté. En septembre 1638, le jésuite François Du Peron résumait ainsi les rencontres faites durant le trajet: «Le long du chemin nous avons rencontré trois nations algonquines errantes: 1^o la petite nation; 2^o ceux de l'île; 3^o les sorciers» (48). Bien que l'ensemble des témoignages disponibles résultent autant de l'observation directe que du oui-dire, ces témoignages se veulent d'abord des indices utiles pour identifier et localiser les lieux de rassemblement des groupes durant la saison chaude. En conséquence, ils nous renseignent peu ou prou sur les aires d'exploitation des Algonquins.

À la lecture des sources on peut surtout dégager des comportements influant sur les schèmes d'établissements des groupes algonquins. En outre, les anciennes chroniques tendent à indiquer que la plupart

des communautés algonquines n'auraient pas occupé les terres attenantes à la rivière des Outaouais. Exception faite des Kichesipirini et des Onontchataronons, (49) tous les autres groupes paraissent avoir eu leurs établissements estivaux dans l'hinterland de la vallée de l'Outaouais et avoir été distribués en périphérie de rivières tributaires ainsi qu'aux abords des lacs (50). Les observateurs français de la scène amérindienne de la période du contact sont également unanimes à dire que les incursions iroquoises dans la vallée de l'Outaouais durant la première moitié du XVII^e siècle importunaient grandement les communautés algonquines (51). Le climat de harcèlement provoqué par l'intensification des raids iroquois dans cette région à partir des années 1640, de même que la présence de vestiges de camps de guerre iroquois à la hauteur des rapides du Long Sault et du Grand Calumet rapportée par des coureurs de bois français de la seconde moitié du XVII^e siècle, expliqueraient en substance pourquoi la plupart des groupes algonquins vivaient en retrait de la rivière des Outaouais au moment du contact et privilégiaient l'exploitation des rivières tributaires et des lacs (51).

La localisation des Weskarini, des Matouweskari, des Kinouchepirini et des Kotakoutouemi à l'intérieur des terres, le retranchement des Kichesipirini sur l'île-des-Allumettes et les hivernements puis l'exode des Onontchataronons en Huronie vers 1642 témoignent que les schèmes d'établissements des Algonquins de la période du contact n'étaient pas seulement orientés par la recherche de pics d'abondance mais obéissaient également à la contrainte de trouver une sécurité relative (53).

LE SYSTÈME ADAPTATIF DES NOMADES ALGONQUINS DE L'OUTAOUAIS

Les unités de regroupement

Durant la saison chaude, la bande constituait l'unité d'organisation de base des Algonquins de la période du contact. Cette unité de regroupement semble avoir consisté en un ensemble de familles patrilineaires (54). On

ignore toutefois si chaque bande formait un clan pratiquant l'exogamie (55). La bigamie aurait été un phénomène courant et le divorce était aussi facile à obtenir pour l'homme que pour la femme. La séparation qui suivait un divorce avait lieu sans scène de vie conjugale mais s'effectuait sur la base d'un consentement mutuel (56).

La bande pouvait rassembler de 150 à 300 individus. La variation de sa taille était déterminée par le milieu géographique, la densité de la population et la biomasse disponible. On ne sait pas si les six groupes identifiés comme étant des Algonquins étaient composés chacun d'une ou de plusieurs bandes, ou encore si ces groupes constituaient une entité tribale ou six unités politiques autonomes. Il semble cependant que leur taille variait sensiblement car «quelques-unes sont fort petites & d'autres fort peuplées» (57). En tenant compte de ces diverses probabilités, on peut estimer à un minimum de 2,000 individus les populations algonquins qui exploitaient le bassin hydrographique de l'Outaouais au moment des premiers contacts. Ce nombre a dû sans doute atteindre plus de 3,000 individus si l'on considère l'éventualité de l'identité algonquine probable des groupes habitant la région de l'Abitibi et du lac Témiscamingue durant la première moitié du XVII^e siècle.

Durant les mois les plus chauds de l'année, la bande se rassemblait à proximité des grands cours d'eau et vivait surtout de poissons. La saison estivale était également une période privilégiée pour négocier des mariages inter-bandes et ainsi renforcer les liens d'amitié entre les individus et les communautés. Chaque bande possédait un territoire d'occupation et d'exploitation.

Au début de l'hiver, la bande se fractionnait en groupes multifamiliaux - 15 à 30 individus - constitués de plusieurs familles nucléaires - 1 famille étant composée de 4 à 6 individus. Ces groupes multifamiliaux, qui formaient des unités de coopération, de partage et d'habitation, partaient en expéditions de chasse et comptaient presque essentiellement

sur les ressources animales pour assurer leur auto-subsistance pendant la saison hivernale. Chaque groupe multi-familial possédait son territoire de chasse qui pouvait être délimité par certaines rivières, ravins, lacs, ou autres éléments du patrimoine naturel comme des marécages et des espaces dominés par les cèdres ou les pins (58).

La vie d'hiver était une vie précaire et la survie dépendait principalement des conditions de neige. L'imprévisibilité de ces conditions, doublée du fait que la biomasse était réduite au cours de cette période, forçait les Algonquins à se disperser en petits groupes socio-économiques (59). Cette stratégie était valable parce que la biomasse d'hiver était plus ou moins également dispersée sur le territoire. Dans ces circonstances, il devenait plus facile d'assurer la survie des petits groupes et il y avait plus de chances que la famine ne frappe que certains points seulement. Ainsi, la dispersion favorisait la survie de la bande et celle de chaque individu (60).

Les techniques d'acquisition et le cycle annuel des activités de subsistance

Les nomades algonquins de la période du contact étaient avant tout des grands prédateurs qui dépendaient largement des produits de la chasse et de la pêche (61). Certains groupes comme les Kichesipirini, les Kinouchepirini et les Matouweskariini pratiquaient l'horticulture itinérante sur brûlis. «Quand ils veulent rendre un terroir labourable», observait Champlain, «ils bruslent les arbres, & ce fort aysément, car ce ne sont que pins chargés de resine. Le bois bruslé, ils remuent un peu la terre, & plantent leur Maïs grain à grain» (62). En plus du maïs, on cultivait des haricots et des courges. Dès le début du XVII^e siècle, ces groupes entreprirent de cultiver des pois qu'ils se procuraient des commerçants français installés à Tadoussac et Québec (63). À lire Champlain cependant, on devine des récoltes plutôt maigres. «Leur terroir est sablonneux notait-il», «& pource s'adonnent plus à la chasse qu'au labour» (64).

Par ailleurs, l'opportunité de cultiver paraît avoir été presque nulle pour les Kotakoutouemi établis dans la partie septentrionale de l'Outaouais supérieur. Leur territoire est «fort desert, & stérile, & peu habité». Leurs terres sont «affreuses & désertes». C'est pourquoi ils «vivent de leurs chasses, & pescheries qu'ils font aux rivières, estangs, & lacs, dont le pays est assez muni» (65).

Enfin, si les conditions étaient plus favorables au sud de l'Outaouais et au nord du Haut Saint-Laurent, parce que dans cette région «la terre des Algonquins est basse & fertile», et bien que dans le voisinage de la rivière Petite Nation «la terre est bonne pour le labourage» (66), aucun observateur ou chroniqueur ne fait mention toutefois de pratiques horticoles parmi les Onontcharonons et les Weskarini. Aussi, quoiqu'il soit probable que ces groupes aient connu les principes de reproduction des plantes cultigènes, on sait assez bien par contre qu'à l'instar des autres Algonquins, ils comptaient largement sur l'avifaune et les ressources halieutiques pour assurer leur subsistance (67).

Malgré leur dépendance vis-à-vis la chair animale et le poisson, les Algonquins profitaient d'une gamme de produits de subsistance relativement variée. Parmi le bétail disponible convoité, on retrouvait l'orignal, le caribou, le cerf, le castor, l'ours et l'aigle (68). Le loup-cervier, le porc-épic, la martre, le pécan, la loutre et le rat-musqué devaient être traqués également sur l'ensemble du territoire (69). On anticipait aussi l'arrivée des périodes de frai et de migrations des poissons pour pêcher des espèces comme l'esturgeon, la barbeau, le brochet, la carpe, la truite et le crapet (70).

À l'époque du contact, le calendrier religieux des Algonquins était caractérisé par différentes manifestations culturelles ou activités rituelles qui rythmaient la vie de l'ensemble de la population. Néanmoins, le cycle calendaire se découpait en deux grandes saisons relativement contrastées: l'été et l'hiver. La saison clémente s'étendait du début de juin jusqu'à la fin de septembre. Durant cette

période, les groupes multifamiliaux qui formaient la bande se rassemblaient aux abords des rivières et des lacs (71). L'été se voulait une saison de prédation généralisée et d'abondance. On pratiquait intensivement la pêche (72). On traquait le gibier et on cueillait des végétaux, notamment des bleuets et des fraises qu'on séchait et gardait en réserve pour les périodes de disette (73).

L'approche de la saison froide était annoncée par divers phénomènes importants qui se manifestaient entre les mois d'octobre et de novembre. Ces phénomènes étaient la coloration du paysage automnal entraînant une baisse de la productivité végétale, la migration des oiseaux vers le sud, une certaine affluence localisée de poissons et d'anguilles, la saison des amours de l'orignal, la migration du caribou et les dernières courses de l'ours (74). Les premiers mois de l'hiver, décembre et janvier, étaient parfois caractérisés par des périodes de disette. Les journées étaient courtes, peu ensoleillées, froides et sans beaucoup de neige. On utilisait alors des réserves faites durant l'automne. En attendant l'arrivée des grandes neiges, on pêchait sous la glace avec des filets (75). La petite chasse (castor, porc-épic, lièvres et perdrix) suppléait également aux provisions souvent maigres de poisson boucané (76).

L'organisation politique

Chaque bande algonquienne avait un leader qui assumait les fonctions de direction (77). On ignore toutefois si les candidats à ce titre provenaient de familles puissantes. Il semblerait cependant que les Kichesipirini, comme les Iroquoiens, assuraient la continuité généalogique des noms de leurs leaders. «Quand on a fait revivre ce trépassé», écrivait le jésuite Paul Le Jeune, «c'est à dire, quand on a donné son nom à un autre & des présents à ses parents, alors on dit que le corps est caché, ou plutôt que le mort est resuscité» (78).

Pour les Algonquins, les individus étaient maîtres de leurs décisions, de leurs comportements et ne se voulaient les sujets de

personne donc n'étaient pas contraignables. En plus d'idéaliser l'autonomie individuelle, ils considéraient hautement les personnes qui avaient le sens des responsabilités. Dès leur jeune âge, les enfants étaient mis en situation et expérimentaient les activités des adultes par l'observation, la participation et le jeu. Très tôt, on leur faisait comprendre également que leur autonomie devait servir les intérêts du groupe et que leurs actes avaient des répercussions sur l'ensemble de leur communauté. Dans toutes ses relations avec autrui, l'individu ressentait la pression morale de son groupe et comme l'individu le plus responsable était aussi celui qui recevait le plus de prestige, il y avait avantage à domestiquer son autonomie et à devenir un exemple de coopération (79).

En conséquence, si l'on considère que le système culturel des Algonquins véhiculait des valeurs privilégiant l'autonomie et la responsabilité individuelles, on peut présumer que le leader de la bande était celui qui, par sa personnalité, attirait le consensus parmi le groupe et celui qui, par sa pratique, incarnait le mieux l'exemple de la générosité. Vu dans cette perspective, le statut de leader n'avait probablement rien de permanent (80). Il se voulait en quelque sorte un honneur qu'un individu pouvait acquérir en accumulant du prestige. Pour ce faire, il ne suffisait pas de produire ou de posséder la richesse mais il fallait plutôt la partager et redistribuer ses biens.

En somme, si un leader pouvait imposer le respect par ses talents reconnus de guerrier, de commerçant ou de médiateur lors de conflits, il n'avait aucun pouvoir d'autorité pour ordonner ou se faire obéir. Seule son éloquence d'orateur ou sa capacité de persuasion lui permettait de proposer une ligne d'action qui était soumise à l'approbation de l'opinion publique. Le jésuite François Le Mercier a peut-être le mieux résumé l'essence de la chefferie algonquine en disant de Paul Tessouat: «ce borgne tant fameux, austrefois Capitaine des Algonquins de l'Isle, a esté l'orateur de son siècle en ces contrées, & le mieux disant de son temps» (81). Ainsi défini,

celui qui assumait la fonction de leader au sein de la bande algonquine se voulait beaucoup plus le porte-parole ou le représentant de son groupe qu'un chef.

La culture matérielle

Avant l'arrivée des Européens, les Algonquins ignoraient l'usage de la roue et ne travaillaient pas le fer. Les outils qu'ils fabriquaient étaient en bois, en pierre ou en os. Leur culture matérielle était une production artisanale locale. C'est-à-dire que chaque individu maîtrisait les savoir-faire et possédait la technologie nécessaire à sa réalisation.

Parmi les éléments les plus visibles de cette culture matérielle, on retient les habitations, les instruments de production, la trousse d'objets domestiques, l'équipement de transport, le matériel funéraire et les vêtements.

Comme les autres populations nomades de la période du contact, les Algonquins construisaient occasionnellement des grandes maisons qui comptaient plusieurs foyers et pouvaient contenir plusieurs ménages. «Leurs cabannes» notait Champlain, «sont basses, faictes comme des tentes, couvertes de laditte escorce d'arbre [bouleau], & laissent tout le haut decouvert comme d'un pied, d'où le iour leur vient, & font plusieurs feux droit au milieu de leur cabanne, où ils sont quelque fois dix mesnages ensemble» (82). Paul Le Jeune confirmera cette observation en précisant que les Weskarini qui séjournèrent à Trois-Rivières en 1639 «firent de bonnes & longues cabanes tout auprès de nostre habitati» (83). Les maisons plus communes avaient cependant des dimensions moins vastes. Elles comportaient habituellement deux foyers et abritaient le plus souvent deux ménages (84): Les données disponibles sont peu détaillées en ce qui a trait aux formes de construction privilégiées. Les habitations contenant au moins une famille étendue devaient être rectangulaires. On sait aussi que certaines maisons avaient «une forme circulaire faicte en façon d'une tour ronde, ayant au faiste un trou ou souspiral par ou sortoit la fumée» (85) (Figure 6).

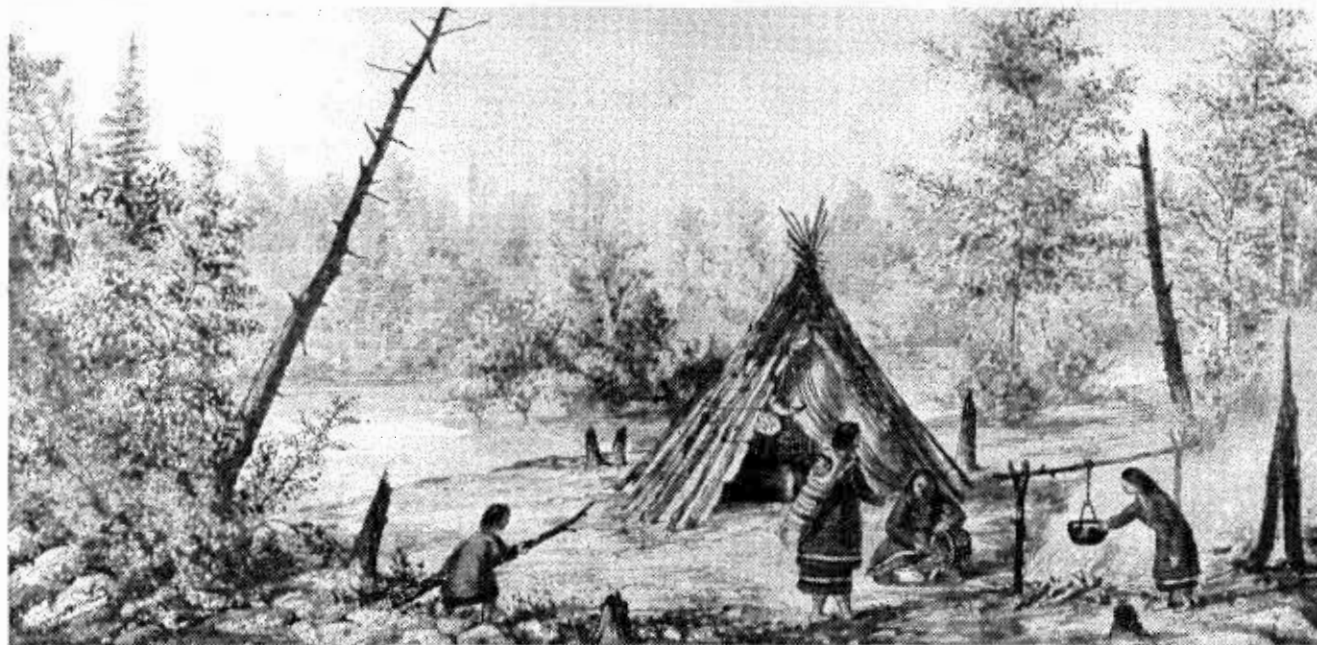


Figure 6. Camp indien sur les rivières Désert et Gatineau, Québec, ca/vers 1870. Aquarelle 10.2 x20.2 cm. Réalisée par Alfred Worsley Holdstock (1820-1901). Archives publiques du Canada, Division de l'Iconographie, Collection des oeuvres canadiennes de Coverdale: C40098.

La trousse d'objets domestiques était assez limitée. On retrouvait entre autres des articles ménagers tels que louches, plats et écuelles pour les repas. Des contenants d'écorce et d'argile cuite (poterie), des pipes en stéatite, des herminettes en pierre taillée, polies à l'extrémité, et des couteaux emmanchés d'une incisive de castor étaient également fabriqués. On importait aussi des couteaux en cuivre natif de la région du lac Supérieur (86).

Les instruments de production étaient relativement simples. Ils consistaient en des arcs et des flèches, des pièges, des assommoirs et des collets pour la chasse (87). Des alènes, des harpons à barbelures unilatérales et des filets de chanvre étaient utilisés pour la pêche (88).

L'équipement de transport était limité au canot d'écorce pour les longs voyages (89). Pour les déplacements locaux, on avait recours à la raquette et au toboggan durant l'hiver (90). Des lanières de portage et divers sacs de peaux étaient employés pour les déplacements à

courte distance et pour le commerce.

Le matériel funéraire témoignait de l'attention particulière qu'on prêtait aux morts. Les sépultures des individus réputés étaient identifiées par des structures de bois peintes comportant une toiture en pignon. Ces structures surélevées sur une plate-forme avaient environ 7 pieds de long et 4 pieds de large. Une sculpture sur bois qu'on installait à l'avant du mausolée illustrait les traits du défunt. Tous les morts étaient inhumés avec leurs effets personnels (91).

Les vêtements étaient confectionnés en peaux de cerf et d'orignal. Durant la saison estivale, les hommes portaient le brayet de cuir souple tandis que les femmes revêtaient la jupe de cuir.

La réalisation des activités artisanales comme l'exécution des activités productives étaient accomplies sur la base d'une étroite coopération entre les sexes. Décrivant les rapports hommes-femmes qui prévalaient

parmi les groupes nomades de la période du contact, le chroniqueur Le Jeune écrivait que «les femmes savent ce qu'elles doivent faire, & les hommes aussi: & jamais l'un ne se mesle du mestier de l'autre. Les hommes font le corps de leurs canots, les femmes cousent l'écorce avec de l'osier, ou un petit bois semblable. Les hommes font le bois des raquettes, les femmes la tissure. Les hommes vont à la chasse & tuent les animaux, les femmes les vont querir, les écorchent et passent les peaux» (92). Les deux sexes dépendaient donc l'un de l'autre comme groupe ou catégorie mais personne ne relevait d'une dépendance individuelle.

La guerre algonquine

La guerre telle que pensée et pratiquée par les Algonquins ne consistait pas en une entreprise destinée à conquérir des nouveaux territoires ou à obtenir des biens. Le meurtre d'une ou plusieurs personnes, la nécessité de venger un honneur souillé et l'opportunité que la guerre offrait aux hommes d'acquérir du prestige personnel, paraissent avoir constitué autant d'éléments générateurs de situations conflictuelles entre les Algonquins et leurs ennemis potentiels (93).

Les Algonquins n'avaient aucune institution judiciaire ou policière pour traduire un meurtrier en justice. C'était à chacun de protéger les siens; les parents de la victime devaient la venger en tuant le coupable, en acceptant des présents compensatoires ou en adoptant l'un de ses proches. De même, la famille du meurtrier était tenue, sur son honneur, de le protéger. À l'occasion, le démêlé dégénérait en des effusions de sang ou en guerres entre les parties concernées.

Quoique ces pratiques aient pu avoir des séquelles destructives au sein d'une même population ou entre des groupes qui entretenaient des échanges, et bien qu'on cherchait à les éviter moyennant réparation satisfaisante (présents compensatoires), la vengeance dans le sang, question d'honneur et de réputation à maintenir, demeurait l'option privilégiée lorsqu'une ou des personnes avaient

été tuées par un ou des individus appartenant à un groupe avec lequel on entretenait peu ou pas de rapports.

La guerre algonquine se voulait donc en quelque sorte une forme de représailles destinées à laver certains affronts pour s'imposer comme groupe redoutable aux yeux d'adversaires bien identifiés. D'autre part, participer à une expédition guerrière, ramener un scalp ou un captif représentaient non seulement des objectifs poursuivis par un guerrier algonquin mais devenaient aussi des initiatives qui se transformaient en autant de sources de prestige personnel.

La guerre algonquine revêtait la forme d'une opération de guérilla impliquant des effectifs militaires limités. Les expéditions étaient menées activement surtout durant la saison estivale et regroupaient le plus souvent de 5 à 25 individus.

Comme leurs ennemis traditionnels les Iroquois, les Algonquins arrachaient les scalps de leurs adversaires vaincus et tués sur le site d'un affrontement (94). Ils faisaient aussi usage du feu pour supplicier les captifs qu'ils mettaient à mort et pratiquaient le cannibalisme sur certains d'entre eux. Tous ces comportements culturels avaient une fonction à la fois symbolique et sociale. On scalpait pour s'approprier la force spirituelle de l'ennemi tué. On torturait pour contraindre un adversaire à admettre la supériorité de son groupe sur le sien et on mangeait un individu pour adopter son pouvoir, sa force ou son courage.

Parallèlement à leurs raids de harcèlements traditionnels, les Algonquins développèrent cependant au cours du contact une forme de guerre plus systématique où les objectifs se voyaient également drastiquement modifiés. On cherchera dorénavant à contrôler des lignes de traite exclusives et particulièrement profitables (95).

Éléments de cosmologie algonquienne

Aux yeux des Algonquins la religion imprégnait tous les aspects de la vie sociale. Elle donnait un sens à l'existence et la situait dans le cosmos. Elle se voulait en quelque sorte un appui idéologique au contrat social et à l'organisation politique.

Les Algonquins estimaient que l'espèce humaine était partie intégrante de la nature et que les éléments de la nature (animaux, poissons, eau, terre, tonnerre) étaient des êtres animés susceptibles de réagir à la conduite humaine. Ils croyaient également que les objets fabriqués par les hommes et les femmes avaient une âme. Dans ce contexte, il devenait primordial d'entretenir des rapports harmonieux avec le milieu. Pour ce faire, on sollicitait l'appui des puissances occultes et on intercédait auprès des forces surnaturelles afin de prévenir la malchance. C'était la raison pour laquelle on offrait du tabac à l'esprit de la chute de la rivière Rideau (96). C'était aussi pourquoi on mariait des jeunes filles vierges aux filets de pêche avant d'amorcer la saison des grandes pêches printanières (97).

Pour communiquer avec le monde des esprits, les Algonquins faisaient appel à des chamans (98). Ils croyaient que le rêve exprimait les désirs inconscients de l'âme, que ces désirs devaient être satisfaits, et que c'était par la voie du rêve que les humains entraient en contact avec le surnaturel. Ces chamans étaient en quelque sorte des décodeurs de rêve. On leur prêtait notamment le pouvoir de guérir les maladies et de résoudre les problèmes psychologiques qui affligeaient les individus (99).

Les usages funéraires des Algonquins témoignent qu'ils croyaient en l'existence d'une vie après la mort. L'inhumation des défunts, surtout des leaders, avec leurs effets personnels montre, entre autres, que la mort était considérée comme une charnière entre deux vies (100). C'est donc dire que les Algonquins ne concevaient pas la mort comme une fin ou un anéantissement mais l'associaient à un voyage dont la destination finale était une demeure où le défunt poursuivait son activité.

L'AUTOPSIE D'UN CONTACT

La guerre du castor

Les premiers contacts et, par conséquent, les premiers échanges qu'entretenaient les Européens avec les Amérindiens de l'Est de l'Amérique du Nord remontent à une époque antérieure à l'établissement de colonies. Dès la fin du Xe siècle, des Danois et des Norvégiens en provenance de l'Islande et du Groënland accostèrent sur la côte américaine et visitèrent des territoires qu'ils nommèrent Helluland, Markland et Vinland. Néanmoins, aucune tentative de colonisation de ces territoires ne réussit pour des raisons qui demeurent encore obscures.

À la fin du XVe siècle, l'Europe était animée par un mouvement de reconstruction économique et d'essor démographique qui faisait suite aux ravages provoqués antérieurement par des épidémies pestilentielles. C'est dans ce contexte que des pêcheurs basques, bretons et malouins, poussés par une demande accrue de nourriture, atteindront puis fréquenteront les bancs poissonneux de Terre-Neuve. À cette époque, la pêche demeurerait une activité temporaire. Toutefois, elle s'avéra rapidement une source d'exploitation véritable. Elle offrait notamment une possibilité de profit occasionnée par une demande constante et par des facilités de transport.

La morue, fort nombreuse et facile à conserver, devint le principal article d'exportation. La technique de faire sécher le poisson sur le littoral pour fins de conservation amena les pêcheurs à fréquenter les havres et à mettre pied à terre. Dès lors se dessinèrent les premiers contacts qui conduisirent à des séances de troc avec les populations amérindiennes de la côte. Les pêcheurs rapportèrent graduellement en Europe une cargaison mixte composée de poissons et de fourrures. Pour les Amérindiens, ces premiers échanges, se limitant à un commerce occasionnel sur la côte, représentaient une extension minimale des échanges qu'ils entretenaient déjà entre eux.

Les besoins d'expansion des économies européennes à la fin du XVI^e siècle auront pour conséquence de multiplier la fréquence des contacts entre Européens et Amérindiens. Parce qu'elle permettait de drainer des matières premières vers l'Europe, parce que le coût de la main-d'oeuvre était bon marché (la fourrure étant traitée par les Amérindiens) et parce que les populations amérindiennes représentaient un marché facilitant l'écoulement des produits manufacturés européens, la traite des fourrures allait se substituer aux pêcheries comme fer de lance à la colonisation de l'Amérique du Nord. Dès 1580, des armateurs se spécialisaient dans des excursions pour obtenir des fourrures (101). La possibilité de s'approprier régulièrement des fourrures impliquait toutefois la nécessité de s'appuyer sur une organisation différente de celle qu'exigeait la pêche.

Les nouveaux impératifs commandaient d'entretenir des contacts constants avec les Amérindiens et pour y parvenir il fallait pénétrer à l'intérieur du continent et ériger des établissements permanents. Les fonds à investir dans une telle entreprise étaient considérables, de sorte que seules des compagnies pouvaient assumer les coûts d'exploitation. Le seul objectif poursuivi par ces compagnies était de s'enrichir par l'intermédiaire du commerce des fourrures et des pêcheries. Aussi, l'infrastructure mise en place pour les fins d'exploitation se restreignait-elle à l'établissement de comptoirs situés à proximité des réseaux hydrographiques et à une administration élémentaire composée de quelques centaines de négociants que la nature des ressources et la cote des marchés inciteront à rechercher le castor de préférence aux autres fourrures. Cette faiblesse numérique obligeait les Européens à recourir à des intermédiaires amérindiens. Les Montagnais, les Algonquins et les Hurons tiendront successivement ce rôle d'intermédiaires entre le pourvoyeur amérindien et le marchand français de 1580 à 1650.

La traite des fourrures, par la circulation des biens qu'elle sous-tendait, devint

inévitavelmente pour les Amérindiens un moyen qui leur permettait d'acquérir des marchandises européennes. Les vêtements, parce que plus dispendieux, et la verroterie, parce que plus rare et très en demande, étaient considérés comme étant des articles de luxe. Rapidement, les Amérindiens devinrent tributaires des produits européens. Dès 1640, la hache et le couteau de fer se substituront progressivement aux outils de pierre et de bois.

La possibilité de participer à ce commerce intéressant et profitable eut comme conséquence graduelle de stimuler le développement d'une concurrence acharnée entre les groupes amérindiens. On sait notamment qu'entre les années 1620 et 1640, les Mohawks - une des cinq nations iroquoises qui vivaient dans le Nord de l'Etat de New York actuel - chassèrent systématiquement le castor sur l'ensemble de leur territoire (102). La surexploitation de cette espèce dans la vallée de la rivière Mohawk et la région de la rivière Hudson contraignit les Mohawks à chercher une solution de rechange à l'extérieur de l'Iroquoisie dès le début des années 1640.

Pour continuer d'alimenter les commerçants hollandais de Fort Orange (Albany, N.Y.) avec qui ils traitaient et s'approvisionnaient en produits européens, les Mohawks n'eurent d'autre alternative que de déclencher une série de raids de rapines et d'expansion territoriale. Ils pratiquèrent notamment une guérilla intensive contre les convois de fourrures qui empruntaient les routes de traite (103). Ils entreprirent également d'étendre leurs territoires de chasse au nord en incorporant par la force des armes le périmètre sud du Bouclier canadien où abondait un castor recherché pour la qualité de sa fourrure (104).

L'adoption de ces stratégies devait avoir des conséquences particulièrement graves pour les groupes algonquins de l'Outaouais. Le contrôle qu'ils exerçaient sur l'une des routes d'eau les plus achalandées - la rivière des Outaouais - et l'usufruit d'un territoire reconnu pour la richesse de ses fourrures et ses pelletries faisaient des Algonquins une cible désignée de la guérilla iroquoise.

Le mal qui tue

On oublie fréquemment de mentionner, quand on évalue les impacts de la colonisation européenne sur les populations amérindiennes, que les premiers contacts n'ont pas seulement produit des échanges de marchandises mais également des échanges de microbes. À cet égard, les écrits des premiers chroniqueurs sont souvent incomplets et imprécis. Ils décrivent ou identifient rarement les maladies des Amérindiens. On sait cependant que pour la seule période 1630-1640 les Hurons «se trouvent réduits du nombre de trente mille âmes à celui de dix mille» (105). Il existe aussi plusieurs évidences convaincantes à l'effet que les Algonquins ont été décimés brutalement par diverses épidémies qui ont fait rage dans l'est de l'Amérique du Nord durant la première moitié du XVII^e siècle.

À lire les documents, on soupçonne déjà la présence d'agents infectieux (rougeole, syphilis, typhus, grippe) parmi les Algonquins en 1611 lorsque Champlain rapportait que plusieurs d'entre eux étaient morts «d'une fièvre qui s'estoit mise parmi eux» (106). Pour sa part, Sagard nous informe qu'une fièvre courait dans l'Outaouais pendant l'hiver 1623-1624 et que plusieurs «Quieunontateronons» furent victimes «de diverses maladies naturelles» (107). Les soupçons se confirmeront en 1634 alors qu'une épidémie de variole dévastatrice, coïncidant avec l'arrivée à Québec de bateaux en provenance de France, atteindra la vallée de l'Outaouais et provoquera la mort de plusieurs Algonquins.

En 1636, une épidémie de grippe sévissant dans la vallée du Saint-Laurent gagna l'intérieur des terres et sera cause de bon nombre de décès. L'année suivante, une maladie contagieuse frappera la Huronie puis s'étendra à la vallée de l'Outaouais. Plusieurs Hurons et Algonquins succomberont moins de deux jours après avoir contracté le virus (108). En 1639, une pandémie de variole, «ce mal qui tuë par tout ces pauvres peuples» sera tellement meurtrière que Le Jeune écrira que les Algonquins meurent en tel nombre «qu'on laissoit les corps des Trepassez sans sepulture»

et «les chiens mangent les corps morts qu'on ne peut enterrer» (109). Les chroniqueurs jésuites rapportent également qu'entre 1642 et 1644 les Kichesipirini furent frappés durement par une épidémie de petite vérole (110).

Il n'y a pas de chiffres disponibles mais on devine que le bilan des pertes humaines et des impotents dut être très lourd pour les Algonquins qui établissaient un lien entre la présence des épidémies et le contact avec les Européens. La harangue servie aux Hurons par le chef Agouachimagan (Le Charbon) en 1643 ne laissait aucun doute à ce sujet. «Vous avez vu» affirmait-il, «il y a quelques années les Algonquins en si grâd nombre que nous estions la terreur de nos ennemis; maintenant nous sommes reduits au neant, les maladies nous ont exterminé, la guerre nous dépeuple, la famine nous va poursuivant en quelque lieu que nous allions. C'est la Foy qui nous apporte ces malheurs; qu'ainsi ne soit lorsque ie descendis il y a deux ans à Québec pour voir où avoit abouty la Foy des Montagnets & Algonquins qui avoient reçu le Baptisme, on me fit voir une maison remplie de borgnes & de boiteux, d'estropiés & d'aveugles, de squelettes toutes décharnées, & de gens qui tous portoient la mort sur leur visage» (111).

Ces maladies contagieuses étaient inconnues en Amérique précolombienne et les agents infectieux, importés en Amérique par les Européens, expliqueraient en substance la réaction extrême des Algonquins aux épidémies (112). L'absence préalable d'immunité contre ces nouvelles maladies résultera en l'impuissance de la médecine traditionnelle algonquine à les traiter. En même temps qu'elle frappait des victimes faciles comme les enfants et les aînés, la mort fauchait les jeunes adultes qui étaient largement responsables des activités de subsistance et de défense (113). Ce contexte de crise, il va sans dire, handicapait non seulement la transmission des savoir-faire traditionnels et le maintien du mode de vie ancestral mais hypothéquait l'avenir même des Algonquins.

La présence iroquoise et l'abandon des vieux foyers

Lorsque les Iroquois entreprirent d'intensifier leurs incursions guerrières dans la vallée de l'Outaouais au début des années 1640, l'usage des armes à feu commençait à se généraliser chez les Mohawks. A cet égard, il est pour le moins révélateur de constater la rapidité avec laquelle ce groupe est parvenu à se procurer des arquebuses puis des mousquets hollandais par le biais de la traite officieuse (114).

En 1641, 36 guerriers iroquois sur un groupe de 500 étaient armés d'arquebuses (115). En 1643, 300 guerriers mohawks sur 700 possédaient des armes à feu et ce nombre atteindra 400 en 1644 (116). Si l'on considère que durant cette période les Mohawks ont peut-être totalisé 700 ou 800 guerriers, cela signifie qu'en moins de 3 ans ils auraient équipé d'arquebuses et de mousquets près ou plus de la moitié de leurs effectifs militaires (117). Quand on sait qu'à cette même époque le Français avaient pour politique de limiter à leurs alliés néophytes les ventes d'armes à feu aux Amérindiens, (118) il convient de s'interroger à savoir si la généralisation de l'arquebuse et du mousquet chez les Mohawks entre les années 1642 et 1645 a pu entraîner un déséquilibre des forces traditionnelles entre Iroquois et Algonquins?

Les résultats de tests effectués avec des armes à feu du XVIIe siècle démontreraient qu'à cette époque un arc et des flèches manipulés par un guerrier adroit s'avéraient techniquement supérieurs à l'arquebuse en ce qui avait trait à la portée, à la précision et au nombre d'impacts dans un temps donné (119). Par ailleurs, utilisés dans un contexte de guerre de guérilla, l'arc et la flèche constituaient une arme plus efficace parce que plus facilement malléable (120). Suivant ces affirmations on peut se demander pourquoi les Mohawks étaient prêts à payer jusqu'à 120 florins des armes à feu qui en valaient 6 si ces dernières auraient été techniquement inférieures et effectivement moins efficaces que leurs armes traditionnelles? (121).

Des éléments de réponse à cette interrogation

nous sont livrés dans un propos de Jérôme Lalemant quand il affirmait qu' «une seule décharge de cinquante ou soixante arquebuses est pour donner l'épouvante à mille Hurons qui descendent de compagnie & les rendre la proie d'une Armée ennemie, qui les attendroit au passage» (122). Dans la foulée de cette remarque, il y a lieu de penser que dans le système de représentations des Amérindiens, l'arme à feu donnait une supériorité psychologique à son détenteur. On associait notamment à la foudre - un élément surnaturel - le bruit et la fumée provoqués par l'explosion de la poudre lors de la mise à feu (123). Il semble également qu'on prêtait un pouvoir mystérieux à l'arme à feu, soit celui de tuer un individu en introduisant à l'intérieur de son corps un minuscule sortilège métallique (projectile de plomb) (124). Peut-être croyait-on que l'individu qui maîtrisait une telle arme ne pouvait être habité que par une force surnaturelle?

Vu sous cet angle, l'effet psychologique de l'arme à feu aurait conféré à son détenteur une supériorité effective. Ce facteur joua-t-il un rôle prééminent dans la subjugation qu'exercèrent les Iroquois sur leurs adversaires durant la première moitié du XVIIe siècle? L'interprétation est invitante mais reste une hypothèse à vérifier. Il faudrait d'abord évaluer la part tenue par les épidémies qui sévirent durant la décennie 1630-1640. L'affaissement démographique qu'elles entraînèrent eut-il pour effet de désarticuler systématiquement les communautés algonquines? Il faudrait aussi déterminer si, après plus de 40 ans de contact avec les Européens, les Amérindiens entretenaient encore les mêmes appréhensions vis-à-vis les armes à feu.

Dans un même ordre d'idées, il s'avère intéressant de constater qu'avant la décennie des années 1640 le sort des armes ne favorisait pas nécessairement les Iroquois. Les vieilles chroniques jésuites nous apprennent notamment que durant l'année 1638 les Oneidas furent vaincus par les Algonquins et les Hurons lors d'un affrontement. L'engagement fut tellement coûteux en vies humaines que les Oneidas durent faire appel

aux Mohawks pour pallier aux pertes subies (125). «Onneioute», écrivait Jérôme Lalemant, «est une bourgade dont la plus grande partie des hommes ayant été deconfis en guerre par les hauts Algonquins, elle fut contrainte d'appeler les Annierronnons pour se repeupler» (126). Quatre années plus tard, en 1642, le vent tournait: «Ce ne sont que petites troupes bien armées», relatait Vimont, «qui partent sans cesse, les unes après les autres du pays des Iroquois, pour occuper toute la grande Rivière [Fleuve Saint-Laurent], et y dresser par tout des embusches, dont ils sortent à l'impourveu & se jettent indifferemment sur les Montagnets, Algonquins, Hurons, & François» (127).

Chose certaine, si les armes à feu ne conféraient pas de supériorité technique aux Iroquois, il n'en demeure pas moins que ce fut au moment où l'usage de l'arquebuse et du mousquet se généralisaient chez les Mohawks qu'ils commencèrent à subjuguer leurs adversaires. D'autre part, si les raids de harcèlements occasionnels des Iroquois avaient amené la plupart des groupes algonquins à se replier à l'intérieur des terres au début du XVII^e siècle, la présence de plus en plus active des Mohawks et des Oneidas dans la vallée de l'Outaouais à partir de 1642 obligera non seulement les Algonquins à hiverner en Huronie mais les contraindra également à abandonner graduellement leurs vieux foyers.

CONCLUSION

Au milieu du XVII^e siècle, les maladies infectieuses d'origine européenne et les guerres tribales liées au commerce de la fourrure avaient fait des Algonquins de l'Outaouais un peuple démographiquement décimé et socialement désorganisé. Décimés par des épidémies répétées et vaincus par la force des armes, les premiers occupants de l'Outaouais se fusionneront avec des nations amies (Ojibwé, Népissingue, Outaouaise ou Crie), ou chercheront refuge à proximité d'établissements français en espérant y trouver protection. Certains groupes amorceront une série de tribulations qui les conduiront dans les régions du lac Saint-Jean, de Québec (Sillery)

et de Trois-Rivières (Pointe-du-Lac).

Durant la décennie des années 1670, plusieurs familles iront s'établir à l'embouchure de la rivière l'Assomption, puis à Montréal (Mission de la montagne). D'autres s'installeront à Sainte-Anne de Bellevue en 1704 (Mission du Haut-de-l'Île) et à Oka en 1721 (Mission du lac Des Deux-Montagnes).

Après la Grande Paix de 1701 ratifiée à Montréal, les Algonquins retourneront graduellement occuper et exploiter le territoire actuel de l'Outaouais et ses régions avoisinantes.

Les détails de cet exode et de leur retour à la terre promise de l'espérance demeurent toutefois un chapitre méconnu. Et cette histoire reste à faire.

NOTES

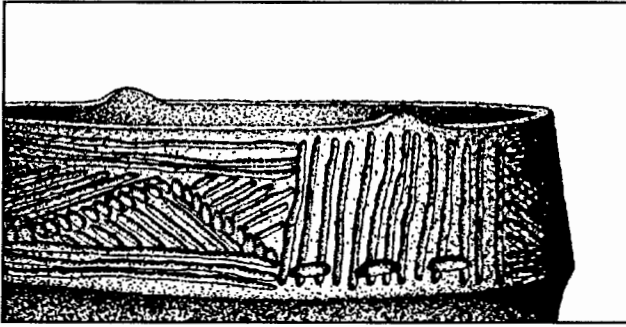
1. BARRAGA 1878-1880 (2):38).
2. SAGARD 1866 (4): n.p.; THWAITES 1896-1901 (21):192; 1896-1901 (28):148; MICHELSON 1973: 100).
3. GIGUERE 1973 (1):76).
4. DAY 1972: 226-228).
5. THWAITES 1896-1901 (54):126).
6. DAY et TRIGGER 1978: 792).
7. CHAMPLAIN, Carte de 1632, APC, H12/900-1632; GIGUERE 1973 (1):447; THWAITES 1896-1901 (18):228).
8. SAGARD 1976: 255-257; DELISLE, Carte de 1700, APC, H3/900-1700; THWAITES 1896-1901 (27):36).
9. THWAITES 1896-1901 (31):278).
10. SAGARD 1976: 257).
11. TRIGGER 1972: 77-80).
12. Champlain, Carte de 1613, APC, F/900-1613; GIGUERE 1973 (1):450; THWAITES 1896-1901 (18):228).
13. CHAMPLAIN, Carte de 1613, APC, F/900-1613; Carte de 1632, APC, H12/900-1632; GIGUERE 1973 (1):446, 452; THWAITES 1896-1901 (18):228).
14. THWAITES 1896-1901 (18):228; (17):164; CHAMPLAIN, Carte de 1632, APC, H12/900-1632; GIGUERE 1973 (1):454;

- KENNEDY 1970: 27-28.
15. TAILHAN 1973:95.
16. IBIDEM: 95; SAGARD 1866 (2):738.
17. GIGUERE 1973 (2):508; THWAITES 1896-1901 (18):228.
18. THWAITES 1896-1901 (20):258, 260; (35):238.
19. IBIDEM (35):238.
20. HEIDENREICH 1976:25; DELISLE, Carte de 1700, APC, H3/900-1700.
21. DAY et TRIGGER 1978:792.
22. THWAITES 1896-1901 (18):228.
23. GIGUERE 1973 (1):109.
24. KONRAD 1981: 129-144.
25. THWAITES 1896-1901 (21):238.
26. IBIDEM (21):244.
27. SAGARD 1866 (3):335-336.
28. GIGUERE 1973 (1): 458-459.
29. THWAITES 1896-1901 (10):74, 76.
30. IBIDEM (18):112; (20):270; (24):66.
31. IBIDEM (23): 302, 304.
32. CHARLEVOIX 1976 (3): Lettre 6: 110-111.
33. THWAITES 1896-1901 (12):132; (29):146.
34. IBIDEM (22): 214, 216; (29):144.
35. CAMPEAU 1986: 39,112; TRIGGER 1972:78.
36. HEIDENREICH 1971:240.
37. GIGUERE 1973 (1):447-448.
38. IBIDEM (1):448.
39. IBIDEM (1):452.
40. IBIDEM (1):450.
41. CHAMPLAIN, Carte de 1632, APC, H12/900-1632.
42. GIGUERE 1973 (1):448.
43. IBIDEM (1):95.
44. SAGARD 1866 (3):367.
45. THWAITES 1896-1901 (8):28; (35):178; LE BLANT et BAUDRY 1967 (1):352; SAGARD 1866 (2):743.
46. TACHE 1876: LIII-LXXXIII.
47. THWAITES 1896-1901 (18):228, 232.
48. IBIDEM (15):152.
49. TAILHAN 1973:95; SAGARD 1976:257.
50. GIGUERE 1973 (1):447,450, 452, 454; (2):508.
51. IBIDEM (1):455-457; THWAITES 1896-1901 (18):266; (20):260; (35):178.
52. SCULL 1885:165; TAILHAN 1973:94.
53. GIGUERE 1973 (1):455; THWAITES 1896-1901 (18):266; (27):36.
54. SPECK 1915:3.
55. DAY et TRIGGER 1978:795.
56. THWAITES, 1896-1901, 29:144.
57. IBIDEM 16:40.
58. SPECK 1915:4.
59. CLERMONT 1974:450.
60. IBIDEM 1980:95.
61. GIGUERE 1973 (1):455-456; (2):20-21; SAGARD 1866 (1):247; LE BLANT et BAUDRY 1967 (1):352.
62. GIGUERE 1973 (1):453.
63. IBIDEM 1973 (1):460.
64. IBIDEM (1):453.
65. IBIDEM (2):20-21.
66. IBIDEM (1):111,447.
67. THWAITES 1896-1901 (16):44; (30):280; (31):280.
68. IBIDEM 1896-1901 (8):20; (9):24, 26; (30):280, 282; SAGARD 1866 (1):229; (2):670, 699.
69. CLERMONT 1980:92.
70. SAGARD 1976:141; HENRY 1969:19; CORMIER 1978:109.
71. SAGARD 1866 (1):247.
72. LE BLANT et BAUDRY 1967 (1):352.
73. GIGUERE 1973 (2):21; SAGARD 1866 (2):708.
74. NORMAN CLERMONT: Communication personnelle.
75. THWAITES 1896-1901 (8):20; (9):24,26.
76. NORMAN CLERMONT: Communication personnelle.
77. GIGUERE 1973 (1):452-454; (2):56, 549; THWAITES 1896-1901 (29):144.
78. THWAITES 1896-1901 (9):276.
79. NORMAN CLERMONT: Communication personnelle.
80. LEACOCK 1980:83.
81. THWAITES 1896-1901 (41):178.
82. GIGUERE 1973 (1):74.
83. THWAITES 1896-1901 (16):50.
84. SAGARD 1866 (1):178; (2):582-583.
85. IBIDEM 1866 (2):612.
86. WRIGHT 1980:84-85.
87. CLERMONT 1980:91.
88. WRIGHT 1980:85-86.
89. GIGUERE 1973 (1):9-10; THWAITES 1896-1901 (45):66.
90. SAGARD 1866 (1):229, 248-249.
91. GIGUERE 1973 (1):455-456.
92. THWAITES 1896-1901 (5):132.
93. IBIDEM (22):288.

94. IBIDEM (9):64; (30):186; SAGARD 1866 (3):443.
 95. SAGARD 1866 (2):736.
 96. GIGUERE 1973 (1):469-470.
 97. THWAITES 1896-1901 (17):196, 198.
 98. LE BLANT et BAUDRY 1967 (1):350.
 99. THWAITES 1896-1901 (20):260,262; SAGARD 1866 (1):191.
 100. GIGUERE 1973 (1):455-456.
 101. LE BLANT et BAUDRY 1967 (1):246.
 102. HUNT 1940:32-35.
 103. THWAITES 1896-1901 (24):270.
 104. TRIGGER 1985:261.
 105. THWAITES 1896-1901 (17):222.
 106. GIGUERE 1973 (1):409.
 107. SAGARD 1976:257-258.
 108. TRIGGER 1985:230-231.
 109. THWAITES 1896-1901 (16):100, 154, 216.
 110. IBIDEM (24):266; (26):300-304.
 111. IBIDEM (26):303-304.
 112. LAROCQUE 1982:13-20.
 113. DELAGE 1985:99.
 114. VAN LAER 1908:565-566.
 115. THWAITES 1896-1901 (21):34, 36.
 116. IBIDEM (24):294; O'CALLAGHAN et FERNOW 1851-1857 (1):150.
 117. THWAITES 1896-1901 (24):270.
 118. IBIDEM (24):290.
 119. GIVEN 1981:84-90.
 120. IBIDEM: 91.
 121. O'CALLAGHAN et FERNOW 1851-1857 (1):388-389,392.
 122. THWAITES 1896-1901 (22):306.
 123. JENNINGS 1984:80.
 124. TRIGGER 1985:261-262.
 125. THWAITES 1896-1901 (17):72 ; (27):296.
 126. IBIDEM 1896-1901 (28):280.
 127. IBIDEM 1896-1901 (18):272.
- OUVRAGES CITÉS**
- ANONYME, XVIIIe siècle: *Vocabulaire algonquin-français*. Archives publiques du Canada, MG 7 1A, Fonds Etranger: Fonds américain, Volume 16, 59 feuillets, Microfilm, Bobine F-647, Ottawa.
- BARRAGA, F., 1878-1880: *A Dictionary of the Ojibwe Language, Explained in English*, 2 volumes, Beauchemin et Valois, Montréal .
- CAMPEAU, L., 1986: «Catastrophe démographique sur les Grands Lacs, Les premiers habitants du Québec.» *Coll. Cahiers d'histoire des Jésuites* 7, Les Editions Bellarmin, Montréal.
- CHARLEVOIX, P.F.X., 1976: *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. 3 volumes, Elysée, Montréal.
- CLERMONT, N., 1974: «L'Hiver et les Indiens nomades du Québec à la fin de la Préhistoire», *Revue de Géographie de Montréal*, 28 (4): 447-452.
- CLERMONT, N., 1980: «Le contrat avec les animaux, Bestiaire sélectif des Indiens nomades du Québec au moment du contact», *Recherches amérindiennes au Québec*, 10 (1-2): 91-109.
- CORMIER, L.-P., 1978: *Perrault, J.-B., Marchand voyageur parti de Montréal le 28e jour de Mai 1783*. Collection «Mékinac», Boréal Express (éd), Montréal.
- DAY, G. M., 1972: «The name «Algonquin»», *International Journal of American Linguistics*, 38 (4): 226-228.
- DAY, G. M. , TRIGGER, B. G., 1978: «Algonquin», in B.G. TRIGGER (éd.), *Handbook of North American Indians*. Volume 15, Northeast, Smithsonian Institution, Washington, p. 792-797.
- DELAGE, D., 1985: *Le pays renversé, Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*. Boréal Express, Montréal.
- DESROSIERS, L.-P., 1947: *Iroquoisie (1534-1646)*. Volume 1, Les Etudes de l'Institut d'Histoire de l'Amérique Française, Montréal.
- DOBYNS, H. F., 1966: «Estimating Aboriginal American Population: An Appraisal of Techniques with a New Hemispheric Estimate», *Current Anthropology* , 7 (4): 395-416.

- GIGUERE, G.E., 1973: *Oeuvres de Champlain*. 3 volumes, Editions du Jour, Montréal.
- GIVEN, B. J., 1981: «The Iroquois wars and native firearms», in *Collection mercure*, (78) : 84-94, Musée national de l'homme, Ottawa.
- HEIDENREICH, C., 1971: *Huron, A History and Geography of the Huron Indians, 1600-1650*. McClelland and Stewart, Toronto.
- HEIDENREICH, C., 1976: *Explorations and Mapping of Samuel de Champlain, 1603-1632*. Cartographica (17), York University Press Toronto.
- HENRY, A., 1969: *Travels and Adventures in Canada and Indian Territories Between the Years 1760 and 1776*. James Bain (éd.), M.G. Hurtig, Edmonton.
- HUNT, G. T., 1940: *The Wars of the Iroquois: A Study in Intertribal Trade Relations*. University of Wisconsin Press, Madison.
- JENNINGS, F., 1984: *The Ambiguous Iroquois Empire. The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies*. Norton, New York.
- KENNEDY, C. C., 1963-1964: «Preliminary Report on the Morrison's Island - 6 Site.», in *National Museums of Canada (éd.), Contributions to Anthropology V*, (206): 100-125, Ottawa.
- KENNEDY, C. C., 1970: *The Upper Ottawa Valley, A Glimpse of History*. Renfrew County Council, Pembroke.
- KONRAD, V., 1981: «An Iroquois Frontier: The North Shore of Lake Ontario during the Late Seventeenth Century». *Journal of Historical Geography* 7 (2): 129-144.
- LAROCQUE, R., 1982: «L'introduction des maladies européennes chez les autochtones des XVIIe et XVIIIe siècles», *Recherches amérindiennes au Québec* 12 (1): 13-24.
- LEACOCK, E. B., 1980: «Les relations de production parmi les peuples chasseurs et trappeurs des régions subarctiques du Canada», *Recherches amérindiennes au Québec* 10 (1-2): 79-90.
- LE BLANT, R., et R. BAUDRY 1967: *Nouveaux documents sur Champlain et son époque. 1560-1622*, Publications des Archives publiques du Canada 15,(1), Ottawa.
- MICHELSON, G., 1973: *A Thousand Words of Mohawk*. Musée national de l'homme (éd) *Collection mercure*, (5), Ottawa.
- NICOLAS, L., 1632-1674: *Grammaire algonquine*. Archives publiques du Canada, MG 7 1A, 1, Fonds Etranger: Fonds américain, Volume 1, Microfilm, Bobine F-647, 134 pages.
- O'CALLAGHAN, E. B., et B. FERNOW 1853-1857: *Documents Relating to the Colonial History of the State of New York*. 15 volumes, Weed, Parsons, Albany.
- ROBINSON, P. J., 1942: «The Origin of the Name Hochelaga», *Canadian Historical Review* 23 (3): 295-296.
- RODGERS, E. S., 1963: *The Hunting group - Hunting Territory complex among the Mistassini Indians*. National Museum of Canada, Bulletin 195, Ottawa.
- SAGARD, G., 1866: *Histoire du Canada et Voyages que les Frères mineurs recollets y ont faits pour la conversion des infidèles depuis l'an 1615 par Gabriel Sagard Théodat avec un dictionnaire de la langue huronne.. Documents d'histoire, Cahiers du Québec* 27, Montréal: Hurtubise, HMH.
- SCULL, G. D., 1885: *Voyages of Peter-Esprit Radisson, Being an account of his travels and experiences among the North American Indians, from 1652 to 1684*. Traduit du manuscrit original déposé à la bibliothèque Bodleian et au British Museum, Londre, The Prince Society (16), Boston.

- SPECK, F. G., 1915: *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands of the Ottawa Valley*. Memoirs of the Canadian Geological Survey (70), Anthropological Series 8, Ottawa.
- TACHÉ, J. C., 1876: *Recensements du Canada, 1665-1871*. Statistiques Canada (éd.), Volume 4, Ottawa.
- TAILHAN, J., 1973: *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale par Nicolas Perrot*. Editions Elysée, Montréal.
- THWAITES, R. G., 1896-1901: *The Jesuit Relations and Allied Documents, Travels and Explorations of the Jesuit missionaries in New France, 1610-1791*. The Burrows Brothers, 71 volumes, Index: LXXII - LXXIII, Cleveland.
- TRIGGER, B. G., 1972: «Hochelaga: History and Ethnohistory», in James F. Pendergast and Bruce G. Trigger (éd.), *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*, Montréal. McGill-Queen's University Press, p. 1-93.
- TRIGGER, B. G., 1985: *Natives and Newcomers, Canada's «Heroic Age» Reconsidered*. Kingston and Montréal. McGill-Queen's University Press.
- VAN LAER, A. J. F., 1908: *Van Rensselaer Bowier Manuscripts: Being the Letters of Kiliaen Van Rensselaer, 1630-1643, and Other Documents Relating to the Colony of Rensselaerswyck*. New York State Library: 90th Annual Report II, Albany.
- WRIGHT, J. V., 1980: *La Préhistoire du Québec*. Musées Nationaux du Canada, Fides, Montréal.



L'OSTÉOARCHÉOLOGIE DU CIMETIÈRE AUTOCHTONE DU LAC SAINT-PATRICE (CcGh-1).

Gérard Gagné, Ostéoarchéologue

Au début des années 1980, des recherches historiques sur l'occupation autochtone dans l'Outaouais furent entreprises par l'Alliance autochtone du Québec II (1985). Parmi les découvertes, une attirait particulièrement l'attention. Un cimetière qui aurait été utilisé à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle fut localisé sur une des îles du lac Saint-Patrice. Lors d'une visite par des membres de l'Alliance autochtone, on constata un état avancé de détérioration à la suite de la crue des eaux du lac. L'île sur laquelle se trouve le cimetière était fortement érodée et des ossements avaient même été mis au jour. Des mesures de protection s'imposaient et, après une entente avec le Ministère des Affaires culturelles, il fut entendu de déplacer les sépultures et de les inhumer dans un nouveau cimetière situé sur la terre ferme.

L'exhumation des sépultures fut entreprise selon les techniques de fouille archéologique afin d'obtenir le plus d'informations possibles concernant les coutumes funéraires des autochtones de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle tout en respectant l'intégrité des inhumations. Elle allait aussi contribuer à la connaissance biologique par l'observation sur place, avant la réinhumation, des ossements mis au jour.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

L'occupation amérindienne de la région de l'Outaouais n'est pas très connue. À la période du contact, plusieurs bandes algonquines occupaient la vallée de l'Outaouais.

Les conflits guerriers et la traite des fourrures ont été les traits marquants de l'histoire de l'occupation du territoire au cours des 17^e et 18^e siècles, alors que l'exploitation forestière influença la répartition des groupes autochtones au cours du 19^e siècle (Arkéos Inc. 1990). Le premier moulin à scie fut construit en 1843 par G. Bryson à proximité de Fort Coulonge (ibid., 1990). Plusieurs Algonquins, Blancs et Métis travaillaient dans ce secteur mais, à partir du milieu du 19^e siècle, bon nombre d'entre eux migrèrent à Maniwaki (Couture, 1983).

Le cimetière autochtone est situé sur une petite île du lac Saint-Patrice, dans le comté de Pontiac, à environ 75 km au nord-ouest de Fort Coulonge (Figure 1). Il fut consacré en 1891:

«Le cimetière est situé sur une île en face de la ferme Chénier. M. Le Moyne l'a béni le 22 juillet 1891 et y a planté une grande croix de 30 pieds (Alliance autochtone, 1985 : 10).»

Deux croix reposaient encore au sol lors de l'intervention archéologique. L'une d'elles, de par sa dimension, est peut-être celle que le père Le Moyne a plantée. Vers 1880, il y avait une mission très importante dans cette région, désignée «mission du grand lac Saint-Patrice, rivière Noire». Elle était fréquentée par des Algonquins qui possédaient plusieurs fermes dans les environs. Selon la tradition orale, les autochtones étaient pour la plupart originaires de Maniwaki. Ils pourraient être apparentés à ceux qui avaient déjà habité la région avant la

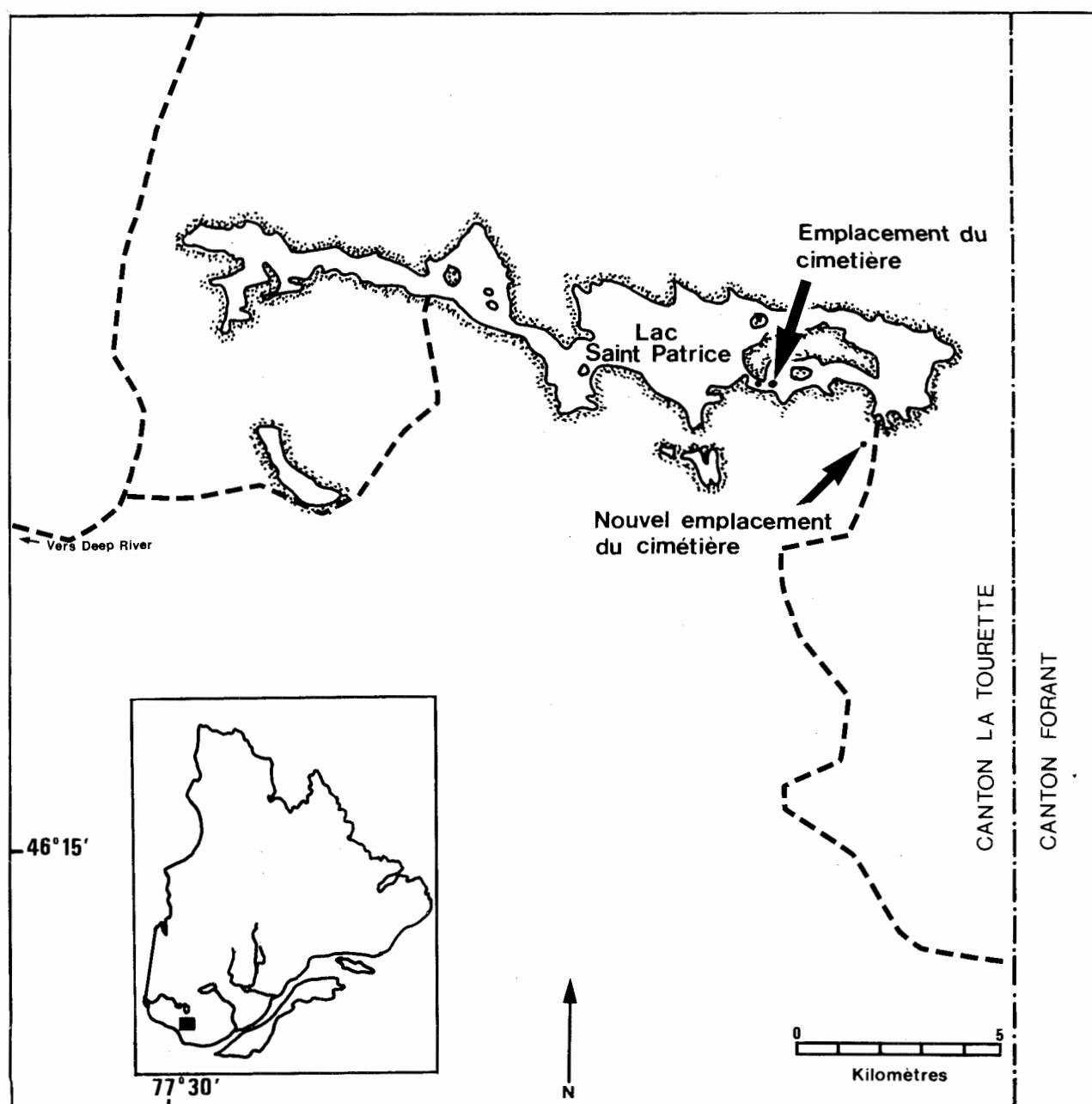


Figure 1. Localisation du site du lac Saint-Patrice dans l'Outaouais.

deuxième moitié du 19^e siècle. Ils vivaient sur des fermes, travaillaient à l'industrie forestière et pratiquaient des activités traditionnelles comme la chasse, la pêche et la trappe.

La consultation des registres du diocèse de

Pembroke révéla plusieurs actes de décès. Les informations ne précisaient pas toujours l'emplacement des sépultures. Tout au plus y'avait-il quelques mentions «inhumé dans le cimetière du lac saint-Patrice». Comme les registres n'ont pas tous été consultés, il était

impossible de connaître le nombre exact d'inhumations. La tradition orale laissait entrevoir la possibilité de 10 à 40 sépultures.

LES COUTUMES FUNÉRAIRES

La fouille archéologique du cimetière Saint-Patrice a permis l'acquisition de données inédites sur les rituels funéraires. La durée d'existence du cimetière ainsi que sa faible superficie empêchent toutefois une généralisation des coutumes funéraires autochtones de cette époque. L'éloignement des grands centres d'acculturation fournit par ailleurs des indices d'une persistance des gestes traditionnels.

Les sépultures occupaient la partie la plus élevée de l'île et étaient concentrées en deux principales aires situées aux extrémités nord et sud (Figure 2). Le cimetière comprenait 18 enfouissements primaires et 2 enfouissements secondaires. La partie sud a livré 7 sépultures tandis que la partie nord en a livré 12. Une vingtième sépulture se situe à la limite des deux aires d'enfouissement.

Tous les enfouissements primaires étaient représentés par un cercueil. Un des deux enfouissements secondaires était recouvert d'écorce alors que l'autre ne possédait que quelques fragments de bois de son cercueil original. Les deux individus (un enfant et un adulte de sexe masculin) associés aux enfouissements secondaires ont dû être exhumés plusieurs années après leur décès avant d'être réinhumés puisque tous les os étaient désarticulés. Leurs restes ont été transportés et réinhumés avec un soin très particulier: les restes de l'enfant ont été placés dans les fragments de la calotte crânienne qui servaient en quelque sorte de vase tandis que les ossements de l'adulte ont été empilés sous le crâne.

Toutes les inhumations sont individuelles à l'exception d'un cas de superposition partielle des rebords de deux cercueils. Trois cercueils d'enfants ont pu être inhumés en même temps. L'enfouissement des sépultures est très homogène pour tout le cimetière et se trouve à

environ 1 m de la surface. L'inhumation secondaire de l'enfant se trouvait à 0,59 m de profondeur alors que celle de l'adulte était plus près de la surface, soit à 0,28 m. Cette dernière était près de la rive nord-ouest de l'île et serait probablement disparue dans un avenir rapproché à cause des effets de l'érosion. Les registres mentionnent que les individus étaient souvent inhumés sur leur ferme. Il est par conséquent possible de croire qu'après la consécration du cimetière certaines sépultures aient été exhumées de leur terrain familial pour être réinhumées dans le cimetière Saint-Patrice, ce qui expliquerait la présence d'inhumations secondaires.

Presque toutes les sépultures sont placées dans un axe est-ouest (15 sur 18). Seulement trois coffres funéraires ont été déposés dans un axe nord-sud. Les deux sépultures secondaires n'ont pu être orientées à cause de l'absence de coffres funéraires et de l'amoncellement des restes osseux.

Les coffres funéraires étaient, dans l'ensemble, en bon état de conservation. Ils étaient fabriqués artisanalement par les autochtones et non pas par des menuisiers. Quelques-uns présentaient une confection originale, signe sans doute d'une persistance traditionnelle (Figure 3). La partie supérieure de ces cercueils comprenait un recouvrement d'écorce de bouleau. L'écorce était déposée en deux épaisseurs orientées longitudinalement ou transversalement ou, encore, les deux simultanément. Certains coffres possédaient un recouvrement d'écorce transversale dans la moitié supérieure (tête et poitrine) et un autre, longitudinalement, dans la moitié inférieure (pieds et taille; Figure 4). Les écorces transversales formaient un repli sur les rebords latéraux des cercueils (Figure 5). Les rebords étaient parfois confectionnés à partir d'arbres de petite dimension (5 à 8 cm de diamètre). Une des deux inhumations secondaires consistait en des restes osseux d'un enfant «enveloppé» par une écorce. Sur les 18 cercueils, 7 étaient recouverts d'écorce. Un des cercueils d'enfant reposait sur un double plancher d'écorce.

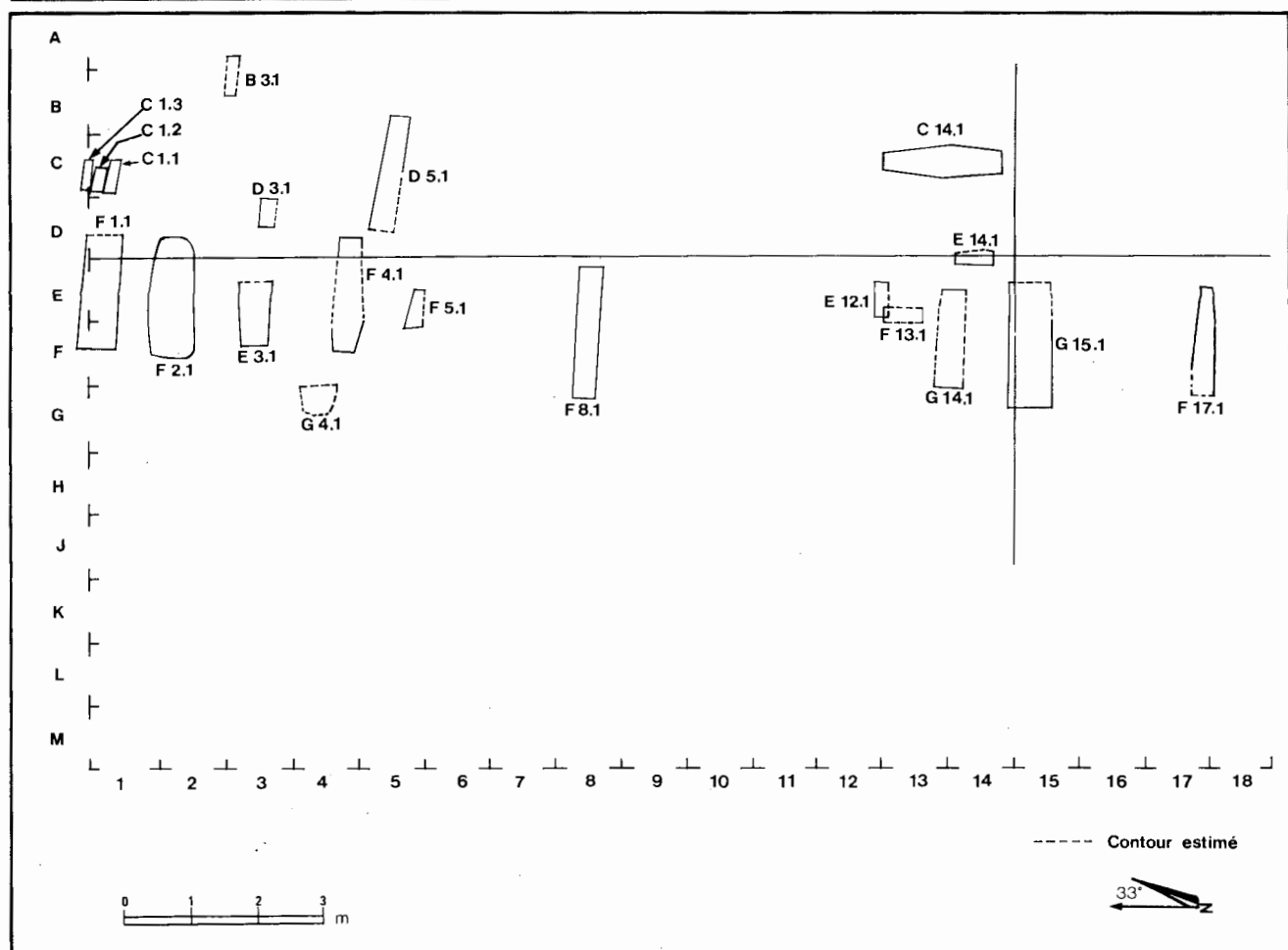


Figure 2. Distribution des sépultures.

Dans la majorité des cas, les coffres funéraires étaient de forme rectangulaire. Les dimensions varient évidemment en fonction de l'âge et du sexe des individus (Tableau I). Les coffres recouverts d'écorce sont plus larges que les autres. Cinq des sept cercueils de la partie nord sont en écorce alors qu'il y en a seulement un dans la partie sud. Le cercueil à la limite des deux parties est aussi recouvert d'écorce.

Aucun indice ne permet d'associer l'âge ou le sexe des individus à leur emplacement dans le cimetière. La zone sud a livré 3 adultes (2 hommes et 1 femme), 3 enfants et un adolescent (11 ans) tandis que la zone nord comprenait 5 adultes (4 hommes et 1 femme) et 7 enfants. Un dernier adulte de sexe masculin

se trouvait à la limite des deux zones.

À l'exception des inhumations secondaires, tous les corps étaient allongés et couchés sur le dos. La position des membres supérieurs et des mains n'était pas toujours possible à identifier. Les nombreux os formant les mains se déplacent très facilement après la décomposition des chairs. Les avant-bras étaient soit posés, croisés ou non, sur la poitrine ou l'abdomen, soit allongés le long du corps. Un individu avait les mains sous le menton. D'autre part, les mains étaient ouvertes, posées ou non l'une sur l'autre, et placées sur la poitrine, sur le bassin ou le long du corps.



Figure 3. Cercueil recouvert d'écorce de bouleau.

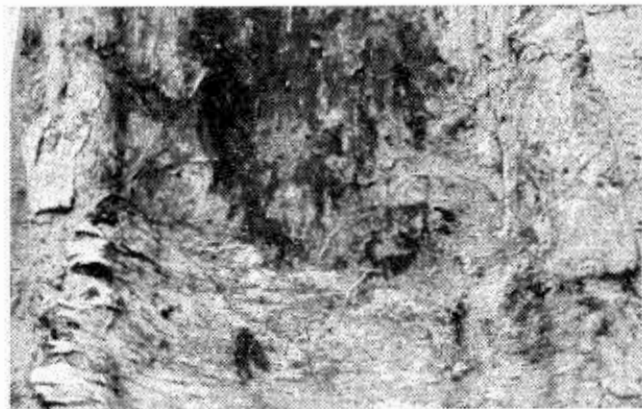


Figure 4. Recouvrement d'écorce longitudinale et transversale d'un cercueil.

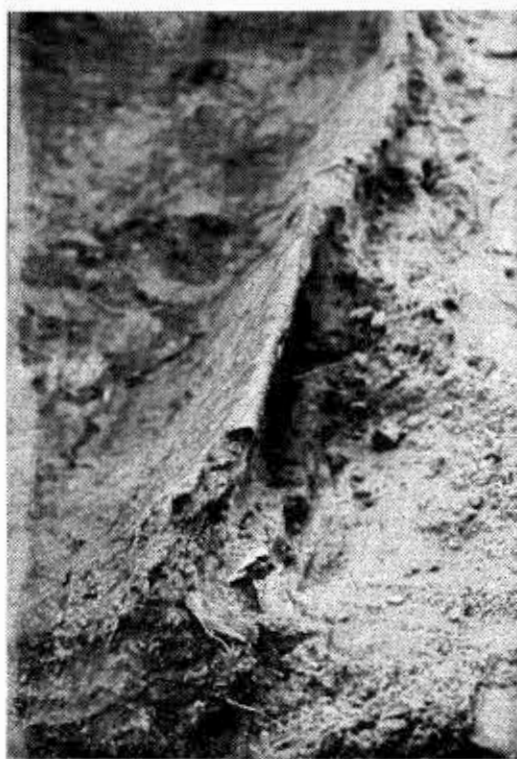


Figure 5. Repli de l'écorce sur le côté d'un cercueil.

Sépulture	Orientation (tête)	État de conservation	Position du corps	Position des bras	Position des mains	Sexe	Age	Artefacts
B3.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	?	?	?	Nouveau-né	Aucun
C1.1	Ouest	Très bon	Allongé sur le dos	Sur bassin, non croisés	?	?	Nouveau-né	Aucun
C1.2	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	?	?	?	Nouveau-né	Aucun
C1.3	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	Sur bassin	?	?	Nouveau-né	Aucun
C14.1	Sud	Très bon	Allongé sur le dos	Sur poitrine, non croisés	Allongées	Femme	26-30 ans	Bague, croix, chapelet, boutons, vêtements
D3.1	?	Bon	?	?	?	?	3 ans	Aucun
D5.1	Ouest	Très bon	Allongé sur le dos	Vers la tête	Ouvertes, sur poitrine	Homme	26-35 ans	Vêtements, boutons
E3.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	?	?	?	Nouveau-né	Aucun
E12.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	Sur bassin	?	?	Nouveau-né	Aucun
E14.1	Sud	Bon	Allongé sur le dos	?	Croisées sur bassin	?	6-9 mois	0,10\$ américain (1917), crucifix, médaille
F1.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	Sur bassin, non croisé	?	Homme	40 ans et +	Vêtements
F2.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	Sur bassin, non croisé	?	Femme	50 ans et +	Croix, boutons
F4.1	Ouest	Très bon	Allongé sur le dos	Sur bassin, non croisé	Ouvertes, gauche sur droite	Homme	21-25 ans	Croix
F5.1	Ouest	Mauvais	Allongé sur le dos	Allongés sur bassin	?	?	Nouveau-né	Médaille
F8.1	Ouest	Très bon	Allongé sur le dos	Sur bassin et poitrine	Ouvertes	Homme	21-25 ans	Chapelet
F13.1	sud	Moyen	Allongé sur le dos	Sur bassin	?	?	Nouveau-né à 2 mois	Aucun
F17.1	Ouest	Très bon	Allongé sur le dos	Sur poitrine, non croisés	?	Homme	21- 25 ans	Boutons, crucifix, vêtements
G4.1	?	Bon	?	?	?	Homme	31-35 ans	Aucun
G14.1	Ouest	Bon	Allongé sur le dos	Sur poitrine, non croisés	?	?	11 ans	Deux croix, vêtements
G15.1	Ouest	Bon	Allongé sur le dos	Le long du corps	Ouvertes	Homme	31-40 ans	Vêtements

Tableau 1. Observations faites sur les squelettes.

Aucun artefact n'a été trouvé en association avec les coffres funéraires, sauf quelques clous. Il n'y avait aucun type de poignée et, par conséquent, les cercueils devaient être déposés au fond des fosses à l'aide de cordes. De même, aucun élément décoratif, pourtant relativement fréquent à cette époque n'était présent. Leur commercialisation remonte à la fin du siècle dernier (Farrel 1980) et on en a observé à un cimetière autochtone près de La Tuque (Nault 1982), ainsi qu'à un cimetière eurocanadien, à Sainte-Foy (Larocque et Gagné 1983), de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle. L'éloignement des milieux urbains pourrait sans doute expliquer leur absence au cimetière Saint-Patrice.

Les artefacts associés aux squelettes sont peu nombreux et peu diversifiés. Ils peuvent être classés en deux catégories : accessoires vestimentaires et artefacts à caractère religieux

(Figure 6). En ce qui a trait aux vêtements, plusieurs pièces de tissus, pour la plupart du lainage (une pièce semblait en feutre) étaient encore très bien conservées. Une couverture en lainage a pu servir de linceul. Les autres pièces provenaient de pantalons, de chemises et de chaussettes. Quelques boutons en nacre et en porcelaine ont aussi été mis au jour. Ils varient de 8 mm à 23 mm de diamètre et possèdent 1 à 4 trous. Un individu possédait une bague en étain (?). Finalement, une pièce de monnaie (\$0.10 U.S., 1917). a été trouvée en association avec le squelette d'un enfant. Elle était percée dans sa partie supérieure et aidait peut-être la poussée des dents comme le racontaient jadis nos parents.

Les artefacts à caractère religieux étaient des fragments de chapelets (grains et petites croix), des crucifix et deux médaillons. Les crucifix étaient fabriqués en bois et en cuivre, les

parties en cuivre étant incrustées dans le bois. Ils mesurent 34 mm par 66 mm. Un fragment de plus grandes dimensions a aussi été trouvé (34 mm par 35 mm par 7 mm).

Quatre épilateurs (trois en os et un en andouiller) ou outils servant à enlever le poil des peaux d'animaux ont été mis au jour sans association à une sépulture (Figure 7). Ils peuvent provenir soit d'une cache à outils ou d'une sépulture qui aurait été complètement détruite par l'érosion. Étant donné l'absence de toutes traces de bois de cercueil ou de clous, il est plus probable qu'ils appartiennent à une cache à outils.

L'OSTÉOBIOLOGIE

L'état de conservation des squelettes était en général très bon. Les nombreux squelettes de très jeunes enfants attestent cet état remarquable. Plusieurs caractères anatomiques ont été relevés et permettent de croire à une origine autochtone pour l'ensemble des individus adultes. Au niveau des dentures, la présence, d'une part, d'incisives en forme de pelle, de molaires inférieures à six et sept cuspidés qui gardent un schéma en Y et, d'autre part, l'absence de tubercules de Carabelli ainsi que la faible fréquence des schémas en + sur les molaires inférieures attestent une origine mongoloïde et non euro-canadienne (Figures 8 et 9). Les observations métriques sur les crânes (Tableau 2 et 3) permettent d'ajouter des indices supplémentaires. La hauteur de la face et la largeur du nez des deux échantillons amérindiens sont pratiquement identiques. Ces traits n'ont pas été choisis au hasard car ils sont reconnus pour leur valeur discriminante (Gill, 1984). Comparativement aux Hurons, les individus du cimetière Saint-Patrice ont un crâne moins haut.

D'autre part, quatre individus de sexe masculin ont un mauvais alignement des dents antérieures (incisives et canines). Ce problème buccal pourrait avoir une origine génétique et dès lors un degré d'appareillage est à considérer (Harris et Weeks 1973). Il est cependant difficile d'être plus précis. D'après

les âges à la mort, il ne peut toutefois s'agir d'un père et de ses fils. Signalons de plus qu'ils possèdent tous des incisives en forme de pelle qui dénotent une origine autochtone et que trois des quatre personnes ont une usure dentaire caractéristique des fumeurs de pipe.

Aucun individu adulte ne possède de caractères morphologiques typiquement eurocanadiens, si ce n'est peut-être une jeune femme. Cette dernière présente à la fois des caractères blanc et autochtone. Il s'agit peut-être d'un cas de métissage. Cette hypothèse ne tient qu'à l'absence d'incisives en forme de pelle et à une projection antérieure peu prononcée des os malaires. Si cette femme est une métisse ou une blanche, cela pourrait expliquer son orientation différente des autres adultes. D'autre part, si l'orientation des sépultures est un facteur bioculturel, les deux autres sépultures orientées dans un axe nord-sud seraient des enfants métissés ou blancs. Il est évidemment difficile, voire même impossible, d'attribuer une identité bioethnique à des squelettes de très jeunes enfants.

Les données recueillies lors de l'exhumation ont permis de déterminer l'âge de tous les individus et le sexe des neuf adultes (Tableau 1). L'âge des enfants a été estimé à partir du degré de calcification des couronnes dentaires (Ubelaker 1978) et de la longueur des os longs, en ce qui concerne les nouveaux-nés (Olivier 1960). Pour les adultes, l'âge a été déduit à partir du degré de synostose des sutures crâniennes (Vallois 1960) et des modifications de la surface de la symphyse pubienne (Krogman 1978). Des onze enfants, huit étaient des nouveaux-nés, un avait un peu moins d'un an alors que deux étaient âgés respectivement de trois ans et de onze ans. Des neuf adultes, quatre étaient dans la vingtaine, trois dans la trentaine et deux étaient âgés de plus de 40 ans. Deux des enfants considérés comme nouveaux-nés pourraient être en fait des jumeaux prématurés d'environ huit mois utérins. L'incertitude de la détermination de l'âge provient de l'absence de bourgeons dentaires. L'âge a par conséquent été estimé à partir de la longueur



Figure 6. Quelques artefacts associés aux sépultures.

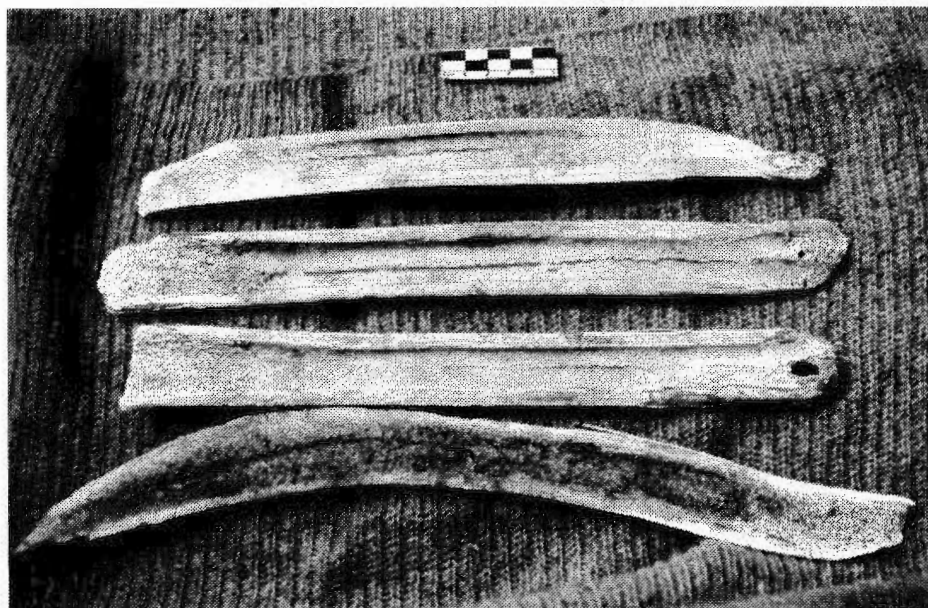


Figure 7. Épilateurs provenant possiblement d'une cache d'outils.



Figure 8. Incisives supérieures en forme de pelle; collection amérindienne du Field Museum de Chicago.



Figure 9. Une cuspidé C7 sur la première molaire inférieure gauche, en face linguale collection amérindienne de Sillery.



Figure 10. Hypoplasie de l'émail sur les incisives et les canines inférieures, collection eurocanadienne Samuel Holland.

MESURES (mm)	Sép. D5.1	Sép. F4.1	Sép. F8.1	Sép. F17.1	Sép. G4.1	Sép. G15.1	Moyenne	Écart-type
Hauteur crâne	140	137	136	131	130	137	135,2	3,87
Longueur crâne	184	181	187	175	187	197	185,2	7,33
Largeur crâne	144	141	151	141	160	148	147,5	7,29
Largeur bizygomatique	139	133	134	129	146	139	136,7	5,96
Hauteur face	74	74	76	69	81	69	73,8	4,54
Largeur face	102	98	100	99	106	95	100,0	3,74
Hauteur nez	52	53	55	49	63	50	53,7	5,10
Largeur nez	24	24	24	26	28	25	25,2	1,60

Tableau 2. Observations métriques sur les crânes adultes.

MESURES (mm)	Blancs (1)	Hurons (2)	St-Patrice
Longueur crâne	188	188	185
Largeur crâne	154	140	147
Hauteur crâne		140	135
Largeur bizygomatique	139	141	137
Hauteur face	69	74	74
Hauteur nez	54	56	54
Largeur nez	35	27	25

Tableau 3. Comparaisons des mesures crâniennes. (1): Krogman (1962); (2): Clermont et Falardeau (1977)

des os longs seulement (Olivier 1960). Or, elle est fortement liée à des facteurs environnementaux et plus particulièrement à l'alimentation (Ubelaker 1986).

La stature des neuf adultes a été déterminée à partir de la longueur des os des membres (principalement les tibias et les fémurs; voir Tableau 4) selon les méthodes de Trotter et Gleser (1958) et de Genoves (1967). La moyenne de la stature des hommes est de 171,2 cm ou 169,1 cm selon les techniques utilisées et celle des femmes est de 154,9 cm.

Les individus inhumés au lac Saint-Patrice étaient très robustes et les insertions musculaires témoignent d'un effort physique soutenu. Un travail physique intense, lié à l'âge a laissé des marques sur le squelette comme les lésions arthrosiques au niveau des disques intervertébraux notées chez trois individus et au niveau des clavicules chez un individu. La calcification de cartilage thyroïdien a été signalée chez trois individus. Ce phénomène est surtout lié à un âge avancé.

Le seul traumatisme observé consiste en une inflammation du périoste d'un tibia. Cette lésion est le vestige d'une blessure sans conséquence grave que cet individu s'est jadis infligé.

L'observation de la denture des individus indique qu'ils avaient une mauvaise hygiène dentaire, du moins selon les standards modernes. La plupart des adultes ont une forte accumulation de tartre sur les surfaces non masticatrices des dents. Ils devaient en plus consommer des aliments cariogéniques puisque 11,4 % des dents permanentes ont des lésions dues à la carie dentaire (Tableau 5). Les tissus de support de la dent sont aussi affectés. La récession alvéolaire en face buccale (déchaussement des dents) est peu prononcée en général mais il y a tout de même 6,2 % de cas de poches périodentaires. De plus, 75,9 % des septums interdentaires ont une surface poreuse, signe d'une inflammation. Malgré cela les chutes des dents durant la vie des individus demeurent très rares, seulement 1,6 % si on ne tient pas compte d'une femme de plus de 50 ans qui est presque complètement édentée (il ne

lui reste que trois dents).

Par ailleurs, plusieurs arrêts de croissance de l'émail des dents (hypoplasie de l'émail; Figure 10) ont été relevés (16,7 %). Les lésions d'hypoplasie de l'émail sont présentes sur six individus, dont cinq des neuf adultes. Tous les enfants en bas âges en sont exempts. La plupart des individus ont plus d'une dent atteinte et même plus d'une lésion sur la même dent (Tableau 6). Puisque les lésions sont uniquement présentes sur les dents permanentes, les stress qui les ont engendrées ont eu lieu après la naissance des individus et non au cours de leur développement foetal. En fait, la forte fréquence des lésions ainsi que l'âge de leur formation sur les couronnes dentaires sont de bons indices pour croire que cette population a subi des stress périodiques de nature infectieuse ou nutritive. Les résultats obtenus indiqueraient que ces stress ont eu lieu de la naissance jusqu'à l'âge de cinq ans et demi. La période la plus critique se situerait plus précisément vers deux ans et trois ans si on fait exception du jeune individu de onze ans qui a dû affronter plusieurs stress dans les six premiers mois de sa vie (Tableau 7). Dans l'ensemble, les lésions sur la même dent peuvent être associées à des arrêts métaboliques survenus à tous les six ou douze mois ajoutant ainsi encore plus de poids à l'hypothèse d'un cycle de stress (Goodman et al. 1984).

Sépulture	Sexe	Trotter-Gleser	Genoves
C14.1	Femme		158.3
D5.1	Homme	168.3	165.4
F1.1	Homme	162.5	
F2.1	Femme		151.4
F4.1	Homme	166.5	163.9
F8.1	Homme	174.2	170.5
F17.1	Homme	170.7	167.5
G4.1	Homme	181.8	177.0
G15.1	Homme	174.1	170.4
Moyenne	Homme	171.2	169.1
	Femme		154.9

Tableau 4. Détermination de la stature des adultes. (cm)

Sexe	Age (années)	Chutes ante mortem	Carie dentaire	Abcès apical	Poche périodentaire	Porosité septum	Hypoplasie
Femme	26-30	1 sur 32	3 sur 30	0 sur 30	2 sur 30	24 sur 30	15 sur 30
Homme	26-35	0 sur 32	3 sur 32	1 sur 32	5 sur 32	28 sur 29	2 sur 32
Homme	plus de 40	0 sur 32	6 sur 31	0 sur 32	2 sur 31	19 sur 19	1 sur 31
Femme	plus de 50	0 sur 3	0 sur 3	0 sur 3	-	-	0 sur 3
Homme	21-25	0 sur 28	1 sur 28	0 sur 28	0 sur 28	13 sur 26	4 sur 28
Homme	21-25	0 sur 32	8 sur 32	0 sur 32	1 sur 32	20 sur 26	0 sur 32
Homme	21-25	1 sur 32	4 sur 31	0 sur 32	1 sur 31	19 sur 28	5 sur 31
Homme	31-35	2 sur 32	3 sur 27	1 sur 32	2 sur 27	16 sur 23	0 sur 27
Homme	31-40	0 sur 32	0 sur 31	0 sur 32	1 sur 31	18 sur 26	14 sur 31
Total		4 sur 255	28 sur 245	2 sur 255	15 sur 242	157 sur 207	41 sur 245
%		1,6	11,4	0,8	6,2	75,9	16,7

Tableau 5. Observations sur les dentures adultes.

No sépulture	Age (années)	Sexe	Dents atteintes	Total lésions
C 14.1	26-30	femme	13 sur 30	14
D 5.1	26-35	homme	1 sur 32	2
F 1.1	plus de 40	homme	1 sur 32	2
F 17.1	21-25	homme	4 sur 31	5
G 14.1	11	-	13 sur 28	19
G 15.1	31-40	homme	14 sur 32	17

Tableau 6. Distribution des lésions d'hypoplasie de l'émail.

Age des lésions	Nombre de lésions	%
0 - 6 mois	6	10,2
6 mois - 1 an	2	3,4
1 an - 1,5	4	6,8
1,5 - 2,0	7	11,9
2,0 - 2,5	12	20,3
2,5 - 3,0	13	22,0
3,0 - 3,5	9	15,3
3,5 - 4,0	2	3,4
4,0 - 4,5	3	5,1
4,5 - 5,0	-	-
5,0 - 5,5	1	1,7

Tableau 7. L'âge de formation des lésions d'hypoplasie de l'émail.

Discussion

La fouille du cimetière du lac Saint-Patrice a contribué à la connaissance bioculturelle d'un groupe autochtone vivant à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Pour l'instant, au Québec, les interventions de ce genre sont très rares et nos résultats doivent être perçus dans un contexte où les données sont insuffisantes pour évaluer la variabilité biologique et la variabilité des coutumes funéraires. Quelques travaux existent mais ils représentent des époques séparées de plus de 300 ans. Les fouilles archéologiques à l'ancienne mission des jésuites à Sillery, datant du 17^e siècle, ont permis la mise au jour de la chapelle Saint-Michel et du cimetière (Marquis 1970). De même, une expertise archéologique a contribué à identifier le cimetière Saint-François de la rivière Croche, à La Tuque (Nault 1982), qui serait contemporain du cimetière Saint-Patrice.

Les observations qui découlent de ces trois lieux sacrés apportent quelques éléments de comparaison malgré l'écart chronologique et les différences bioculturelles. Tout en considérant

la possibilité de métissage, les individus sont pour la plupart apparentés à la famille algonquienne (Montagnais et Algonquins pour Sillery, Algonquins pour Saint-Patrice, Attikameks pour Saint-François). Il semble tout d'abord que l'orientation des sépultures n'est pas un critère discriminant pour distinguer les groupes culturels. Elles peuvent être placées dans les deux axes cardinaux (nord-sud ou est-ouest). Il n'y avait pas d'orientation privilégiée au cimetière de Sillery. Une orientation dans un axe nord-sud dominait à Saint-Patrice tandis que les sépultures de la rivière Croche étaient toutes orientées dans un axe Est-Ouest. Pour les deux cimetières datant de la fin du 19^e siècle, l'architecture des coffres funéraires est différente. Les cercueils du cimetière Saint-Patrice se distinguent par leur confection artisanale, notamment les recouvrements d'écorce, et par l'absence totale d'éléments décoratifs. Le cimetière Saint-Patrice est le seul à avoir livré des inhumations secondaires.

Il est généralement admis que les sépultures étaient orientées la tête vers l'ouest avant la chrétienté. Cette orientation a été adoptée par les chrétiens jusqu'au 19^e siècle, époque où l'avènement de larges cimetières urbains a rendu futile l'orientation des sépultures à cause des contraintes architecturales (Richardson, 1989). Les cimetières extérieurs attenants à l'église et ceux à l'intérieur des églises reflètent ce type de contrainte. Quelle que soit l'orientation des églises, en général les individus inhumés dans leur sous-sol ont les pieds face au choeur, sauf les prêtres qui ont la tête face au choeur, comme pour réciter la messe. Il en était ainsi à l'église Notre-Dame de Foy, à Saint-Foy, où des inhumations eurent lieu au cours des 18^e, 19^e et 20^e siècles (Larocque et Gagné 1982).

Avec l'adoption du rite chrétien d'inhumation dans des cercueils il est évident que la seule position des corps possible est la position allongée. Il n'y en donc rien d'étonnant à ce que tous les individus du cimetière Saint-Patrice et Saint-François aient été inhumés allongés sur le dos dans des cercueils alors que ceux du cimetière de Sillery, plus anciens

de deux cents ans, aient été inhumés avec ou sans cercueil et qu'ils aient été allongés sur le dos ou en position fléchie, sur le côté. Ces derniers traits représentent évidemment les premiers indices d'acculturation chrétienne et la persistance de gestes typiquement autochtones.

Les données ostéoarchéologiques, bien que partielles pour les cimetières Saint-Patrice et Saint-François, dégagent un point commun pour les trois cimetières en question. La mortalité infantile est partout très élevée. À Sillery, les enfants de moins de sept ans représentent 75 % de l'effectif de 50 individus (Gagné 1982a); à Saint-Patrice 10 des 20 individus ont moins de trois ans (neuf enfants ont moins de un an) et à Saint-François, quatre des neuf individus ont moins de trois ans (Gagné 1982b). Certaines lésions dentaires comme l'hypoplasie de l'émail observée chez les trois populations et la carie circulaire notée chez plusieurs enfants de Sillery seraient des indices de morbidité, c'est-à-dire un ensemble de facteurs qui peuvent influencer le taux de mortalité chez une population donnée. Dans l'état actuel des recherches, les carences alimentaires et les maladies infectieuses seraient les facteurs responsables de ces stress. Au tout début de la colonisation, les épidémies de maladies européennes ont été très dévastatrices pour les populations autochtones qui ne possédaient pas un système immunitaire adéquat pour lutter contre de nouveaux agents pathogènes. Les maladies infectieuses européennes ont joué un rôle de premier ordre dans la mortalité infantile de la population de Sillery (Gagné 1988). Par ailleurs, au siècle dernier, les épidémies de grippe et la tuberculose faisaient encore des ravages parmi les populations autochtones et en particulier parmi les Algonquins (Arkéos 1984). Les nombreuses lésions d'hypoplasie de l'émail observées chez les individus du lac Saint-Patrice reflètent des stress périodiques et possiblement annuels. Les arrêts de croissance ont sans doute les mêmes causes que celles proposées pour expliquer la mortalité infantile de Sillery (maladies infectieuses). La mortalité néo-natale s'expliquerait aussi par les maladies infectieuses puisque les nouveaux-

nés comblent leurs besoins nutritifs par le lait maternel. Certaines maladies infectieuses comme la rougeole ont un effet direct sur la mortalité et, encore aujourd'hui, elle est une des principales causes de mortalité chez les enfants de moins de deux ans (Benenson 1985). Ceux qui échappaient à une mort précoce devaient sans doute en ressortir affaiblis et devenir des cibles privilégiées pour d'autres attaques. Leur espérance-vie devait être par conséquent plus faible. L'individu âgé de onze ans en est sûrement un exemple. Les lésions d'hypoplasie de l'émail notées sur sa denture indiquent de nombreuses périodes de stress et surtout une qui va de la naissance à six mois. D'autres parts, chez les adultes, les lésions d'hypoplasie de l'émail ont majoritairement été produites au cours de la période de sevrage, soit entre deux et trois ans. En plus, du stress lié au passage d'une alimentation liquide à une alimentation solide, cette étape est marquée d'un choc psychologique et d'une baisse d'immunité (Clarke 1980). Une nourriture insuffisante nutritivement prédisposerait les individus à contracter plus régulièrement des maladies infectieuses. Des périodes chroniques de carence nutritive auraient un effet additif sur la morbidité. Il faut signaler que les individus qui ont des lésions d'hypoplasie et qui en ont eu plus périodiquement ont tendance à décéder plus jeunes que les autres.

CONCLUSION

L'intervention archéologique au cimetière du lac Saint-Patrice est une première au Québec. Pour la première fois, les sépultures d'un cimetière autochtone ont été exhumées selon les méthodes archéologiques et sous les directives d'un organisme autochtone (Alliance autochtone du Québec). En plus de l'information obtenue sur les modes d'inhumation, la connaissance biologique d'un petit groupe autochtone vivant dans l'Outaouais, au tournant du siècle, a été inédite et rendue possible grâce à l'autorisation de l'Alliance autochtone d'analyser sommairement, sur place, les sépultures. Cette recherche, exploratoire au départ, peut tout de même offrir des éléments de comparaison avec les données culturelles et

biologiques de quelques autres cimetières blancs ou autochtones.

Malgré l'état embryonnaire des résultats, quelques éléments méritent d'être retenus. Ils portent surtout sur les coutumes funéraires et sur la biologie humaine. En ce qui a trait aux coutumes funéraires, l'orientation des sépultures n'est pas un critère fiable pour discriminer les groupes culturels. Par ailleurs, l'adoption du mode d'inhumation chrétienne a supplanté le mode autochtone dès la deuxième moitié du 17^e siècle, du moins le long du Saint-Laurent. Les données sont manquantes pour l'instant en ce qui concerne la forêt boréale et le Nouveau-Québec. Il demeure néanmoins certains indices d'une persistance des coutumes traditionnelles. Encore une fois, il est cependant impossible pour l'instant de juger de l'ampleur de cette persistance. Un dernier point touchant aux coutumes funéraires est le mélange de coutumes autochtones et chrétiennes. On sait que cette dualité était tolérée au 17^e siècle par les missionnaires (Gagné 1982a). Au cimetière du lac Saint-Patrice, la confection artisanale de coffres funéraires avec de l'écorce de bouleau, si importante pour les Algonquins (Couture 1983), est un autre signe de cette volonté de conserver une identité culturelle traditionnelle tout en ne refusant pas complètement des éléments d'une autre culture. Il serait certes très intéressant et enrichissant de poursuivre ce genre de recherches pour mieux connaître et comprendre tout le processus d'acculturation des coutumes funéraires.

Les quelques résultats connus à ce jour sur la biologie des autochtones soulèvent des points d'interrogation sur leur état de santé en général et sur la mortalité infantile en particulier depuis le 17^e siècle. Il semble que l'impact des maladies européennes a joué un rôle important sur la mortalité autochtone. Certains indices permettent aussi de croire que les autochtones ont eu à faire face à des épisodes de stress, d'ordre alimentaire. En ce sens, l'analyse ostéologique permet de mieux saisir la nature biologique des stress encourus et de la mettre en relation avec des facteurs socioculturels. Les enfants en bas âges sont le plus

susceptibles de succomber à ces stress et, par conséquent, affectent directement la croissance démographique. Il n'est donc pas étonnant de constater une baisse de la population autochtone depuis le 17^e siècle jusqu'à une période récente.

Un dernier point mérite d'être approfondi. D'après la tradition orale, il est très probable que des individus métissés aient été inhumés au cimetière Saint-Patrice. Or, les caractères biologiques notés sur les squelettes ne permettent pas d'en reconnaître plus qu'un. Il serait intéressant de poursuivre des recherches biographiques sur les personnes inhumées pour bien définir le degré de métissage. Par là, il serait possible de déterminer un facteur chronologique dans l'apparition de certains caractères biologiques.

En conclusion, les interventions archéologiques dans des cimetières blanc et autochtone permettent de jeter un oeil nouveau sur les interactions entre la biologie, la culture et l'environnement. Plutôt que d'être perçues comme de bas actes de «pilleurs de tombes» elles devraient davantage porter à réfléchir sur les changements culturels et biologiques que peuvent amener certains contacts entre cultures différentes. La compréhension de la biologie des populations anciennes permet aussi de faire revivre tout un chacun et, en cela, contribue à une meilleure perception des vicissitudes de la vie quotidienne pour le commun des mortels. L'histoire ne doit pas être uniquement l'apanage de rois illustres...

OUVRAGES CITÉS

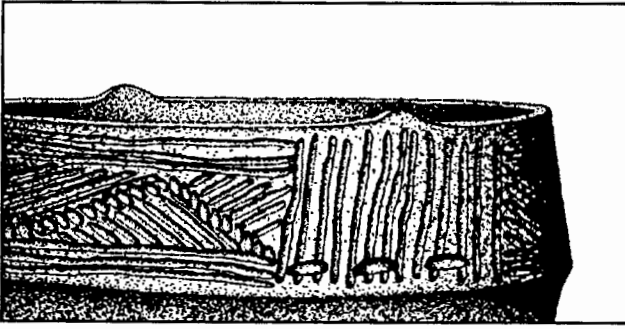
- Alliance autochtone (II), 1985, Projet déposé à DÉFI 85, emploi d'été, manuscrit, Fort Coulonge.
- Arkéos Inc., 1984: Étude de potentiel archéologique du Témiscamingue, région sud du lac Simard. Ministère des Affaires culturelles du Québec, Direction régionale de l'Abitibi-Témiscamingue.

- Benenson, A. S.(éd.), 1985: Prophylaxie des maladies transmissibles à l'homme, Rapport officiel de l'Association américaine de la santé publique, Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, Ottawa.
- Clarke, S. K., 1980: Early Childhood Morbidity Trends in Prehistoric Populations, *Human Biology*, vol. 1, p. 79-85.
- Clermont, N., Falardeau, L., 1977: L'analyse des sépultures du village iroquoien de Mandeville, Manuscrit, Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- Couture, Y.H., 1983: Les Algonquins, Racines amérindiennes, éditions Hyperborée, Val-d'Or, Québec.
- Farrel, J. J., 1980: *Inventing The American Way of Death, 1830-1920*, Temple University Press, Philadelphie.
- Gagné, G., 1988: L'impact des maladies européennes sur la mortalité amérindienne à Sillery, au XVII^e siècle. *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVIII, no 1., p. 17-28.
- Gagné, G., 1982a: La réduction de Sillery, étude paléoanthropologique d'un cimetière amérindien du 17^e siècle. Mémoire de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal.
- Gagné, G., 1982b: Expertise archéologique du cimetière attikamek Saint-François de la rivière Croche (CjFe-I). in B.Nault « *Rapport final, Rapport de synthèse des observations ostéologiques faites au cimetière Saint-François de la rivière Croche (CjFe-I)* », Conseil attikamek-montagnais, Pointe-Bleue, appendice 8.1
- Genoves, S., 1967: Proportionality of the Long Bones and Their Relation to Stature Among Mesoamericans. *American Journal of Physical Anthropology*, vol. 26, p. 67-78.
- Gill, G. W., 1984: A Forensic Test Case for A New Method of Geographical Race Determination, in T.A. Rathbun et J. E. Buikstra. *Human Identification*, Charles C. Thomas, Springfield, Illinois, p. 329-339.
- Goodman, A. H., Lallo J., Armelagos, G. J., Rose, J.C., 1984: Health Changes at Dickson Mounds, Illinois (A. D. 950-1300), in M. N Cohen et G. J. Armelagos (éds). *Paleopathology at The Origins of Agriculture*, Academic Press, New York, p. 271-306.
- Harris, J. E., Weeks, K. R., 1973: *X-Raying the Pharaohs*. Charles Scribner's Sons, New York.
- Krogman, W. M., 1978: *The Human Skeleton in Forensic Medicine*, 3^e édition, Charles C. Thomas, Springfield, Illinois.
- Larocque, R., Gagné, G., 1983: Notre-Dame-de-Foy, fouilles archéologiques 1982. Société d'Histoire de Sainte-Foy, Rapport final, Ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- Marquis, R. C., 1970: Résumé des fouilles archéologiques en l'église Saint-Michel de Sillery. Manuscrit, Maison des jésuites, Québec.
- Nault, B., 1982: Expertise archéologique du cimetière attikamek Saint-François de la rivière Croche (CjFe-I). Rapport final, Conseil attikamek-montagnais, Pointe-Bleue.
- Olivier, G., 1960: *Pratique anthropologique*. Vigot frères, Paris.
- Richardson, R., 1988: *Death, Dissection and the Destitute*, Penguin Books, Suffolk, England.
- Trotter, M, Gleser, G.C., 1958: A Re-evaluation of Estimation of Stature Based on Measurements of Stature Taken During Life and Long Bones After Death. *American Journal of Physical Anthropology*, vol. 16, p. 79-123.

Ubelaker, D. H., 1986: Estimating Age at Death From Immature Human Skeletons, an Overview, *Journal of Forensic Sciences*, vol. 32, p. 1254-1263.

Ubelaker, D. H., 1978: Human Skeletal Remains, Excavation, Analysis, Interpretation. Washington D.C.

Vallois, H. V., 1960: Vital Statistics in Prehistoric Population as Determined From Archaeological Data, in Heizer et Cook éd. *The Application of Quantitative Methods in Archaeology*, Chicago, p. 186-222.



LA RIVIÈRE DUMOINE, UNE ROUTE COMMERCIALE AUX CONFINS DU TÉMISCAMINGUE AU COURS DE LA PRÉHISTOIRE

Marcel Laliberté, Archéologue

Des recherches archéologiques sont menées depuis 1989 dans le bassin de la rivière Dumoine, à la frontière méridionale du comté de Témiscamingue, par la municipalité régionale du comté de Pontiac et la Direction régionale de l'Outaouais du ministère des Affaires culturelles.

Une analyse préliminaire des découvertes effectuées sur près d'une centaine de sites préhistoriques démontre que la rivière Dumoine a été la scène de contacts répétés et vraisemblablement d'échanges entre les populations locales et des groupes allogènes au cours de la préhistoire. Ces données, combinées à des documents datant de l'arrivée des Européens dans la région de l'Outaouais, suggèrent que la rivière Dumoine a constitué pendant plusieurs millénaires une voie de communication et de commerce entre la vallée de l'Outaouais et des régions éloignées du centre et du nord du Québec.

LA RIVIÈRE DUMOINE - SITUATION ET PARTICULARITÉS PHYSIQUES

Principal affluent de la rive gauche de la rivière Outaouais, la rivière Dumoine marque la limite des comtés de Témiscamingue et de Pontiac (Figure 1). Elle est alimentée par plusieurs nappes d'eau importantes, notamment les lacs Dumoine et Dix mille, qui s'étendent au niveau des hautes terres du Bouclier canadien à quelques dizaines de kilomètres au sud du Grand Lac Victoria, source de la rivière Outaouais.

Sur une distance d'une quinzaine de kilomètres, au sud du lac Dumoine, le cours de la rivière prend la forme d'une chaîne de lacs étroits, dont les berges sablonneuses sont jalonnées de collines rocheuses aux sommets arrondis et aux flancs encombrés de matériaux abandonnés par le glacier. Au-delà du lac Laforge, la rivière change progressivement d'aspect alors qu'elle s'engage dans les Laurentides. Ses rives se contractent et les vastes étendues d'eau calme cèdent la place à de longues séries de rapides entrecoupées de cascades et de quelques nappes d'eau moins agitées.

Elle s'écoule ainsi sur une distance d'environ soixante-cinq kilomètres à travers les vallées profondes de la chaîne laurentienne avant d'atteindre la rivière Outaouais, à environ douze kilomètres en amont de la petite municipalité de Rapides-des-Joachims. Signalons que la construction d'un barrage sur la rivière Outaouais, à la hauteur de cette municipalité, au cours des années 1950, a provoqué l'inondation du cours inférieur de la rivière Dumoine sur une distance de près de cinq kilomètres en amont de son embouchure.

UNE VOIE DE COMMUNICATION EN PAYS OTAGUOTTOUEMIN

D'une longueur totale d'environ quatre-vingts kilomètres, la rivière Dumoine relie la vallée moyenne de l'Outaouais et la partie orientale des hautes terres de l'Abitibi, un secteur du Bouclier canadien qui forme une enclave entre les bassins hydrographiques de la rivière Saint-Maurice, des tributaires de la rive ouest

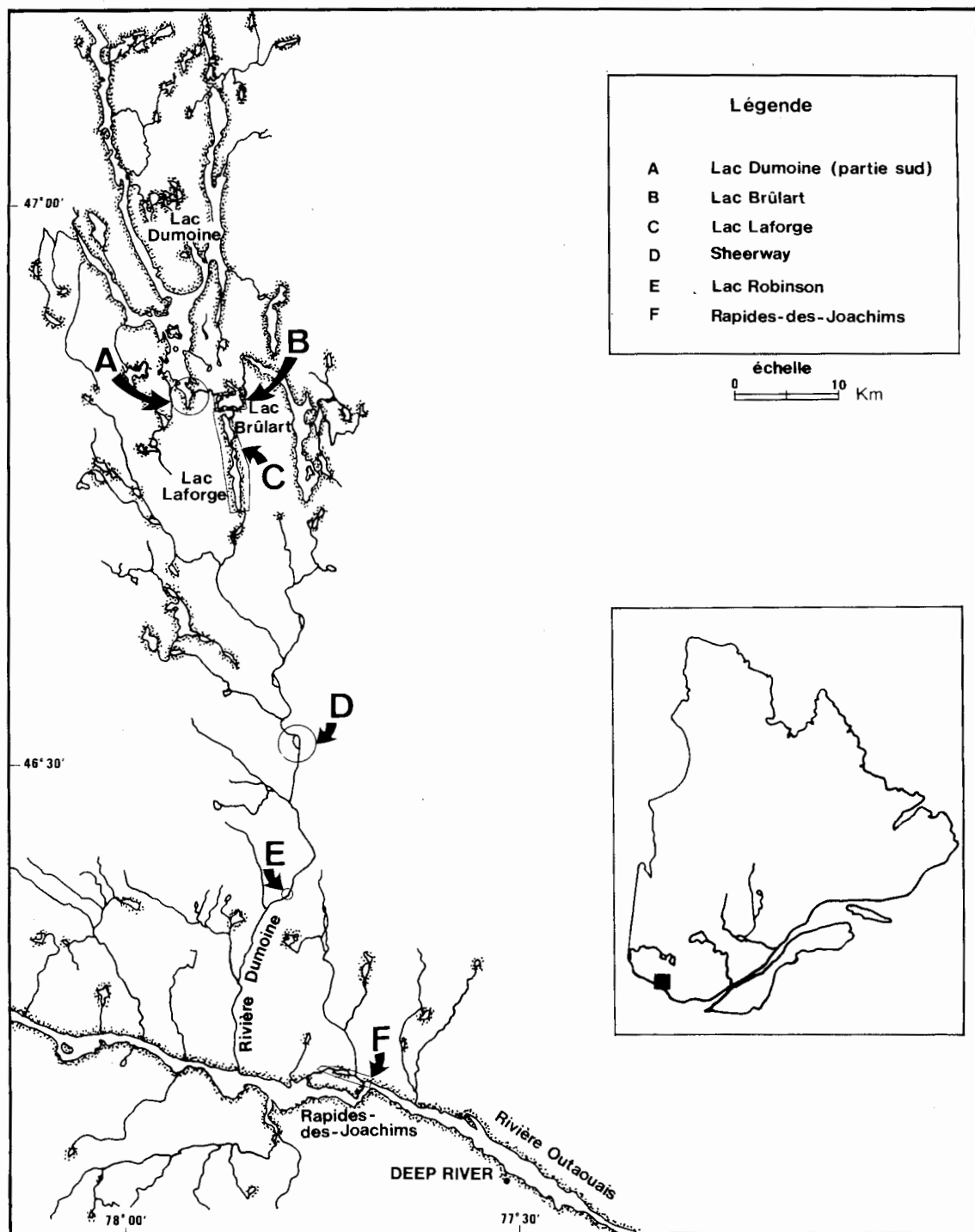


Figure 1. Localisation générale des secteurs d'intervention.

du Lac Saint-Jean ainsi que des rivières Bell et Nottaway s'écoulant dans la Baie James. Cette situation géographique lui a valu d'exercer un certain rôle dans les communications et les échanges au cours de la période historique comme en témoignent des documents cartographiques des XVII^e et XVIII^e siècles.

Une carte de Bréhant de Galinée datant de 1670 illustre l'embouchure d'un affluent de la rive gauche de l'Outaouais qui, d'après sa localisation en amont de l'île du Borgne (l'île-aux-Allumettes) et en aval de la rivière Mattawan, correspond à la rivière Dumoine (TRUDEL, 1973: 90). La carte porte la mention: «on dit que cette branche va aux trois rivure».

Un tracé plus détaillé de la rivière figure sur la carte de Guillaume De l'Isle datant de 1703 (HEIDENREICH et DAHL 1982). Il apparaît clairement qu'elle prend sa source dans la *hauteur des terres*, au sud-ouest d'une vaste étendue d'eau désignée comme le lac *Kaouinagamick* se trouvant à la ligne de partage des eaux entre les bassins hydrographiques de la rivière Nottaway, se déversant dans la Baie James, et de la rivière Gatineau, se jetant dans l'Outaouais.

D'après la localisation indiquée, le lac Kaouinagamick correspondrait à l'un ou l'autre des grands lacs ou réseaux de lacs qui ont donné naissance aux réservoirs du Grand Lac Victoria, Dozois ou Cabonga dans le parc provincial de La Vérendrye. Il n'est pas impossible également qu'il désigne l'ensemble des lacs qui parsèment ce secteur du Bouclier canadien.

Les cartes de Moll (1715), Chatelain (1719), Bellin 1743, 1744 et 1755) et d'Anville (1746) fournissent essentiellement les mêmes indications sur la rivière Dumoine, ce qui porte à croire qu'elle constituait une voie de communication relativement importante avec les régions du centre du Québec aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les cartes de Bellin de 1744 et 1755 précisent que le toponyme amérindien de la rivière Dumoine est *Acounagewin*, ou *Acounagousin*.

On connaît peu de choses sur les habitants du

bassin de la rivière Dumoine au moment du contact sinon qu'il s'agit probablement des *Otaguottouemin* rencontrés par Champlain sur la rivière Outaouais, au nord de l'île-aux-Allumettes, en 1615 (GIGUERE, 1973). L'explorateur les décrit comme des gens des terres, vivant de la chasse et de la pêche.

A l'instar des nations algonquiennes de l'Outaouais, les *Otaguottouemin* ou *Kotakoutouemi*, comme les appelleront plus tard les Jésuites (Relations de 1640), entretenaient sans doute des rapports commerciaux avec les nations sédentaires de la région des Grands Lacs. SULTE (1899) précise d'ailleurs à ce sujet que les Hurons venaient commercer aux XVI^e et XVII^e siècles avec les *Têtes-de-Boules* et les *sauvages du Nord* à l'embouchure de la rivière Dumoine.

Ces relations commerciales avec les Hurons ont probablement mérité aux *Otaguottouemin* d'être impliqués dans les guerres avec les Iroquois. Comme les populations nomades avoisinantes, ils ont sans doute été contraints d'abandonner ou, à tout le moins, d'éviter certaines parties de leur territoire dans la seconde moitié du XVII^e siècle et de s'en tenir éloignés jusqu'à l'instauration d'une paix durable entre les Iroquois, les Français et leurs alliés amérindiens en 1701 (ETHOSCOP 1983).

Comme la rivière Dumoine représente l'un des principaux affluents de la rive est de l'Outaouais, la préhistoire de la région est étroitement associée aux événements survenus dans la vallée de l'Outaouais. Aussi, avant de discuter de l'occupation du bassin de la rivière Dumoine, il convient de brosser un tableau général des principales étapes et sphères culturelles qui ont caractérisé la préhistoire de la vallée de l'Outaouais.

SÉQUENCE CULTURELLE GÉNÉRALE DE LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS

Des découvertes effectuées dans la vallée inférieure de l'Outaouais révèlent que les pratiques prévalant à l'arrivée des Européens en matière de commerce, entre les populations amérindiennes, tirent leur origine de la préhistoire et qu'à cette époque les Hurons occupaient déjà une place de premier plan sur la scène économique régionale (DUNN 1975:127; CHAPDELAIN 1988).

Les liens entre les communautés huronnes et algonquiennes ont atteint un maximum d'intensité à la fin du Sylvicole supérieur, entre les années 1300 et 1600 de notre ère. Des peuplades algonquiennes, plus rapprochées des Hurons, ont alors adopté certaines technologies de leurs voisins, notamment la production de céramique, conjointement à une forme de sédentarisme leur permettant de tirer une part de leur subsistance de l'agriculture.

Le rattachement des populations de chasseurs nomades de la région à la sphère culturelle iroquoïenne pourrait remonter aussi loin que le Sylvicole initial ou au premier millénaire avant notre ère, si l'on en juge par la découverte de vestiges Meadowood dans la vallée inférieure de l'Outaouais. Les traces de ces présumés ancêtres des Iroquoiens originaires du nord-est des États-Unis, qui se retrouvent jusqu'en Abitibi, sont cependant rares et font montre d'une influence relativement réduite.

Les manifestations du complexe Middlesex sont plus nombreuses et témoignent de rapports plus soutenus, au début du Sylvicole moyen, entre les habitants de la vallée de l'Outaouais et certaines populations originaires du sud-ouest qui avaient une affiliation quelconque avec la culture Adena de la vallée de l'Ohio.

Le Sylvicole moyen semble d'ailleurs avoir été marqué par un développement important des liens avec la sphère culturelle iroquoïenne. L'intensification et la diversification des relations économiques et/ou culturelles sont particulièrement manifestes au niveau de la céramique alors que les vases Pointe Péninsule, associés aux régions de l'est et du sud, côtoient les vases Laurel, présents au sud mais se retrouvant surtout à l'ouest de l'Outaouais.

La vallée de l'Outaouais était habitée bien avant l'apparition de l'agriculture et antérieurement à la sédentarisation des populations de la sphère culturelle iroquoïenne. Les populations indigènes de la vallée de l'Outaouais partageaient alors des traits culturels et technologiques de la tradition de l'Archaique laurentien, qui a étendu son

influence dans le nord-est des États-Unis, le sud du Québec et la région des Grands Lacs entre le quatrième et le deuxième millénaires avant notre ère.

Des vestiges de cette tradition ont été découverts sur plusieurs sites de la vallée de l'Outaouais, notamment sur l'île-aux-Allumettes et l'île Morisson, en association avec des objets en cuivre natif suggérant que les populations indigènes étaient impliquées dans des échanges avec les habitants de régions relativement éloignées. La vallée inférieure de l'Outaouais était probablement une partie intégrante de la fameuse *Route du cuivre* (KENNEDY 1970) ce vaste circuit commercial qui a permis au cuivre natif du grand lac Supérieur de circuler à travers la vallée du Saint-Laurent et le nord-est américain jusqu'à l'arrivée des Européens.

Au deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, la tradition de l'Archaique laurentien a éclaté en plusieurs complexes culturels qui sont regroupés sous l'appellation générique d'Archaique post-laurentien. Aucun site de cette période n'est rapporté dans la vallée inférieure de l'Outaouais mais il y a tout lieu de croire en une absence fortuite, reliée à un problème d'échantillonnage des sites archéologiques.

On ne rapporte également aucun site pour la période de trois à quatre mille ans qui a suivi le retrait de la mer de Champlain de la vallée de l'Outaouais et précédé l'arrivée des populations de l'Archaique laurentien. Quelques découvertes isolées aux abords d'anciens rivages marins ne sont cependant pas sans intérêt et pourraient éventuellement conduire à la confirmation de la présence de groupes Paléo-indiens dans la vallée de l'Outaouais il y a plus de huit mille ans (MAROIS, communication personnelle)

LA PRÉHISTOIRE DU BASSIN DE LA RIVIÈRE DUMOINE

Les recherches archéologiques menées depuis 1989 dans le bassin de la rivière Dumoine ont pour objectif général de déterminer le rôle de la

rivière ou des populations indigènes dans les relations inter-ethniques et les échanges qui ont animé le sud du Témiscamingue et la vallée moyenne de l'Outaouais pendant la préhistoire.

Les travaux ont jusqu'à présent porté sur l'inventaire et l'évaluation des sites préhistoriques de sorte qu'on ne peut pas, à ce moment-ci, tracer un tableau bien détaillé de la préhistoire locale. Certaines données ou découvertes jettent toutefois un premier éclairage sur l'activité économique des habitants et génèrent une série de questions et d'hypothèses qui tracent la voie à suivre pour les recherches à venir.

Précisons que quatre-vingt douze sites préhistoriques ont été répertoriés à ce jour dans cinq secteurs choisis comme zones témoins du cours supérieur, moyen et inférieur de la rivière (Figure 1). La fouille de quelques sites parmi les mieux documentés et les mieux conservés figure au calendrier des activités pour 1992.

LES GRANDES ÉTAPES DE LA PRÉHISTOIRE

Des vestiges lithiques et des traces d'établissement découverts sur des terrasses riveraines de neuf à douze mètres de hauteur, dans le secteur Sheerway (CdGk-1, CdGk-3, CdGk-5 et CdGk-9), comptent probablement parmi les plus anciennes traces d'occupation de la région. Aucune date radiocarbone ni aucun objet diagnostique n'a encore été tiré de ces sites, mais leur position sur des paléorivages de la rivière permet de croire à établissements très anciens pouvant correspondre au tout début de la période Archaïque, voire même à la fin de la période Paléo-indienne (Figure 2).

Les plus anciennes traces d'occupation certifiées du bassin de la rivière Dumoine remontent toutefois à la période Archaïque. Elles ont été mises au jour sur deux sites du lac Laforge (CeGk-3 et CeGk-5), à une quinzaine de kilomètres au sud du lac Dumoine. Il s'agit de fragments de pointe de projectile et de baïonnette en pierre polie qui attestent d'une occupation de la région depuis

au moins 4000 ans et témoignent du contact et possiblement de l'intégration des habitants à la sphère culturelle de l'Archaïque laurentien (Figure 3).

Une pointe de projectile en pierre taillée provenant du site CeGl-12 du lac Dumoine tend pour sa part à indiquer que l'occupation de la région s'est poursuivie après la dislocation de la tradition de l'Archaïque laurentien (Figure 3). L'outil présente, en effet, certaines affinités avec les pointes pédonculées de l'Archaïque post-laurentien, qui sont datées du deuxième millénaire avant notre ère dans le nord-est des États-Unis et la vallée du Saint-Laurent (CLERMONT et CHAPDELAINE, 1982: 36).

Les recherches n'ont rapporté jusqu'à présent aucun vestige diagnostique de l'intervalle de 1600 ans qui couvre le Sylvicole inférieur et le début du Sylvicole moyen (1000 B.C. à 600 A.D.). Deux dates radiocarbone tirées du site CeGk-18 du lac Robinson (2180 +/-60 BP; BETA-48703) et du site CeGk-3 du lac Laforge (1640 ± 50 B.P; BETA-42531) démontrent toutefois que quelques-uns des sites répertoriés ont été habités à cette époque. Un fragment de vase en céramique provenant du site CeGk-5 du lac Laforge pourrait également dater de la fin de cette période.

Des vestiges céramiques du site CeGl-18 du lac Brûlart ainsi qu'une date au radiocarbone de 960 ± 120 BP (BETA - 42532), obtenue sur le site CeGk-4 du lac Laforge, tendent pour leur part à révéler que la région a été habitée à la fin du Sylvicole moyen, entre les années 600 et 900 de notre ère. Deux pointes de projectile de type Jack's Reef du site CeGl-12 du lac Dumoine et une troisième trouvée dans le village de Rapides-Des-Joachims (CbGk-4) ont probablement été fabriquées à cette époque ou au tout début du Sylvicole supérieur (Figure 4).

Le site CeGl-11 du lac Dumoine est le seul qui a produit des vestiges formellement identifiables au Sylvicole supérieur, en l'occurrence des fragments d'un vase en céramique avec parement (Figure 5). Une date radiocarbone de 760± 70 BP (BETA-42535), en provenance du site CeGl-21 du lac Laforge,

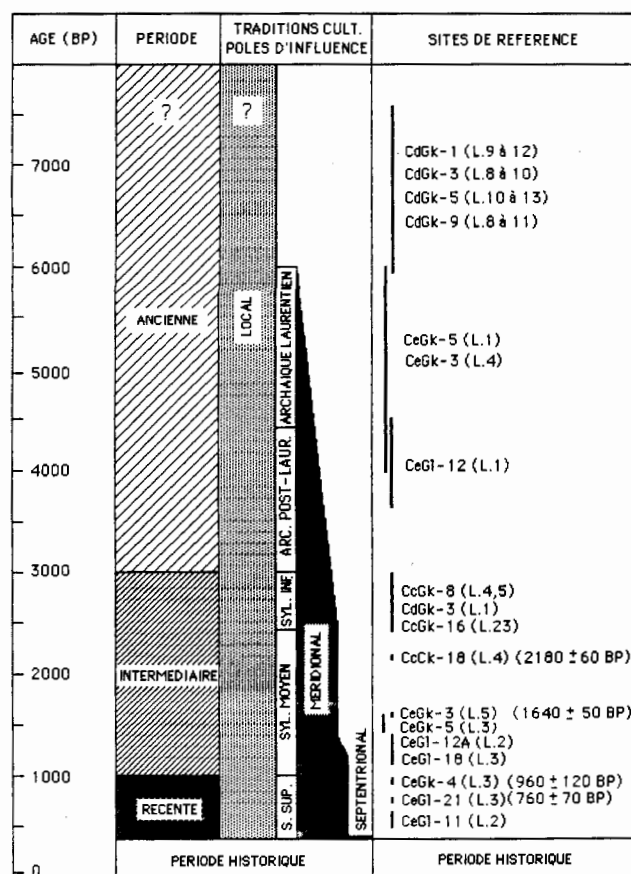


Figure 2. Séquence culturelle préliminaire du bassin de la rivière Dumoine.

témoigne de l'occupation de la région vers le début de cette période.

Les traces de l'exploitation du bassin de la rivière Dumoine pendant les siècles qui ont suivi l'arrivée des Européens sont peu abondantes. Elles se résument à quelques objets épars trouvés en surface des plages ou dans quelques sondages des secteurs Dumoine, Laforge et Sheerway. La fuite de la population sous la menace des Iroquois au XVII^e siècle et une réintégration tardive des territoires expliquent peut-être en partie cette rareté, mais une hausse généralisée du niveau de l'eau survenue au cours des siècles derniers semble la cause principale de leur faible représentation. Le contrôle du niveau de l'eau dans certaines sections du cours de la rivière pour le flottage du bois, entre les années 1850

et 1920, a probablement contribué également à la perte ou à l'endommagement sévère de plusieurs sites tant anciens que récents.

PRÉSENCE AUTOCHTONE ET ALLOCHTONE - DES SIGNES D'UNE ACTIVITÉ COMMERCIALE

D'après les découvertes effectuées dans le bassin de la rivière Dumoine, la région des hautes terres du Bouclier qui couvre la partie méridionale du comté de Témiscamingue a donc été occupée pendant plusieurs millénaires.

Mais qui sont ces gens qui ont établi leurs campements sur les berges de la rivière Dumoine et que l'on dit se rattacher à des traditions ou des ensembles culturels aussi diversifiés que l'Archaïque laurentien ou post-laurentien, le complexe Middlesex, les Iroquois, etc.? S'agit-il de populations indigènes ou de groupes venus de contrées voisines ou éloignées pour commercer avec les habitants de la région, comme le laissent croire les vestiges exogènes mis au jour sur certains sites?

Pour débattre de ces questions d'identité et d'échange, il faut prendre en considération le fait que la présence de vestiges ou de manifestations d'une tradition culturelle donnée dans un site archéologique ne constitue pas une preuve que ce lieu a été habité ou visité par des individus affiliés à cette tradition. Au même titre que les idées, les objets ou les biens peuvent, en effet, circuler sur de vastes distances et franchir des frontières culturelles sans que des membres de la communauté productrice des objets ou biens n'aient à se déplacer.

Il faut également remarquer que le transfert d'un bien ou d'un objet d'une population productrice à une population consommatrice peut s'effectuer directement, par l'entremise des membres de l'un ou l'autre des partenaires de l'échange, mais peut également s'opérer indirectement, par le biais d'une autre communauté agissant comme intermédiaire.

Pour conclure à des pratiques commerciales ou

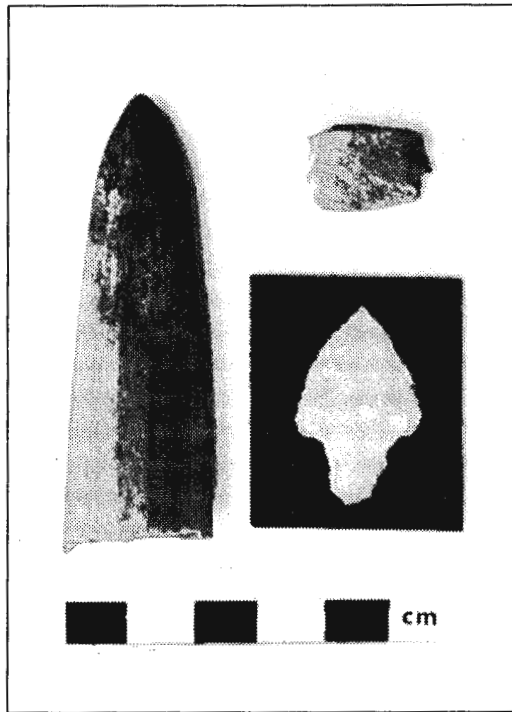


Figure 3. Objets typiques de la période Archaïque; fragments de baïonnette et de pointe encochée en pierre polie de l'Archaïque laurentien (lac Laforge); pointe pédonculée de l'Archaïque post-laurentien (lac Dumoine).

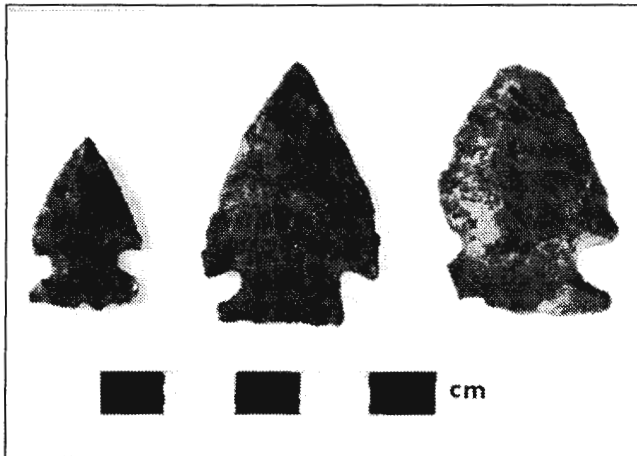


Figure 4. Pointes de type Jack's Reef de la fin du Sylvicole moyen et du début du Sylvicole supérieur (lac Dumoine et rivière Outaouais).

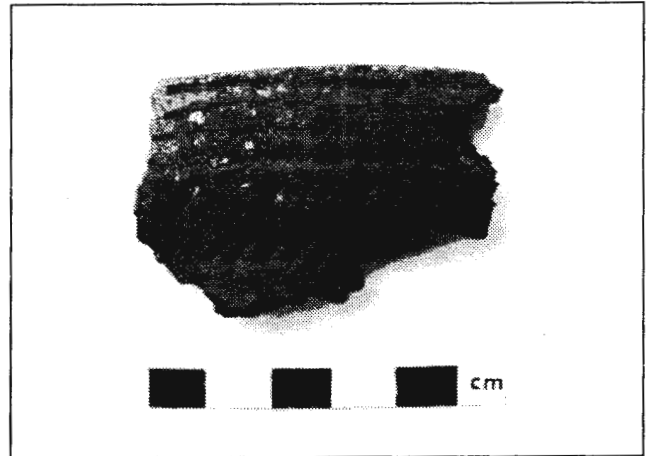


Figure 5. Fragment de vase avec parement du Sylvicole supérieur (lac Dumoine).

à des échanges, il importe donc de déterminer au préalable si les sites ont été occupés par des populations autochtones ou allochtones. Il faut également préciser si les vestiges matériels trouvés sur les sites ont été produits localement par les occupants ou ont été acquis à l'extérieur de la région. L'identité générale des occupants et des vestiges étant connue, on peut dès lors discuter de la provenance et des modalités de transfert des biens entre les partenaires de l'échange.

Les informations recueillies dans le bassin de la rivière Dumoine sont trop partielles pour statuer dès à présent sur l'identité des occupants des sites archéologiques. Quelques observations tirées de l'inventaire permettent néanmoins de cerner certains traits généraux ou de formuler certaines hypothèses sur l'origine ou l'affiliation culturelles des habitants à différentes époques de la préhistoire.

Si l'on se réfère, par exemple, aux matériaux lithiques utilisés pour fabriquer les outils, on remarque que le quartz surpasse largement en popularité toutes les autres variétés de pierres sur les sites de la région. On le retrouve sur la très vaste majorité des sites et il représente généralement entre 75% et 100% des vestiges lithiques. Les datations au radiocarbone et les repères chronologiques tirés de quelques sites permettent également d'établir que ce matériau a été utilisé de manière prépondérante tout au long de la préhistoire.

Le quartz est largement répandu dans le Bouclier canadien où il se présente sous forme de galets ou de blocs, dans les dépôts fluviaux et glaciaires, ou encore en filons ou en veines dans les formations de roches précambriennes. Deux carrières et un atelier de taille jumelés à des affleurements de quartz ont d'ailleurs été découverts en 1991 sur les sites CdGk-1 et CdGk-2 du secteur Sheerway, confirmant ainsi l'existence de sources locales d'approvisionnement de ce matériau au cours de la préhistoire.

Dans les régions avoisinantes, le degré de popularité du quartz connaît des variations importantes. Il constitue la matière première

principale d'un nombre limité de sites ou de niveaux d'occupation des sites de l'Abitibi et du nord du Témiscamingue (CÔTÉ communication personnelle). Il n'est pas non plus utilisé de manière intense dans les régions de l'est de l'Ontario (WRIGHT 1972: 102-123). Il représente, par contre, le principal matériau utilisé à l'est, autour de treize lacs du bassin des rivières du Lièvre et Gatineau (MAROIS 1974: 118-127). Il forme également une fraction importante des collections de la Haute-Mauricie, notamment dans le secteur du lac Némiskachi, qui jouxte les bassins hydrographiques de trois affluents de la rive gauche de l'Outaouais: les rivières Rouge, du Lièvre et Gatineau (RIBES et KLIMOV 1974).

Sur le plan de l'approvisionnement en matériaux essentiels à la fabrication d'outils, les populations indigènes de la vallée de la rivière Dumoine bénéficiaient donc de toute évidence d'une certaine autonomie. Ils n'avaient peu ou pas de liens à ce niveau avec les populations avoisinantes de l'ouest et du nord. Ils partageaient apparemment toutefois avec les populations voisines de l'est et du sud un même espace économique ou, à tout le moins, un même bagage de connaissances technologiques leur permettant de tirer profit de la grande disponibilité du quartz dans un vaste territoire s'étendant sur la rive nord du Saint-Laurent depuis la vallée de l'Outaouais jusqu'en Mauricie.

Outre le quartz, près des deux tiers des collections de la rivière Dumoine comportent des matières premières dont les sources d'approvisionnement semblent pour la plupart situées à l'extérieur de la région. Bien que celles-ci totalisent généralement moins du quart des pièces, on retrouve notamment du quartzite blanc ou enfumé de Mistassini, du chert brun des basses terres de la Baie James et du chert gris tacheté communément appelé Onondaga en provenance du nord-est des États-Unis. On note également la présence dans quelques collections d'un chert gris dont la provenance exacte est inconnue mais paraît située dans les régions méridionales, si l'on en juge par la popularité croissante de ce matériau du nord vers le sud dans les collections de la région.

A ce stade-ci de la recherche, il est difficile d'établir si ces matériaux exogènes ont été apportés sur les sites par des étrangers de passage dans la région ou par des habitants de la région ayant parcouru des territoires étrangers. Ces diverses variétés de matières premières illustrent toutefois la pluralité des contacts des populations préhistoriques du sud du Témiscamingue avec des populations environnantes et plus éloignées pendant la préhistoire.

Nous avons indiqué précédemment que, selon des repères chorologiques tels que les datations au C14 et les vestiges diagnostiques, le quartz a été la principale matière première en usage tout au long de la préhistoire. On remarque également en regard de l'âge que le quartz est présent à tous les étages des sites comportant plusieurs paliers d'occupation alors que les matières premières allogènes présentent une distribution particulière selon les paliers. Cette répartition des matériaux allogènes suggère trois périodes ou phases majeures dans l'évolution des rapports avec les populations environnantes (LALIBERTE, M. et Larouche, C. 1991).

La phase ancienne correspond aux sites ou aux paliers d'occupation des sites qui se trouvent au-dessus de la cote d'altitude de cinq mètres par rapport au niveau estival de la rivière. Elle est caractérisée par un usage quasi-exclusif du quartz et le maintien apparent de rapports étroits avec les populations avoisinantes de l'Outaouais et de la Mauricie. Pendant cette période, qui s'étend possiblement sur plus de quatre millénaires, les habitants de la région entretenaient apparemment des liens plutôt lâches ou irréguliers avec les populations de l'Archaïque laurentien établies dans la vallée du Saint-Laurent ou la région des Grands Lacs, comme en témoignent les rares objets diagnostiques de cette tradition ainsi que les quelques vestiges en chert gris mis au jour dans la région. Malgré leur fragilité, ces rapports avec les peuplades originaires du sud auraient néanmoins survécu à l'éclatement de la sphère culturelle laurentienne comme le suggère un objet diagnostique de l'Archaïque post-laurentien trouvé au lac Dumoine.

La phase intermédiaire débute autour de 3000 BP alors qu'apparaissent dans la vallée de la rivière Dumoine les signes d'un rapprochement important avec les régions du sud. Les évidences les plus anciennes proviennent de trois sites du cours central et inférieur de la rivière où des pointes de projectile à base rectangulaire et des grattoirs triangulaires typiques des Meadowood, ancêtres des Iroquoiens, côtoient les outils en quartz de facture présumément indigène. Ce sont cependant les vestiges céramiques du Sylvicole moyen, le chert Onondaga et le chert gris qui caractérisent principalement les sites ou les paliers d'occupation de l'époque intermédiaire, majoritairement associés à des terrasses de trois à cinq mètres de hauteur.

Autour de 1000 BP, les traces de relations avec les populations méridionales s'estompent, sans toutefois disparaître, marquant ainsi le début d'une nouvelle phase dans les relations des populations indigènes de la vallée de la rivière Dumoine avec leurs voisins. Le chert de la Baie James et le quartzite de Mistassini remplacent alors le chert gris sur les sites ou paliers d'occupation des terrasses d'un à trois mètres de hauteur qui correspondent globalement à cette période. La céramique du Sylvicole supérieur trouvée sur deux sites des lacs Dumoine et Robinson demeure le seul indice d'un lien avec les populations sédentaires du sud.

En somme, le Sylvicole marquerait pour les habitants du sud du Témiscamingue la fin de relations privilégiées, sinon exclusives, avec les populations environnantes de l'est et du sud porteuses de l'héritage culturel de l'Archaïque laurentien. Il constituerait par ailleurs le point de départ d'un vaste réseau de relations impliquant tout d'abord des populations méridionales résolument engagées dans l'apprentissage de l'agriculture et de la sédentarisation et par la suite des populations nomades de régions éloignées du nord.

A PROPOS DES PARTENAIRES ET DE LA CONDUITE DES ÉCHANGES

Si la présence de vestiges céramiques du sud et de matériaux lithiques d'origine septentrionale sur des sites du bassin de la rivière Dumoine constitue une indication probante de rapports commerciaux entre les populations nomades de l'intérieur et les populations sédentaires de la sphère iroquoienne, on ne peut, à ce stade-ci de la recherche, préciser qui étaient les véritables acteurs et comment s'opéraient concrètement les échanges à diverses époques de la préhistoire. Tout au plus peut-on signaler quelques commentaires et hypothèses qui se dégagent des résultats de l'inventaire.

Si l'on devait s'appuyer uniquement sur le nombre de vestiges exogènes découverts sur les sites, la rivière Dumoine apparaîtrait comme une voie commerciale peu achalandée au cours de la préhistoire. Il faut toutefois considérer que les échanges ne se pratiquaient probablement pas au hasard des rencontres mais en des endroits convenus d'avance, lesquels coïncidaient vraisemblablement avec des lieux de rassemblement périodique des populations locales.

Parmi les quatre-vingt-douze sites répertoriés, aucun, même chez les plus étendus, ne semble toutefois répondre à cette définition de sorte que les paramètres de l'échange doivent finalement être identifiés à partir de minces indications tirées de sites qui semblent correspondre pour la plupart à des campements de voyage occupés à une ou plusieurs reprises par l'un ou l'autre des groupes qui ont circulé sur la rivière à différentes époques.

En ce qui regarde l'identité des occupants, on remarque néanmoins que les assemblages lithiques comportant des vestiges de sources septentrionales (chert de la Baie James et quartzite de Mistassini) sont composés à la fois de déchets de taille et d'outils. Il est donc vraisemblable que des groupes originaires de ces régions aient séjourné sur les berges de la rivière Dumoine. On ne peut toutefois écarter la possibilité que ces matériaux exogènes aient

été apportés et utilisés par des groupes locaux ou même méridionaux au retour d'expéditions dans ces contrées éloignées du nord.

Il en est de même pour les vestiges en chert gris et en chert Onondaga ainsi que la céramique qui témoignent de la venue possible de groupes originaires du sud dans la vallée de la rivière Dumoine. On remarque toutefois, en ce qui concerne les vestiges lithiques, qu'il s'agit parfois uniquement d'outils ce qui tend à suggérer que les objets ont été fabriqués ou acquis à l'extérieur de la région. Malgré cette précision, on ne peut cependant déterminer l'identité de ceux qui les ont apportés dans la région. Il peut s'agir autant de groupes locaux que de groupes originaires du sud venus commercer avec les gens de la place ou des populations plus éloignées du nord.

Un problème semblable se pose pour la céramique recueillie sur une dizaine de sites de la région. L'absence de traces de fabrication ou de tout autre marqueur de la sphère culturelle iroquoienne tend à indiquer que les objets ont été apportés par des groupes locaux ou septentrionaux au retour d'expéditions commerciales vers le sud. Mais ces vestiges pourraient tout aussi bien avoir été abandonnés dans la région par des groupes nomades originaires du sud qui servaient d'intermédiaires auprès des populations sédentaires de la vallée du Saint-Laurent ou de la région des Grands Lacs.

Les partenaires méridionaux ou septentrionaux du commerce avec les habitants du bassin de la rivière Dumoine pourraient en définitive n'avoir que très rarement, ni même jamais, emprunté le cours de la rivière à l'une ou l'autre époque de la préhistoire, les échanges s'effectuant quelque part dans le secteur de l'embouchure de la rivière ou en des endroits déterminés du cours de l'Outaouais. Des groupes nomades vivant plus au sud pourraient alors avoir agi comme intermédiaires auprès des populations sédentaires de la sphère culturelle iroquoienne, comme les populations indigènes de la vallée de la rivière Dumoine pourraient elles-mêmes avoir servi d'intermédiaires auprès des peuplades éloignées du nord et du centre du Québec.

CONCLUSION

Même si les recherches archéologiques menées dans le bassin de la rivière Dumoine depuis 1989 ne permettent pas d'identifier tous les tenants et aboutissants de l'activité commerciale dans le bassin de la rivière Dumoine au cours de la préhistoire, elles tracent la voie à suivre pendant la prochaine phase de la recherche qui sera consacrée à partir de 1992 à la fouille des sites les plus représentatifs des différentes phases du peuplement de la région.

L'inventaire archéologique aura ainsi permis d'établir que les habitants du sud du Témiscamingue ont entretenu tout au long de la préhistoire des relations d'amitié et d'échange avec plusieurs populations avoisinantes et plus éloignées.

Il est probable que les populations indigènes du sud du Témiscamingue formaient avec les habitants de la vallée de l'Outaouais et de la Haute Mauricie une entité culturelle distincte des régions de l'Abitibi et du nord du Témiscamingue. Mais les populations de ces deux contrées voisines ont vraisemblablement été soumises au fil des siècles à des pressions similaires qui les ont incitées à intensifier et étendre les rapports commerciaux avec des populations environnantes du nord et du sud. Les relations de bon voisinage prévalant entre les populations nomades à la période Archaïque auraient ainsi évolué pendant le Sylvicole inférieur et le Sylvicole moyen en un réseau d'échanges organisés avec les populations de la sphère iroquoise naissante de la vallée du Saint-Laurent et de la région des Grands Lacs.

Les rapports commerciaux auraient connu un essor considérable à partir de la fin du premier millénaire de notre ère, en raison des pressions politiques ou de l'attrait exercé par la prospérité économique et l'effervescence culturelle des Iroquoiens auprès des populations nomades du centre et du nord du Québec. Des groupes provenant d'aussi loin que la région de Mistassini et de l'est de la Baie James se seraient joints, via la rivière Dumoine, à d'autres groupes provenant de

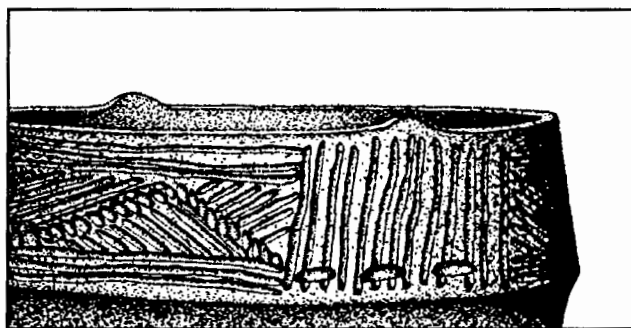
régions plus à l'ouest, via les lacs Abitibi et Témiscamingue, pour commercer avec les nations iroquoiennes établies dans la région des Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent.

On ne peut établir à ce moment-ci si les échanges s'effectuaient directement avec les nations iroquoiennes ou se faisaient par l'intermédiaire de populations nomades de l'Outaouais. Quoiqu'il en soit, les rapports commerciaux avec les régions méridionales et plus spécialement avec les Hurons se sont apparemment maintenus jusqu'à l'arrivée des Européens dans la région.

OUVRAGES CITÉS

- CHAPDELAINE, C., 1988: *Algonquiens et Iroquoiens: acculturation ou confrontation*. Rouyn-Noranda, communication présentée dans le cadre du Colloque de la Corporation ARCHEO-08, 14 p.
- CLERMONT, N. et CHAPDELAINE, C., 1982: *Pointe-du-Buisson 4: quarante siècles d'archives oubliées*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 170 p.
- DUNN, G., 1975: *Les forts de l'Outaouais*. Montréal, Editions du Jour, 162 p.
- ETHNOSCOPI, 1983: *L'occupation amérindienne en Abitibi-Témiscamingue*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 57 p.
- GIGUERE, G-E., 1973: *Oeuvres de Champlain*. Montréal, Editions du Jour, Vol. II, 328 p.
- HEIDENREICH, C.E. et DAHL, E. H., 1982: *The French Mapping of North America 1600-1760, in The Map Collector*. Hertfordshire, England, Map Collector Publications LTD, 20 p.
- KENNEDY, C.C., 1970: *The Upper Ottawa Valley*. Pembroke, Renfrew County Council, 256 p.
- LALIBERTE, M et LAROCHE C., 1991: *L'inventaire archéologique de 1990 dans le bassin de la rivière Dumoine*. Campbell's Bay, Municipalité régionale du comté de Pontiac, 84 p.

- LALIBERTE, M. et LAROUCHE C., 1992:
Inventaire archéologique de 1991 et bilan global de l'inventaire du bassin de la rivière Dumoine. Campbell's Bay, Municipalité régionale du comté de Pontiac (à paraître).
- MAROIS, R., 1974: *Les schèmes d'établissements à la fin de la préhistoire et au début de la période historique: le sud du Québec*. Ottawa, Musées Nationaux du Canada, Collection Mercure, No 17, 433 p.
- RIBES, R. et A. KLIMOV, 1974: *Archéologie de la Mauricie: reconnaissance archéologique dans la région du lac Némiskachi*. Trois-Rivières, Musée d'Archéologie préhistorique, Collection Paléo-Québec, No 5, 352 p.
- SULTE, B., 1899: *The Valley of the Grand River, in Histoire des Canadiens français*. Montréal, Wilson et Cie (1882), réédité Montferrand, Nouvelle Edition, C.O. Beauchemin, 1899
- TRUDEL, M., 1973: *Atlas de la Nouvelle-France*. Québec, Presses de l'Université Laval, 219 p.
- WRIGHT, J.V., 1972: *The Shield Archaic*. Ottawa, Musée National de l'Homme, Publications d'Archéologie, No 3, 157 p.



LE MILITANTISME ETHNO-CULTUREL DES MÉTIS DE DESTOR

Gabriel Bertrand, Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

INTRODUCTION

Pendant les vingt dernières années, les Amérindiens ont eu recours à certaines stratégies pour raviver leur culture ancestrale, entre autres la création de programmes éducatifs ayant un contenu autochtone et la demande instante d'une reconnaissance du droit de pratiquer les activités cynégétiques et halieutiques traditionnelles pour fins de subsistance.

A la fin de la décennie 1970 et au début des années 1980, des écoles de survie culturelle sont apparues à travers le Canada, notamment dans les Prairies, en Ontario et au Québec; sur le territoire québécois, ce genre d'institutions scolaires existe entre autres à Kahnawake et à Betsiamite (McCaskill 1986: 159). Les objectifs poursuivis par ces institutions sont les suivants: mettre un frein à l'assimilation des jeunes autochtones à la culture blanche en leur faisant connaître l'histoire, la langue et les traditions de leurs communautés respectives; juguler le problème du décrochage scolaire et de la sous-scolarisation dans les jeunes générations (McCaskill 1986: 159).

Pour ce qui est de la revendication du droit de pratiquer des activités traditionnelles à des fins alimentaires, on n'a qu'à penser aux événements de Restigouche et de Tobique. En juin 1981, la Sûreté du Québec est intervenue à Restigouche et a saisi des filets utilisés pour la pêche au saumon en période prohibée. Les Micmacs de cette localité sont allés devant les tribunaux pour demander réparation et pour

rappeler l'existence de traités ayant déjà accordé à cette nation le droit de pêcher. Finalement, en 1982, une entente entre le gouvernement québécois et la bande de Restigouche autorisa cette dernière à pêcher le saumon pendant un certain nombre d'heures à chaque semaine. Un an plus tard, à Tobique au Nouveau-Brunswick, des agents fédéraux et provinciaux ont saisi quelques filets et arrêté 3 Malécites qui ont été accusés d'avoir pêché illégalement. La communauté de Tobique a réagi en créant un comité de pêcheurs qui a mis en lumière la ratification au dix-huitième siècle de traités ayant octroyé aux Malécites le droit de pêcher (Roy 1983).

La communauté métisse de Destor en Abitibi a tenté d'utiliser alternativement ces deux stratégies pendant les années 1980. On a d'abord élaboré un programme de cours d'activités traditionnelles devant s'adresser aux jeunes Autochtones sans statut; les premiers étudiants devaient être accueillis en septembre 1984. Quelque temps après, trois Autochtones de Destor, ayant été appréhendés en 1985 lors d'une saisie de gibier, ont soutenu devant les tribunaux que certains textes juridiques leur donnaient le droit de chasser pour subvenir à leurs besoins. Ces actions d'ordre pédagogique et juridique ont finalement échoué.

Le but premier de ce texte est de parvenir à identifier les principaux facteurs sociologiques étant à l'origine de l'échec de ces deux actions entreprises par les Métis de Destor. L'auteur tente d'y parvenir en retraçant tout d'abord

l'histoire de cette communauté. Dans un deuxième temps, le projet éducatif N'Doheeno et les gestes posés par les Métis au lendemain de la saisie de gibier seront décrits. Enfin, une explication de l'insuccès de ces actions sera exposée dans la dernière partie.

LA COMMUNAUTÉ MÉTISSE DE DESTOR

Bref historique

Le village de Destor est situé à 50 kilomètres au nord de Rouyn-Noranda (Figure 1). Aujourd'hui, 429 personnes résident dans cette petite municipalité, dont 85 Métis: c'est donc dire que près de 20 % de la population de Destor est métisse.

En 1935, dans le cadre du plan Vautrin, 337 personnes venant du sud de la province s'établirent à Destor et dans deux localités avoisinantes, Reneault et Davangus. Les colons arrivaient d'abord à la gare de Davangus et de là se rendaient aux lots qui leur avaient été assignés. Lucien Dubé, originaire de Rivière-du-Loup, fut l'un de ces pionniers. Il vint d'abord seul et construisit sa maison sur un lot de cent acres octroyé par le ministère de la Colonisation. Il retourna ensuite dans le bas du fleuve afin d'aller «cueillir» sa famille. Son épouse, Mme Elisabeth Gray-Dubé, était une Micmac originaire de Restigouche. Ce couple, qui eut dix-neuf enfants, forme la souche de la communauté métisse de Destor (Destor 1985).

Jusqu'en 1960, seule la famille Dubé était d'origine autochtone dans cette localité. Ajoutons que cette famille était concentrée à Davangus que plusieurs avaient surnommé «le village indien». A partir des années 1960, d'autres familles métisses décidèrent d'élire domicile dans cette région.

L'année 1977 est importante dans l'histoire des Métis de Destor, car c'est à cette date qu'ils ont adhéré à l'Alliance Laurentienne des Métis et Indiens sans statut (A.L.M.I.S.S., appelée maintenant l'Alliance Autochtone du Québec, A.A.Q.) et ont formé le «local 55» de cet organisme. L'adhésion des Métis de Destor à l'A.L.M.I.S.S. a été mal accueillie par la

population blanche qui craignait, semble-t-il, qu'il s'agisse d'un premier pas vers la création d'une «réserve» dont les membres auraient droit à certains privilèges. Cette crainte chez les Blancs provenait notamment du fait que les membres de l'Alliance avaient bénéficié de subventions gouvernementales dans le cadre de certains programmes de création d'emplois. A remarquer que la communauté métisse locale en avait grandement besoin à cause du taux de chômage exceptionnellement élevé à l'intérieur de ce groupe; par exemple, en 1982, 30 % des Métis en âge de travailler étaient sans emploi à Destor (Local 55 1982: 4). Cette appréhension de la part de certains Blancs face à l'affiliation des Métis à l'Alliance s'est accrue en 1984 lorsque le «local 55» est devenu la «Bande Métis de Destor». Plusieurs ont perçu ce changement de nom comme étant le signe d'une radicalisation de la communauté métisse et le prélude de la création prochaine d'une réserve en bonne et due forme.

LES ACTIVITÉS CYNÉGÉTIQUES EXERCÉES PAR LES MÉTIS ET LES BLANCS

Contrairement au reste de la population du secteur, Lucien Dubé ne pratiquait pas l'agriculture. Il parvenait à nourrir sa famille en chassant et en trappant (en plus de faire de la prospection minière); «j'avais un fusil et des pièges et c'est de cela que nous avons vécu», disait M. Dubé en faisant le récit de l'histoire de sa famille en Abitibi (Destor 1985: 32). Il pratiquait la trappe de novembre à mai sur un terrain situé à l'ouest du chemin de Macamic. A cette époque, la trappe pouvait assurer un revenu d'appoint non négligeable. En effet, une peau de castor pouvait valoir jusqu'à 5 \$: «ce qui était de l'argent dans ce temps-là» (Destor 1985: 32), aux dires de M. Dubé. De plus, il chassait au besoin, quel que soit le temps de l'année à l'intérieur des limites de son terrain de trappe de même que sur un terrain adjacent.

Pendant la décennie 1960, un membre de la famille Dubé a obtenu un terrain de trappe ayant une dimension de 11 kilomètres par 8 kilomètres, situé à l'ouest du Parc Aiguebelle (Lavoie 1984: 3). La famille y a aménagé trois

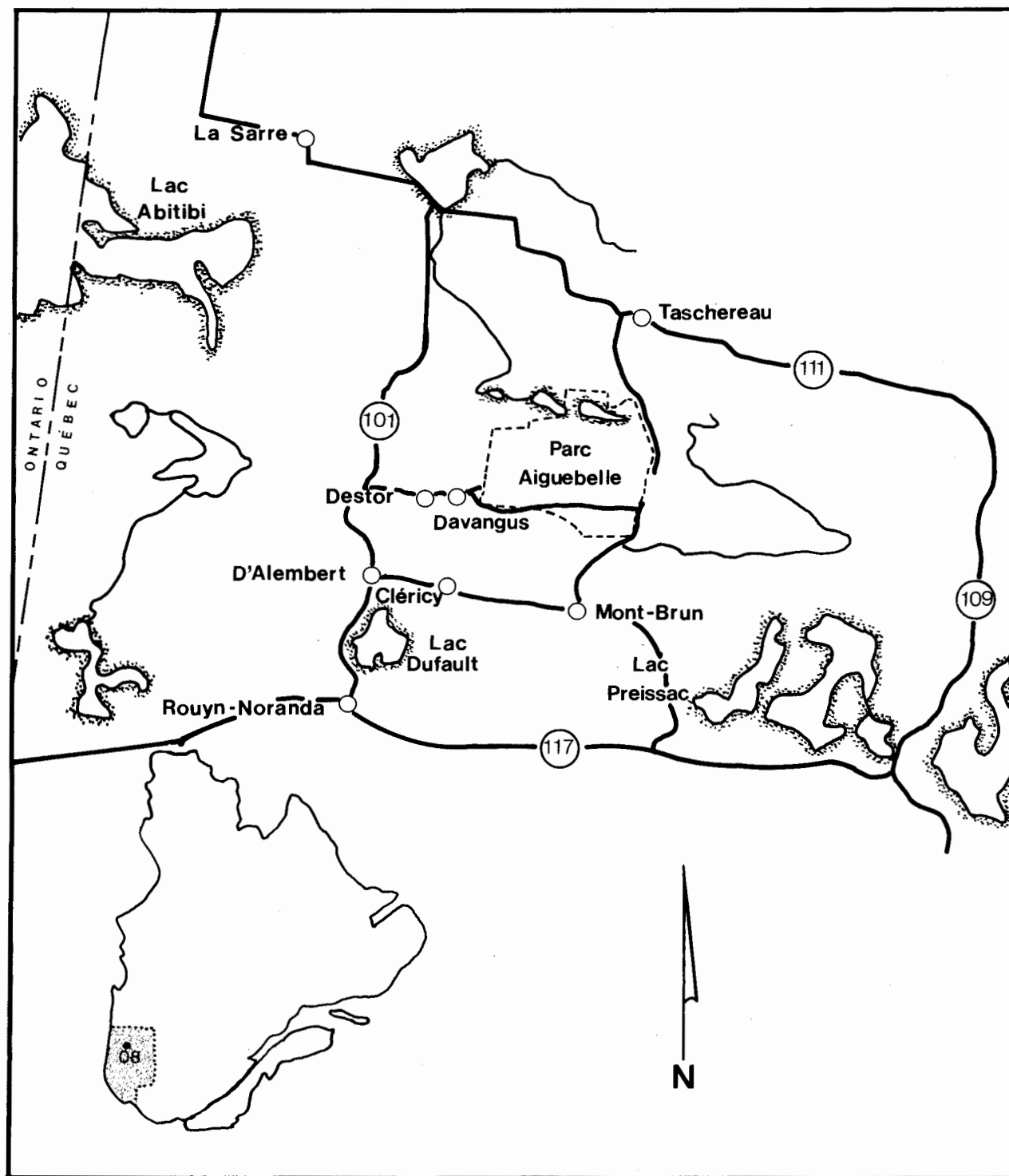


Figure 1. Destor et les environs.

campements.

À cette époque, les Dubé étaient les seuls à chasser sur ce terrain; ils y pratiquaient cette activité au besoin et consommaient la viande du gibier tué.

A partir de 1972, des chasseurs blancs de la région ont pénétré à l'intérieur du terrain de trappe en question et y ont construit une vingtaine d'abris et des «tours» d'observation (1) à proximité des campements appartenant à la famille Dubé. Cette incursion de chasseurs locaux n'allait toutefois pas à l'encontre de la législation provinciale relative à la pratique de la trappe; de fait, cette loi n'accorde aux détenteurs d'un terrain de trappe aucun droit de chasse exclusif à l'intérieur des limites de ce terrain; les détenteurs n'ont droit qu'à l'exclusivité sur certaines espèces trappées.

Malgré tout, l'arrivée de ces chasseurs a engendré une compétition entre eux et les Métis quant à l'occupation des lieux (A.A.Q. 1985). En effet, depuis cette date, chaque automne est l'occasion d'un chassé-croisé à l'intérieur des limites du territoire. Chacun des groupes défend ses positions et peut parfois forcer «l'adversaire» à retraiter; aussi, pendant la décennie 1970, quelques chasseurs métis ont dû abandonner certaines aires occupées par des non-Autochtones. Par ailleurs, quelques membres de la famille Dubé ont réagi en exerçant à leur tour des pressions sur les nouveaux venus. Par exemple, il est arrivé qu'un Métis détruise une «tour» construite tout près de son abri à l'aide d'une scie mécanique. Une telle confrontation amène une méfiance mutuelle: de là l'existence d'une tension latente à Destor.

Cette rivalité d'ordre cynégétique entre les Métis et quelques chasseurs blancs de la région est une donnée importante à laquelle il est nécessaire de se référer pour comprendre deux événements importants qui sont survenus dans cette localité pendant la décennie 1980: la non-réalisation du projet N'DOHEENO (2) et la

saisie d'originaux abattus par des Autochtones de Destor.

LE PROJET PÉDAGOGIQUE N'DOHEENO

Dans le but de solutionner le problème de la sous-scolarisation des Métis et Indiens sans statut (3) et d'arrêter l'érosion de l'identité autochtone à l'intérieur des jeunes générations, des membres de l'A.A.Q. ont songé à élaborer un programme d'études d'activités traditionnelles (chasse, pêche et trappe) destiné aux jeunes de niveau secondaire. Pour ce faire, l'A.A.Q. a demandé en janvier 1983 une subvention au ministère de l'Éducation pour la préparation de ce projet éducatif; le ministère accepta de verser 53 623 \$ à l'A.A.Q.

Les auteurs de ce projet expliquent le taux élevé d'abandon des études chez les jeunes Métis, et la faible scolarité des jeunes Autochtones sans statut, en mettant l'accent sur «le régime pédagogique étranger» (A.A.Q. 1983: 6) utilisé dans les écoles québécoises et sur l'absence de référence à la culture traditionnelle autochtone (Gagnon 1984:1) à l'intérieur de ce système scolaire. Le manque d'attention à l'endroit des premières nations à l'intérieur de l'appareil éducatif québécois ne serait que le prolongement d'une réalité sociologique incontournable, soit: un rapport inégalitaire entre Blancs et Autochtones. A ce sujet, les responsables du projet ont écrit:

les nations autochtones ont toujours été défavorisées par comparaison à la société dominante . les législateurs . ont . créé leurs lois, leurs institutions et ont privilégié les leurs en écartant . les Autochtones . Il n'existe aucun moyen propre à favoriser la scolarisation des Métis et Indiens sans statut au Québec si ce n'est l'assimilation directe. (A.A.Q. 1983: 1)

On croyait que la mise sur pied d'un programme de cours axé sur l'apprentissage de pratiques traditionnelles dispensé par des enseignants autochtones pourrait neutraliser les effets de la «politique assimilatrice» (A.A.Q. 1983: 1) de l'État québécois dans le domaine

scolaire et inciter les jeunes Métis et Indiens sans statut à poursuivre leurs études (Lavoie

1984: 3) suite à un renforcement de leur identité culturelle (Lavoie 1984; A.A.Q. 1985: 1).

En plus d'inclure un certain nombre de cours généraux (français, anglais, mathématiques, morale et éducation physique), ce programme devait être centré sur l'acquisition de connaissances touchant à la flore et à la faune, à la vie et la survie en forêt, au secourisme, à l'usage du canot, du couteau croche et des armes de chasse, aux techniques de chasse, de trappe et d'apprentissage des peaux (Lavoie 1984: 4).

En ce qui a trait au lieu où ces cours devaient être donnés, des représentants de l'A.A.Q. ont visité différents sites sur la Côte Nord et en Abitibi (A.A.Q. 1983: 23). Finalement, le village de Destor a été choisi à cause du potentiel faunique de ce secteur et également parce qu'il serait possible d'utiliser à des fins éducatives le terrain de trappe fréquenté par des chasseurs métis et blancs (Lavoie 1984: 3; A.A.Q. 1983: 25). De fait, on espérait que ce territoire devienne une «forêt école» où les cours pratiques d'activités traditionnelles seraient donnés.

Trois organismes devaient participer à la réalisation de ce projet: l'Alliance Autochtone du Québec, la Bande Métis de Destor et le ministère de l'Éducation (par l'intermédiaire de la Commission scolaire de Rouyn-Noranda). La communauté métisse locale devait se charger de loger les étudiants; l'A.A.Q. et la Commission scolaire devaient procéder à la sélection du personnel (avec la participation des Métis de Destor pour l'embauche du directeur). Notons que le ministère de l'Éducation a précisé qu'il consentirait à allouer des fonds pour réaliser ce projet à la condition qu'il y ait au moins trente inscriptions. Mentionnons aussi qu'en principe l'A.A.Q. et la Bande Métis de Destor étaient les maîtres d'oeuvre (4).

L'institution qui devait dispenser cette formation de niveau secondaire 4 et 5 avait été appelée «école N'DOHEENO» et devait ouvrir ses portes en septembre 1984.

Tout semblait baigner dans l'huile et ce projet paraissait prometteur. Cependant, des notes discordantes n'ont pas tardé à se faire entendre. De fait, dès l'hiver 1984, lors d'une séance d'information publique à Destor, des chasseurs blancs de la région ont exprimé leur désaccord quant au choix du terrain de trappe situé à l'ouest du Parc Aiguebelle comme site où les cours pratiques seraient dispensés (A.A.Q. 1985: 5). À la fin de l'été, plus de cent personnes opposées à ce projet ont signé une pétition qui a été envoyée à la Commission scolaire de Rouyn-Noranda et à l'A.A.Q. Il semble que les signataires craignaient que la réalisation du projet N'DOHEENO concoure à assurer aux Métis le contrôle exclusif de ce terrain sur lequel une «réserve» pourrait éventuellement être créée; en conséquence, ils demandaient à la Commission scolaire de ne plus appuyer ce projet (A.A.Q. 1985; Commission des droits de la personne du Québec 1989).

En fait, les efforts déployés pour la réalisation du projet N'DOHEENO ont ravivé le conflit d'ordre cynégétique entre des chasseurs blancs de la région et les Métis. La communauté métisse avait souhaité que les cours d'activités traditionnelles se donnent à l'intérieur des limites du terrain de trappe étant l'objet d'une compétition entre les 2 groupes depuis quelques années; cela a créé une méfiance chez plusieurs chasseurs de la région, lesquels n'ont pas hésité à manifester ouvertement leur opposition au projet N'Doheeno. Il n'en fallait pas davantage pour refroidir l'ardeur des représentants de la commission scolaire et pour rendre le ministère de l'Éducation perplexe face à ce projet.

À part la pétition signée par certains chasseurs locaux, deux autres facteurs expliquent la tiédeur du ministère de l'Éducation: le nombre insuffisant d'inscriptions et l'orientation militante du projet.

Comme il a été dit plus haut, le ministère de l'Éducation était prêt à appuyer le projet N'DOHEENO à la condition qu'il y ait au moins trente inscriptions. Or, selon les dires de Cl. Riel-Lachapelle, parmi les vingt-neuf étudiants

ayant fait une demande d'admission à l'école N'DOHEENO, onze seulement ont pu être acceptés; le reste des candidatures ont été refusées parce qu'elles ne correspondaient pas aux normes du ministère de l'Éducation (Journal l'Alliance 1985: 1). Face au nombre insuffisant d'inscriptions, le ministère de l'Éducation décida de ne plus appuyer le projet.

L'adoption d'une orientation militante de la part des promoteurs du projet N'DOHEENO semble avoir indisposé les représentants de la Commission scolaire. Dans le texte présentant le programme d'activités traditionnelles, les auteurs dénoncent la «société dominante» blanche qui défavoriserait les Autochtones et critiquent le système scolaire québécois dans lequel les «nations aborigènes» seraient «totalement ignorées»; dans ce même texte, on préconise à moyen terme une «prise en charge complète des programmes reflétant ... les milieux métis et indien» par les administrateurs métis de l'école N'DOHEENO (A.A.Q. 1983). Ce sont des propos semblables qui ont pu laisser croire aux représentants de la Commission scolaire et du ministère de l'Éducation que le projet N'DOHEENO n'aurait été que la couverture d'un plan ayant des objectifs essentiellement politiques plutôt que pédagogiques. En ce sens, des délégués du ministère de l'Éducation ont affirmé que «pour l'Alliance, le programme s'est éloigné de son objectif pédagogique pour servir de fer de lance à l'expression de volontés politiques» (A.A.Q. 1985). À remarquer que le changement de nom de l'organisme regroupant les Métis de Destor (appelé «Bande Métis» au lieu de «Local 55») n'a fait qu'accroître les réticences de la Commission scolaire qui y voyait une manifestation du durcissement de la position des Métis et remettait en question la crédibilité du projet N'DOHEENO sur le plan pédagogique (A.A.Q. 1985).

Les réticences d'un certain nombre de chasseurs blancs de la région, le nombre restreint d'inscriptions et l'orientation militante de ce projet pédagogique ont incité le ministère de l'Éducation à ne pas participer au financement de sa réalisation. Finalement,

l'école N'Doheeno ne vit jamais le jour.

LA SAISIE D'ORIGNAUX

Le 20 janvier 1985, le bureau de la sûreté du Québec reçut un appel anonyme dénonçant trois autochtones en train de chasser sur le terrain de trappe décrit précédemment. Des agents de ce corps policier et du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche se rendirent aussitôt sur les lieux et surprirent deux Métis et un Attikamek en possession de carcasses d'originaux, lesquelles furent saisies.

Précisons tout d'abord que, d'une façon générale, les Métis de cette localité justifiaient la pratique d'activités cynégétiques en dehors de la période autorisée par la loi en soutenant qu'ils s'adonnaient à la chasse de subsistance contrairement aux chasseurs blancs de la région qui, selon eux, pratiqueraient la «chasse sportive» simplement pour se délasser et non pour subvenir à leurs besoins alimentaires (Pilon 1985). C'est donc dire que la prétention d'exercer des activités cynégétiques de subsistance est en quelque sorte un «signe diacritique» (Barth 1969: 14) utilisé par les Métis de Destor pour se démarquer de la population blanche.

Les Autochtones appréhendés lors de la saisie comparurent en cour provinciale (première instance) et en cour supérieure (après avoir interjeté appel) en étant défendu par un avocat de l'aide juridique. Devant la justice, les trois individus alléguèrent que la Proclamation royale de 1763 accordait aux Autochtones le droit de chasser sur les «terres indiennes» (qui englobaient la région abitibienne à cette époque) (Boldt, Long, Bear 1985: 357; Bélanger 1987) et invoquèrent l'article 35 de la loi constitutionnelle de 1982 selon lequel «les droits existants-ancestraux ou issus de traités - des peuples autochtones du Canada sont reconnus et confirmés» (Bélanger 1987: 7). De plus, ils affirmèrent qu'un moratoire dispensait les Autochtones d'observer les lois provinciales relatives à la faune (Bélanger 1987)

Au terme de leur procès en première instance,

les trois Amérindiens en question furent jugés coupables de possession illégale de gros gibier; l'un d'eux fut déclaré coupable d'avoir chassé pendant une période prohibée. Ils en appelèrent du jugement de culpabilité prononcé contre eux; cependant l'appel fut rejeté par la cour supérieure.

La Bande Métis de Destor réagit à la saisie en faisant parvenir un télégramme à M. René Lévesque et en déposant une plainte à la Commission des droits de la personne du Québec. Dans le télégramme envoyé au premier ministre, on dénonçait «la répression de la part des agents de la Sûreté du Québec et des agents de la conservation de la faune» qui auraient «harcelé, traité avec arrogance... les chasseurs autochtones... alors même qu'ils pratiquaient leurs activités traditionnelles de bonne foi» et on demandait «que les droits traditionnels soient respectés» (5).

La Bande Métis des Destor a aussi déposé une plainte à la Commission des droits de la personne du Québec soutenant que cette saisie avait été «inutilement arrogante» et avait «porté atteinte à la dignité» des trois Amérindiens appréhendés (Commission des droits de la personne du Québec 1989: 1). Cet organisme gouvernemental fit enquête sur les faits entourant cette saisie et conclut que cette plainte était non fondée car les témoignages entendus n'avaient pu démontrer hors de tout doute que les agents de la Sûreté du Québec et de la conservation de la faune avaient agi de façon discriminatoire à l'égard des Autochtones interpellés (Commission des droits de la personne du Québec 1989: 3). Lors de cette enquête, la Bande Métis était représentée par le même avocat de l'aide juridique qui avait défendu les trois Amérindiens devant les tribunaux.

Quelle fut la réaction des chasseurs non-autochtones de la région?

Plusieurs ne reconnurent pas la bonne foi des Métis lorsqu'ils affirmaient pratiquer la chasse de subsistance. A leurs yeux, il s'agissait en fait d'un euphémisme utilisé pour légitimer une activité illicite. Ainsi, selon le Conseil régional

de la faune (regroupant dix-sept associations de chasseurs en Abitibi), «la chasse de subsistance est trop souvent du braconnage déguisé» (Pilon 1985: 3). C'est donc dire que les Métis étaient perçus comme des manipulateurs et des délinquants.

En conséquence, on s'est opposé à toute mesure d'exception à l'endroit des Métis et on a réclamé l'application d'une loi universelle et stricte. De fait, le Conseil régional de la faune ne voulait pas qu'un droit permanent et exclusif de chasse (pour fin de subsistance) soit accordé aux Métis (Pilon 1985:3). Cet organisme préconisait plutôt l'adoption d'une loi s'appliquant de façon stricte à l'ensemble des chasseurs quelle que soit leur origine ethnique. De plus, le Conseil de même que le ministère Loisir, Chasse et Pêche ont demandé au public de dénoncer tous les contrevenants à cette loi, qu'il s'agisse de Blancs ou de Métis (Pilon 1985: 3).

Le texte d'une pétition, signée par environ 200 personnes quelques jours après la saisie, résume bien la position des chasseurs non-autochtones. La libellé se lisait comme suit:

À la suite des braconnages survenus ces derniers temps, nous voyons la goutte qui fait déborder le vase. Nous déplorons amèrement que des individus puissent tuer en tout temps[...] Suite à cela, nous demandons avec force que les autorités gouvernementales prennent au sérieux la demande suivante: que la conservation de la nature[...] soit respectée par tout être humain quel qu'il soit. La survie de l'espèce en dépend de même que celle de l'homme. (Journal Alliance 1985: 14)

COMMENT EXPLIQUER L'ORIGINE ET LE DÉNOUEMENT DES ÉVÉNEMENTS RÉCENTS À DESTOR?

Commençons par prendre un certain recul face à ces événements particuliers et jetons un coup d'oeil sur les relations globales entre Blancs et Autochtones dans le contexte canadien.

L'existence d'une inégalité entre Blancs et

Autochtones de même que les politiques adoptées par les autorités blanches dans la gestion des «affaires indiennes» constituent la toile de fond derrière les événements décrits dans ce texte. Plus précisément, occupant une position de force bien établie, la majorité blanche a pu s'appropriier les terres occupées par les Autochtones et les confiner dans des réserves à partir du début du 19^e siècle. Par la suite, les Blancs ont tenté d'éroder davantage la position déjà précaire des Autochtones au moyen de mesures légales visant à favoriser l'assimilation des premières Nations en réduisant le nombre de détenteurs du statut d'Indien; on prévoyait que les Autochtones, privés des droits inhérents à ce statut, en viendraient à adopter, par la force des choses, la culture eurocanadienne. Ainsi, le principe «d'émancipation» fut introduit dans la toute première loi sur les Indiens en 1876; entre autres, cette loi donnait à tout Autochtone la possibilité d'abandonner volontairement son statut d'Indien. Le ministère des Affaires indiennes reconnaît maintenant les visées assimilatrices sous-tendant le principe d'émancipation; dans une publication récente de ce Ministère, on peut lire ce qui suit:

le concept d'émancipation était un des éléments-clés de la Loi (sur les Indiens), le but ultime du gouvernement étant l'assimilation totale des Indiens (Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada 1990: 68).

Toutefois, peu d'Autochtones acceptèrent de «s'émanciper». Au fil des années, le gouvernement canadien introduisit dans la Loi sur les Indiens des clauses discriminatoires rendant l'émancipation obligatoire. Par exemple, un Autochtone statué qui obtenait un diplôme universitaire, qui était embauché par les forces armées ou entré dans les ordres, perdait automatiquement le statut d'Indien (Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada 1990: 107). Il en fut de même pour les Amérindiennes ayant épousé un non-Indien ainsi que les enfants issus d'une telle union (Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada 1990: 95). Cette forme de discrimination a porté préjudice à la population

autochtone en créant en son sein une catégorie particulièrement vulnérable, à savoir: les Métis et Indiens sans statut qui étaient minés par la pauvreté chronique (Laplanche et Perreault 1977: 52; Chalifoux 1975; Gendron 1983: 43) et par l'assimilation culturelle (R. Boudrias, 1979: 32-33).

Étant légalement considérés comme des citoyens ordinaires ne bénéficiant d'aucun statut particulier, les Métis et Indiens non statuéés se sont vu refuser le droit de chasser pour subvenir à leurs besoins. Au Québec, ces Autochtones ne pouvaient avoir accès à des réserves de castor, lesquelles étaient concédées uniquement à ceux qui détenaient le statut d'Indien en bonne et due forme; précisons qu'un Amérindien statué pouvait trapper, chasser et pêcher pour subvenir à ses besoins à l'intérieur de ces réserves (Ministère du Loisir, Chasse et Pêche 1984: 17). Par ailleurs, les Autochtones privés de statut ne pouvaient pratiquer leurs activités traditionnelles qu'à l'intérieur de terrains de trappe enregistrés dans lesquels ils étaient assujettis aux mêmes normes que les trappeurs blancs (A.L.M.I.S.S. 1982: 29).

Les Métis et Indiens sans statut ont réagi en mettant sur pied une structure de résistance, l'Alliance Laurentienne des Métis et Indiens sans statut, et en s'adonnant à un militantisme pouvant être qualifié de «doux». A mon sens, on peut parler de militantisme dans le contexte des relations inter-culturelles lorsqu'un groupe culturel dominé pose des gestes visant à dénoncer une situation jugée intolérable - laquelle résulte de la domination exercée par un groupe qui détient une position de force-et à revendiquer certains droits afin d'améliorer cette situation. Les Autochtones non statuéés ont exercé des pressions sur les autorités blanches afin d'exprimer leur désaccord et faire connaître leurs doléances au moyen d'actions militantes empruntant des voies pacifiques et institutionnelles. Ainsi, le projet pédagogique N'DOHEENO et les procédures judiciaires entreprises suite à la saisie de janvier 1985 sont autant d'actions militantes «douces».

On se rappelle que ceux qui ont conçu le projet

N'DOHEENO dénonçaient la tendance fortement assimilatrice du système scolaire québécois (A.A.Q. 1983) et espéraient endiguer ce courant assimilateur à l'aide d'un programme d'activités traditionnelles qui aurait fait connaître aux jeunes générations leur culture ancestrale. Ce projet visait également à long terme une prise en charge complète d'un tel programme éducatif par les Métis eux-mêmes (A.A.Q. 1983). Rappelons que le projet éducatif avait été soumis au ministère de l'Éducation, à la Commission scolaire locale, au conseil municipal de Destor de même qu'à la population de ce village (à l'occasion d'une assemblée d'information); on se souvient aussi que les promoteurs de ce programme ont reçu l'aval des trois institutions mentionnées. Ainsi, on peut voir cette initiative comme un geste militant de par la dénonciation de l'orientation ethnocentrique et assimilatrice du système scolaire québécois et de par la revendication d'un programme éducatif adapté à la culture autochtone qui serait géré par la communauté métisse. Il s'agit d'une action militante «douce», car les promoteurs ont emprunté le réseau institutionnel établi pour la réalisation de leur projet en plus de tenter de convaincre la population locale du bien-fondé de ce programme éducatif.

Les réactions de la communauté métisse suite à la saisie réalisée en 1985 peuvent être également considérées comme une forme de militantisme doux. Après une telle vexation, il n'aurait pas été étonnant que cette communauté exprime son mécontentement en entreprenant des actions «dures» comme l'occupation du bureau régional du ministère Loisir, Chasse et Pêche ou encore en barrant une route. Les Métis ont plutôt choisi la voie pacifique et légale en faisant parvenir un télégramme de protestation au Premier Ministre du Québec, en déposant une plainte à la Commission des droits de la personne et en appelant du jugement de culpabilité émis contre trois des leurs par un tribunal de première instance.

Le télégramme envoyé à M. René Lévesque le 23 janvier 1985 dénonçait la saisie en la qualifiant de répressive et «néo-coloniale»; de

plus, cette missive revendiquait notamment la reconnaissance du droit «traditionnel» de chasser en toute quiétude sans être harcelé par «des agents la société dominante» (6). On se souvient que la plainte déposée à la Commission des droits de la personne du Québec faisait état «d'atteinte à la dignité» des Autochtones appréhendés à l'occasion d'une saisie qui aurait été humiliante pour eux (Commission des droits de la personne du Québec 1989: 1). En somme, cette plainte est une dénonciation de la saisie jugée abusive à l'égard des Métis. Quant au plaidoyer de l'appel du jugement de culpabilité, il appuyait les revendications des Métis sur le plan cynégétique à l'aide d'arguments légaux se référant, entre autres, à la Loi constitutionnelle de 1982. Ces trois actions font partie de la stratégie militante adoptée par les Métis de Destor, car elles dénoncent un geste posé par la société blanche et revendiquent un droit devant améliorer leur situation.

Comment expliquer l'échec de ce militantisme doux?

A mon sens, la conjoncture sociale locale caractérisée par une compétition d'ordre cynégétique entre Blancs et Métis de même que les lacunes de l'organisation interne de la communauté métisse sont à l'origine de l'insuccès des actions militantes entreprises par ce groupe.

Comme on le sait déjà, Destor est le lieu d'une tension assez forte entre les chasseurs locaux et les Métis fréquentant le terrain de trappe situé à l'ouest du Parc Aiguebelle. L'annonce de l'inauguration d'une école d'activités traditionnelles, dont les cours devaient être donnés à l'intérieur des limites de ce territoire, a été mal accueillie par certains chasseurs blancs de la région. Ceux-ci craignaient que l'école N'DOHEENO ne soit qu'un stratagème mis au point par les Métis pour obtenir le contrôle exclusif du terrain de trappe. Ces chasseurs ne prenaient pas au sérieux les arguments mettant l'accent sur la nécessité de transmettre la culture ancestrale aux jeunes Métis; à leurs yeux, tout cela n'était que fumisterie cachant des desseins hégémoniques

sur le plan cynégétique. C'est vraisemblablement la peur de ne plus avoir accès au terrain de trappe (suite à la création de cette école) qui a incité plusieurs chasseurs de cette localité à signer une pétition opposée à la réalisation de ce projet. On connaît la suite: cette pétition sema le doute dans l'esprit des fonctionnaires du ministère de l'Éducation, lesquels décidèrent finalement de retirer leur appui à ce projet.

En somme, le rapport de compétition d'ordre cynégétique entre certains Blancs et les Métis a poussé les premiers à voir les seconds comme des adversaires rusés qu'il faut à tout prix neutraliser afin d'éviter d'être évincés d'un territoire giboyeux.

Une organisation interne trop dépendante de l'aide gouvernementale est un autre facteur important pouvant expliquer les déboires de la communauté métisse dans ses activités militantes. Probablement à cause d'un manque de ressources économiques, l'Alliance autochtone a dû demander une aide financière au ministère de l'Éducation pour la préparation et la réalisation du projet N'DOHEENO. En 1983, l'A.A.Q. a obtenu une subvention pour l'élaboration de ce projet comme je l'ai déjà mentionné (A.A.Q. 1983). Les coûts d'implantation de l'école N'DOHEENO en 1984-1985 avaient été estimés à 95 615 \$. L'A.A.Q. ne pouvait assumer que le cinquième de ces frais (soit 19 746 \$); c'est pourquoi cet organisme a demandé une aide de 75 868 \$ au ministère de l'Éducation (A.A.Q. 1985). Cette dépendance à l'égard d'un financement extérieur a limité de beaucoup la marge de manoeuvre de l'A.A.Q. dans le cadre de la réalisation de ce projet. Ainsi, le ministère de l'Éducation a imposé ses conditions pour consentir à appuyer financièrement la réalisation du projet N'DOHEENO; il a notamment exigé l'inscription d'un nombre minimum d'étudiants (trente). Il faut dire aussi que le soutien financier de ce programme de cours de la part du ministère de l'Éducation était précaire et incertain (en 1984-1985); cet appui n'a jamais été acquis d'une façon définitive par l'A.A.Q. lors de la phase d'implantation de ce programme, car ce ministère a adopté une position attentiste

trahissant une certaine perplexité de sa part. En conséquence, il a suffi d'une pétition signée par des opposants à cette initiative pour que le ministère en question se rétracte subitement.

Suite à la saisie effectuée au début de 1985, les trois Autochtones appréhendés ont fait appel à une autre forme d'assistance gouvernementale, soit l'aide juridique. Les personnes en question ont frappé à la porte d'un bureau d'aide juridique où un avocat a accepté de les défendre devant la cour provinciale (première instance), la cour supérieure (pour l'appel) et lors de l'enquête de la Commission des droits de la personne. Malgré l'effort soutenu de cet avocat dans la défense de ses clients, celui-ci n'avait pas une formation juridique touchant spécifiquement les questions autochtones et n'avait jamais plaidé de causes relatives à cette problématique auparavant. Or, la cause des trois Autochtones de Destor aurait nécessité les services d'un juriste spécialiste des questions autochtones. Toutefois, les experts dans ce domaine travaillent habituellement en pratique privée et demandent des honoraires élevés qui n'auraient pu être acquittés par aucun membre de la communauté métisse de cette localité.

En somme, dans l'organisation militante des Métis de Destor, on remarque une dépendance marquée à l'égard de ressources gouvernementales incertaines (l'aide financière du ministère de l'Éducation) et peu appropriées (l'aide juridique). Une telle dépendance explique pour une bonne part la faillite de ce militantisme doux.

Résumons-nous: certains abus des autorités blanches à l'égard des Métis et Indiens sans statut (comme des lois discriminatoires et des politiques assimilatrices) ont provoqué une résistance de leur part ayant pris la forme d'un militantisme «doux» à Destor (projet éducatif et procédures judiciaires). Par ailleurs, les réticences d'un certain nombre de chasseurs locaux (craignant de ne plus avoir accès à un territoire de chasse) de même qu'une organisation militante déficiente chez les Métis (à cause d'une trop grande dépendance face à l'aide gouvernementale) sont à l'origine des

revers essuyés par cette communauté dans ses activités militantes.

CONCLUSION

Plusieurs mouvements ethno-culturels militants apparaissent dans le contexte d'une relation inégalitaire à l'intérieur de laquelle un groupe culturel est dominé globalement par un autre. Qu'il s'agisse du mouvement Fenian en Irlande au 19^e siècle, de la révolte des Boxers en Chine au début du siècle présent, du mouvement propalestinien et panarabe au Moyen-Orient ou encore du nationalisme balte aujourd'hui, on se trouve en face de groupes culturels réagissant suite à une forme quelconque d'oppression. Bien que le militantisme des Métis de Destor n'ait entraîné aucune mort d'homme contrairement à celui de la plupart des groupes cités plus haut, il n'en demeure pas moins que la genèse des actions militantes de cette communauté autochtone s'apparente à celle des cas mentionnés précédemment. De fait, les Métis de ce village abitibien sont devenus militants en réaction à la domination blanche se concrétisant entre autres dans des politiques discriminatoires et assimilatrices appliquées par l'Etat canadien et le gouvernement québécois. Ainsi, en règle générale, un rapport interculturel inégal semble être un déclencheur du militantisme ethno-culturel.

Par ailleurs, l'impact social et la continuité du militantisme exercé par un groupe culturel sont en bonne partie attribuables à l'organisation militante de ce même groupe, c'est-à-dire au type de leadership qu'on y trouve, à la participation plus ou moins grande de la communauté, au genre de stratégies employées, etc. Il faut préciser aussi qu'une bonne part de l'organisation militante s'élabore à partir des ressources économiques disponibles au sein d'un groupe culturel. Pour être en mesure d'offrir une résistance solide à celui qui le domine, un groupe culturel a besoin d'un minimum de moyens matériels, sans quoi son action n'aura qu'une portée limitée et sera sans lendemain. Cette condition est particulièrement importante dans le cas d'un militantisme «doux» qui use de persuasion

et non de force; cette approche nécessite l'emprunt des voies licites comme la représentation politique, les procédures judiciaires, les médias ..., ce qui occasionne beaucoup de frais.

Notons qu'il est plutôt rare de trouver un groupe culturel dominé ayant suffisamment de moyens pour résister efficacement à celui qui détient une position de force, car normalement une ethnie dominée est également démunie. Malgré tout, il existe certains cas particuliers comme celui des Mohawks qui, avant de s'adonner à un militantisme belliqueux, ont organisé des activités militantes pacifiques grâce notamment aux revenus provenant du travail de l'acier⁽⁷⁾ (Blanchard 1983: 52). Au début du siècle, ces revenus ont permis l'embauche d'avocats chevronnés ayant défendu avec succès la cause de Paul Diabo. Ce dernier était un ouvrier de l'acier originaire de Kahnawake qui avait travaillé longtemps aux États-Unis avant d'être déporté au Canada en 1926 par les autorités américaines qui ne reconnaissaient pas la validité du traité de Jay (ayant accordé aux Amérindiens le droit de traverser les frontières séparant le Canada et les États-Unis). A l'issue de son procès, Diabo a obtenu gain de cause et les tribunaux ont reconnu aux Autochtones le droit de traverser les frontières canado-américaines (Blanchard 1980; 1983). Plus récemment, soit en 1980, une école de survie culturelle a été fondée à Akwesasne où environ la moitié de la population active masculine oeuvre dans le secteur de l'acier (Dumas 1989: 10). Mentionnons que cette institution vise à transmettre aux jeunes générations la culture traditionnelle mohawk. Cette école fonctionne uniquement à l'aide de dons provenant de la communauté sans recevoir aucune subvention de l'État (McCaskill 1986).

Tout comme les Mohawks, les Métis de Destor forment un groupe dominé par la majorité blanche. Cependant, contrairement à eux, les Métis de ce village abitibien ont vraisemblablement des moyens économiques plutôt limités; ce qui les a amenés à faire reposer leur organisation militante presque entièrement sur des ressources

gouvernementales précaires et peu appropriées.

Il est évident que l'opposition des chasseurs locaux à l'égard des initiatives émanant de la communauté métisse constitue également un obstacle de taille. On se rappelle que la pétition signée par plusieurs Blancs a incité le ministère de l'Éducation à retirer son appui au projet N'DOHEENO. Malgré tout, je persiste à croire que si les Métis avaient eu suffisamment de ressources économiques en propre, ils auraient pu fonder leur école peu importe la réaction de la population locale et auraient été à même de pouvoir embaucher un avocat spécialisé pour défendre leur cause en appel et devant la Commission des droits de la personne suite à la saisie de 1985. Dans une telle conjoncture, l'opposition des chasseurs blancs aurait peut-être agi comme un élément cohésif renforçant l'esprit de corps de la communauté métisse plutôt que comme un élément perturbateur.

Il n'est pas dit toutefois qu'avec des moyens économiques plus importants la communauté métisse aurait pu fonder une école à l'abri de tout problème ou obtenir gain de cause devant les tribunaux et la Commission des droits de la personne. Toutefois, une certaine autosuffisance économique aurait permis à cette communauté à tout le moins de persévérer plus longtemps dans ses activités militantes d'ordre éducatif et juridique.

NOTES

- (1) Lieux de guet aménagés à une certaine hauteur dans les arbres afin de localiser le gibier à distance.
- (2) Terme cri signifiant «notre pays».
- (3) Selon V. Gagnon(1984:1) 70% des jeunes Métis abandonnent leurs études.
- (4) Protocole d'entente entre la Commission scolaire Rouyn-Noranda et l'A.A.Q., p. 1.
- (5) Bande Métis de Destor: Télégramme envoyé à M. René Lévesque le 23 janvier 1985.

(6) Bande Métis de Destor: télégramme envoyé à M. René Lévesque, le 23 janvier 1985.

(7) Chez les Mohawks, une proportion importante de la main d'oeuvre masculine est spécialisée dans la construction de ponts et de charpentes de gratte-ciel. Ainsi, entre 60 et 80 p. 100 de la main d'oeuvre masculine de Kaahnawake travaille dans ce secteur.

OUVRAGES CITÉS

- ALLIANCE AUTOCHTONE DU QUÉBEC 1983: *Création d'un cours de niveau secondaire sur les activités traditionnelles, destinées aux élèves Métis et Indiens sans statut.*
- ALLIANCE AUTOCHTONE DU QUÉBEC 1985: *Résumé de la correspondance de l'Alliance autochtone du Québec: école de chasse, trappe et pêche.*
- ALLIANCE AUTOCHTONE DU QUÉBEC 1989: *Official Opening.*
- ALLIANCE LAURENTIENNE DES MÉTIS ET INDIENS SANS STATUT 1982: *Mémoire présenté à la Commission parlementaire du loisir, de la chasse et de la pêche.*
- BANDE MÉTIS DE DESTOR 1985: *Télégramme envoyé à M. René Lévesque.*
- BARTH, F., 1969: *Ethnic groups and boundaries: the social organization of cultural difference.* Little Brown (éd.), Boston.
- BÉLANGER, P., 1987: *Jugement, cour provinciale.* no 600-27-000948-85-1, 600-27-000949-85-9, 600-27-000950-85.
- BLANCHARD, D., 1980: *7 generations: A History of the Kanienkehaka, Kahnawake Survival School.* Center for Curriculum Development.
- BLANCHARD, D., 1983: *High Steel! The Kahnawake Mohawk and the High Construction Trade.* Journal of Ethnic Studies, 11:2, p. 41 à 60.

- BOLDT, M., LONG, J.A., BEAR, L.L., 1985: *The Quest for Justice, Aboriginal People and Aboriginal Rights*. University of Toronto Press.
- BOUDRIAS, R., 1979: «Témoignage», Revue Monchanin.
- CHALIFOUX, F., 1975: «Les Métis et Indiens sans statut ou les pires conditions de logements au Québec». Recherches amérindiennes au Québec, vol. 5.
- COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE DU QUÉBEC. 1989: *Décision relative à la plainte de la Bande Métis de Destor*. COM-327-8.1.1.11.
- COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE DU QUÉBEC. 1989: *Rapport d'enquête au sujet de la plainte de la Bande Métis de Destor*. Dossier 8506004130-0001-0.
- DESTOR 1985: *DESTOR 1935-1985*. Document commémorant le cinquantième anniversaire du village.
- SOCIÉTÉ NATIONALE DES QUÉBÉCOIS, 1985: *DESTOR, DAVANGUS, RENEULT*.
- DUMAS, L., 1989: «Akwasasne, un cas unique», in *Rencontre*.
- GAGNON, V., 1984: *Activités traditionnelles de chasse, trappe et pêche*. Bureau de coordination des activités en milieu amérindien et inuit, ministère de l'Éducation.
- GAUVREAU, D., BERNÈCHE, F., FERNANDEZ, J.A., 1982: «La population des Métis et des Indiens sans statut». *Recherches amérindiennes au Québec*, 12 (2).
- GENDRON, G., 1983: *L'affirmation ethnique des Métis et Indiens sans statut du Québec*. Université Laval.
- JOURNAL ALLIANCE 1984: *L'ouverture de l'école N'Doheeno est reportée en septembre 1985*. p. 1.
- JOURNAL ALLIANCE 1985: *Une pétition qui circule dans la région, «la goutte qui a fait déborder le vase» selon les citoyens de Destor*. p. 14.
- JOURNAL ALLIANCE 1985: *L'A.A.Q. n'approuve que la chasse pour des fins de subsistance*. p. 15.
- LAPLANTE, R., 1979: «Métis et Indiens sans statut». in *Revue Monchanin*, vol. 12, no 2, cahier 63.
- LAPLANTE, R., PERREAULT, I., 1977: «Les oubliés de l'histoire». Possibles, 1 (3-4).
- LAVOIE, M., 1984: *Projet d'implantation d'un programme expérimental d'activités traditionnelles de chasse, trappe et pêche en 4^e secondaire*.
- LEMOINE, R., 1988: *Argumentation des appelants*. Cour supérieure, no 600-27-000950-85, 600-27-000948-85-1.
- LEPAGE, P., 1985: Lettre datée du 29 juillet 1985 et adressée à la Direction des Enquêtes de la Commission des Droits de la personnes du Québec.
- LOCAL 55., 1982: *Dossier d'entreprise*. Étude Basignac.
- MCCASKILL, D., 1986: «Revitalization of Indian Culture: Indian Cultural Survival Schools». in J. Barman, Y. Hébert, D. McCaskill (éd.): *Indian Education in Canada: the challenge*, University of British Columbia Press, p. 153-179.
- MINISTÈRE DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA., 1985: *Changements apportés à la Loi sur les Indiens*.
- MINISTÈRE DES AFFAIRES INDIENNES ET DU NORD CANADA., 1990: *Les indiens du Canada, Approvisionnements et services*.
- MINISTÈRE DU LOISIR, CHASSE ET PÊCHE., 1984: *Le piégeage des animaux à fourrure au*

Québec. Tome 1: La politique, tome 2: Les normes.

PILON, J., 1985: «Le Conseil de la faune veut une loi applicable à tout chasseur». in *La Frontière*, p. 3.

PILON, J., 1985: «La population part en guerre contre le braconnage». in *La Frontière*, p. 3.

PILON, J., 1985: «Destor, deux originaux femelles abattus». in *La Frontière*, p. 3.

PILON, J., 1985: «La chasse est un droit traditionnel pour les Métis». in *La Frontière*, p. 9

PORTELANCE, C., 1984: *Cours d'activités traditionnelles en chasse, trappe et pêche*.

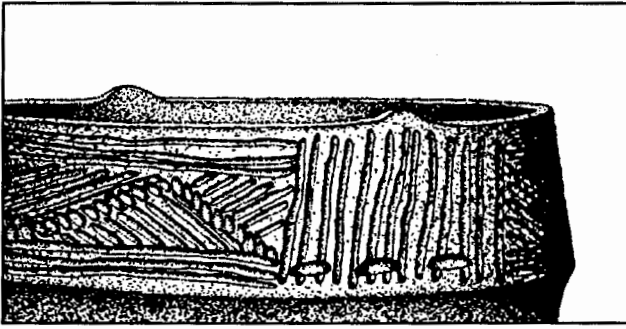
PROTOCOLE D'ENTENTE ENTRE LA COMMISSION SCOLAIRE DE ROUYN-NORANDA ET L'A.A.Q., 1984.

PROTOCOLE D'ENTENTE ENTRE L'A.A.Q. ET LA BANDE MÉTIS DE DESTOR, 1984.

ROY, D., 1983: «Restigouche et tobique, la bataille du saumon devant les tribunaux». in *Recherches amérindiennes au Québec*, 13(3): 219-223.

TRUDEL, P. 1988: *Problématique des Autochtones vivant hors réserve*.

VIENS, J., 1989: *Jugement*. Cour supérieure, no 600-36-0006-875, 600-27-0950-857.



**ALGONQUINS ET IROQUOISIENS DANS
L'OUTAOUAIS:
ACCULTURATION OU CONFRONTATION**

Claude Chapdelaine, Université de Montréal

La préhistoire de la vallée du Saint-Laurent attire depuis bien longtemps l'attention des chercheurs mais ces derniers ne peuvent pas l'étudier sans tenir compte de ce qui se passe ailleurs, et plus particulièrement le long de l'Outaouais. Sans vouloir présenter une reconstitution détaillée, j'esquisserai d'abord une séquence culturelle préliminaire pour la moyenne et la basse vallée de l'Outaouais en portant une attention particulière aux vestiges archéologiques ayant des affinités avec ceux définissant les principales traditions reconnues dans le Nord-Est américain. Cette enquête veut d'abord vérifier les influences enregistrées dans l'Outaouais durant les millénaires précédant l'arrivée des Européens. Par la suite, en tenant compte que les Algonquiens occupaient la région au temps de Champlain, nous examinerons les relations entre ces derniers et deux groupes iroquoiens avec qui ils ont probablement eu des contacts: les Hurons et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Nous tenterons alors de déterminer la nature de ces interactions.

**UN CADRE CHRONOLOGIQUE ET CULTUREL
POUR LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS**

Au début du XVII^e siècle, la vallée de l'Outaouais était occupée par plusieurs groupes partageant un même ensemble de dialectes appartenant à la famille linguistique algonquienne. Ces Algonquiens sont essentiellement des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs. Ils pratiquent cependant de façon irrégulière l'agriculture et leur mode de vie, axé sur le nomadisme, contraste nettement avec le

mode de vie plus sédentaire des Hurons qui les bordent au sud-ouest et des Iroquoiens du Saint-Laurent qui étaient leurs voisins au sud-est jusqu'à leur disparition avant le début du XVII^e siècle.

On ne connaît pas en détail l'organisation socio-politique des Algonquiens. Les chercheurs ne s'entendent pas encore sur la signification des entités sociales décrites par les premiers Européens (Viau 1987). Les «Weskarini», les «Kichesipirini» et les autres groupes sont-ils des «nations» au même titre que les nations iroquoiennes ou plutôt des «bandes»? Répondre de façon catégorique à cette question nous permettrait de mieux comprendre la démographie de ces groupes et les relations qu'ils entretenaient entre eux et avec leurs voisins. Si on accorde plus volontiers le statut de bande aux différents groupes algonquiens, il se peut aussi que plusieurs de ces bandes pouvaient former ou fonctionner comme une nation. Les Kichesipirini, sous le règne de Tessouat, pouvaient très bien correspondre à un regroupement de plusieurs bandes. Le commerce des fourrures a certes joué ici un rôle déterminant dans la modification du système culturel des Algonquiens de l'Outaouais pendant la première moitié du XVII^e siècle.

La démonstration du développement sur place des Algonquiens n'a jamais vraiment fait l'objet d'une recherche élaborée. On assume depuis longtemps que les Iroquoiens sont les derniers immigrants dans le Nord-Est américain et que les Algonquiens sont arrivés avant eux (Fenton

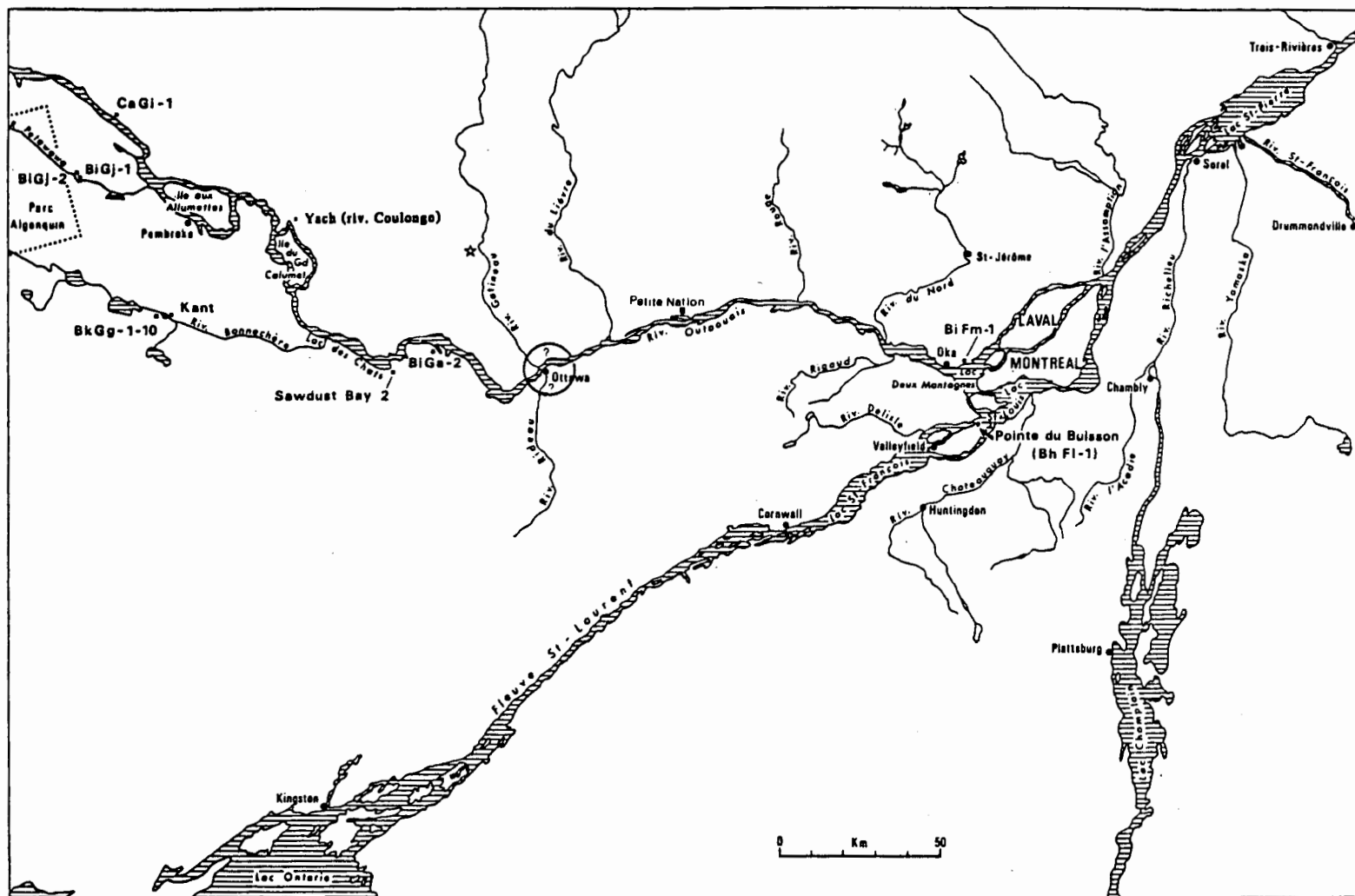


Figure 1. Localisation des sites archéologiques mentionnés.

1940). On s'appuie alors principalement sur le fait que les groupes iroquoiens, à l'arrivée des Européens, étaient totalement encerclés par les groupes algonquiens. Examinons donc les données archéologiques de la vallée de l'Outaouais dans le but de vérifier l'hypothèse d'une continuité dans l'occupation du territoire. Nous commencerons par le peuplement de la vallée pour conclure avec la période du contact.

Les évidences actuelles témoignent d'un peuplement relativement tardif de l'Outaouais, probablement avant l'an 4 000 avant Jésus-Christ, mais ce n'est que vers le début du quatrième millénaire avant notre ère que la vallée semble occupée de façon significative. On reconnaît alors des groupes Archaïques laurentiens (Figure 2) qui enterrent leurs morts sur les îles Allumettes et Morrison. Ces sites et plusieurs autres découvertes isolées (Kennedy 1966; 1970) suggèrent une occupation intensive de la vallée entre 4000 et 2000 ans avant Jésus-Christ. On peut également croire que les populations locales participent activement à un vaste réseau d'échanges qui couvre tout le Nord-Est américain. L'Outaouais était alors une des grandes artères de la «route du cuivre» en provenance de la région du Lac Supérieur.

Plusieurs archéologues croient que ces Archaïques laurentiens, dont la tradition technologique couvre une grande partie du Québec méridional et de l'État de New York (Ritchie 1969; Ritchie et Funk 1973; Clermont 1974; Clermont et Chapdelaine 1982; Chapdelaine 1987) sont génétiquement en continuité avec les Algonquiens historiques. Ce n'est évidemment qu'une hypothèse et on doit examiner les 3 500 ans qui séparent les deux périodes.

Une autre hypothèse propose l'arrivée des Iroquoiens dans le Nord-Est, en provenance du sud, vers la fin du troisième millénaire avant notre ère (Clermont et Chapdelaine 1982). Ils auraient délogé les Archaïques laurentiens dans le sud du Québec et dans l'État de New York. La culture des premiers occupants de l'Outaouais semble disparaître vers l'an 2 000

avant notre ère (Funk 1976). Cette disparition semble correspondre à une profonde perturbation dans la circulation des objets de cuivre natif, et ces derniers deviendront si rares dans les cultures subséquentes qu'il y a lieu de croire en une dislocation du réseau d'échanges ouest-est. Peut-on croire que les Archaïques laurentiens se seraient adaptés davantage aux ressources plus au nord, dans le Bouclier et qu'ils auraient développé un nouvel axe de circulation nord-sud. Ils se seraient alors confondus aux groupes archaïques occupant le Bouclier. Les sites estivaux le long de la vallée de l'Outaouais auraient été progressivement abandonnés au profit de lieux de rassemblement à l'intérieur des terres, comme sur le bord d'un lac riche en ressources aquatiques.

Par ailleurs, plusieurs sites témoignant d'une culture aux origines méridionales dans la région du lac Rideau, dans la région au nord du lac Ontario et dans la région de Montréal (Clermont et Chapdelaine 1982; Johnston 1984; Roberts 1985) laissent croire que les Iroquoiens, ces nouveaux immigrants venus du sud, s'installent à proximité de la vallée de l'Outaouais et qu'ils peuvent avoir fort bien influencé les groupes locaux. Il n'y a pas encore de consensus sur le sort des Archaïques laurentiens? Dans la vallée de l'Outaouais, on assiste certainement à la dislocation d'un vieux réseau culturel et que les populations locales, si elles ne sont pas remplacées, adoptent un schéma d'établissement davantage axé sur les ressources de l'intérieur et que les populations locales deviennent archéologiquement moins visibles le long de l'Outaouais. Si notre banque de sites était mieux garnie, on pourrait peut-être avancer que la vallée a été délaissée complètement entre 2000 et 1000 avant Jésus-Christ, mais de nouvelles découvertes viendront sûrement combler ce vide qui est probablement dû à notre pauvre échantillon. Il faut ici souligner le fort potentiel, aujourd'hui compromis, de la région de Hull-Ottawa qui a vu plusieurs sites détruits par des aménagements urbains depuis le milieu du XIXe siècle (Sowter 1909).

Au début du premier millénaire avant notre

ère, au moment où la poterie s'inscrit comme la nouveauté technologique des groupes méridionaux, les groupes locaux de l'Outaouais, s'ils existent, adoptent ou obtiennent par voie d'échanges ces premières poteries introduites dans le Nord-Est américain (Mitchell 1963; 1966). Cette poterie (Valette 1) (Figure 3) est très rare dans la vallée tout comme les objets typiques de la tradition Meadowood que la majorité des archéologues considèrent comme étant la responsabilité des ancêtres des Iroquoiens. Cette tradition s'étire sur 600 ans et couvre avec un réseau d'échanges fort actif le territoire occupé à la période historique par les Iroquoiens. La sphère Meadowood semble avoir frappée à la porte de l'Outaouais puisqu'à Oka, plusieurs objets de cette tradition ont été identifiés (Chapdelaine 1990). La faible quantité d'objets de cette tradition dans l'Outaouais n'indique certes pas une influence constante ou une participation régulière des groupes locaux de l'Outaouais à ce vaste réseau.

Sur l'île Morrison, M. Clyde Kennedy a fouillé une sépulture dont les artefacts présentent des affinités convaincantes avec les objets caractéristiques du complexe funéraire Middlesex (Kennedy 1980). Une date de 35 ± 100 avant Jésus-Christ a été obtenue pour cette sépulture et il ne fait donc pas de doute que des groupes exploitent et occupent l'Outaouais à cette époque. Par contre, ils ne se démarquent pas des autres groupes plus au sud. Ce complexe funéraire est mal daté dans le Nord-Est mais on avance une fourchette de temps s'échelonnant entre 400 et 0 avant notre ère (Spence et Fox 1986). Ce complexe serait postérieur à la tradition Meadowood et pourrait correspondre à un rituel s'inspirant de celui pratiqué par des groupes Adena qui vivaient beaucoup plus au sud. Cette influence se fait sentir sur un vaste territoire, du lac Ontario (Spence 1967) à la région de Québec (Clermont 1976) et s'étend à l'est jusqu'au Nouveau Brunswick (Turnbull 1976). Ce phénomène serait contemporain du début du Sylvicole moyen.

Les évidences d'une occupation intensive et

extensive de l'Outaouais entre l'an 500 avant Jésus-Christ et l'an 500 après Jésus-Christ sont les plus nombreuses de toute la préhistoire de la vallée. Durant cette période du Sylvicole moyen ancien, (Figure 4) les populations locales adoptent véritablement la poterie et participent aux grandes tendances qui caractérisent les régions avoisinantes. La principale occupation du site d'Oka remonte à cette période (Chapdelaine 1990) et on retrouve plusieurs sites de l'Outaouais qui ont livré de la poterie caractéristique de cette époque (Tableau 1). Le schéma d'établissement se transforme en une adaptation particulière axée davantage sur la pêche. Le résultat immédiat consiste en un retour systématique des groupes le long de l'Outaouais pendant la saison estivale. La visibilité archéologique de ces groupes est donc accrue. Ils demeurent plus longtemps au sud de leur territoire de chasse. Ce changement est peut-être lié à l'émergence de bandes mieux organisées qui savent mieux profiter des pics d'abondance des poissons qui frayent dans l'Outaouais.

Les groupes locaux de l'Outaouais ont certes un système adaptatif ouvert sur l'extérieur en participant activement, au Sylvicole Moyen ancien, aux principaux courants qui agitent le Nord-Est américain. Les influences se laissent reconnaître surtout au niveau de la décoration de la poterie. L'Outaouais se trouve au carrefour de deux grandes zones d'influences: la tradition Pointe Péninsule à l'est et au sud et la tradition Laurel à l'ouest.

Tout récemment, des archéologues ont reconnu une nouvelle tradition pour l'est ontarien qui remonte au Sylvicole moyen tardif (Figure 5) (Daechsel et Wright 1988). On ne peut pas encore affirmer que cette tradition, dominée par l'utilisation d'une décoration dentelée ou à la cordelette sur les vases en argile, ait influencé les groupes de l'Outaouais. Elle est cependant bien représentée dans la vallée du Saint-Laurent aux sites de la Pointe-du-Buisson (Clermont et Chapdelaine 1982).

À partir de l'an 1000 de notre ère, de nouveaux changements viennent bousculer la région. Au

sud, les Iroquoiens deviennent agriculteurs. Le style de leur poterie influencera la grande majorité des groupes algonquiens qui façonneront des vases en terre cuite. Les groupes de l'Outaouais ne seront pas épargnés. On retrouve cette influence sur de petits sites où les collections sont toujours peu nombreuses. On pourrait même avancer que la poterie est alors devenu un outil adaptatif beaucoup moins important qu'au Sylvicole Moyen ancien. La signification de ce comportement nous échappe encore mais il pourrait être lié à deux facteurs distincts que nous examinerons dans le cadre de notre deuxième sujet, les relations inter-ethniques.

La poterie que l'on peut assigner au Sylvicole supérieur (Figure 6) est influencée par la poterie iroquoise de l'Ontario. Cependant, elle pourrait néanmoins avoir été fabriquée par les groupes locaux qui ne seraient pas des Iroquoiens. Cette tradition «algonquine» en gestation pourrait être mieux comprise en procédant à une analyse de la composition chimique des argiles utilisées. La méthode par activation neutronique, qui pourrait confirmer l'emploi des argiles locales par les groupes de l'Outaouais, serait certes d'une grande utilité pour identifier l'ethnicité des potières (Crépeau 1982). On pourrait rappeler l'exemple du site de Chicoutimi où cette technique a donné des résultats inattendus (Chapdelaine 1988).

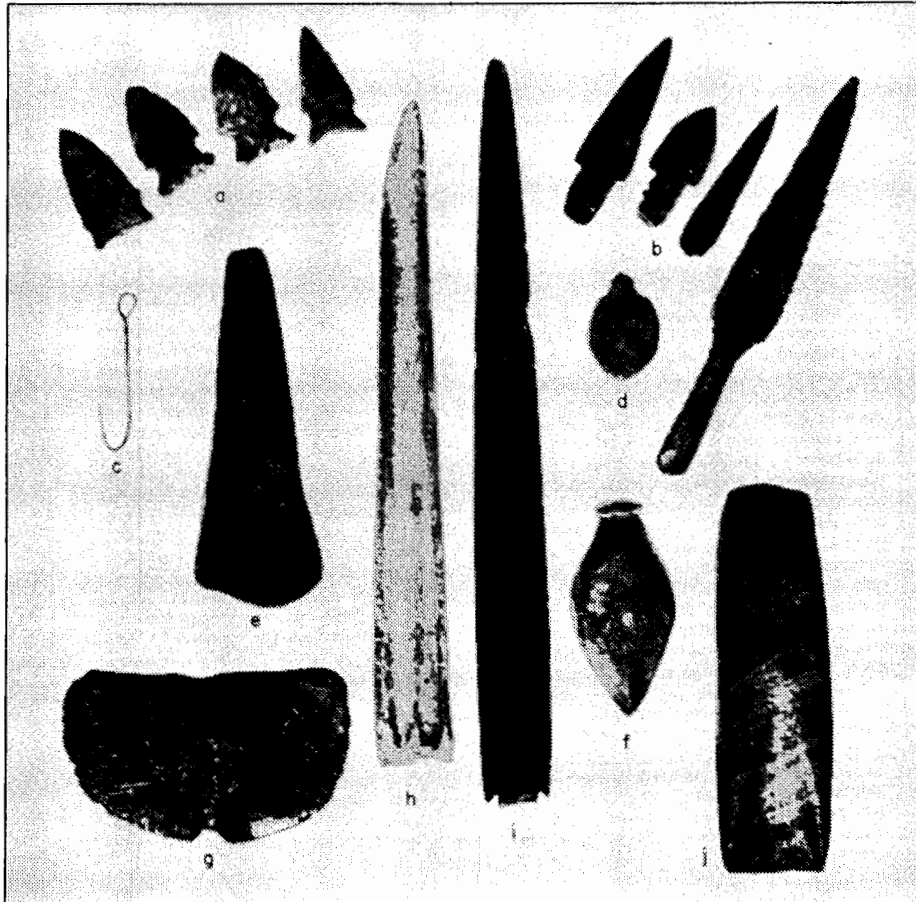


Figure 2. Assemblage typique de l'Archaïque laurentien.
«photo publiée avec l'autorisation du Musée canadien
des Civilisations».

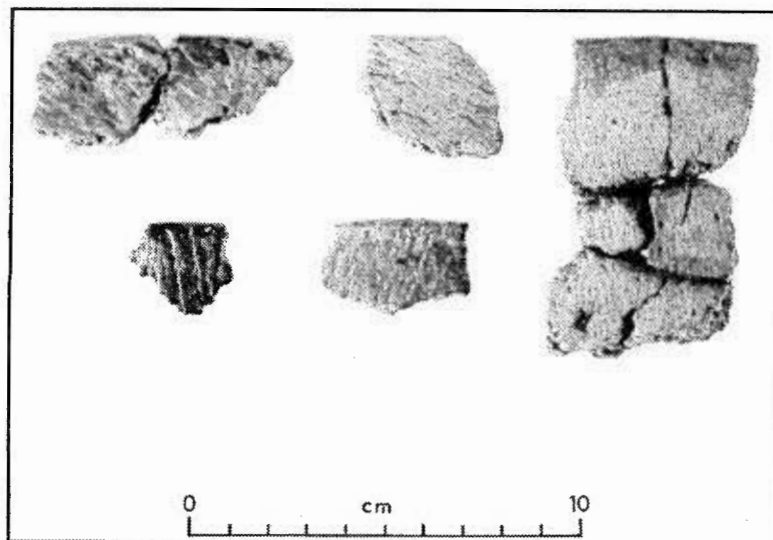


Figure 3. Fragments de poterie du type Vinette 1 associés à la tradition Meadowood du Sylvicole inférieur (provenance: site Pointe-du-Buisson, station 4)

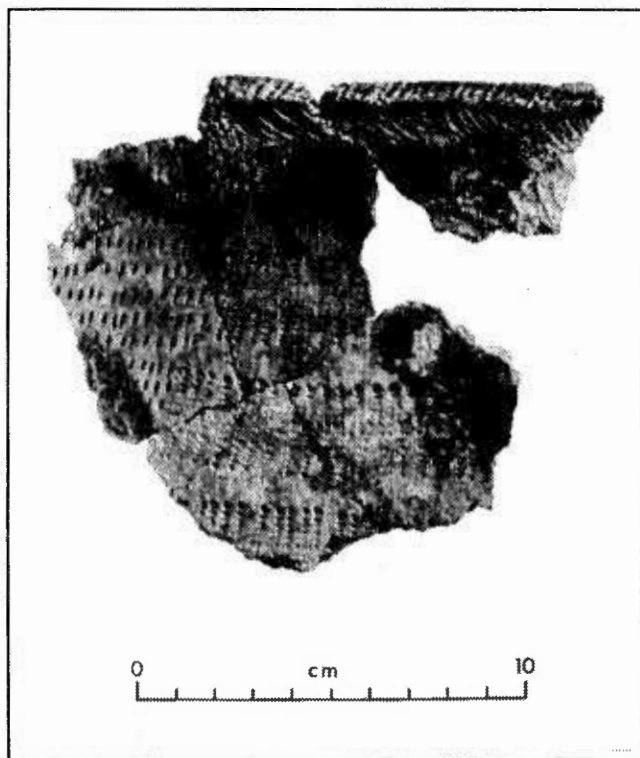


Figure 4. Portion de vase typique du Sylvicole moyen ancien, trouvé sur le site d'Oka (BiFm-1).

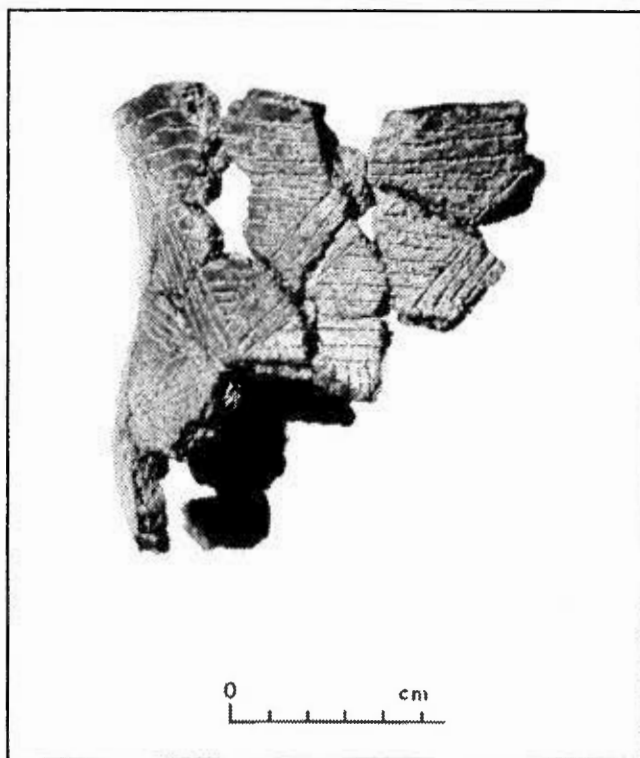


Figure 5. Portion de vase décorée d'impressions dentelées typiques du Sylvicole moyen tardif (provenance: site Pointe-du-Buisson, station 4)

PÉRIODE	TRADITION	SITES (voir figure 1)
Historique après 1600 apr. J.-C.	Algonquine	?
Sylvicole Supérieur 1000 - 1600 apr. J.-C.	Algonquine/Huronne Pickering (?)	Kant; BiGj-1; CaGi1; Radiant Lake; Yach Meath (BkGg-10)
Sylvicole Moyen tardif 600 - 1000 apr. J.-C.	Influence méridionale ?	Meath (BkGg-10)?
Sylvicole Moyen ancien 400 av. J.-C. - 600 apr. J.-C.	Pointe Péninsule-Laurel	Oka (BiFm-1); Petite Nation; BiGa-2; Sawdust Bay 2; CaGi-1; Kant Meath (BkGg-10); BiGj-1; BiGj-2
Sylvicole Moyen ou Inférieur 400 av. J.-C. - apr. J.-C.	Middlesex	Morrison Island 2
Sylvicole Inférieur 1000 - 400 av. J.-C.	Meadowood	Oka; CaGi-1; Meath; BiGj-1
Archaïque Tatdif 2000-1000 av. J.-C.	Influence méridionale ?	Oka; Lacs Rideaux (?)
Archaïque 4000-2000 av. J.-C.	Laurentien	Morrison Island 6; Ile Allumettes Hull-Ottawa (?)
Peuplement à partir de l'ouest en empruntant la nouvelle route du cuivre natif en provenance de la région du Lac Supérieur		

Tableau 1. Séquence culturelle préliminaire de la vallée de l'Outaouais.

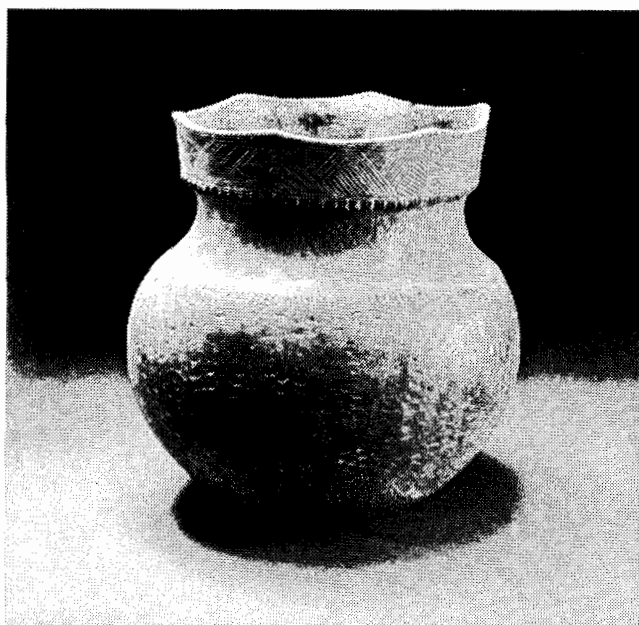


Figure 6. Vase iroquoien du Saint-Laurent.
(photo publié avec l'autorisation du
Musée canadien des Civilisations.)

On y a identifié une poterie typique des Iroquoiens du Saint-Laurent dont la grande partie des vases auraient été modelés à partir des argiles du Saguenay.

Ce programme de recherche de l'activation neutronique sur la poterie du Sylvicole Supérieur devrait évidemment porter sur toutes les traditions céramiques antérieures de la vallée de l'Outaouais. On devrait alors être en mesure de mieux comprendre le problème de la continuité des occupations durant tout le Sylvicole. On pourra aussi distinguer la production locale de la production résultant des échanges.

En résumé, la vallée de l'Outaouais semble avoir été occupée intensivement par des Archaïques laurentiens puis par des groupes fabriquant de la poterie typique du Sylvicole Moyen ancien. À part ces deux moments particuliers, l'hypothèse favorisant la continuité de l'occupation de cette région est loin d'être démontrée. La reconnaissance d'une tradition

céramique algonquienne est toujours probable mais il faudra de nouvelles découvertes et de nouvelles analyses pour établir la haute antiquité des groupes Algonquiens historiques dans la vallée de l'Outaouais. On y voit cependant une région qui a toujours pu supporter des groupes locaux axés sur le nomadisme et dont le système économique s'appuyait sur la chasse, la pêche et la cueillette.

LES RELATIONS ENTRE LES ALGONQUIENS ET LES IROQUIENS

On peut identifier deux grands groupes iroquoiens avec lesquels les Algonquiens de l'Outaouais ont certainement eu des contacts. Les relations socio-économiques entre les Hurons et les Algonquins à la période du contact sont bien décrits dans la littérature (Heidenreich 1971; Trigger 1976; Tooker 1987). Ce phénomène prend certes ses racines pendant la préhistoire et l'influence huronne est indéniable dans les régions que devaient se partager les deux cultures pour satisfaire leurs besoins respectifs de viande rouge (Ramsden 1988). Il est évident, quand on examine les documents historiques que les Algonquins, particulièrement les Nipissings et les Onontcharonons, sont en très bons termes avec les Hurons. Ils passent d'ailleurs une bonne partie de l'hiver en Huronie. Il n'est donc pas surprenant de constater l'influence de la poterie huronne sur les sites occupés vraisemblablement par des Algonquins durant le Sylvicole Supérieur.

Si l'influence huronne est indéniable et se fait sentir dans la façon de faire et de décorer les vases, il est curieux de constater l'absence de la poterie caractéristique des Iroquoiens du Saint-Laurent qui ont un accès facile à la vallée de l'Outaouais. En fait, un vase complet appartenant à cette culture a été retrouvé au XIX^e siècle près de Wright le long de la rivière Gatineau et rapporté par Sowter en 1909 dans le *Ottawa Naturalist*.

L'importance de la poterie sur les sites du

Sylvicole dans l'Outaouais présente un contraste paradoxal. En effet, la poterie est plus nombreuse sur les sites du Sylvicole Moyen ancien alors que les sites du Sylvicole Supérieur devraient produire une quantité aussi importante de vases. Ce qui n'est pas le cas.

Une réponse à ce problème réside certainement dans l'évolution du système adaptatif des groupes locaux de l'Outaouais. Pendant le Sylvicole Moyen ancien, tous les groupes iroquoiens et algonquiens ont des modes de vie comparables mais ils évoluent dans des milieux différents. C'est une époque d'échanges intensifs et la poterie circulent facilement, ce qui expliquent sa popularité. Il faut aussi signaler que les camps estivaux semblent occupés pendant plusieurs semaines. Entre les années 600 et 1000 après Jésus-Christ, le système adaptatif des Iroquoiens se modifient continuellement et engendre certains conflits avec les groupes nomades. On ne peut pas vraiment parler d'expansion iroquoise mais on assiste à la fin d'un réseau d'échanges qui devaient impliquer les Algonquiens de l'Outaouais et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Le principal indice demeure l'absence énigmatique de poterie iroquoise sur le site à occupations multiples de Oka (Chapdelaine 1983) et de façon générale dans la vallée de l'Outaouais. Ce phénomène est fort curieux quand on examine la dispersion de cette tradition céramique, la plus belle pour certains, qui se retrouve dans les sites hurons les plus à l'est et le long de l'estuaire du Saint-Laurent. Dans cette dernière région, un nombre de sites autour de Tadoussac et à Chicoutimi nous font croire que les Iroquoiens de la province de Canada entretenaient des relations socio-économiques étroites avec les Algonquiens de la région. Ce n'est pas la même situation dans l'Outaouais.

On pourrait assumer qu'à cette époque, le conflit qui s'installe à l'est oblige les groupes de l'Outaouais à se tourner davantage vers l'ouest. La mise en place d'une économie productrice par les Hurons entraînent probablement une complémentarité entre les Algonquiens et les Hurons, ce qui expliquerait la présence de

poterie huronne ou la facture algonquienne d'une poterie rappelant la poterie huronne. La symbiose entre agriculteurs et chasseurs n'occasionne pas une augmentation substantielle des vases en céramique dans la vie quotidienne des Algonquiens de l'Outaouais, ce qui expliquerait la densité contrastée entre les collections céramiques du Sylvicole Moyen ancien et du Sylvicole Supérieur. Cette relation entre Hurons et Algonquiens forcera progressivement ces derniers à reprendre le chemin des territoires de chasse plus rapidement pour obtenir les fourrures et la viande rouge qu'ils vont échanger pour du maïs durant l'hiver en Huronie. Les séjours le long de l'Outaouais raccourcissent et la visibilité des groupes algonquiens au Sylvicole Supérieur se trouve ainsi réduite.

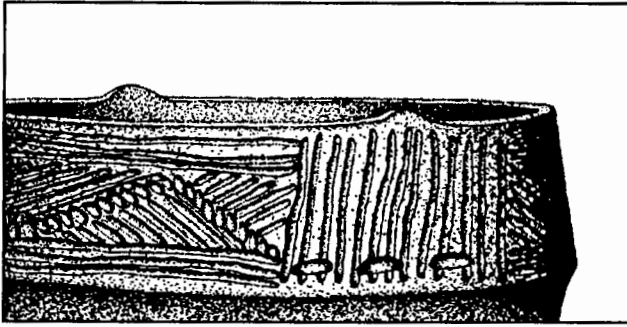
CONCLUSION

Depuis le Sylvicole Moyen tardif, les données archéologiques suggèrent que les groupes de l'Outaouais entretiennent deux types de relations; des relations conflictuelles avec les Iroquoiens du Saint-Laurent et des relations socio-économiques étroites avec les Hurons. On ne peut pas assumer la présence des Iroquoiens dans l'Outaouais mais il est évident que les occupants de cette vallée ont connu plusieurs formes d'acculturation et de nombreuses confrontations. Ces phénomènes remontent sûrement à la période préhistorique et les relations contrastantes qui en découlent seront toujours effectives à la période du contact. Quand les Hochelaguëns indiquent à Cartier, sur le sommet du Mont-Royal, en pointant vers l'ouest l'endroit où vivent les «*agojudas*» ou «*mauvaises gens*», ils voulaient peut-être parler des Algonquins comme le pensait Biggar (1924). Les Algonquins, dont l'alliance militaire et économique avec les Hurons tenaient toujours au début du XVII^e siècle, auraient alors joué, dans la conjoncture de la fin du XVI^e siècle, un rôle de soutien dans la scène où se joue le dénouement tragique des Iroquoiens du Saint-Laurent et qui se termine par leur disparition.

OUVRAGES CITÉS

- BIGGAR, H.P., 1924: *Voyages of Jacques Cartier*. Publications (11), Archives publiques du Canada, Ottawa.
- CHAPDELAINE, C., 1983: «La culture préhistorique «Pointe Péninsule»: algonquienne ou iroquoise?». *Actes du quatorzième congrès des Algonquistes*, W. Cowan, éd., Ottawa, p. 159-167.
- CHAPDELAINE, C., 1987: «Le site Jacques à Saint-Roch-de-Richelieu: Archaïque laurentien ou post-laurentien?». *Recherches amérindiennes au Québec*. 17 (1-2): 63-80.
- CHAPDELAINE, C., 1988: *Le site de Chicoutimi, Un campement préhistorique au pays des Kakouchaks*. Collection Dossiers (61), Ministère des Affaires culturelles, Québec.
- CHAPDELAINE, C., 1990: «Un site du Sylvicole moyen ancien sur la plage de Oka (BiFm-1)». *Recherches amérindiennes au Québec*. 20 (1): 19-35.
- CLERMONT, N., 1974: «Un site archaïque de la région de Chambly». *Recherches amérindiennes au Québec*. 4 (3): 33-51.
- CLERMONT, N., 1976: «Un site du Sylvicole inférieur à Sillery». *Recherches amérindiennes au Québec*. 6 (1): 36-44.
- CLERMONT, N. et CHAPDELAINE, C., 1982: *Pointe-du-Buisson 4: Quarante siècles d'archives oubliées*. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- CRÉPEAU, R.R., 1982: «La céramique du Québec septentrional: algonquienne ou iroquoise?». *Recherches amérindiennes au Québec*. 12(3): 217-223.
- DAECHSEL, H.J. ET WRIGHT, P.J. 1988: *The Sand Banks Tradition - A Late Middle Woodland Manifestation in Eastern Ontario*. Communication présentée lors du 21ème congrès de l'Association canadienne d'archéologie tenue à Whistler en Colombie Britannique du 11 au 15 mai.
- FENTON, W.N., 1940: «Problems arising from the historic northeastern position of the Iroquois». *Smithsonian Miscellaneous Collections*, Vol. 100: 159-251.
- FUNK, R.E., 1976: *Recent contributions to Hudson Valley Prehistory*. Memoir 22, New York State Museum, Albany.
- GIGUÈRE, G.E., éd., 1973: *Oeuvres de Champlain*. 3 volumes, Editions du Jour, Montréal.
- HEIDENREICH, C., 1971: *Huronian: A History and Geography of the Hurons Indians, 1600-1650*. McClelland & Stewart, Toronto.
- JOHNSTON, R.B., éd., 1984: *The McIntyre Site: Archaeology, Subsistence And Environment*. Collection Mercure, Dossier 126, Musée national de l'Homme, Ottawa.
- KENNEDY, C.C., 1966: «Preliminary Report on the Morrison Island - 6 site». in *Contributions to Anthropology, 1963-1964*, Bulletin 206, Musée national de l'Homme, Ottawa, p. 100-124.
- KENNEDY, C.C., 1970: *The Upper Ottawa Valley, a glimpse of history*. Renfrew County Council, Pembroke.
- KENNEDY, C.C., 1980: *An Adena Burial in the Upper Ottawa Valley*. Communication présentée lors du treizième congrès de l'Association canadienne d'archéologie tenu à Saskatoon.
- MITCHELL, B.M., 1963: «Occurrence of overall corded pottery in the upper Ottawa Valley, Canada». *American Antiquity*. 29: 114-115.
- MITCHELL, B.M., BUTLER, P, FORD J. et LANCE J., 1966: «The Multi-component Montgomery Lake Site». *Ontario Archaeology*. (3), p. 5-24.

- RAMSDEN, P.G., 1988: *The Huron-Algonkian Interface: the view from Haliburton and the Kawartha Lakes*. Communication présentée lors du 21ème congrès de l'Association canadienne d'archéologie tenue à Whistler en Colombie Britannique du 11 au 15 mai.
- RITCHIE, W.A., 1969: *The Archaeology of New York State*. Deuxième édition, Natural History Press, Garden City.
- RITCHIE, W.A. et FUNK, R.E., 1973: *Aboriginal Settlement Patterns in the Northeast*. Memoir 20, New York State Museum, Albany.
- ROBERTS, A.C.B., 1985: *Preceramic Occupations Along The North Shore of Lake Ontario*. Collection Mercure, Dossier 132, Musée national de l'Homme, Ottawa.
- SOWTER, T.W.E., 1909: «Algonkin And Huron Occupation Of The Ottawa Valley». *The Ottawa Naturalist*. 23.
- SPENCE, M.W., 1967: *A Middle Woodland burial complex in the St. Lawrence Valley*. National Museum of Canada, Anthropological Papers 14, Ottawa.
- SPENCE, M.W. et FOX, W.A., 1986: «The Early Woodland Occupations of Southern Ontario». In K.B. Farnsworth et T.E. Emerson, eds., *Early Woodland Archaeology*, Center for American Archaeology Press, Kampsville, Illinois, p. 4-46.
- TOOKER, E., 1987: *Ethnographie des Hurons, 1615-1649*. Collection Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- TRIGGER, B.G., 1976: *The Children of Aataentsic, A History of the Huron People to 1660*. McGill-Queen's University Press, Montréal.
- TURNBULL, C.J., 1976: «The Augustine site: a mound from the Maritimes». *Archaeology of Eastern North America*. 4: 50-62.
- VIAU, R., 1987: *Les Dieux de la terre, Histoire des Algonquins de l'Outaouais*. Rapport soumis à la Direction régionale de l'Outaouais du ministère des Affaires culturelles, Hull.



L'ABITIBI SUR LA ROUTE DU CUIVRE

Denis Cadieux, Archéologue

INTRODUCTION

La Corporation Archéo-08 a jusqu'à maintenant réalisé la fouille de trois sites archéologiques en Abitibi-Témiscamingue. La présence d'objets en cuivre natif sur chacun de ces loci est intéressante. D'une part, la découverte de ces artefacts représente, au Québec, la manifestation la plus nordique de cette technologie. D'autre part, l'accumulation de découvertes de cuivre natif dans le nord-est ontarien ainsi que les comparaisons effectuées avec les artefacts issus des sites de l'Abitibi-Témiscamingue nous permettent de souligner l'existence d'un réseau de circulation de cette matière première. Cette constatation supporte la présence d'une sphère d'échanges issue de la région des Grands-Lacs et qui s'étend loin au nord et à l'est sur le Bouclier Canadien.

Il serait illusoire de proposer une route précise reliant les spécimens de cuivre natif de l'Abitibi à des dépôts géologiques spécifiques de ce métal. Cependant, plusieurs avenues intéressantes peuvent être évoquées.

Il importe d'abord de procéder à un bref tour d'horizon du sujet. En effet, il est important de savoir identifier le cuivre natif. Il importe aussi de regarder les diverses techniques d'acquisition de ce matériau et de comprendre les méthodes employées par les artisans du cuivre pour fabriquer leurs outils. Par la suite, nous tenterons de discerner les mécanismes d'échanges et nous allons finalement suggérer une route par laquelle le cuivre serait parvenu en Abitibi Témiscamingue.

LE CUIVRE NATIF

L'identification formelle des objets en cuivre natif est une tâche qui requiert le plus souvent des études métallurgiques et physico-chimiques très précises mais également assez coûteuses. Cependant, il est possible d'identifier de façon probante le cuivre natif en se basant sur des critères macroscopiques.

La couleur de l'objet est l'un des critères les plus faciles à discerner. En effet, le cuivre natif prend une couleur rouge-orangé tandis que le cuivre européen, que nous rencontrons aussi sur nos sites, a une teinte beaucoup plus jaunâtre ou dorée. C'est l'amalgame avec d'autres métaux qui donne au cuivre d'origine européenne sa teinte particulière. Pour distinguer le cuivre natif du laiton ou du bronze, il suffit d'égratigner la surface de l'objet pour en retirer la patine, ce qui permet de révéler la couleur originale de l'objet. L'épaisseur de la pièce est un autre aspect qui aide à différencier le cuivre européen du cuivre natif. Un objet en cuivre européen est en général beaucoup plus mince car il était laminé en usine. Sa minceur était recherchée pour réduire les coûts de production. La présence de traces de bouchardage intensif sur un outil en cuivre indique une forte probabilité qu'il s'agisse de cuivre natif, cette technique de travail du métal ne se retrouvant pas à notre connaissance sur les objets de cuivre européen.

Pour être considéré en cuivre, un objet doit être constitué d'un minimum de 99.3 % de ce

métal (American Society for Metals 1979). Un objet contenant entre 96 % et 99.3 % de cuivre est considéré comme un alliage.

On a longtemps pensé que dès qu'un artefact avait un contenu en cuivre supérieur à 99 % il s'agissait invariablement de cuivre natif, tandis qu'un pourcentage inférieur à cette norme indiquait que l'on se trouvait en présence de cuivre européen. De récentes études démontrent cependant que ce n'est pas le cas. Fitzgerald et Ramsden (1988) ont réalisé une analyse métallurgique qui permet d'isoler les impuretés présentes dans le cuivre. Les résultats sont intéressants. On peut constater que le cuivre de facture européenne peut être aussi pur que le cuivre natif. Toutefois, le cuivre européen se distingue de ce dernier par la présence d'antimoine (St) en quantité significative. Cet élément se retrouve en quantité cinquante fois plus élevée que dans le cuivre natif nord-américain.

ACQUISITION DU CUIVRE NATIF

Les principales sources connues de cuivre natif sont situées dans la région du Lac Supérieur (Figure 1) et en Nouvelle Écosse, dans la péninsule du Cap Breton.

«Les principaux dépôts de cuivre natif dans l'est de l'Amérique du Nord sont situés dans la région du lac Supérieur (Griffin 1961) où ils ont été exploités par des populations depuis l'an 4 000 avant J.C. jusqu'à la période historique.» (Wright 1982: 202)

Dans la nature, le cuivre natif se retrouve sous deux formes distinctes. On peut le récolter à la surface du sol ou sur le bord des cours d'eau en petits nodules, mais le plus souvent on le récolte dans des mines, où on le retrouve sous forme de veines.

Les traces laissées par les mineurs préhistoriques et historiques dans la région du lac Supérieur nous indiquent que cette activité s'est déroulée pendant plusieurs siècles. Au Michigan, par exemple, ces

mineurs ont effectué des travaux dans une zone d'une longueur de 150 kilomètres qui traverse les comtés de Kiweenaw, Houghton et Ontonagon. L'Île Royale située à soixante-dix kilomètres des côtes du Michigan porte aussi les stigmates de leurs travaux.

L'examen des anciens puits de mines nous permet de reconstituer les techniques minières de l'époque. Ces dernières peuvent sembler sommaires et primitives à nos yeux, mais elles démontrent une efficacité étonnante.

La technique utilisée était la suivante: on disposait plusieurs feux le long de l'affleurement rocheux où se trouvait la veine de cuivre. Lorsque le roc était suffisamment chauffé, on jetait sur sa surface de l'eau froide, causant ainsi un refroidissement soudain qui entraînait la rupture de la roche. Il ne restait plus qu'à détacher le cuivre de sa matrice à l'aide de percuteurs en pierre (Lathrop 1901).

On a découvert dans certaines mines des centaines de percuteurs en pierre. On a même retrouvé les restes de paniers en écorce servant au transport de l'eau et du cuivre de la mine jusqu'aux canots (Lathrop 1901).

Les données ethnohistoriques font au moins une fois référence à l'abondance du cuivre natif. Dans les Relations des Jésuites, le père Claude Allouéz de la mission du Saint-Esprit (lac Nipissing) nous donne en 1670 la description suivante:

«Presque tout à l'entour de l'Isle on rencontre au bord de l'eau des morceaux de Cuivre mêlez avec les pierres, surtout au côté qui est opposé au Midy, mais principalement dans une certaine anse, qui est vers le bout qui regarde le Nord-Est du côté du large: il y a des costeaux tous escarpez de terre glaize, et là se voyent plusieurs couches, ou lits de Cuivre rouge, les uns sur les autres, separez ou divisez par d'autres couches de terre ou de rochers. Dans l'eau mesme on voit comme

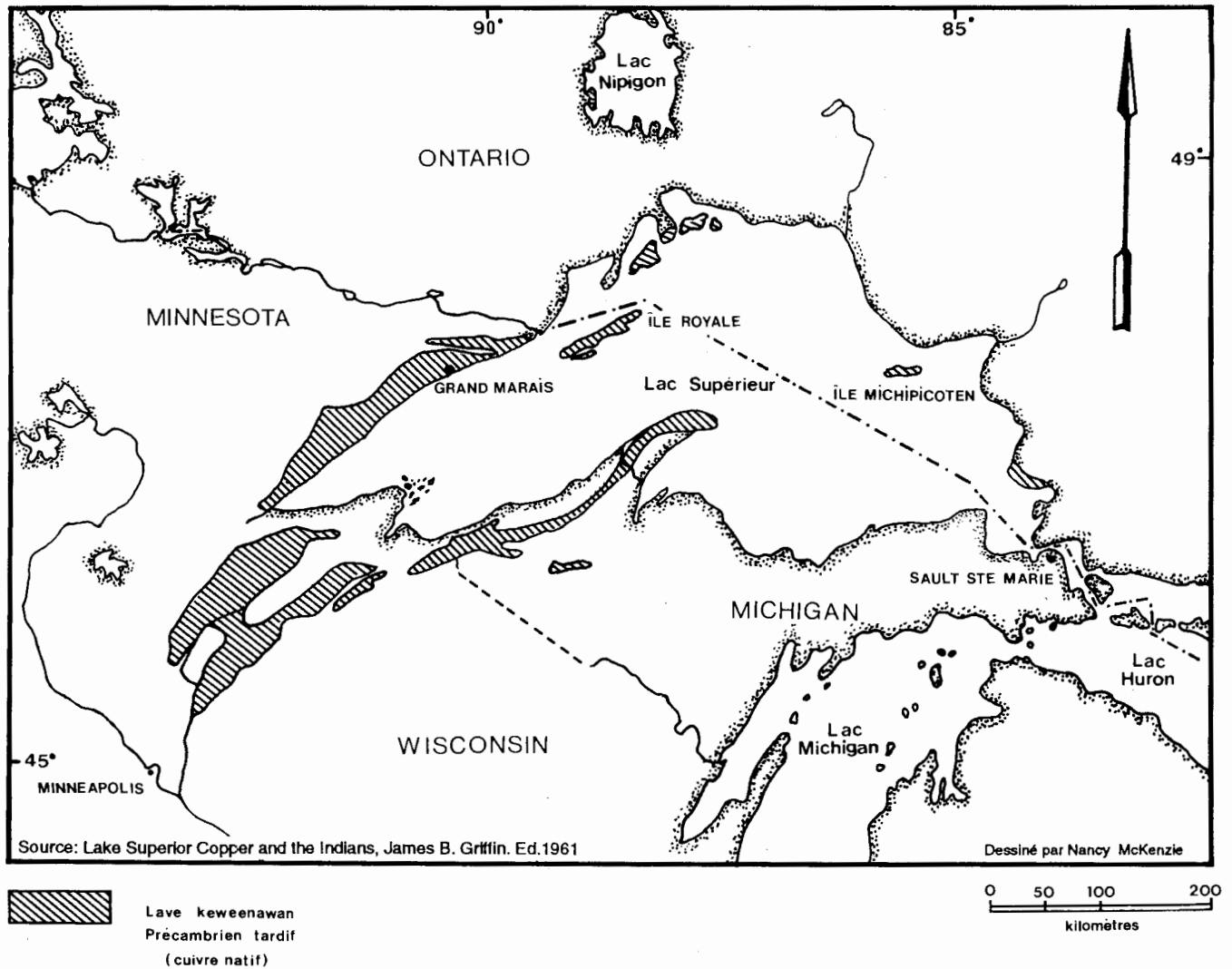


Figure 1. Localisation des formations de cuivre natif dans le bassin du Lac Supérieur.

du sable de Cuivre, et on en puise avec des cuilliers des grains gros comme du gland, et d'autres plus menus réduits en sable. (Thwaites 1959)

Comme on peut le constater, cette matière première était facilement accessible aux populations locales.

LES TECHNIQUES DE FABRICATION

Le développement des techniques métallurgiques en Europe, en Asie et en Méso-amérique au cours de la préhistoire a suivi la progression technologique suivante: martelage à froid, trempage, fonte du métal, fonte du minerai, moulage et formation d'alliages. En Amérique du Nord, l'évolution du travail du cuivre natif s'est arrêtée aux stades du martelage à froid et du trempage (1) (Schroeder et Ruhl 1968: 162.)

Le cuivre natif est suffisamment mou et malléable pour être façonné par martelage à froid. De plus le cuivre, tout comme les autres métaux non-ferreux, a la propriété d'accroître sa dureté à mesure que le martelage avance, et ce, jusqu'à ce qu'il atteigne un stade où il devient trop dur et cassant pour être travaillé davantage. Ce phénomène résulte de la rupture de la structure des grains microscopiques présents dans le métal. Ce procédé peut cependant être inversé par trempage, c'est-à-dire en chauffant le métal (sans toutefois atteindre son point de fusion). En agissant ainsi, les grains microscopiques présents dans le métal se recristallisent, ce qui se traduit par un amollissement du cuivre permettant à l'artisan de poursuivre le travail.

Bien que la température de trempage atteignait fréquemment 800°C, aucune trace de moulage ou de fonte du cuivre n'est présente en Amérique du Nord (Schroeder et Ruhl 1968: 168). Des objets appartenant aux populations de la «culture du Cuivre Ancien» (Old Copper culture), qui ont prospéré dans la région des Grands Lacs dès 4 000 ans avant J.C., démontrent que déjà les techniques de martelage et de trempage

étaient couramment utilisées. Ce qui est intéressant, c'est que plus de cinq millénaires plus tard les mêmes techniques étaient encore en usage, et ce sans aucune modification apparente.

LES OBJETS EN CUIVRE NATIF DE L'ABITIBI

Les fouilles effectuées de 1988 à 1990 sur les sites DaGt-1, DcGu-4 et DcGt-4 ont permis la mise au jour de neuf objets en cuivre natif. A cet échantillon nous ajoutons une alène découverte par Roger Marois sur le site DdGt-5 dans la portion québécoise du lac Abitibi, ainsi que deux pointes recueillies par un collectionneur local, Joseph Bérubé, sur les rives du lac Abitibi dans les années soixante-dix.

DESCRIPTION ET LOCALISATION DES SITES

Le site DaGt-1 est situé sur la rive est du lac Opasatica à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Rouyn-Noranda (Figure 2). Ce site a fait l'objet d'une fouille archéologique lors des étés 1988 et 1989. Les datations au carbone 14 ainsi que l'analyse des vestiges recueillis lors de la fouille, nous indiquent que cet endroit a été occupé de la période de l'Archaïque (3000 ans avant J.C.) jusqu'à la période historique (XIXe siècle). Trois outils en cuivre natifs ont été récoltés lors des excavations.

Le lac Duparquet se trouve à environ vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Rouyn-Noranda. Deux sites ont été fouillés sur les rives de ce lac en 1989 et 1990 et tous les deux ont produit des objets de cuivre natif.

Le premier, le site DcGu-4, occupe la totalité d'une petite île située au sud-ouest du lac, près de l'embouchure de la rivière Magusi. On compte à cet endroit au moins six occupations; quatre d'entre elles sont reliées à la période historique et les deux autres seraient attribuables au Sylvicole supérieur et au Sylvicole moyen. Il s'agit du site qui a livré le plus grand nombre d'artefacts de

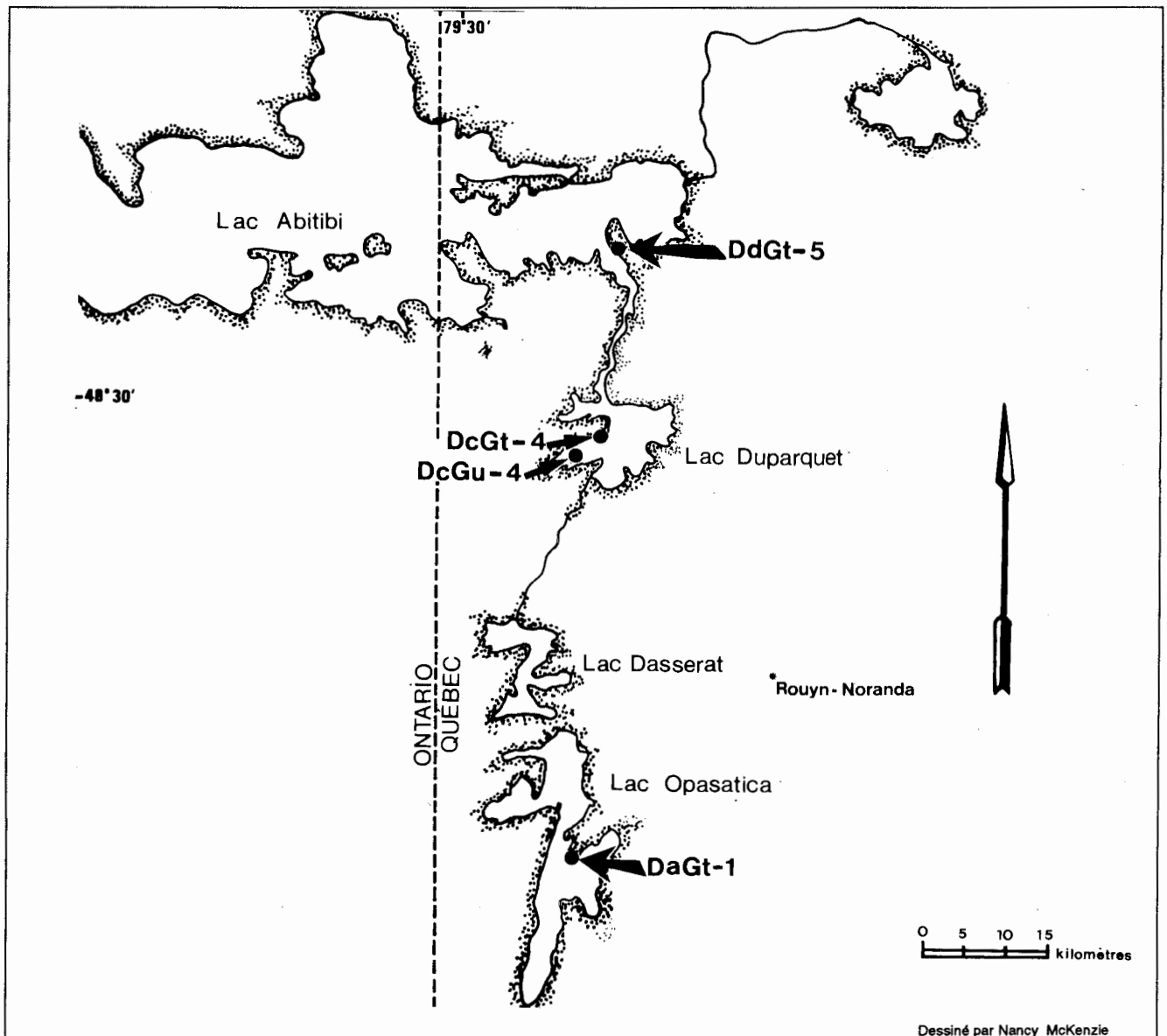


Figure 2. Les sites ayant livré du cuivre natif en Abitibi-Témiscamingue.

cuiivre natif en Abitibi, soit cinq.

Le second site, DcGt-4, se trouve dans la partie centrale du lac Duparquet (du côté nord-ouest) et il a été excavé lors de l'été 1990. Cet endroit fut occupé au Sylvicole moyen. Il s'agit d'ailleurs du seul site fouillé par la Corporation Archéo-08 dont l'affiliation est monoculturelle. Un nodule en cuiivre natif a été récolté à cet emplacement.

Le lac Abitibi est situé à quinze kilomètres au nord du lac Duparquet et est relié à celui-ci par la rivière Duparquet. Sur ses berges on retrouve le site DdGt-5 fouillé par le Dr. Roger Marois au début des années soixante-dix (Marois et Gauthier 1988). Ce site à occupation multiples (2) a livré une alêne en cuiivre natif. Les deux autres outils ont été recueillis en surface par feu Joseph Bérubé.

DESCRIPTION DES ARTEFACTS

Les couteaux:

Trois couteaux et un fragment de lame de couteau forment un premier ensemble. Un provient du site DaGt-1, les trois autres du site DcGu-4. Ces outils sont de dimensions variables (Tableau 1). Tous les couteaux complets portent un cran servant à l'emmanchement. Ce cran est court et d'une épaisseur supérieure au reste de la pièce, ce qui est cohérent puisque c'est cette portion qui subit le plus de «stress» lors de l'utilisation. La forme des trois objets

complets est à peu près identique. Toutefois, il existe certaines différences intéressantes. Par exemple, le cran des deux couteaux du lac Duparquet (Figure 3 a et b) forme un angle d'environ 100° avec le rebord supérieur du couteau, tandis que le couteau du site DaGt-1 (Figure 5a) a un angle de 90°, le cran étant en ligne droite avec le rebord du couteau. Un autre aspect diffère aussi: la forme de l'extrémité de ces instruments se présente sous deux modèles. En effet, un des spécimens (Figure 3b) a le bout pointu tandis que les deux autres ont une forme nettement arrondie. Tous ces artefacts incluant le fragment, ont vu leurs lames amincies afin d'obtenir un tranchant, peut être par polissage sur une pierre. Le rebord supérieur de ces couteaux a aussi été aminci mais de façon moins régulière. Les traces de bouchardage y sont plus évidentes. La pièce incomplète est composée de la presque totalité d'une lame (Figure 4a). Sa dimension devait être à l'origine fort semblable au couteau de la figure 3a. Malgré leurs différences ces couteaux sont de formes semblables à ce que l'on retrouve dans quelques sites de l'Ontario (Johnston 1968). Nos confrères ontariens surnomment d'ailleurs ces objets «Butter Knife».

Les pointes de projectiles:

Dans cette catégorie on retrouve trois pièces complètes. Elles sont toutes pédonculées. La première est de taille modeste et provient

Site	Intégrité totale	Longueur lame	Longueur moyenne	Largeur moyenne	Épaisseur du cran de la lame	Longueur du cran de la lame	Épaisseur
DcGu-4	Complet	70.72	52.11	18.45	2.41	18.61	2.78
DcGu-4	Complet	58.95	37.61	9.95	1.93	21.31	2.34
DcGu-4	Fragment	—	43.87	17.48	1.55	—	—
DaGt-1	Complet	56.87	39.98	13.39	1.60	16.89	2.66

Tableau 1: Données métriques des couteaux (mm).

du site DaGt-1 (Figure 5b). On remarque de minuscules barbelures qui ont été pratiquées de chaque côté du pédoncule afin probablement d'en faciliter l'emmanchement. Ce pédoncule est plus étroit près de la lame qu'à sa base. Les bords de cette pointe ont été affûtés pour les rendre plus tranchants. Les deux autres pointes (Figure 6a et 6b) furent découvertes au lac Abitibi. Elles sont beaucoup plus grandes que celles du lac Opasatica. La première a un pédoncule convergent légèrement plus long que celui de la seconde (Tableau 2). À part cette petite différence elles sont quasiment identiques. Un de ces spécimens (Figure 6b) a toutefois une particularité fort intéressante. Cet objet a pu être utilisé comme décorateur à poterie. En effet, la lame de la pointe porte, sur toute la longueur de l'un de ses côtés, de petites entailles (Figure 7a). Si l'on applique ce côté de la pointe sur une surface malléable, le motif que l'on obtient (Figure 7b) correspond à une impression dentelée. Ce type d'empreintes était régulièrement utilisé par les potières du Sylvicole moyen et du début du Sylvicole supérieur dans la décoration de leurs vases.

Les perles:

Deux fragments recueillis au site DcGu-4 sont considérés comme étant des perles cylindriques (Figure 4c). On a replié ces objets sur eux-mêmes afin de former un tube. La première a une longueur de 15.59 mm, une épaisseur de 0.7 mm et son diamètre estimé est de 6.00 mm. La seconde a une longueur de 16.02 mm, et une épaisseur de 0.8 mm. Son état ne nous

permet pas d'évaluer son diamètre.

Nodule:

Il s'agit du seul objet de cuivre natif découvert sur le site DcGt-4. Cette pièce a une forme vaguement triangulaire (14.64 mm de longueur et 14.04 mm de largeur) et une épaisseur moyenne de 1.98 mm. Cette «pépite» de cuivre natif est le seul artefact de notre collection qui n'a pas été façonné. Seul un martelage préliminaire a été effectué afin de le dégager de sa gangue minérale (Figure 4b).

Fragments énigmatiques:

Cet artefact est le seul dont l'identification pose un problème. Il provient du site DaGt-1. C'est un fragment replié, concave sur un côté et d'une longueur totale de 27.93 mm (Figure 5c). À l'une de ses extrémités on a aménagé un éperon d'une longueur de 12.00 mm et d'une largeur de 4.00 mm, qui aurait fort bien pu servir de perçoir.

Alêne:

Cet outil provient du site DdGt-5. Il mesure 63.00 mm de longueur, 5.0 mm de largeur et il a une épaisseur de 4.0 mm (Figure 8). Il s'agit d'une tige dont les deux extrémités se terminent en pointu. Cette pièce est attribuable au travail des peaux (Marois et Gauthier 1988).

Site	Intégrité totale	Longueur maximale	Épaisseur maximale	Largeur pédoncule	Longueur pédoncule	Largeur (à sa base)
DaGt-1	Complet	34.62	1.25	4.00	7.19	6.84
Lac Abitibi	Complet	65.62	1.51	14.90	18.96	5.16
Lac Abitibi	Complet	63.74	1.09	14.90	5.26	5.16

Tableau 2: Données métriques des pointes (mm).

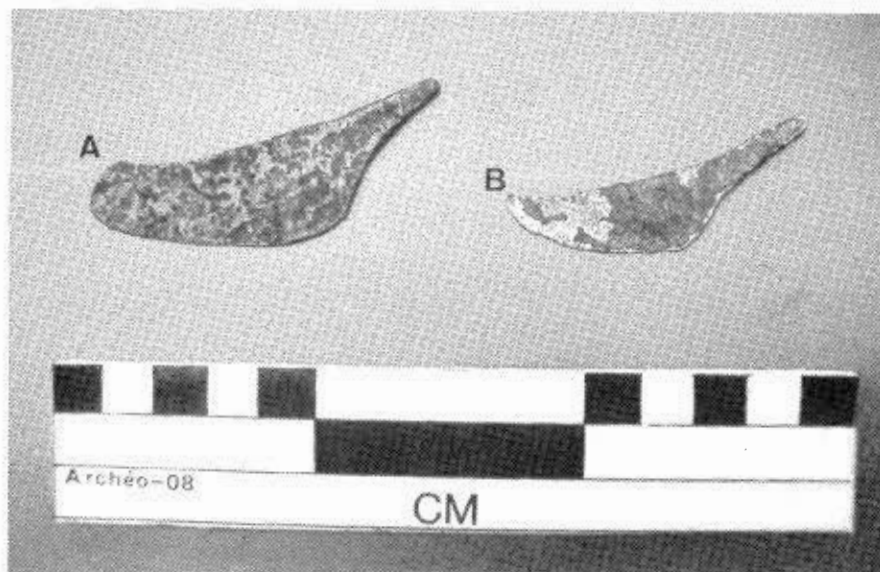


Figure 3. Les deux couteaux complets du site DcGu-4.

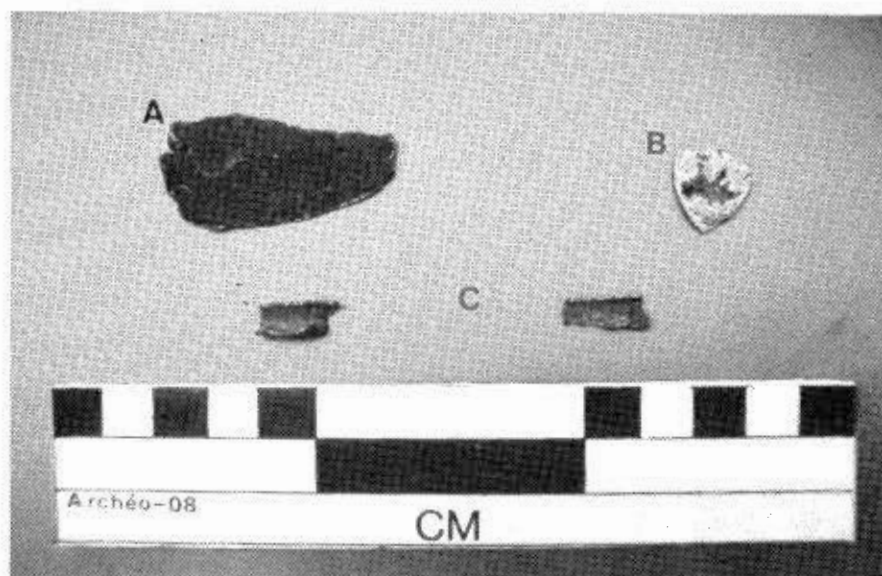


Figure 4. Divers objets en cuivre natif. A: lame de couteau provenant du site DcGu-4, B: nodule provenant du site DcGt-4, C: fragments de perle cylindrique provenant du site DcGu-4.

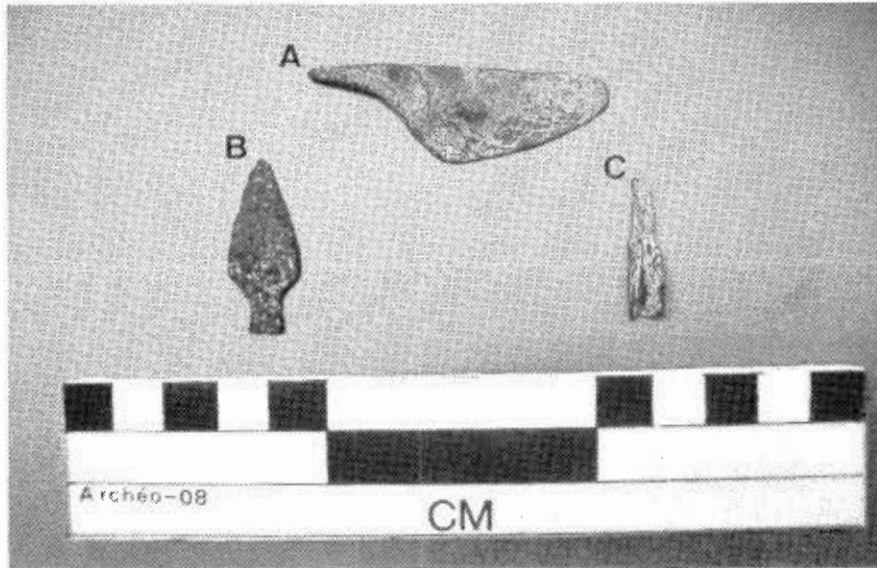


Figure 5. Les objets en cuivre natif du site DaGt-1. A: couteau, B: pointe à pédoncule, C: objet énigmatique.



Figure 6. Les pointes à pédoncule de la collection Joseph Bérubé.

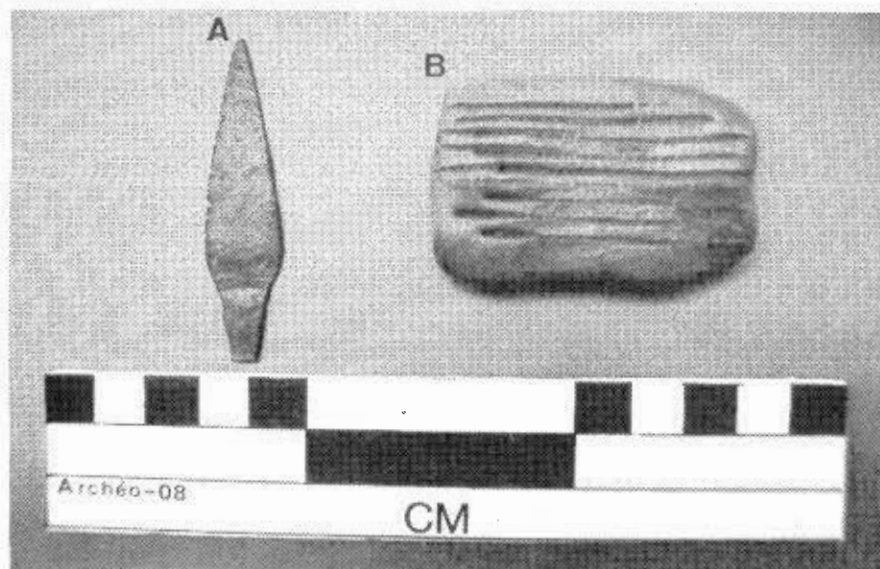


Figure 7. A: pointe à pédoncule possiblement utilisée comme décorateur à poterie, B: exemple d'impressions obtenues dans un bloc d'argile, grâce à la «pointe-décorateur».



Figure 8. Alène du site DdGt-5 (photo, gracieuseté du Musée canadien des civilisations).

POSITION CHRONOLOGIQUE DES OBJETS EN CUIVRE NATIF

Lac Abitibi

Les deux pointes recueillies au lac Abitibi proviennent d'une collection privée. Elles furent récoltées en surface sur l'une des nombreuses plages du lac. Aucune affiliation culturelle systématique n'est donc possible.

L'alêne a été découverte dans le niveau 3b du site DdGt-5. Il s'agit du niveau qui correspond à la période la plus ancienne d'occupation. Elle est donc associée à la période de l'Archaïque.

Lac Opasatica

Site DaGt-1:

La pointe récoltée au site DaGt-1 provient du niveau 2 du site et est associée aux occupations antérieures au Sylvicole supérieur (Côté 1992). La taille modeste de cet objet suggère que cette dernière est une pointe de flèche. L'invention de l'arc dans le Nord-Est de l'Amérique apparaît être assez récente (3) (Marois 1988; Blitz 1988). Cet objet est donc possiblement postérieur à 500 A.D., s'il armait une hampe de bois propulsée par un arc.

Le fragment énigmatique provient également du niveau 2 du site, et est donc antérieur aux occupations du Sylvicole supérieur.

Le couteau fut quant à lui récolté dans l'humus (niveau 1); il appartient donc à l'une des occupations du Sylvicole supérieur.

Lac Duparquet

Site DcGu-4:

Tous les objets (N=5) provenant de ce site furent retrouvés dans l'humus. Ils sont associés à de la céramique Sylvicole supérieur. Nous croyons que ces objets doivent être reliés à une occupation récente du Sylvicole supérieur (après 700 A.D.) sans

toutefois être proto-historique.

Site DcGt-4:

Le nodule récolté lors de la fouille de ce site provient d'une couche de sable rougeâtre ayant vraisemblablement subi des perturbations. Ce site date du Sylvicole moyen.

L'ABITIBI SUR LA ROUTE DU CUIVRE

Discussion

Un bref regard du côté de l'axe laurentien nous informe que, depuis trois décennies, plusieurs dizaines de sites très importants ont été excavés et analysés dans cette portion du Québec. Toutefois, si on exclut les sites de l'île Morisson et de l'île aux Allumettes, et quelques sites funéraires comme Batiscan et le site de Sillery en banlieue de Québec, très peu d'objets en cuivre natif ont été recueillis. Qui plus est, ceux-ci sont souvent des fragments informes ou des éléments décoratifs de petite dimension.

En fait, en trois années de fouille en Abitibi-Témiscamingue, nous avons presque autant de mentions d'objets en cuivre que pour l'ensemble de l'axe laurentien (excluant évidemment les sites déjà cités). De plus, la plupart des artefacts relevés en Abitibi-Témiscamingue sont des objets fonctionnels qui avaient une utilité quotidienne et non seulement des utilités accessoires comme les objets relégués aux parures personnelles.

L'absence d'informations archéologiques, liée au manque de recherche, a fait que la région située au nord-est des Grands-Lacs a été ignorée comme axe important parmi les routes d'exportation du cuivre natif. En effet, on a toujours pensé que la circulation du cuivre en provenance des Grands-Lacs s'effectuait principalement du lac Supérieur, via le bas Outaouais, vers la vallée du St-Laurent (Figure 9) (Wright 1982). Les récentes découvertes démontrent qu'une partie de la production de cuivre natif

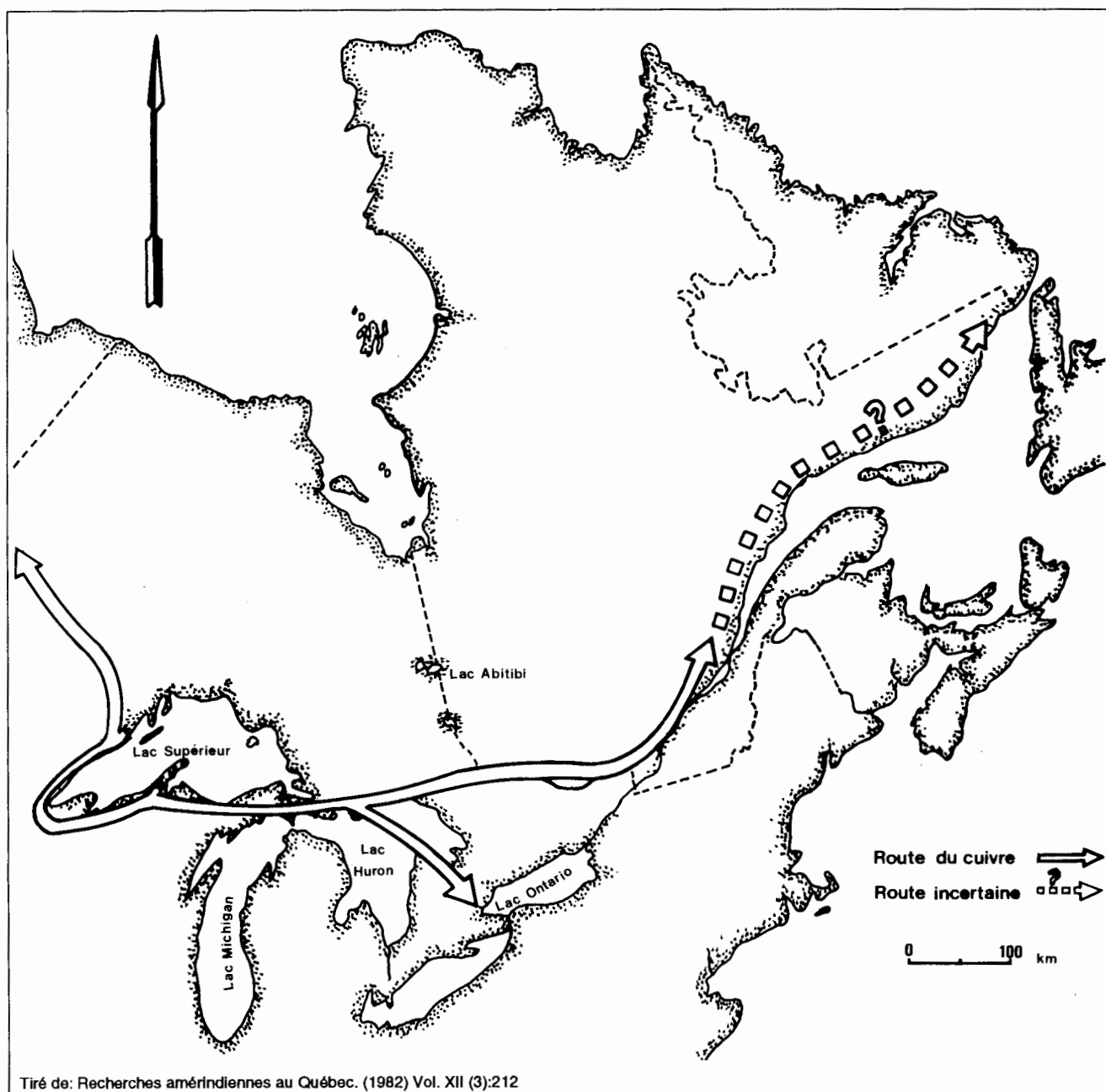


Figure 9. Distribution du cuivre natif dans le nord-est de l'Amérique lors de la préhistoire.

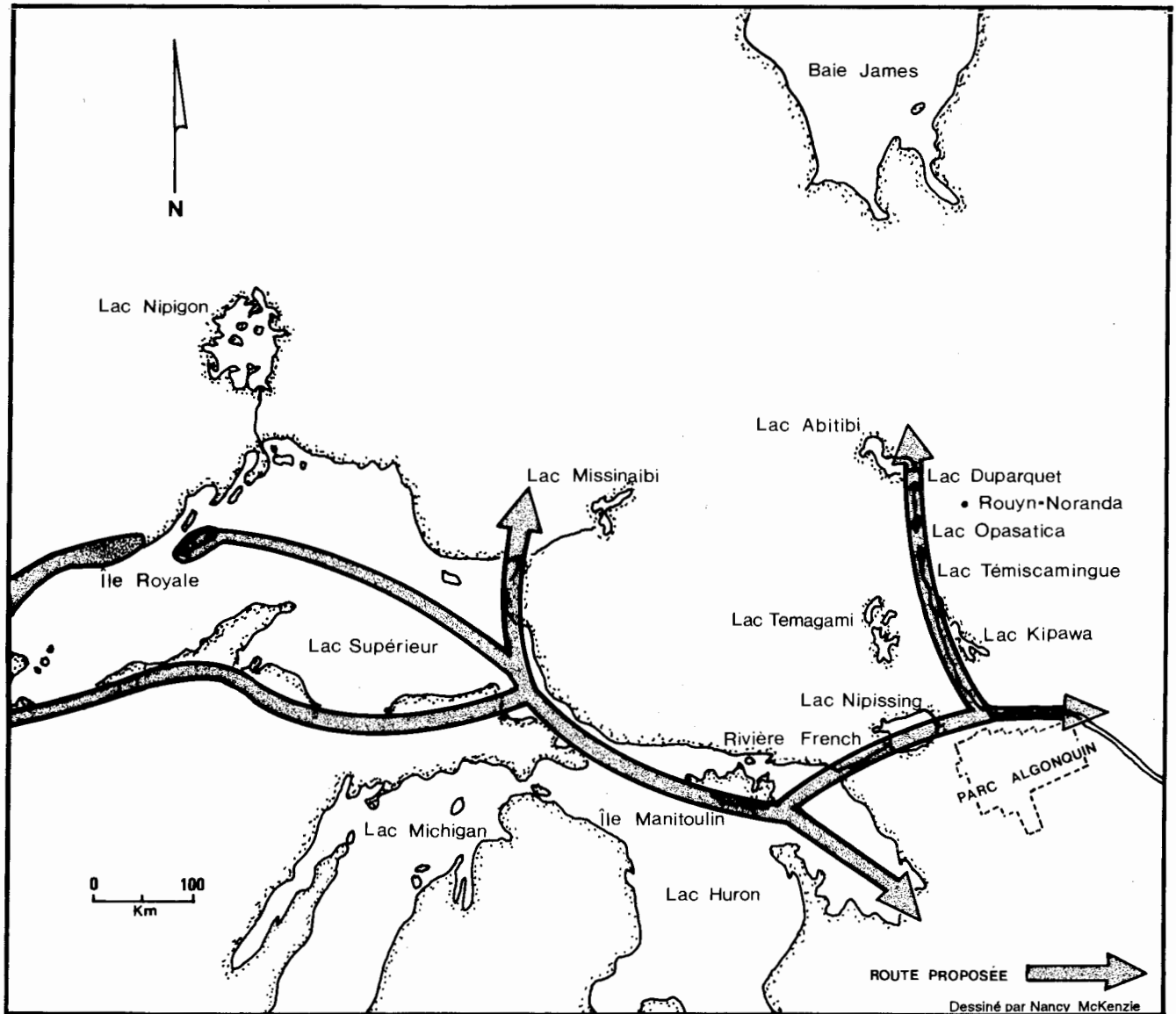


Figure 10. L'Abitibi et la route du cuivre.

exportée était aussi détournée vers le Bouclier Canadien.

Ces nouvelles découvertes de cuivre natif dans la partie méridionale du Bouclier Canadien nous obligent à considérer que les contacts entre les populations du Bouclier et celle de la région des Grands-Lacs étaient très perméables, puisque les contacts interculturels étaient le principal agent de transmission de ce matériau.

Il est désormais clair que bien avant l'arrivée des Européens en Amérique il existait un ou des réseaux d'échanges économiques et technologiques bien structurés, avec à leurs sources les populations des Grands-Lacs. En effet, entre le lac Supérieur et l'Abitibi-Témiscamingue on peut relever une grande quantité de sites où la présence de cuivre natif est attestée: Pic River (Wright 1967), Michipicoten (Wright 1969) et Rice Lake (Johnston 1968) etc. La densité de cette présence est beaucoup plus forte que dans la plaine laurentienne.

Il serait difficile de tenter de reconstituer précisément la route empruntée pour amener le cuivre natif en Abitibi-Témiscamingue. Toutefois, nous pouvons spéculer à propos des diverses populations qui ont pu échanger cette matière première aux groupes de l'Abitibi-Témiscamingue. Il est à noter que lors du Sylvicole supérieur ce réseau devait se juxtaposer à celui qui dans la même région diffusait de la poterie ou un modèle de poterie pro-Wendat (Côté 1992).

Les «Odawacs» (4), dont les descendants occupent aujourd'hui l'île Manitoulin, sont d'ailleurs reconnus comme étant les initiateurs du réseau d'échange du cuivre (Fox 1990; Wright 1981), et ce depuis fort longtemps.

«There can be no doubt that the Odawa played a part in the transportation of copper east from the Lake Superior and the county of the «Coppermines»» (Wright 1939:9).

Nous pouvons proposer que le cuivre (possiblement originaire de la région de l'île Manitoulin) a pu parvenir aux Algonquins de l'Abitibi via la rivière Michipicoten ou la rivière French jusqu'au lac Nipissing, et ensuite via la Mattawa et l'Outaouais supérieur jusqu'en Abitibi-Témiscamingue (Figure 10).

Les Nipissing ou les Algonquins «Matouweskariini» auraient donc pu jouer un rôle d'intermédiaires entre les Odawacs et les Algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue.

«On peut également croire que les populations locales participent activement à un vaste réseau d'échange qui couvre tout le Nord-Est américain. L'Outaouais était alors une des grandes artères de la «route du cuivre» en provenance de la région du lac Supérieur». (Chapdelaine 1993).

CONCLUSION

Les fouilles effectuées depuis trois ans en Abitibi-Témiscamingue démontrent que la présence d'objets en cuivre natif y semble proportionnellement plus élevée que dans le sud du Québec. La présence de ces éléments dans le Moyen-nord québécois nous incite à penser que la circulation de ces artefacts était le reflet de vastes réseaux d'échanges bien structurés entre les peuples de la région des Grands-Lacs et l'Abitibi-Témiscamingue. Il est évident que les recherches futures pourront appuyer ou infirmer les hypothèses émises dans cet article. En effet, d'autres découvertes en Ontario et notamment à l'est de l'Abitibi devraient dans un avenir proche nous permettre d'ajuster nos positions.

Nous croyons qu'il serait intéressant de procéder à des analyses physico-chimiques des échantillons récoltés en Abitibi, et ce afin de les comparer avec le cuivre natif provenant des autres régions. De plus, afin de mieux définir les réseaux d'échanges entre la région des Grands-Lacs et l'Abitibi-Témiscamingue, il conviendrait de jeter un coup d'oeil du côté des matières premières lithiques. Nous avons

rencontré au cours de nos fouilles des cherts et des quartzites dont la provenance nous est inconnue. Ne serait-il pas révélateur d'apprendre que leurs sources sont situées dans la région des Grands-Lacs ?

NOTES

(1) Le trempage est le traitement thermique d'un produit métallique. Pour tremper un objet il faut d'abord le chauffer pour subitement le refroidir en l'immergeant dans l'eau, ou dans un autre liquide.

(2) Des dates comprennent entre le 4^{ième} millénaire avant J.C., et la période historique ont été obtenues pour le site DdGt-5.

(3) Probablement entre 600 et 800 A.D. pour la région qui nous préoccupe.

(4) Les Odawacs sont des Algonquiens qui parlaient un dialecte Ojibwa. À la période du contact ils étaient localisés sur l'île Manitoulin, dans les parties adjacentes de la Péninsule de Bruce, et possiblement sur les rives nord et est de la Baie Georgienne.

OUVRAGES CITÉS

- American Society for Metals, 1979: *Source Book on Copper and Copper Alloys*. Metals Park.
- BLITZ, J.H., 1988: «Adoption of the Bow in Prehistoric North America». *North American Archaeologist* 9(2): p. 123-145.
- CHAPDELAINE, C., 1993: «Algonquiens et Iroquoiens dans l'Outaouais: acculturation ou confrontation», in Marc Côté et Gaétan L. Lessard (éd.), *Traces du passé et images du présent: Anthropologie amérindienne du Moyen nord québécois*. Rouyn-Noranda.
- CLERMONT, N., 1976: «Un site du Sylvicole inférieur à Sillery». *Recherches amérindiennes au Québec* 6(1): p. 36-44.
- CÔTÉ, M., 1993: «Le site DaGt-1: Un établissement Algonquin du Sylvicole supérieur en Abitibi-Témiscamingue», in Marc Côté et Gaétan L. Lessard (éd.), *Traces du passé et images du présent: Anthropologie amérindienne du Moyen nord québécois*. Rouyn-Noranda.
- FITZGERALD, W. R. et P. RAMSDEN, 1988: «Copper Base Metal Testing as an Aid to Understanding Early European-Amerindian Interaction: Scratching the Surface». *Canadian Journal of Archaeology* 12: p. 153-161.
- FOX, W. A., 1990: «The Odawa» in *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*. Occasional Publication of the London Chapter, OAS, (5) Edited by: Chris J. Ellis and Neal Ferris.
- GRIFFIN, J. B., 1961: *Lake Superior Copper and the Indians*. Anthropological Papers (17). Museum of Anthropology, University of Michigan.
- JOHNSTON, R.B., 1968: *Archaeology of Rice Lake Ontario*. Museum of Canada, Anthropological Papers (19).
- LATHROP, J.H., 1901: «Prehistoric Mines of Lake Superior». *American Antiquarian* 23: p. 248-258.
- LÉVESQUE, R., F. OSBORNE, et J.V. WRIGHT. 1964: *Le gisement de Batiscan*. Études Anthropologiques (6) Musée national du Canada, Secrétariat d'État, Ottawa.
- MAROIS, R., et P. GAUTHIER, 1989: *Les Abitibis*. Musée canadien des civilisations, Commission archéologique du Canada, Série Mercure (140)
- SCHROEDER, D.L., and K.C. RUHL, 1968: «Metallurgic Characteristics of North American Prehistoric Copper Works». *American Antiquity* 33 (2): p. 162-169.

- THWAITES., R.G., 1959, *The Jesuits Relations and Allied Documents*. Pageant Books, New York, (éditeur), 73 vols.
- WRIGHT, J.V., 1982: «La circulation des biens archéologiques dans le bassin du St-Laurent au cours de la préhistoire», *Recherches amérindiennes au Québec*. 12(3): p. 193-205.
- WRIGHT, J.V., 1981: «The Glen Site: An Historic Cheveux Relevés Campsite on Flowerpot Island, Georgian Bay, Ontario» *Ontario Archaeology*. 35: p. 45-59.
- WRIGHT, J.V., 1969: *The Michipicoten Site* in National Museum of Canada, Bulletin 224, Anthropological Series (82), Ottawa.
- WRIGHT, J.V., 1967: «The Pic River Site». *National Museum of Canada, Bulletin 206*: p. 54-99 Anthropological Series (72), Ottawa.
- WRONG, G.M., 1939, *Sagard: The Long Journey to the Country of the Hurons*. The Champlain Society, Toronto, Ontario (Editor).

RÉSUMÉ/ABSTRACT/ E TAKWATCIGADEG EKIDOMAGAG OJIBIIGAN

LE SITE DaGt-1: UN ÉTABLISSEMENT ALGONQUIN DU SYLVICOLE SUPÉRIEUR EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE.

Marc Coté

Résumé:

Le site Dagt-1 est localisé sur les rives du lac Opasatica à la frontière du Témiscamingue et de l'Abitibi dans le nord-ouest québécois. Ce territoire est dans les limites de ce qui est généralement reconnu comme le territoire traditionnel des Algonquins Abitibiwinnik et Timiscaminginik. En 1988 et en 1989, la Corporation Archéo-08 a réalisé, sous la supervision de l'auteur, une fouille du site DaGt-1.

Ce site d'une grande richesse a rendu plus de 100 000 témoins archéologiques appartenant à au moins six (6) phases d'occupations différentes. Dans le cadre de cet article l'auteur analyse les objets et les traces d'établissements qu'il associe au Sylvicole supérieur.

Ces découvertes suggèrent et illustrent une sphère d'interactions économiques et culturelles qui tourne résolument le dos à l'axe laurentien et dont le point d'émission se situe dans la région des Grands-Lacs ontariens. Celle-ci est associée aux ancêtres des Hurons-Wendats de la période historique.

Abstract

The DaGt-1 site is located on the Opasatica lake shores

near the border of «Témiscamingue» and «Abitibi» in the North-West région of Québec. This territory is within the limits of what is generally known as the traditionnal territory of the Abitibiwinnik and Timiscaminginik Algonquins.

In 1988 and 1989, the «Corporation Archéo-08» undertook a research of site DaGt-1. The field work was under the supervision of the author. This extremely rich archaeological site yielded over a 100 000 artefacts related to at least six different phases of settlements.

In this paper, the author analyses the objects representative of the traces of settlements that he associates to the late Woodland.

These discoveries suggest and illustrate economical and cultural interactions wich resolutely turn their back to the Laurentian axis and find their origine in the Great Lakes area .

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Pejig tagwan ka iji nanadarwabadjigewadj anamakig Opasatika ijinikade dac ii sagaigan, tcigagan iima ki iji nanadarwabadjigewag. Eji tagwag dac ii sagaigan. pecodj tibaaki mikana ka iji pimijimag. iji abita Temiskaniik acidj Abitibi. Midac iima odakiwa, eji tagwag ii sagaigan. anicinabeg Abitibiwinnig acidj Temiskaniik anicinabeg. 1988 acidj 1989 kitci agidason, ki nda nanadarwabadjigewag waarwe ka kackawidj oo ka ojibiigedj iima sagaiganikag. "Archéo-08" ijinikazowag dac ka nda nanadarwabadjigewadj.

*Kitci mane dac kegonan iima ogi mikanawan.
awacamej 100 000 kegonan ogi mikanawa iima. Eji
tibendagwagin dac ini kegonan, ka mikamowadjin,
nigodwaswean weckadj anicinabeg iima egi iji
tajikewagobanen. Kawin dac pejigwan apitc,
nigodwatcinaj papekan apitc kitci weckadj odakanag.*

*Iniwe dac ka mikamowadjin mikasonan, ejinagwag,
weckadj nta nagickodadjwagoban, ki nta
meckododjnamadjwag kegonan. anicinabeg ooma ka
odjiwadji acidj dac wedj cawanog ka odjiwadji
anicinabeg kitci sagaiganan ka iji tagwagin. Nadoweg
dac igi agwaiadj. Igi dac anicinabeg nadoweg, kitci
weckadj odakanag, ibwamaci wemitigogij ooma ka
tagwicinowagobanen, ii ka madji nagickodadjwadji.*

LE SITE D'ASKWAAPSUANNUTS ET LA CHASSE À L'OIE DANS LA PARTIE ORIENTALE DE LA BAIE JAMES AU 18^e ET AU DÉBUT DU 19^e SIÈCLES.

David Denton

Résumé:

La chasse à l'oie fut un important élément de contact entre les commerçants de la Compagnie de la Baie d'Hudson (C.B.H.) et les chasseurs cris qui occupaient la région orientale de la Baie James lors de la période historique. Bien que certaines données ethnohistoriques documentent ce comportement, grâce aux archives de la C.B.H., il n'y a, jusqu'à maintenant, très peu de données archéologiques à ce sujet.

Cet article décrit un site archéologique connu sous le nom cri de «Askwaapsuanuuts» (FeGp-1). Il est situé à proximité de la rivière aux Peupliers, dans la zone côtière à l'est de la Baie James. Les données ethnohistoriques ainsi que la tradition orale des Cris à propos de ce site mettent en relief d'importants éléments d'interprétation sur les activités qui s'y sont déroulées. Les vestiges de 38 habitations coniques (Miichiwaahp) ou

d'habitations multifamiliales (Shaaputuwaan) ont été enregistrés. Une fouille exploratoire a été effectuée en 1988, échantillonnant quelques-unes de ces habitations. L'oie était le gibier principalement récolté à proximité du site. Parallèlement à cette chasse, l'exploitation des ressources halieutiques, majoritairement des casostomidae, a aussi été observée. Le site fut occupé, au XVIII^e siècle, par des gens qui voyageaient probablement vers le poste d'Eastmain (55 kilomètres au sud du site) à partir des régions situées plus au nord. Nous suggérons que ce site illustre une des premières manifestations de l'accroissement de la chasse à l'oie pour des fins commerciales. Les oies étaient chassées pour consommation domestique et sur une échelle relativement modeste pour approvisionner la C.B.H. Ultérieurement, après l'abandon du site, la chasse à l'oie dans cette région sera valorisée et récupérée par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour suppléer à ses besoins internes.

Abstract:

Historically, one of the most important elements of the relationship between fur traders of the Hudson Bay Company and Cree Indians in Eastern James Bay was the goose hunt. Although documented ethnohistorically through studies of the HBC archives, up until now, there has been almost no archaeological information on this subject.

This paper describes an archaeological site known as Askwaapsuanuuts (FeGp-1), located near the Poplar River in the eastern James Bay coastal zone. Cree oral tradition regarding the site and ethnohistoric data provide important elements of the interpretation of the site. The site contains the remains of at least 38 miichiwaahp (teepee) and shaapuhtuwaan (elongated lodge) type dwellings, a sample of which were excavated in 1988. Geese were the most important faunal resource harvested near the site (along with fish, particularly suckers). It is suggested that this site represents an early phase in the development of the goose hunt to the north of Eastmain. The site was occupied in the 18th century, probably by groups travelling to Eastmain post (located 55 km south of the

site) to trade from areas further north. Geese were hunted for domestic consumption and for supply to the HBC on a modest scale. Later, following the abandonment of the site, the goose hunt in this area became more formally organized and oriented towards supplying the HBC's needs.

LES AMÉRINDIENS EN MILEU URBAIN: LE CAS DE VAL D'OR.

Monique Laplante et Micheline Potvin

Résumé:

C'est une demande du Centre d'Amitié Autochtone de Val d'Or qui a initié cette recherche sur les Autochtones vivant en milieu urbain, effectuée à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

C'est l'enrichissement et l'approfondissement des connaissances sur la situation de ces personnes Autochtones qui était recherchée, dans le but de favoriser une meilleure orientation de l'action de tous les intervenants ainsi que des Autochtones eux-mêmes.

Les informations recueillies sur l'origine de ces personnes, leurs besoins au niveau du logement, de l'éducation, du travail, de la santé, de la famille, des loisirs, leur satisfaction en regard du mode de vie urbain, ainsi que leur opinion sur la discrimination, la culture, la spiritualité et leur avenir, font ressortir à la fois une relative satisfaction ainsi qu'un certain nombre de difficultés vécues par les 191 Autochtones interrogés.

Alors que l'alimentation, le logement et les relations avec les Blancs sont les principaux facteurs de satisfaction, l'emploi, les salaires, et l'environnement sont insatisfaisants. La discrimination qu'ils subissent est la cause de difficultés à trouver emploi et logement. Bien qu'ils soient respectueux de la vision ancestrale écocentrique de l'univers, ils sont majoritairement perplexes quant à la spiritualité telle que vécue par leurs ancêtres. La perte de leur langue, l'assimilation, les migrations, l'abandon des coutumes et

l'ignorance font croire à une part importante des répondants que leur culture est en train de se perdre. Ils sont très partagés quant à la possibilité d'une réunion harmonieuse des réalités du modernisme et de la culture traditionnelle.

Abstract:

This study of natives living in an urban environment was initiated as a result of a request made by the Val d'Or Native Friendship Centre. The study was carried out by the Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

The study sought to deepen and enrich our understanding of the situation of these native persons in order to promote a better framework for action on the part of all concerned, including the natives themselves.

The data were collected on the origin of these persons, their needs in terms of housing, education, work, health, the family, recreation; their level of satisfaction with life in town as well as their opinions on discrimination, their culture and spirituality and their future. The study highlights the relative satisfaction as well as a certain number of difficulties experienced by the 191 natives participants.

While food, housing and relations with whites are major sources of satisfaction, employment, salaries and the environment are considered unsatisfactory. The discrimination natives are subjected to causes difficulties in finding employment and housing. While respectful of the ancestral, eco-centric vision of the universe, most are confused regarding spirituality, as it was experienced by their forbearers. The loss of their language, assimilation, urban migration, the abandonment of customs and ignorance make them fear that their culture is being lost. They feel quite ambivalent about the possibility of reconciling the realities of modernism and traditional culture in any harmonious fashion.

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Anicinabewigiwam wedi Val d'or ka tagwag. Ki odji kwagwedaniwan anicinabeg odenag ka tadjikewadj kidji paba nda wabamaganiziwadj kidji

kʷagwedʃimaganizwiwadj mane kegoni adj ejisewadj.
«Université du Québec» dac ooma Abitibi Temiskamik
ka tagwag ii ogi ojitorawa ii mikimowinni.

Werwenda dac kidji kikenimaganizwiwadj adj ejisewadj
odenag anicinabeg. mi eji kʷagwe kikendʃigadeg.
Wedji todʃigadeg dac, narwadj kidji wedʃiseg erwi
widʃiaganizwiwadj igi anicinabeg acidʃ winawa godʃ
tibinawe kidji widʃiidizowadj narwadj kidji
wedʃziwadj.

Mane dac kagoni ki kʷagwedʃimaganizwiwag igi
anicinabeg. Adi wedʃziwadj, eji ndawendamowadj kidji
ijinagwanig ka iji tadjikewadj. kikinoamagizwinni,
mikimowin, akozidʃ awiag ke todawaganizwidʃ,
pejigodena kakina ke ani ijisewadj, odaminowin, adi
enendamowadj odenag eji tadjikewadj acidʃ
kʷagwedʃimaganizwiwag adj enendamowadj
anicinabeg karwi manenimaganizwiwadj, anicinabe
ijitwawin, aiawiewin, acidʃ dac nigan enendamowadj
ka ani ijisewadj. 191 dac anicinabeg ki
nagickawaganizwiwag Oo kakina ka ani
kʷagwedʃimaganizwiwadj. Ejinagwag dac eii
nakʷewajitagerwadj, nozem sa o minwendanawa
odenag eii tadjikewadj. Misarwadj dac nandam kegonan
iji sanagiziwadj odenag eji tadjikewadj.

Marwadj dac eji minwendamowadj, enadʃiganizwag
odenag, ka iji tadjikewadj ejinagwag acidʃ dac ka
wabizidʃ kakina kegonan ka aiag. Eji ega minoserwadj
dac, mikimowinni. inigik eji kijikaganizwiwadj, acidʃ
dac ega nopimig eji tadjikewadj, mi eji ega
minwendamowadj. Karwi madjenimaganizwiwadj ako
anicinabeg, mi eji sanagiziwadj, kidji mikimowadj acidʃ
ke iji tadjikewadj. Misarwadj dac iji manadʃiarwadjin
weckadj odanicinabemizwan, kapi iji pimadʃzindʃin
acidʃ kapi inendamindʃin kawin nogom maia
otebwetasinawa ka iji tebwetamowapan weckadj
anicinabeg. Egi wanitowadj dac odʃijigizewiniwa, ka
wabizidʃ acidʃ aja maia eii pimadʃziwadj, egi
pontowadj weckadj eji pimadʃzinaniwagiban. Nogom
aja ega anicinabewiwadj. Mane dac ka-in pabajine

odʃnendasinarwa kidji gi anicinabewian nogom odenag
iji tadjikean, pekic dac kodagiag misarwadj kidji
anicinabewian odʃnendanawa.

ON N'A PLUS LE LAC QU'ON AVAIT !

Norman Clermont

Résumé:

Des cartes géographiques de l'Ouest du Québec, entre la fin du XVII^e siècle et le début du XIX^e siècle, montrent l'existence d'un lac apparemment majeur, appelé Kaouinagamic. L'étude des dimensions relatives, des formes et des connexions hydrographiques ne nous permet pas de l'identifier. Ce lac a-t-il existé? A-t-il disparu? Où est-il?

Abstract:

Geographic maps of western Quebec dating from between the end of the 17th and the beginning of the 19th centuries show the existence of an apparently large lake called Kaouinagamic. The study of its relatives dimensions, forms and hydrographic connections do not allow us to identify this lake. Does this lake exist? Did it disappear? Where is it?

E takʷatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Kitci weckadj aki mazinaigan kanarwabadaman oodi
ineke Québec nigabiwanog ineke. Nagwan iima
weckadj egi tagwanogobanen sagaigan pagi e
micigamig: Karwinagamig ijinikadegoban dac ii. Pekic
dac nogom, nanadarwabadʃigadeg adj kegi iji
tagwagiban ii sagaigan, kawin nagwasinon adi maia
ejinagwanogobanen. Kawin nagwasinon kidji gi
tagwag sagig konigodʃ kodʃidʃig. Tebwe na ii ki
tagwan ii sagaigan ? Adj ka ijiseg ? Adj apan ?

LES DIEUX DE LA TERRE: HISTOIRE DES ALGONQUINS DE L'OUTAOUAIS, 1600-1650.

Roland Viau

Résumé:

La recherche que nous présentons trace un portrait du peuple amérindien qui occupait et exploitait le territoire actuel de l'Outaouais durant la période du contact avec les Européens. A partir de documents écrits et cartographiques du XVII^e siècle, cette recherche s'applique à identifier et à localiser les groupes que l'historiographie a appelé les Algonquins, établit l'emplacement de leurs axes de rencontre et d'échange, et s'attarde à décrire leur système adaptatif.

Reconstituer certains aspects de l'histoire culturelle des premiers occupants de l'Outaouais au moment de leur rencontre avec le monde occidental impliquait nécessairement d'analyser la trame des rapports qu'ils nouèrent avec les Européens et leurs descendants entre les années 1600 et 1650. De même, il importait non seulement de relater cette rencontre de deux mondes mais il fallait également s'attacher à comprendre la tournure qu'elle prit.

La recherche que nous avons menée à terme peut être définie comme un travail d'ethnohistoire qui tente de combiner du mieux les techniques de l'histoire et celle de l'ethnologie. En somme, notre démarche a consisté à effectuer une lecture critique des documents historiques consignés par les observateurs français de la scène algonquienne de la période du contact et à évaluer à la lumière des outils affûtés de l'analyse anthropologique les données ethnographiques glanées dans les anciens textes et les vieilles cartes.

L'approche ethnohistorique privilégiée favorise, du moins le croyons-nous, une meilleure compréhension des comportements culturels des Algonquins et propose une vision plus nuancée ou plus objective des relations que ce peuple a développé avec les colonisateurs européens et avec d'autres amérindiens avoisinants, dont les Iroquois.

Abstract:

The present research traces a picture of the native

people who occupied and exploited the «Outaouais» territory during the contact period with the Europeans. By using written documents and maps of the 17th century, this research focusses on locating the groups which historiography called Algonquins, identifying their meeting and trading axes and describing their adaptation system.

The reconstruction of certain aspects of the cultural history of the first occupants of the «Outaouais» at the moment of their encounter with the occidental culture required the analysis of their relationships with the Europeans between 1600 and 1650. The important point was, not only to relate the meeting of these two cultures, but also, to try to understand its outcome. The result could be described as an ethnohistorical work which tries to combine the techniques of the historian with those of the ethnologist. In fact, our approach was to scrutinize the historical French documents depicting the Algonquin's way of living and to throw an anthropological light on the ethnographic data contained in ancient texts and maps. This ethnohistorical approach, we believe, allows a better understanding of the cultural behaviour of the Algonquins and, perhaps, a more objective point of view of their relationship with Europeans and other natives, like the Iroquois.

L'OSTÉOARCHÉOLOGIE DU CIMETIÈRE AUTOCHTONE DU LAC SAINT-PATRICE (CcGh-1).

Gérard Gagné

Résumé:

La fouille archéologique d'un cimetière autochtone a permis de contribuer à la connaissance des coutumes funéraires de la fin du siècle dernier. L'observation sur place des dentures a révélé des indices de stress métaboliques qui ont influencé la mortalité et en particulier la mortalité néo-natale. Les maladies infectieuses et les carences nutritives seraient les principaux facteurs de morbidité et seraient le reflet du statut socio-économique.

Abstract:

The excavation of a cemetery has shed light upon the

funerary customs of the late 19th century native people. Dental observations lead us to believe that metabolic stress had a direct impact on mortality and especially on newborn mortality. Those metabolic stress were a consequence of infectious diseases and shortage of food nutrients in relation with socioeconomic status.

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Egi nanadawabadjigewadj weckadj anicinabeg tciba Igamigoni, mi pagi ka odji kikendamowadj adj weckadj ako e todamowapan anicinabeg arwian ki nibondjin, naatcigadenwig owiarw. Tcipaian e wawabadamondjin ka iji owibidandjin ododji kikendanawa ka inapinewagobanen, adj ka iji wedjinerwadj, narwadj kjabadj abinodjijesan, ocki tcidjican adj ka odjinerwadj. Kapi inadjigewadj ega kabe minwacinig acidj dac ka aciwi minidjaniwag akoziwin misa marwadj ka odjinerwagobanen weckadj anicinabe.

LA RIVIÈRE DUMOINE, UNE ROUTE COMMERCIALE AUX CONFINS DU TÉMISCAMINGUE AU COURS DE LA PRÉHISTOIRE.

Marcel Laliberté

Résumé:

Des recherches archéologiques sont menées depuis 1989 dans le bassin de la rivière Dumoine, à la frontière méridionale du comté de Témiscamingue, par la municipalité régionale du comté de Pontiac et la Direction régionale de l'Outaouais du ministère des Affaires culturelles.

Une analyse préliminaire des découvertes effectuées sur près d'une centaine de sites préhistoriques démontre que la rivière Dumoine a été la scène de contacts répétés et vraisemblablement d'échanges entre les populations locales et des groupes allogènes au cours de la préhistoire. Ces données, combinées à des documents datant de l'arrivée des Européens dans la région de l'Outaouais,

suggèrent que la rivière Dumoine a constitué pendant plusieurs millénaires une voie de communication et de commerce entre la vallée de l'Outaouais et des régions éloignées du centre et du nord du Québec.

Abstract:

Archaeological research has been carried out since 1989 in the Dumoine River drainage basin, near the southern edge of Témiscamingue county, by the Pontiac MRC and the Outaouais regional office of the Ministry of Cultural Affairs.

A preliminary analysis of finds from more than a hundred prehistoric sites indicates that, throughout the prehistoric period, the Dumoine River was the scene of repeated contacts and probable trading activity between local and outside populations. These data, coupled with documents dating from the time of the arrival of Europeans in the Ottawa River valley region, suggest that over several thousand years the Dumoine River constituted a travel and trading route between the Ottawa valley and central and northern Quebec.

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Kipi nanadawabadjiganiwan anamakig Dumoine Sibi ka iji pimitigweag Temiskaniik, 1989 dac kitci agidason ka ako madjitaniwag. Kitci ogima anodaganag dac «Affaires Culturelles» o kanawabadanawa ii anamakig nanadawabadjigewinni .

Kicpin dac wawabadjigadegin kapi mikasowadj igi nanadawabadjigewinnig, ijinagwan godj iima Dumoine Sibi ka iji pimitigweag egi nta nagickodadjwadj anicinabeg weckadj odakanag. iima ka tafikewadj anicinabeg acidj pakan ka odjirwagobanen anicinabeg. kicpin dac kanawabadjigadegin ini mikasonan acidj weckadj mazinaiganan, apitc ka tagwicinowadj ka wabiziwadj ijinagwan godj Dumoine Sibi ki kitci abadan. kitci mikana kidji inabadjicigadeg igiwe Ottawa Sibi ka iji pimitigweag ka tafikewadj pidjidarwag ineke kidji ijarwagobanen kiwedjnog ineke.

LE MILITANTISME ETHNO-CULTUREL DES MÉTIS DE DESTOR

Gabriel Bertrand

Résumé:

En 1984 et 1985, dans un village abitibien ayant une population mixte composée de Métis et de Blancs, deux événements ont ébranlé la communauté métisse: l'échec du projet éducatif N'DOHEENO (1) (programme de cours d'activités traditionnelles destiné aux jeunes Amérindiens sans statut) et la saisie d'orignaux abattus par des Autochtones en période prohibée, ayant incité ces derniers à mener une bataille judiciaire.

Après avoir fait une description détaillée de ces événements, l'auteur fait le point sur ceux-ci en soutenant que le projet N'DOHEENO et les procédures légales intentées par les Métis - suite au jugement de culpabilité prononcé contre trois des leurs au lendemain de la saisie - sont des actions militantes «douces». Il s'agit de gestes militants, car ceux-ci dénoncent certains abus commis par les autorités blanches (entre autres, des politiques discriminatoires et assimilatrices) et permettent de faire connaître la revendication de certains droits ancestraux. Ce type de militantisme est «doux», car il se caractérise par le recours à des moyens pacifiques à l'intérieur des voies licites et institutionnelles. L'échec de ces activités militantes semble attribuable à la méfiance des chasseurs blancs et à la dépendance marquée de la communauté métisse à l'égard de l'aide gouvernementale.

Abstract:

In 1984 and 1985, in an village in the Abitibi area with a mixed metis - white population, two events shook the metis community. The first was the failure of the N'DOHEENO educational project, a program of courses in traditional activities for young, non-status Indians. The second was the seizure of moose killed by natives outside of the legal hunting season, which prompted a legal battle by the natives. Following a detailed description, the author argues

that the N'DOHEENO project and the legal procedures taken up by the metis - following the conviction of three of the group relating to the seizure - can be seen as «soft», militant actions. These gestures are militant because they denounce certain abuses committed by white authorities (among others, discriminatory and assimilationist policies) and they make known claims regarding ancestral rights. This type of militancy is «soft», because it is characterized by peaceful means employed within the existing institutional and legal framework. The failure of these militant activities seems attributable to the distrust of the white hunters and to the marked dependence of the metis community on government assistance.

E takuatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

1984 acidj 1985 kitci agidasonan. odenajic wedj wemitigojig eji tadjikewadj acidj abitarwizig, nijin kegonan kawin odji minosesiwag igi abitarwizig: pejig kegoni, egi ojitorwagobanen «project n 'dowino» (N'DOHEENO) ijinikadenig, kidji kikinoamazowadj ka ocki pinadjziwadj kidji nda anokiwadj, acidj dac mi oo8e kodag kegon: Ki makamaganizirwagoban omozomirwan anicinabeg e nda mozwerwadj megwadj e kibaigadenig Ki tibakonigewadj dac igi anicinabeg e kwagwe migazowadj, ka todarwaganizirwadj.

Ka ojibiag dac oo ka taji nabarwadaneg, ogi mikodana wewenda ini ka ijisendjin nijin kegonan anicinabeg. Ekidodj dac, pekadj eta. wewenda eta o kwagwe migadanawa igi anicinabeg ka todarwaganizirwadj. O kwagwe migadanarwa sa, eji todamowadj dac, o kwagwe nagananawan ka iji inakonigendjin ka wabizidjin. Tibadjimowadj dac adj eji ndarwendamindjin nogom anicinaben weckadj kapi iji pimadjzindjin. Kawin dac kakwan ozamakamigizisiwag, kawin panaagesirwag igi ka todamowadj anicinabeg. Tibakonigewini mega eta o kwagwe abadjitona8an acidj dac kakina mazinaiigan nogom abadjitwarwin ka tagwag eta odabadjitonarwa. Wedji ega wi minosenig dac ii ka ij migadamowadj, wedji ijiseg ka wabizirwadj nda mozwerwinig kewinarwa mackawizirwag acidj dac nogom oza kitci

*ogimakag iji apacenimowag anicinabeg acidj
abitawizig.*

ALGONQUIENS ET IROQUIENS DANS L'OUTAOUAIS: ACCULTURATION OU CONFRONTATION

Claude Chapdelaine

Résumé:

La préhistoire de la vallée du Saint-Laurent attire depuis bien longtemps l'attention des chercheurs mais ces derniers ne peuvent pas l'étudier sans tenir compte de ce qui se passe ailleurs, et plus particulièrement le long de l'Outaouais. Sans vouloir présenter une reconstitution détaillée, j'esquisserai d'abord une séquence culturelle préliminaire pour la moyenne et la basse vallée de l'Outaouais en portant une attention particulière aux vestiges archéologiques ayant des affinités avec ceux définissant les principales traditions reconnues dans le Nord-Est américain. Cette enquête veut d'abord vérifier les influences enregistrées dans l'Outaouais durant les millénaires précédant l'arrivée des Européens. Par la suite, en tenant compte que les Algonquiens occupaient la région au temps de Champlain, nous examinerons les relations entre ces derniers et deux groupes iroquoiens avec qui ils ont probablement eu des contacts: les Hurons et les Iroquoiens du Saint-Laurent. Nous tenterons alors de déterminer la nature de ces interactions.

Abstract:

While the prehistory of the Saint Lawrence valley has long attracted the attention of researchers, it cannot be studied without taking into consideration what is happening elsewhere, particularly in the Ottawa River valley. Without pretending to present a detailed reconstruction, I first outline a preliminary culture-historical sequence for the Ottawa valley, with particular attention on archaeological remains having affinities with those defining the principal archaeological traditions recognized in northeastern North America. This exploration will help establish the influences felt in the Ottawa valley in the millennia

prior to the arrival of the Europeans. Next, we will examine the Algonquins who occupied the region in Champlain's day, looking at the relations between the latter and two Iroquoian groups with whom they probably had contacts: the Hurons and the Saint Lawrence Iroquois. We will then attempt to determine the nature of these interactions.

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Ickwaiaag kapi nijidanawe pibonagag, ki kitci adjise omikimowiniwa anamakig nanadawabadjigewinni. Pakan dac nogom panima odjji kanarwabadanarwa kapi ijiwebanig odakanag ooma akini. Midac ooma wedji todjigadeg eta Ottawa sibi ka iji pimitigweag kidji iji kanarwabadjigadeg adj kapi iji pimadjziwagwen kitci weckadj anicinabeg, ka iji tajikewadj iima ka iji pimitigweanig ii sibini. Kipi tajikewagoban dac iima ka iji pimitigweanig Ottawa Sibini anicinabeg, mamiwinnig. Kitci sanagani dac kidji kikenimaganiwizadj maia kapi iji pimadjziwadj odakanag weckadj. Ogi pecuabamarwan mega kodagian anicinaben. St-Laurent Kitci Sibi ka odjindjin, acidj iniwe carwanog ineke kitci Sagaiganan ka iji tagwagin ka odjindjin. Apitc dac nitam kapi tagwicinowadj ka wabiziwadj, anicinabeg ooma ka odjiwadj mamiwinnig, mi igiwe maia ka tajikewapan ka iji pimitigweanig Ottawa Sibini. Ogi nta nagickawadogwenan dac nadowen. Kicpin dac kanarwabadjigadeg mazinaigan acidj kapi mikasowadj anamakig nanadawabadjigewinnig, ijinagwani sa egi pi mino widjiwawadjin igi anicinabeg «Wendat» anicinabeg ka ijinikazowadj, pekic dac egi nta migadjwagobanen nadowen ega mino widjiwarwadjin. Ijinagwan dac weckadj abwamaci pijagobanen ooma Champlain aja godj nta nagickodadjbanig igi anicinabeg.

L'ABITIBI SUR LA ROUTE DU CUIVRE

Denis Cadieux

Résumé:

Plusieurs outils en cuivre natif ont été

découverts au cours des dernières années en Abitibi-Témiscamingue. La présence de ces objets, fabriqués à partir d'un métal provenant de la région des Grands-Lacs, appuie la présence d'un réseau d'échanges bien structuré, comprenant le Bouclier Canadien. Il fut mis en place bien avant l'arrivée des Européens en Amérique du Nord.

Après un survol des diverses techniques d'identification, d'acquisition et de traitement du cuivre natif, l'auteur présente une description détaillée des outils retrouvés en Abitibi-Témiscamingue. Finalement, il soumet ses réflexions à propos des implications que soulève la présence de ces objets dans le Moyen-Nord québécois.

Abstract:

In recent years, several tools made of native copper have been found in the Abitibi-Temiscamingue region. The presence of objects made of a metal which originated in the Great Lakes area supports the presence of a well developed exchange network oriented towards the Canadian Shield. This network was established well before the arrival of the Europeans in North America.

Following an overview of the various techniques of identification, acquisition and working of native copper, the author presents a detailed description of the tools found in the Abitibi region. Finally, he reflects on the implications of the presence of this material in the Abitibi area.

E takwatcigadeg ekidomagag ojibiigan:

Mane abadjitwawinan e piwabikowagin somanikewabik ejinagwagin ki mikigadewan. Kawin tebwe kitci weckadj ooma Abitibig. E tagwagin dac ini abadjitwawinan ka piwabikowagin oodj ineke, carwanog e odjimaganin ini. Kitci Sagaiganan ka iji tagwagin ako, wabadairwemagan egi nagickodadjwagobanen weckadj anicinabeg. Warwadj kiwedjnog ineke, ka tewadj oodi ineke odaianarwa ini ka piwabikowagin ini. Kitci weckadj dac ki odji madji nagickodadjbanig anicinabeg kidji

mameckododanarwadjwadj abadjitwawinan. Wasag abwamaci tagwicig ka wabizidj agamakig ka odjidj.

Waa ka ojibiag oo ka taji nabwadameg tibadjimo adj e todamowadj e nanadarwahadjigewadj acidj inikidamowadj ini abadjitwawinan ka mikamowadjin. Misawadj dac, kakina abadjitwawinan ka mikigadegin ooma Abitibig ani tibadjimo adj e ani ijinagwanigin. Ickwaiag dac tibadjimo adj ejiseg ini ka mikigadegin ooma ini abadjitwawinan e piwabikowagin ooma Abitibig. Adj sa enendag ka odjimaganigin.

Résumé

Les amérindiens qui occupent encore le Moyen-nord québécois sont très mal connus. Leur histoire, leur culture et leur mode de vie passés et présents n'ont à ce jour intéressé qu'un nombre très limité de chercheurs, malgré que nous ayons l'assurance de l'importance de leur présence sur l'histoire du Québec méridional.

Cégep-Éditeur et la Corporation Archéo-08 présentent avec fierté **Traces du passé, Images du présent**, une première compilation de recherches sur l'anthropologie amérindienne du Moyen-Nord québécois. Cet ouvrage collectif, sous la direction de Marc Côté et de Gaëtan L. Lessard, rassemble plusieurs chercheurs chevronnés offrant des textes tout à fait inédits.

Le lecteur sera heureux de constater la diversité des écrits qui lui sont offerts. Certains manuscrits se présentent comme des recherches scientifiques au contenu exhaustif, d'autres se veulent davantage des oeuvres de vulgarisation. Certains textes traitent d'un passé assez lointain, d'autres s'appliquent à décrire des situations contemporaines.

